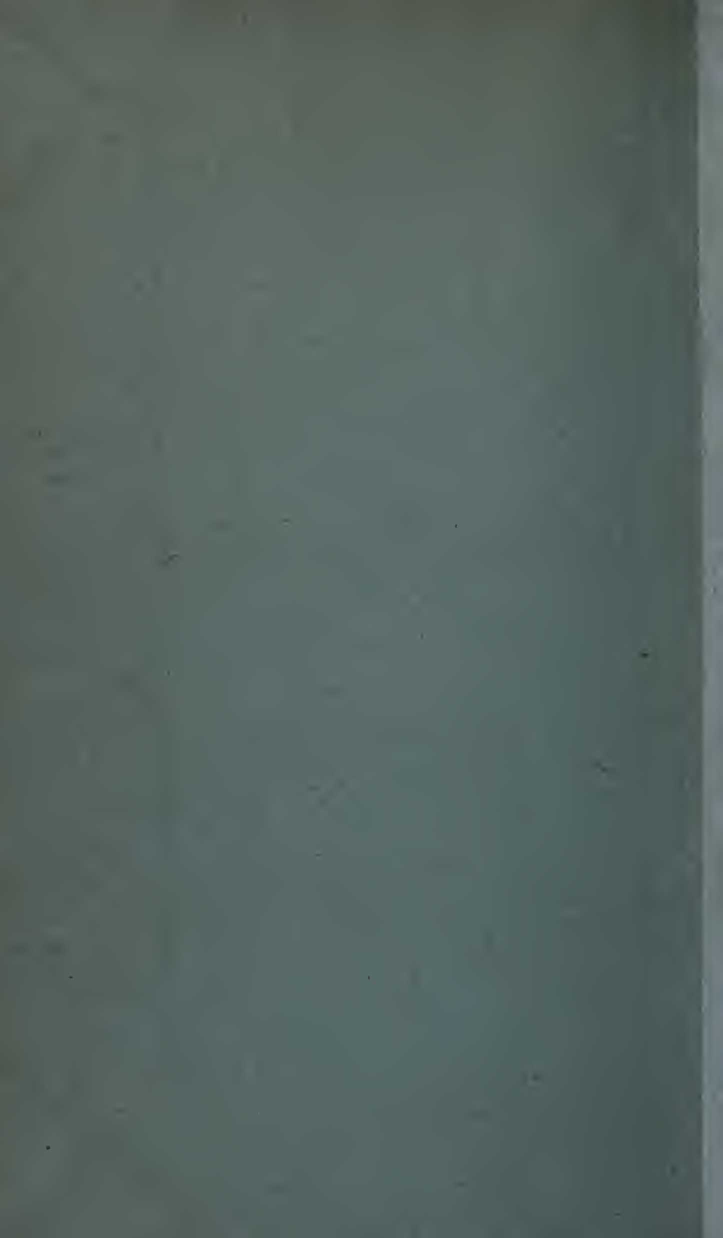
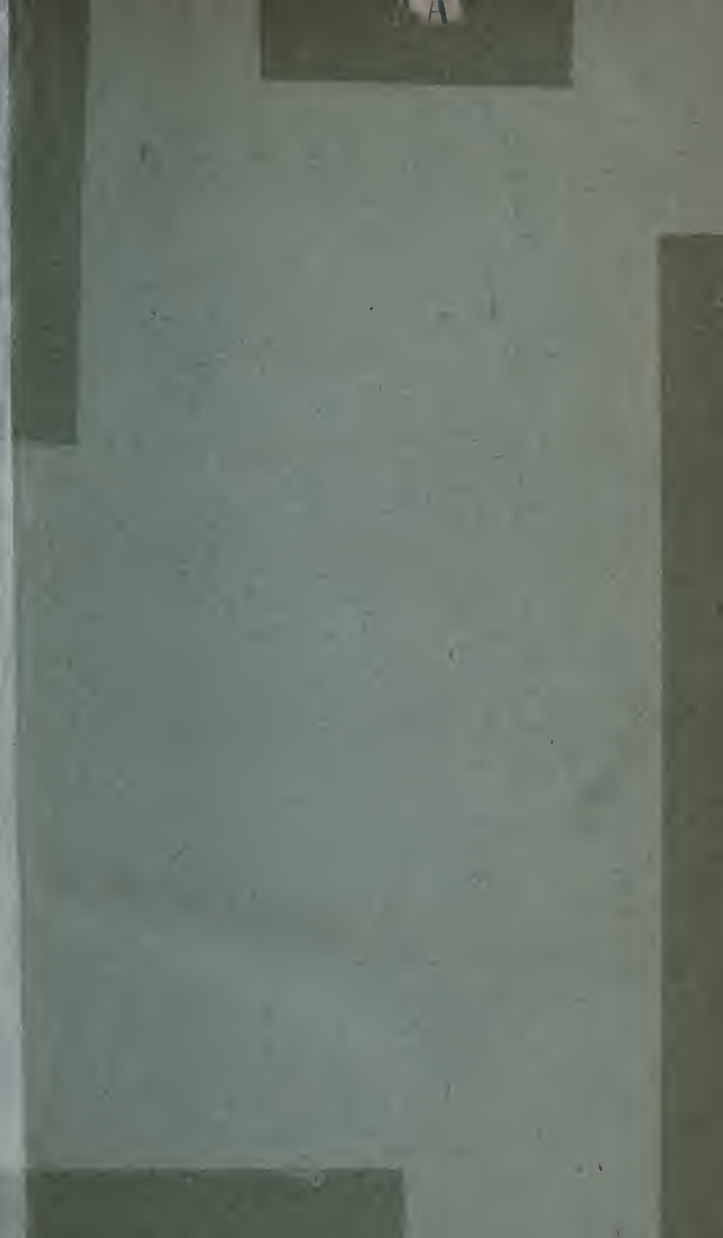








OH! LA, LA!

QU' C'EST BÊTE TOUT ÇA!

REVUE DE L'ANNÉE 1860,

EN TROIS ACTES ET VINGT TABLEAUX

PAR

MM. TH. COGNIARD ET CLAIRVILLE

Airs nouveaux de MM. J. NARGEOT et J. BOUCHER

DANSES RÉGLÉES PAR M. BARREZ; MUSIQUE DE M. CAMILLE SCHUBERT

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des VARIÉTÉS, le 23 décembre 1860.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1861

Distribution de la pièce.

Rôles	Acteurs
LE SOLEIL	MM. Le[illegible]ère.
UN MONSIEUR DANS LA STALLE. BEAUDADA.	Kopp.
M. RIGOLO. RODIN DU JUIF ERRANT. LAZARILLE DU PIED DE MOUTON.	Al. Michel.
LE SOLDAT DE LA MOSELLE. N'BOUGEONS PLUS. BEAUJOLAIS. CHICOT.	Christian.
PHARAMUS	Ch. Potier.
M. SIROP. VOL-AU-VENT.	Raynard.
FOLLEMBUCHE. GUGUSTE.	Grenier.
TATILLON.	F. Heuzey.
JACQUOT	Aurèle.
ALEXANDRIN. ROCAMBOLE. JOHN.	Émile Thierry.
BUSEMAN. GROSMINET.	Ch. Blondelet.
MITOUFLOT	Montrouge.
MACLOU. CORNIFLARD	Delière.
MONSOREAU	Pastelot.
CASTAGNOLE	Boland.
UN CHASSEUR. ULRICH.	Charier.
VATEVELD. DUTOUPET.	Videix.
BIMBROCK.	Lalserc.
UN VIEUX MONSIEUR. UN GARÇON DE TIR. UN GARÇON DE THEATRE.	Forestier.
L'AFRICAIN.	Delisse.
UN EMPLOYÉ	Théodore.
LE COMPÈRE GUILLERY	Lucien.
L'ENVERS D'UNE CONSPIRATION	Albert.
UN AVENTURIER	Godard.

Rôles	Actrices
BICHETTA. OURIKA.	Mlles ALPHONSINE.
LE VIN DE FRANCE. GARAT.	JUDITH FERREYRA.
LA VEUVE ABLOU.	BOISGONTIER.
MANON. MADAME TATILLON.	C. BADER.
OLYMPE. LADY JOHN. PREMIÈRE FÉE.	HINRY.
L'ÉTÉ. JEANNETTE. FARFALLA.	L. DURAND.
LE PRINTEMPS. L'AMOUR. GUSMAN.	L. LEBLANC.
L'AUTOMNE.	ABINGDON.
L'ÉTOILE DU BERGER. CHAMBÉRY.	DE GÉRAUDON.
LA COMÈTE. EMERAUDIN.	MARIE GARNIER.
NINI. TROISIÈME AMOUR.	MOYSE.
LA LUNE ROUSSE. CADICHE. TITINE. HAMZA.	FÉLICIE.
ROSE. PREMIER AMOUR. DEUXIÈME FÉE.	L. FERRARIS.
ÉLISE.	CLOTILDE.
LE CONCERT MUSARD. FIFINE.	VALENTIN.
ANNA. QUATRIÈME AMOUR.	JEANNE.
FANNY. ZOZO. TROISIÈME FÉE.	FLORE.
DEUXIÈME AMOUR. QUATRIÈME FÉE.	AIMÉE DOLCY.
MADAME DIOGÈNE. BOBOCHE.	RIVIÈRE.
LE CAFÉ CHANTANT. JEANNE.	ANNA MARLY.
ROSETTE. CINQUIÈME FÉE.	E. DOLCY.
UNE JEUNE FILLE.	HORTENSE.
LE BAIN DE MER. DEUXIÈME JEUNE FILLE. ANNECY.	COLOMBE.
NICE.	LUCY.
LE FAUCIGNY.	HÉLÈNE.

LE CHATEAU DES FLEURS. . . . . Esther.
UNE BLANCHISSEUSE. . . . . Alice.
MARCHANDE DE PAPILLONS. . . . . . . La petite Eugénie.

LES ÉTABLISSEMENTS D'ÉTÉ, TROIS PETITES ÉTOILES, LES THÉATRES, DANSEURS ET DANSEUSES, GARDES NATIONAUX, ANGLAIS ET ANGLAISES, RIFLEMEN, RIFLEWOMEN, ORPHÉONISTES, BLANCHISSEUSES, SAVOYARDS ET SAVOYARDES, JEUNES FILLES NIÇOISES, PETITS RAMONEURS, CURIEUX, PAPILLONS, HOMMES D'ARMES, ETC.

DANSE :

Mesdemoiselles Albertine, Thévelin, Emma Ogez, Léonie Chenat, Mignonne, Jenny, Louise, Zélia, Sophie, Anita, Blanche, Carré, Armandine.

DÉCORS DE MM. NOLAU, RUBÉ, GEORGES ET ROBECCHI; — INSTRUMENTS DE PHYSIQUE DE M. VOISIN; — COSTUMES DESSINÉS PAR M. ABEILLE ET EXÉCUTÉS PAR M. MARANGE ET MADAME GONTIER; — MACHINES DE M. FLORENTIN.

OH! LA, LA!

QU' C'EST BÊTE TOUT ÇA!

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Une chambre modestement meublée: tableaux, études, petits plâtres, objets de curiosité appendus aux murs. — Une table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRIN, seul; il est assis devant une table et compose. — Récitant ce qu'il vient d'écrire.

« Le roi de Babylone, entouré de profanes,
« De lâches courtisans, d'impures courtisanes,
« Insultait au soleil, dont les rayons poudreux,
« Dardant sur le festin, le brûlait de ses feux.

(Soufflant dans ses doigts.) Sapristi! que j'ai froid!... Prrrrout! (Reprenant.)

« Le brûlait de ses feux...

(S'interrompant.) Si j'avais seulement un coteret... (Reprenant.)

« Un luxe asiatique étalait ses merveilles;
« Le vin coulait à flots dans les coupes vermeilles...

(S'interrompant.) Sapristi! que j'ai soif! (Reprenant.)

« Et d'un faisan doré, tout flanqué d'ortolans,
« Balthazar dédaignait les appâts succulents. »

Sapristi! que j'ai faim! Est-ce assez bête de parler de la chaleur, du soleil d'Asie, de coupes vermeilles dans lesquelles le vin coule à flots, de faisans et d'ortolans... quand on est à jeun, qu'on ne peut ni boire, ni manger, ni se chauffer par dix degrés au-dessous de zéro! Faites donc des tragédies pour le théâtre

Français! Écrivez donc des pièces littéraires pour l'Odéon, le Vaudeville ou le Gymnase... voilà le résultat! Et ce Follembuche, que fait-il? Un collaborateur qui me laisse tout faire... Mais il me semble... oui, l'on monte... ce doit être lui. (Il se lève.)

RIGOLO, au dehors.

Hé! flon, flon, flon,
Larira dondaine,
Hé! gai, gai, gai,
Larira dondé!

ALEXANDRIN.

Mon oncle! et ses éternels flonflons! Ah! il tombe bien.

SCÈNE II.

ALEXANDRIN, M. RIGOLO.

RIGOLO.

(*Suite de l'air.*)

Au luxe je préfère
Ta robe de six francs...
Dans un grenier, ma chère,
Qu'on est bien à vingt ans!
Hé! flon, flon, flon,
Larira dondaine...

ALEXANDRIN, s'interrompant avec exaltation.

Mon oncle, par grâce... n'achevez pas, n'allez pas jusqu'au larira dondé, ou je vais avoir des crises de nerfs! Larira dondaine me suffit... grâce, grâce pour larira dondé!...

RIGOLO, déclamant.

« C'est assez... calme-toi, ma muse te fait grâce. Un Alexandrin, tu dois être content.

ALEXANDRIN.

A la bonne heure, ça repose.

RIGOLO, s'éventant avec son mouchoir.

Ouf! C'est égal, tu demeures un peu haut... Après cela, tu me diras qu'un poëte ça vit dans les nuages.

ALEXANDRIN.

Oui, et de l'air du temps... Vous avez raison.

RIGOLO.

C'est ta faute! Si, au lieu de faire des tragédies et des drames somnifères, tu avais adopté le genre amusant, si tu t'étais livré...

ALEXANDRIN,

A vos larira dondaines... n'est-ce pas?

RIGOLO.

Certainement : faire chanter vaut mieux que faire dormir.

ALEXANDRIN.

Moi! condamner ma muse à chanter l'air de *l'Apothicaire!..*

RIGOLO.

Et pourquoi non?

Air de *l'Apothicaire.*

On peut dire sur cet air-là
Les choses les plus poétiques;
Pour se prêter à tout, il a
Un rhythme des plus élastiques.
Sur un tel air on peut parler
Et de Bellone et de Cythère!
Enfin tout ce qui peut aller
Va sur l'air de *l'Apothicaire.*

ALEXANDRIN.

Horreur! Je l'attendais celui-là! Il est neuf, et d'un goût!.. Je connais un vaudevilliste qui ne le manque jamais... Et voilà où l'on voudrait nous ramener? A cet affreux genre sans dignité, sans frein, sans distinction, à ces calembredaines de tréteaux, qui révoltent le bon goût quand elles ne blessent pas les bonnes mœurs; au vaudeville au gros sel, que des auteurs sans principes écrivent sans esprit, pour un public sans pudeur.

RIGOLO.

Mazette! tu n'y vas pas de main morte! très-bien! Voilà pour le Vaudeville, tu lui as dit son fait, et tu n'es pas le premier. C'est un genre mesquin, un genre bâtard, n'est-ce pas? Parce qu'il est peu naturel d'entendre des messieurs et des dames se chanter ce qu'il ont à se dire... d'accord. Mais voyons un peu comment vous l'avez remplacé. Je suis un bon bourgeois, j'ai une femme, des enfants, j'ai des affaires qui me fatiguent toute la journée, et quand vient le soir, je suis bien aise de me distraire un peu... Je m'arrête devant les affiches de théâtre et je lis sur celle du Vaudeville, par exemple: *La Tentation.* La tentation me tente, et me voilà installé dans un fauteuil d'orchestre, moyennant cinq francs, et disposé à m'amuser. Je ne pense plus à ma femme, j'oublie que mon garçon fait des dettes, et j'envoie au diable jusqu'au souvenir de mes affaires... Je m'isole de toute préoccupation, je suis au spectacle pour me délasser, pour me distraire; car je ne suppose pas que le théâtre ait jamais été inventé pour autre chose. Le rideau se lève... Alors, je vois se dérouler sous mes yeux le tableau navrant de toutes les vicissitudes humaines. Le rôle du mari me rappelle les vilains coups de canif que j'ai donnés dans le contrat, mes niaiseries, mes sottises, enfin tout ce que je voulais oublier, et je m'agite dans ma stalle. Le rôle de l'épouse m'agite encore bien d'avantage! Elle est

sage, elle est pure, elle est vertueuse, mais elle est tentée... tentée par qui? par un jeune homme qui, naturellement, me rappelle un cousin, ou un voisin, un gandin de ma connaissance. L'auteur fait tous ses efforts pour me persuader que, si les femmes les plus honnêtes ne sont pas toujours coupables de fait, elles le sont au moins d'intention; que toutes se laissent tenter par l'amour quand leurs maris ne les tentent plus; et, comme je ne peux plus guère tenter la mienne, je sors du théâtre en me demandant par qui diable elle peut bien être tentée... et j'ai payé cinq francs pour me demander cela... moi, homme sérieux tout le long du jour, je suis venu écouter des choses sérieuses, sérieusement débitées, dans un style d'autant plusdangereux qu'il est élégant, poli comme un miroir et tranchant comme une lame d'acier!. . et ce que je dis de *la Tentation*, je le dis, style à part, de tous les drames dont on nous assomme. Celui-ci m'a parlé de ma femme, cet autre me parlera de ma fille ou de mon fils, des questions d'argent, des faux amis... que sais-je? Je préfère la gaudriole, les ponts-neufs et les *lon lan la landerirette*... Oui! je l'avoue, si ça n'est pas littéraire, ça n'est pas attristant. Et puis, je ne viens pas faire au spectacle un cours de littérature, moi, corbleu!... c'est l'affaire de la Sorbonne. Je ne dis pas au théâtre. «Instruis-moi;» je lui dis tout simplement: « Dans l'intérêt de mon bien-être et de ma santé, amuse-moi, corrige les mœurs si tu veux, mais en me faisant rire! » J'ai dit: la parole est au défenseur.

ALEXANDRIN.

Malgré votre boutade, cher oncle, vous aurez contre vous tout un public, qui ne vient au spectacle que pour y trouver des émotions. Ne vous en déplaise, *la Dame aux camélias* a eu trois cents représentations!

RIGOLO.

Oui, après lesquelles toutes les jeunes filles rêvaient le sort de Marguerite Gauthier, et tous les jeunes gens voulaient être des Armand Duval.

Air: *Amis, voici la riante semaine.*

On se disait: Marguerite, opprimée
De la poitrine, est morte; mais aussi
Comme elle aimait! comme elle était aimée!
Ah! je voudrais vivre et mourir ainsi!
Les jeunes gens n'accusaient que le père,
Et, tous les soirs, les filles, en sortant,
Pensant au mal qu'elles avaient vu faire,
Disaient tout bas: « J'en ferais bien autant. »
Leur seul désir était d'en faire autant.

ALEXANDRIN.

Tout ce que vous direz, mon bon oncle, n'empêchera pas que des œuvres signées de certains noms ne soient toujours

fêtées et applaudies par la foule... Je parle de la foule intelligente.

RIGOLO.

Merci!

FOLLEMBUCHE, du dehors.

Alexandrin! Alexandrin!

ALEXANDRIN.

Ah! enfin, le voici!

RIGOLO.

Qui donc?

ALEXANDRIN.

Mon collaborateur... Follembuche, surnommé le Lézard, à cause de sa paresse.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FOLLEMBUCHE; il entre chargé de brochures et de journaux et pliant sous son fardeau.

FOLLEMBUCHE.

A mon secours, Alexandrin! à mon secours!

ALEXANDRIN.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que tu m'apportes là?

FOLLEMBUCHE.

Débarrasse-moi d'abord, tu m'interrogeras ensuite.

ALEXANDRIN, le débarrassant.

Des journaux, des brochures...

RIGOLO, de même.

Des almanachs, des pièces de théâtres... (Il pose le tout sur la table.)

ALEXANDRIN, de même.

Des journaux illustrés.. *le Journal pour rire, le Charivari*... et cætera, et cætera.

FOLLEMBUCHE.

Ouf! je respire.

ALEXANDRIN.

Ah çà! maintenant, me diras-tu?...

FOLLEMBUCHE.

Oui, oui, réjouis-toi... réjouissez-vous, oncle vénéré... C'est une fortune que j'apporte dans ce logis.

ALEXANDRIN.

Une fortune, ça?

FOLLEMBUCHE.

Voici l'histoire: Vous vous rappelez que, l'été dernier, aux bains de mer de Trouville, j'eus le bonheur de sauver un monsieur qui se noyait? Vous le rappelez-vous?

RIGOLO.

Je m'en souviens.

ALEXANDRIN.

Après?

FOLLEMBUCHE.

Ce monsieur, je m'étais dérobé à sa reconnaissance et je l'avais tout à fait oublié, lorsque, ce matin, je le rencontre à la porte du café Anglais. Il m'invite à partager son déjeuner, j'accepte; nous causons, et j'apprends que j'ai sauvé des eaux le directeur du théâtre des Variétés.

ALEXANDRIN ET RIGOLO.

Le directeur!

FOLLEMBUCHE.

C'était un journaliste de ses amis qui lui avait donné une passade dans la Manche,

RIGOLO.

Pour le noyer?

FOLLEMBUCHE.

Non, pour critiquer sa façon de nager... La critique se fourre partout. Nous causons; il me demande qui je suis, ce que je fais. Je lui dis que je suis auteur, que je fais des pièces pour le théâtre de Belleville, ne pouvant me faire jouer au Français... Enfin, après une demi-heure d'une conversation pendant laquelle j'eus le bonheur d'avoir des mots... « Monsieur, me dit-il, vous m'avez sauvé la vie, je pourrais m'acquitter en vous donnant vingt-cinq francs, c'est le tarif pour ces sortes de belles actions... j'aime mieux vous commander une pièce. Je joue, tous les ans, à mon théâtre, une revue de fin d'année, que je confie d'ordinaire au talent de mes auteurs les plus malins; vous me paraissez infiniment plus spirituel qu'eux... Voulez-vous faire ma revue? »

RIGOLO.

La revue des Variétés?

ALEXANDRIN.

Allons donc!

FOLLEMBUCHE.

Rien que ça!

ALEXANDRIN.

Faire une revue, nous, des auteurs littéraires!

FOLLEMBUCHE.

Je te conseille de faire le dégoûté... Une affaire magnifique

RIGOLO.

Un genre comme je le comprends, avec des décors...

FOLLEMBUCHE.

Un spectacle, de la gaieté et des couplets!... Comme dans *Ohé! les p'tits agneaux!* ou dans *Sans queue ni tête!*

ALEXANDRIN.

Horreur!... De pareils titres! de semblables machines!

FOLLEMBUCHE.

Machines ! Qu'appelles-tu machines?... Mais, ma parole ! tu tournes au pédagogue... La revue, mon cher, est la seule comédie possible de nos jours.

ALEXANDRIN, avec indignation.

Tu quoque...

FOLLEMBUCHE.

Ah ! tu ne t'attendais pas à celle-là ? Eh bien ! c'est la vérité. Qu'est-ce que la comédie? L'analyse des mœurs, des travers de la société mise en action. Qu'est-ce que la comédie, sinon une satire dialoguée, saisissant tous les accidents ridicules de la vie, reproduisant à grands coups de crayon les caractères plaisants ou grotesques de notre époque ? Eh bien, la revue ne prend-elle pas au collet la société tout entière ? Elle frappe à droite et à gauche sur tout le monde et sur elle-même. C'est la comédie humaine sans exposition, sans nœud et sans dénoûment... c'est-à-dire sans ennui. La revue, c'est le bilan des folies parisiennes. c'est la chronique du monde entier, où personne ne se reconnaît, mais où tout le monde reconnaît son voisin ! C'est l'image de la vie à grande vitesse, avec ses trucs et ses changements à vue, le tout saupoudré de clinquant, de paillettes, de calembours et de jolies femmes... La revue, c'est l'*olla-podrida* de l'art dramatique, c'est le feu d'artifice des bêtises de l'année... La revue, enfin, c'est la fantaisie, qui réunit tous les genres et qui les enfonce tous ! Voilà mon opinion !

RIGOLO.

Je la partage.

ALEXANDRIN.

Profanes ! Mais quand vous diriez vrai, pour se charger d'un pareil travail, il faut le connaître, savoir le faire.

FOLLEMBUCHE.

N'est-ce que cela ? Je te l'apporte tout fait.

ALEXANDRIN ET RIGOLO.

Tout fait?

FOLLEMBUCHE, montrant ce qu'il vient d'apporter.

Tiens, voici la revue.

RIGOLO.

Ces journaux ?

ALEXANDRIN.

Ces brochures ?

FOLLEMBUCHE, tirant de sa poche une énorme paire de ciseaux.

Et ceci ?...

RIGOLO.

Des ciseaux ?

FOLLEMBUCHE.

C'est notre plume.

ALEXANDRIN.

Te moques-tu de moi?

FOLLEMBUCHE.

Mais, malheureux, tu ne lis donc jamais les petits journaux?

ALEXANDRIN.

Jamais!

FOLLEMBUCHE.

Ce n'est pas un crime, mais c'est une faute. Si tu les lisais, tu saurais que toutes les revues que les théâtres jouent tous les ans, sont prises dans ces journaux.

ALEXANDRIN.

Prises?

FOLLEMBUCHE.

Ce sont eux-mêmes qui le disent, et ils doivent avoir raison. (Prenant un journal.) Tiens, je prends et j'ouvre au hasard... Tu vas voir qu'il n'y a qu'à couper. (Lisant.) « La nuit, tous les chats sont en Hongrie. » Hein? Est-ce assez joli?

ALEXANDRIN.

Qu'est-ce que ça veut dire?

RIGOLO.

Je ne comprends pas.

FOLLEMBUCHE.

Je suis mal tombé, voilà tout... Oh! mais vous allez voir, vous allez voir... (Lisant,) « Les petits canons entretiennent les demi-setiers. »

RIGOLO.

Les petits canons?...

ALEXANDRIN.

Les demi-setiers... Oh!

RIGOLO.

Mais ça n'est pas fort.

FOLLEMBUCHE.

Je suis mal tombé... Eh bien, mes amis, c'est là que les auteurs des revues prennent tout leur esprit.

ALEXANDRIN.

Et leurs couplets, les prennent-ils aussi là-dedans?

FOLLEMBUCHE.

Oh! des couplets de revue, ça ne compte pour rien, ou putôt ça compte trop, car on en chante à rendre gorge... Tenez, par exemple, on a douze femmes en scène, on vient à parler de n'importe quoi, mais votre phrase finit par le mot moutarde, que vous amenez là ingénieusement. Tout aussitôt, vous faites entonner par l'une de vos douze femmes :

Moutarde, (*bis*)
Pour le peuple et les gens bien nés!
Moutarde, (*bis*)
Ça monte au nez,

et vous faites douze couplets sur la moutarde.

RIGOLO.

C'est piquant.

FOLLEMBUCHE.

J'attendais le mot... c'est encore un mot de revue.

ALEXANDRIN.

Jamais je ne consentirai à faire de pareils mots, et à agacer le public avec vos interminables couplets de facture.

RIGOLO.

Et moi, je ne te continuerai ta pension que si tu travailles à cette machine, comme tu dis.

ALEXANDRIN.

Comment?

RIGOLO.

Je veux te sortir de l'ornière où tu patauges. Tu te plains des couplets de facture? Et tes tartines tragiques, malheureux!... Enfin, retiens cette phrase : « La revue, ou plus de pension! »

ALEXANDRIN.

Allons, c'est bien, on fera la revue.

RIGOLO.

A la bonne heure!

FOLLEMBUCHE, s'asseyant à la table.

Vivat! Et, tout d'abord, cherchons un titre; le titre est une chose essentielle.

RIGOLO.

Oui, c'est fort important, et j'en ai un très-joli à vous proposer.

ALEXANDRIN.

Voyons.

RIGOLO.

Les Fleurs et les Papillons.

FOLLEMBUCHE.

C'est trop joli... Ce qu'il nous faut, c'est un titre cocasse.

RIGOLO.

Alors, je propose : *Les Hannetons voyageurs.*

ALEXANDRIN.

Non, il n'y a pas eu de hannetons cette année.

FOLLEMBUCHE, se grattant le front.

Si nous appellions ça... (A ce moment, l'on entend au dehors un orgue de Barbarie, et une voix glapissante qui entonne le chant nouveau).

LA VOIX, en dehors.

Oh! la, la!
Que c'est bête
Tout ça!

(Pendant toute la fin du tableau, la voix continue à chanter au dehors jusqu'au couplet.)

FOLLEMBUCHE, se levant.

Ah!

TOUS.

Quoi donc?

FOLLEMBUCHE.

Le voilà! le voilà!

ALEXANDRIN.

Qui?

RIGOLO.

Quoi?

FOLLEMBUCHE.

Notre titre : *Oh! la! la! que c'est bête tout ça!*

RIGOLO.

Bravo! parfait!

ALEXANDRIN.

Comment vous trouvez cela?...

RIGOLO.

Délicieux.

FOLLEMBUCHE.

Ravissant!

ALEXANDRIN.

Mais, malheureux, si tu fais des bêtises, n'en conviens pas, au moins!

FOLLEMBUCHE.

Au contraire; disons que nous sommes bêtes, pour qu'on nous trouve un peu spirituels.

RIGOLO.

Il a raison.

ALEXANDRIN.

Allons, soit! O Melpomène! ô Thalie! pardonnez-moi.

FOLLEMBUCHE, se rasseyant.

Vite, à l'œuvre!... commençons par dévorer tous ces journaux. (A Alexandrin.) A toi *le Figaro, le Charivari!*... A moi *le Gaulois, Diogène, le Journal pour rire*, et cætera, et cætera. (Alexandrin s'est assis à côté de lui.) Prenons des notes, mes enfants, prenons des notes.

ALEXANDRIN.

Allons, commençons la comédie de l'année.

(Le rideau baisse. — A peine est-il baissé, qu'un monsieur se lève au balcon, et dit :)

ENSEMBLE.

Air de

Oh! la, la! (*bis*)
Que c'est bête tout ça!
Partout où l'on s'arrête,
On entend dire ces mots-là :

Oh! la, la! (*bis*)
Que c'est bête tout ça!
Oh! la la! (*bis*)
Oh! la la! qu' c'est donc bête!

RIGOLO.

Ne soyez pas embarrassés;
Soyez gais, ça doit vous suffire.
Il est si bon, si bon de rire,
Que l'on ne rit jamais assez!
Et, pour le mal que je désire
Voir arriver aux deux auteurs,
Puissent bientôt les spectateurs
S'écrier, en pouffant de rire :
Oh! la, là! (*bis*)
Que c'est bête tout ça!

ENSEMBLE.

Partout où l'on s'arrête, etc.

DEUXIÈME TABLEAU

LE MONSIEUR, avec exaltation.

Sauvés! nous sommes sauvés! Pardieu, messieurs, nous l'échappons belle! Je vous avoue que je m'attendais à voir se lever au balcon l'inévitable Heuzey ou l'inévitable Potier, interrompant le premier tableau pour causer avec les acteurs; Sapristi! messieurs, quelle chance! nous sommes enfin délivrés du monsieur dans la salle, et ce prologue n'en est pas plus mauvais pour cela, n'est-ce pas? Je n'ai pas besoin d'en faire ressortir les finesses, vous les avez comprises et appréciées; mais, peut-être, vous demandez-vous pourquoi l'on vous a dit tout cela : je crois pouvoir vous l'apprendre... car, messieurs, tel que vous me voyez, j'ai mes entrées dans les coulisses, où j'ai l'inappréciable bonheur de pouvoir parler de près avec toutes ces dames; voici la chose. Vous avez dû remarquer, que toutes les fois qu'on commence le spectacle par la première représentation d'une grande pièce, les personnes qui ont loué des loges ou des stalles se font un malin plaisir de n'arriver que pendant le premier tableau. Ça dérange les autres spectateurs, ça fait du bruit, ça indispose, et voilà pourquoi, quand on annonce qu'on commencera à sept heures et demie, on ne commence le plus souvent qu'à huit heures ou huit heures un quart, ça dépend de la location; c'est pour obvier à cet inconvénient que les auteurs de la revue ont trouvé ingénieux de commencer par un prologue,

qu'à la rigueur on pouvait se dispenser d'entendre. Il fallait gagner un quart d'heure, ils l'ont gagné... Maintenant que tout le monde est à sa place, bien à son aise dans de bons fauteuils ou sur de bonnes banquettes, aussi larges que bien rembourées, je vais aller leur dire qu'on peut commencer la revue... Mesdames et messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer... C'est égal... nous sommes délivrés du monsieur dans la salle, et c'est un fier progrès pour cette année... Je suis bien votre serviteur. (Il sort; on frappe les trois coups et l'ouverture commence.)

TROISIÈME TABLEAU

LES TACHES DU SOLEIL.

Dans les nuages.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINTEMPS, puis L'ÉTÉ.

LE PRINTEMPS, costume mythologique; il entre avec un parapluie à la main.
Brrrrout! qu'il fait froid!... Maudit Soleil!... A quoi pense--il? A coup sûr, ce n'est pas au Printemps qu'il pense; m'a-t-il assez inondé!... Condamner le Printemps à trois mois de parapluie forcé!... Ah! je veux lui dire ce que je pense de son procédé, et je vais de ce pas... (Fausse sortie.)

L'ÉTÉ, entrant, également sous un parapluie.
Brrrrout! mais j'ai l'onglée... l'onglée à la fin de juillet!

LE PRINTEMPS.
Que vois-je sous ce riflard?..

L'ÉTÉ.
Mon frère le Printemps!

LE PRINTEMPS.
Mon frère l'Été!

L'ÉTÉ.
Je suis à la recherche du Soleil.

LE PRINTEMPS.
C'est comme moi.

L'ÉTÉ.
En attendant, je voudrais bien rencontrer un calorifère.

LE PRINTEMPS.
Si nous battions la semelle comme de simples mortels?...

L'ÉTÉ.
Mieux vaut nous rapprocher du Soleil... Cherchons-le.

LE PRINTEMPS.
On ne le trouve nulle part.

L'ÉTÉ.
Il est devenu tout à fait invisible.

LE PRINTEMPS.

Peut-être est-il encore couché?

L'ÉTÉ.

A midi? Alors il est malade.

LE PRINTEMPS.

A ce compte, il est malade depuis six mois.

Air des *Chevaliers du pince-nez* (J. NARGEOT).

PREMIER COUPLET.

Depuis avril jusqu'en septembre,
Les amoureux furent gelés.

ENSEMBLE.

Gelés!

LE PRINTEMPS.

Pour faire du feu dans leur chambre,
On les voyait quitter les blés.

ENSEMBLE.

Les blés !

LE PRINTEMPS.

Les Amours, sans le reconnaître,
Couraient aux Frères-Provençaux,
Et jamais le garde champêtre
N'a fait moins de procès-verbaux.

(Pleurant.)
Ciel! un printemps pareil!
(Furieux.)
Et c'est la faute du Soleil! } *bis ensemble.*

L'ÉTÉ.

DEUXIÈME COUPLET.

Pour les bains de mer, cette année,
Ce fut un déluge nouveau.

ENSEMBLE.

Nouveau !

L'ÉTÉ.

Là, chaque femme était baignée,
Même avant de se mettre à l'eau.

ENSEMBLE.

A l'eau!

L'ÉTÉ.

Chacune d'elles, courroucée,
Du temps a déploré l'effet.
La mer était presque glacée...
Les maris l'étaient tout à fait.

(Pleurant.)
Ciel! un été pareil!
(Furieux.)
Et c'est la faute du Soleil! } *bis ensemble.*

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'AUTOMNE, également avec un parapluie et grelottant de même.

L'AUTOMNE, entrant.

Brrrrout, brout, sapristi, saprelote... qu'il fait froid!

LE PRINTEMPS.

L'Automne!

L'AUTOMNE.

Le Printemps! l'Été!... Ah! quel plaisir de vous rencontrer... vous devez avoir vu le Soleil?...

L'ÉTÉ.

Le Soleil? nous le cherchons.

L'AUTOMNE.

Comment! le Printemps, l'Été aussi?

LE PRINTEMPS.

Ah! mon cher, une véritable inondation!

L'AUTOMNE.

Comment, malgré la prédiction?

L'ÉTÉ.

Quelle prédiction?

L'AUTOMNE.

Air : *Tirelère* (MANGEANT).

PREMIER COUPLET.

Un savant véridique,
Un savant érudit
Dans l'art astronomique,
D'abord nous a prédit
Un été magnifique!

TOUS.

Un été magnifique!

L'AUTOMNE.

Si j'en juge
Par un tel déluge,
Cela prouve bien
Qu'un savant ne sait rien.

TOUS.

Si j'en juge, etc.

L'AUTOMNE.

DEUXIÈME COUPLET.

La comète imprévue
Échappe à ses regards...
Mais il voit, ô bévue!
La maré' du neuf mars,
Que personne n'a vue.

TOUS.

Que personne n'a vue!

L'AUTOMNE.

Sans rien dire,
La mer se retire.
Cela prouve bien
Qu'un savant ne sait rien.

TOUS.

Sans rien dire, etc.

L'ÉTÉ.

Ce n'est peut-être pas sa faute; il ne pouvait pas prévoir que le Soleil aurait des taches.

L'AUTOMNE.

Le Soleil a des taches?...

L'ÉTÉ.

Oui, vraiment... On dit que ça lui a pris à l'apparition du *Cheval fantôme*.

LE PRINTEMPS.

Ce fantôme de cheval lui aura fait peur.

L'AUTOMNE.

Il faudrait nous renseigner.

LE PRINTEMPS.

Nous renseigner... près de qui?

L'ÉTÉ, qui est remonté.

Attendez! je crois voir briller quelque chose de ce côté...

LE PRINTEMPS, de même.

On dirait d'une étoile.

L'ÉTÉ.

Eh! oui, vraiment! c'est l'Étoile du Berger.

LE PRINTEMPS.

L'Étoile du Berger, cette coureuse qui connaît toutes les intrigues du firmament. Nous allons savoir quelque chose.

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'ÉTOILE DU BERGER.

L'ÉTOILE, à la cantonade.

Vous entendez?... n'oubliez pas de lui faire de la tisane... (Elle entre.)

LES SAISONS.

De la tisane!

L'ÉTOILE.

Tiens, l'Été, le Printemps et l'Automne!... Que venez-vous donc faire chez nous?

LE PRINTEMPS.

Nous venons nous plaindre du Soleil...

L'ÉTÉ.

Au Soleil lui-même.

L'ÉTOILE.

Peine perdue!... il ne reçoit personne.

LE PRINTEMPS.

C'est donc vrai qu'il est malade?

L'ÉTÉ.

Qu'il a des taches?

L'ÉTOILE.

Taisez-vous!... si l'on vous entendait!...

L'ÉTÉ, LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

Eh bien?

L'ÉTOILE, en confidence.

C'est pour cela qu'il ne se montre plus.

L'ÉTÉ.

En vérité?...

L'AUTOMNE.

Mais d'où lui viennent ces taches?...

L'ÉTOILE.

Une histoire scandaleuse.

L'ÉTÉ.

Oh! racontez-nous-la.

L'ÉTOILE.

Vous connaissez la Lune Rousse?

LE PRINTEMPS.

Si nous la connaissons!

L'ÉTÉ.

Elle a fait assez parler d'elle cette année, cette vilaine-là.

L'ÉTOILE.

Eh bien! mes amis, c'est elle qui a tout révolutionné!

L'AUTOMNE.

Comment cela?

L'ÉTOILE.

En faisant de l'œil au Soleil, en l'allumant.

L'ÉTÉ.

Elle a allumé le Soleil?

L'ÉTOILE.

Et le Soleil s'est laissé prendre à ses agaceries. Il n'a pas rougi de lui offrir son cœur et un excellent dîner dans un nuage particulier.

L'ÉTÉ, LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

Quelle horreur!

L'ÉTOILE.

Je tiens ces détails de Borée, un vieux vent qui était chargé de les rafraîchir.

Air de *Gil-Blas.*

Ils dînaient en tête-à-tête,
Soupirant comme deux
Amoureux.

TOUS.

Oh! la, la, la, la! etc.

L'ÉTOILE.

Quand la lune fut pompette,
Le soleil, très-épris,
Était gris.

TOUS.

Oh! la, la, la, la! etc.

L'ÉTOILE.

Depuis, étrange mystère!
Le Soleil perdit son pouvoir;
Il se cache, et sur la terre
Il ne cesse pas de pleuvoir.
En vain l'homme se courrouce,
Maudissant un temps pareil.
Les taches de la Lune Rousse
Viennent d'envahir le Soleil.

ENSEMBLE.

Maudit soit le tête-à-tête,
Qui réunit ces deux
Amoureux!
Oh! la, la, la, la!
Rougissant de sa conquête,
Le soleil, tout taché,
S'est caché.
Oh! la, la, la, la! etc.

LE PRINTEMPS, riant.

Pauvre Soleil!...

L'AUTOMNE.

Eh bien! pour le faire rougir de sa conduite, nous allons redescendre sur terre et lui ramener toutes les victimes qu'il a faites.

LE PRINTEMPS.

Bonne idée!

L'ÉTOILE.

Surtout, ne me compromettez pas.

Air des *Blouses* (Blanchard).

Partez, amis, mais partez en silence;
Soyez prudents, retenez mon conseil;
Car du Soleil dépend notre puissance,
Et nous devons ménager le Soleil.
Si vous disiez qu'ainsi qu'une portière
J'ai bavardé, même pour obliger,
Les amoureux se cacheraient sur terre
Quand brillerait l'Étoile du Berger.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Partons, amis, etc.

(L'Été, le Printemps et l'Automne disparaissent.)

SCÈNE IV.

L'ÉTOILE DU BERGER, seule.

Ils vont revenir... ils donneront un bon petit charivari à ce vieux bêta de Phœbus... tant mieux!... Franchement, il ne l'aura pas volé!... et puis, le bruit, les scènes, le scandale, ça jette dans l'azur du firmament un peu de variété et j'aime cela. (Ici le théâtre est éclairé par plusieurs jets de lumière électrique.) Quelle clarté blafarde!... Oh! oh! c'est le Soleil qui sort de son nuage... ne le dérangeons pas. Ah! ce pauvre Soleil, comme il est pâle! (Elle se sauve.)

SCÈNE V.

LE SOLEIL, DEUX RAYONS, puis LA LUNE ROUSSE.

LE SOLEIL, de la coulisse.

Je n'y suis pour personne... vous l'entendez?... pour personne! (Entrant avec deux rayons, l'un tient une petite glace, l'autre un pot de cosmétique. — Le Soleil tient à la main un mouchoir, avec lequel il se frotte le nez.) C'est désolant! désolant! désolant! J'ai beau me frotter, me débarbouiller, et me passer la face au cold-cream, c'est comme si je chantais... rien ne s'en va!... rien ne s'en va!... (En colère.) Mon miroir! (Le petit rayon le lui donne.) Voyons! (Il se regarde.) Mais ça devient atroce! voilà mon nez envahi par une tache de rousseur qui lui ôte toute espèce de majesté! .. C'est donc ça que ce matin on m'observait à l'Observatoire, et que j'entendais les savants qui fredonnaient : « Ah! c' Soleil-là, quel nez *qu*'il a... Ah! ce Soleil-là... » Et l'on veut que je remonte sur mon char dans l'état où je suis... que je me montre à l'univers?... mais, c'est impossible!... (Très-fort, au petit rayon auquel il rend le miroir et qui saute de peur.) Mais c'est impossible!... Je suis malade, j'éprouve le besoin de m'asseoir... qu'on m'apporte un nuage à la Voltaire. (On apporte le fauteuil de nuages; il s'affaisse dedans.) Et qu'on ne laisse entrer personne, vous entendez?... personne!

LA LUNE, entrant.

Excepté moi, pourtant.

LE SOLEIL.

La Lune Rousse!... Vous comme les autres, madame... Voyez dans quel état je suis; je n'ose plus me montrer à personne, et j'ai reculé avec effroi quand je me suis regardé dans la glace... hier.

LA LUNE.

Mais puisque vous me plaisez comme ça, gros coquet!

LE SOLEIL.

Je vous plais, et ça me flatte... mais je suis moins joli, et ça m'humilie. Lorsque, par hasard, j'entr'ouvre un petit nuage et que je jette un petit coup d'œil sur la terre, il me semble que tous les humains se moquent de moi... Et, crac! je m'empresse de crever le nuage et de lâcher sur eux les grandes eaux du firmament, pour leur faire baisser le nez.

LA LUNE.

Et qu'avez-vous besoin de vous montrer?

LE SOLEIL.

Comment, mais c'est mon état; je ne suis au ciel que pour me lever et me coucher, au vu et au su de tout le monde... et voilà dix mois que je fais relâche par indisposition, qu'on ne peut plus régler sa montre au Soleil, que tous les méridiens battent la breloque et que le canon du Palais-Royal ne part plus du tout!... Mais ça ne peut pas durer comme ça, saperlote! j'entends de sinistres clameurs qui montent jusqu'à moi... chaque jour, je reçois des boisseaux de lettres de Paris, sans compter celles des départements.

Air : *Nous nous marierons dimanche.*

Oui, tous les traiteurs,
Les restaurateurs,
Les danseurs
Des bals champêtres,
Les limonadiers,
Les artificiers
M'écrivent lettres sur lettres.
Que de propos!
Que de gros mots!
D'attaques!
Bref, un lampi-
Ste osa m'écri-
Re à Pâques
Qu'il me remplac'rait
Avec un quinquet,
Placé sur la tour Saint-Jacques.

LA LUNE.

Est-il possible!

LE SOLEIL.

Et cette lettre! cette lettre de l'Hippodrome de Paris qui m'avertit que, si la pluie continue, je recevrai une trempe par les Hercules des montagnes Rocheuses, qui escaladeront le ciel.

LA LUNE.

Allons donc! Et comment s'y prendront-ils?

LE SOLEIL.

En grimpant à la perche! Ils ne sont pas gênés, ces gaillards-là! En un mot, mon devoir de Soleil m'oblige à repa-

raître, et, pourtant, je ne puis avouer aux mortels ce désastre du plus grand des astres; je ne puis laisser dire que le Soleil s'obscurcit, et, ce qui est pis, s' tache.

LA LUNE.

Ah! un calembour!

LE SOLEIL.

Ah! c'est sans intention. Ah! ciel! j'ai trop de mal pour jouer sur les mots.

LA LUNE.

Voyons, gros Bibi, si les uns vous maudissent, il y en a d'autres qui vous comblent de bénédictions.

LE SOLEIL.

Qui ça? qui ça?

LA LUNE.

Ne recevez-vous pas, chaque matin, sous enveloppe, des loges pour tous les théâtres de Paris, que vous envoient les directeurs reconnaissants?

LE SOLEIL.

Ça, c'est vrai, que ceux-là ne sont pas mécontents de moi cette année... mais ils ne m'aiment que quand ils ne me voient pas... ces amis-là m'aiment de loin.

LA LUNE.

Ne suis-je pas là pour vous aimer de près?... et n'êtes-vous pas heureux d'être chéri d'une jolie petite Lune bien soumise, bien désintéressée?

LE SOLEIL.

Certainement... ça a son bon côté...

LA LUNE.

Ai-je jamais cherché à vous tirer des carottes?

LE SOLEIL.

Pour des carottes, non.

LA LUNE.

Vous ai-je demandé des actions de *la Compagnie du Soleil?*

LA SOLEIL.

Jamais.

LA LUNE.

A Paris, toutes les dames ont voiture... Vous ai-je demandé votre char?

LE SOLEIL.

Non... pour désintéressée, la Lune Rousse l'est. . je rends justice à tes qualités.

LA LUNE.

Alors, vous tiendrez votre promesse.. vous m'épouserez?

LE SOLEIL.

Je ne peux t'épouser en ce moment, sous le signe du Capricorne; ça serait ridicule et dangereux.

LA LUNE.

Toujours des prétextes! c'est à me faire sortir de mon orbite!... Ah! que je disque! que je disque!

LE SOLEIL, à lui-même.

C'est bisque, qu'elle veut dire... (A la Lune.) Allons, allons, chère amie, sois douce, douce comme une lune de miel, et, quand viendront les Gémeaux...

LA LUNE.

Ah! vous croyez que je vais attendre le troisième signe du Zodiaque?... Têtu comme le Bélier, monsieur balance sans cesse, il recule comme l'Écrevisse. Eh bien, écoutez ceci : je vais me retirer derrière un gros nuage, et vous ne me reverrez que lorsque vous serez décidé.

LE SOLEIL.

Mais, biribiche...

LA LUNE.

Il n'y a pas de biribiche qui tienne; si, dans un quart d'heure, je ne suis pas votre légitime, je vous éclipse!

LE SOLEIL.

Tu m'éclipserais?

LA LUNE.

Je vous éclipse sans pitié!

Air : *Ali alo* (Belboul).

Tout ce pouvoir
Que vous dites avoir,
Importune
La lune;
Vous céderez,
Et vous m'épouserez,
Ou vous me le pairez.

REPRISE ENSEMBLE.

Tout ce pouvoir, etc.

LE SOLEIL.

Tout ce pouvoir,
Que je prétends avoir,
Importune
La lune;
Je céderai,
Et je l'épouserai,
Ou je le lui pairai.

(La Lune sort.)

SCÈNE VI.

LE SOLEIL, seul.

Soyez donc Soleil!... chargé de l'éclairage et du chauffage du monde entier... pour n'avoir à choisir qu'entre deux extrémités également fâcheuses : le mariage ou l'éclipse! Il faut que j'épouse la Lune, ou que je sois éclipsé par elle! A-t-on jamais vu un Soleil plus contrarié? (Grand bruit au dehors.) Qu'est-ce que cela? Qui donc se permet?... (Criant.) Je n'y suis pas!

CHŒUR.

Air de *Pilati* (PROGRAMME EN ACTION.)

C'est en vain qu'à nos plaintes
Tu voudrais échapper;
C'est à tort que, sans crainte,
Tu croyais nous tromper!
Non, non, non non!
Non, plus de trahison!

SCÈNE VII.

LE SOLEIL, LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ, L'AUTOMNE, L'ÉTOILE DU BERGER.

LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ, entrant les premiers.

Le voilà par ici, venez!

LE SOLEIL.

Trop tard! Qu'est-ce àdire, une émeute?

LE PRINTEMPS.

Ah! qu'il est vilain!

LE SOLEIL.

Plaît-il?

L'AUTOMNE.

Ah! les affreuses taches!

LE SOLEIL.

Voilà, voilà ce que je craignais.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! ah!

LE SOLEIL.

Vous me manquez de respect, il me semble?... Prenez garde, le premier qui continuera à me rire au nez, recevra un coup de soleil dont il se souviendra. Ah! mais... Enfin, que voulez-vous?

L'ÉTÉ.

Te faire rougir, en te montrant les conséquences de ta conduite!... Et mon bal Mabille, mon Casino d'Asnières, mes fêtes, mes pauvres fêtes!...

LE SOLEIL.

Est-ce que vous n'avez eu aucunes fètes?

L'ÉTÉ.

Nous en avons eu une qui a duré longtemps. Tiens, regarde! (Une immense affiche sort de terre, sur laquelle on lit : Fête de la pluie.)

LE SOLEIL.

Fête de la pluie! Comment! la pluie donne des fêtes?

L'ÉTÉ.

Lisez! « Un pauvre tailleur, ruiné par le mauvais temps, obligé de vendre ses marchandises à bas prix. »

LE PRINTEMPS.

Lisez: « Paletots d'été à un franc cinquante.

L'AUTOMNE.

« Pantalons d'été à vingt-cinq centimes. »

L'ÉTÉ.

« Et les gilets pour rien! »

Air du *Piége.*

Lisez un peu, vous verrez bien...
Au bas de l'affiche il se nomme.

L'AUTOMNE.

« Je ne fais rien, rien, absolument rien! »
Voilà ce que dit ce pauvre homme.

LE SOLEIL.

Je ne fais rien! Ce tailleur vous trompait.
Ah! mes enfants, que vous êtes godiches!
Vous voyez bien que ce monsieur faisait
Assez d'argent pour payer des affiches,
Pour payer de telles affiches!

L'ÉTÉ.

Et celui-là!... Regardez! (L'affiche change.)

LE SOLEIL, lisant.

« Enfin, nous avons fait faillite! Nous pouvons donc donner des robes de moire antique à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de rabais. » Eh bien, en voilà un qui ne se plaint pas... et tout le monde est content!

L'ÉTÉ.

Ah! c'est ainsi que tu réponds à nos justes plaintes!... Eh bien, tremble!... A nous les victimes du Soleil!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE CAFÉ CHANTANT, puis LE CONCERT MUSART, puis LE BAIN DE MER, ensuite L'HIPPODROME, L'ÉCOLE DE NATATION, LE CASINO D'ASNIÈRES, LE JARDIN MABILLE, LA CLOSERIE DES LILAS, et AUTRES ÉTABLISSEMENTS D'ÉTÉ.

LE CAFÉ CHANTANT, entrant.

Air de *la Perle de l'Andalousie* (HERVÉ).

Quel temps abominable!
Le Soleil est coupable:

Moi, le Café Chantant,
J'ai déchanté souvent.
Sous ses légers costumes,
A combien de gros rhumes
Le Soleil condamna
Notre prima donna!

LE CONCERT MUSARD, entrant.

Moi, le Concert Musard,
J'ai vu Gounod, Grisar,
Beethoven et Mozart
Noyés par saint Médard!
J'ai vu, dans un trimestre,
Dix canards à l'orchestre...
Et d'un destin pareil
J'accuse le Soleil!

LE BAIN DE MER, entrant.

Moi, Bain de Mer, je t'abomine!
Je t'accuse de ma ruine!
Le Bain de Mer, toujours si beau,
Cette année est tombé dans l'eau!

LE SOLEIL, ahuri.

Ah! nom d'un nom!
Laissez-moi donc!

TOUS.

Guerre au soleil!
Dont le sommeil
Nous fit à tous un sort pareil!

(Ici paraissent à la fois l'Hippodrome, l'École de Natation, le Casino d'Asnières, le Jardin Mabille, la Closerie des Lilas, et divers autres établissements d'été. — Ils entourent le Soleil, en chantant, ainsi que les personnages précédents, le chœur suivant.)

CHŒUR.

Ah! c'est affreux!
C'est désastreux!
C'est odieux!
C'est scandaleux!
Faire pleuvoir
Matin et soir!
Tu devais voir
Mon désespoir!
C'est une horreur
Tant de noirceur!
Crains ma douleur!
Dans ma fureur,
Pour le punir
A l'avenir
D'un temps pareil,
Guerre au soleil!

LE SOLEIL.

Assez! assez!... Comment! j'aurais été la cause de tant de bouillons, et je me serais fait autant d'ennemis que cela?

L'ÉTOILE.

Une ennemie, surtout, qui ne te pardonnera jamais!

LE SOLEIL.

Une femme?

L'ÉTOILE.

La comète de 1860.

LE SOLEIL.

La comète se plaint de moi?... Est-il possible qu'on commette contre une comète une irrévérence sans le savoir? (Ritournelle à l'orchestre.)

L'ÉTOILE.

Justement, la voici! (Entre la Comète, suivie de trois petites Étoiles qui portent sa queue.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA COMÈTE, TROIS PETITES ÉTOILES.

LA COMÈTE.

Air de J. NARGEOT.

Au ciel, où je suis apparue,
Ah! c'est affreux! quel désespoir!
Moi, que l'on guettait dans la rue,
Personne, hélas! n'a pu me voir.
Pauvre comète de passage,
Chaque fois que je me montrais,
Je voyais un épais nuage
Venir éclipser mes attraits.
A tous les hommes j'en appelle,
Ne pouvoir me faire admirer!
Lorsque l'on est brillante et belle,
Le plaisir est de se montrer!
Au ciel où je suis apparue, etc.

LE SOLEIL.

Voyons, ma belle, calmez-vous.

LA COMÈTE.

Je vous dis que c'est indigne, que c'est affreux!... Mettez-vous à ma place. Vous vous rappelez, qu'il y a deux ans, les savants de 1858 avaient débité un tas de ragots sur ma sœur aînée, qui devait, disaient-ils, amener la fin du monde... si bien que deux vaudevillistes, épouvantés, avaient fait aux Variétés une revue intitulée : *As-tu vu la Comète, mon gas?*

LE SOLEIL.

J'ai ouï parler de cette œuvre littéraire.

LA COMÈTE.

C'était tout simplemet une réclame pour ma sœur, qui eut un grand succès dans le ciel. Ce succès m'ayant empêché de dormir, un beau soir du mois de juillet, sans prévenir personne, surtout les savants, j'apparus dans le ciel entre le Dauphin et le Petit Cheval.

Air de GARRICK.

J'apparaissais brillante dans le ciel,
Quand tout à coup un nuage me voile!
Avant le spectacle, cruel,
Vous avez fait sur moi baisser la toile.
Oui, les hommes, au désespoir,
Vous accusaient de mon destin funeste.

LE SOLEIL, qui examine la Comète avec convoitise.

Certe, ils ont dû bien m'en vouloir,
Si je les ai privés de voir
Le passage d'un corps céleste (*bis*).

LA COMÈTE.

Oui, flattez-moi, maintenant que vous m'avez fait manquer mon entrée dans le monde.

L'AUTOMNE.

Mais il a tout fait manquer, jusqu'au raisin!

LE SOLEIL.

Assez! assez! j'en suis honteux! Vrai, je rougis de ma conduite! Voyez-vous, c'est la Lune Rousse qui m'a mis dedans!... Il y a de la lune là-dessous.

L'ÉTOILE, qui avait disparu, revenant.

La Lune Rousse vous fait savoir que le quart d'heure de grâce est expiré; elle dit qu'elle va vous éclipser.

TOUS.

Une éclipse! Bravo!

LE SOLEIL.

Eh bien, tant mieux! ça m'en débarrassera à tout jamais. Je l'enverrai, après cette équipée, dans le royaume des Vieilles Lunes, et il n'en sera plus question... Ah! la lune met les pieds dans le plat! Mes enfants, les beaux jours vont venir, je vous le promets. Voilà les beaux jours qui reviennent! (On entend tomber la pluie à verse.) Tiens! c'est un grain. (Tous les personnages en scène ouvrent des parapluies.)

L'ÉTÉ.

Heureusement que j'ai mon en-tous-cas.

LE PRINTEMPS.

Et moi de même.

L'AUTOMNE.

Vite, vite! abritons-nous!

TOUS LES AUTRES.

Oh! comme ça tombe!

LE SOLEIL.

Fichtre! ça mouille. Qui est-ce qui me prête un paraverse?

L'ÉTOILE.

Pas moi.

LA COMÈTE.

Ni moi, certainement. (La pluie redouble.)

LE SOLEIL.

Ça tombe plus fort... c'est bête, ça me coule dans le dos; j'aime mieux m'en aller... Je vais abîmer mes rayons. (Il met son mouchoir sur sa tête et sort en courant.)

LE PRINTEMPS, riant.

C'est bien fait!

L'ÉTÉ.

C'est la peine du talion!

L'ÉTOILE.

Il va donner, tête baissée, dans la Lune Rousse, qui l'attend.

LE PRINTEMPS.

Attention! (Bruit au dehors.)

TOUS.

Qu'est-ce que c'est que cela?

L'ÉTÉ.

C'est la Lune qui se cramponne au soleil pour l'éclipser. (Musique à l'orchestre. — Le fond du ciel s'ouvre; on voit la rencontre du Soleil et de la Lune, qui forme l'éclipse. — Le théâtre s'obscurcit.)

CHŒUR.

Air de *Pilati*.

A ce tableau bizarre
Rien de pareil!
La Lune s'en empare,
Pauvre Soleil!
Cette nouvelle éclipse
Nous venge tous;
Les voilà dans l'ellipse...
Éclipsons-nous!

(Tous se sauvent. — Le théâtre change.)

QUATRIÈME TABLEAU

Le théâtre représente une élégante boutique de confiseur; tout ce qu'il y a de plus riche et de plus nouveau.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, FANNY, ÉLISE, ANNA,

(Toutes quatre en costume de bonbons: Rose en marron glacé, Fanny en pastille, Élise en papillotte, et Anna en dragée. Toutes portent également des devises sur leurs costumes, qui doivent reppeler l'entourage connu des dragées qu'elles représentent.)

FANNY, entrant la première.

Dépêchons, mesdemoiselles, dépêchons!.. Le magasin va ouvrir.

ÉLISE.

Nous sommes prêtes.

ANNA, entrant.

Non, non, je n'oserai jamais me montrer sous un pareil costume.

ROSE, riant.

Oh! Anna qui a des scrupules!

FANNY.

Dame, il faut avouer que c'est une singulière idée que notre patron a eue là.

ÉLISE.

Il n'en a jamais d'autres.

ROSE.

Et ce n'est pas étonnant... un vaudevilliste qui se fait confiseur.

FANNY.

Certainement, s'il vendait des bonbons comme tout le monde, ça ne serait pas la peine d'être vaudevilliste.

ANNA.

Mais pourquoi faire me mettre en dragée? Il m'a dit: « Mademoiselle, vous êtes préposée aux dragées, et voici votre costume. Si vous ne mettez pas ce costume de dragée, vous serez à l'amende.

ROSE.

C'est tout simple, chacune de nous représente le bonbon qu'elle doit vendre.

FANNY.

Moi, je représente la pastille.

ÉLISE.

Moi, la papillote.

ROSE.

Et moi le marron glacé.

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Monsieur Sirop, notre patron,
Lorsque chez lui je suis entrée,
M'a dit, en me faisant bonbon,
De ne pas faire la sucrée.

ÉLISE.

Pourtant, si nous encourageons
Les galants qui viendront par bandes,
Au lieu d'enlever les bonbons,
Ils enlèveront les marchandes.

SIROP, au dehors.

Chauffez les bassines, mettez les marrons glacés à l'étuve.

ANNA.

M. Sirop!

ÉLISE.

Vite, à nos places, mesdemoiselles! (Elles se rangent derrière les comptoirs.)

SCÈNE II.

Les mêmes, M. SIROP.

SIROP, entrant, et tenant un manuscrit.

Le jeune premier se trouve en présence du mari, qui a surpris la lettre. Estelle s'évanouit dans le cabinet de gauche. Ici la scène capitale. Le mari s'écrie: « Ah! mon Dieu! est-ce que ça ne brûle pas? » (A la cantonade.) Benoît, le caramel brûle... Non, le mari ne doit pas parler. Un accord à l'orchestre et un couplet dramatique, (Fredonnant l'air de LA SENTINELLE.)

Vois ce billet, billet que j'ai surpris!
Le ciel vengera mon outrage...
Il faut respecter les maris,
Si l'on veut être heureux en mariage.

(Parlé.) Oh! non, ça ferait rire; et puis, ça a l'air d'une devise. Eh bien, pourquoi n'en serait-ce pas une?

Il faut respecter les maris,
Si l'on veut être heureux en mariage.

C'est très-caramel... non, spirituel.

Air : *Les Cinq Codes.*

On doit me pardonner mes ruses,
Car, avec le même bonheur,

Je fais le commerce des Muses
Et le métier de confiseur.
Oui, grâce à mes deux entreprises,
Je pourrai, sans doubler mes frais,
Mettre mes couplets en devises
Et mes devises en couplets.

Mais l'heure doit s'avancer. Ah ! mesdemoiselles, vous êtes prêtes. Voyons un peu, approchez. Charmantes !... Ah ! Élise, votre corsage vous engonce; dégagez-moi ça. Anna, votre jupe descend trop bas. Aux Variétés, ça se porte plus haut, et vous ne devez pas être au-dessous des Variétés.

ANNA.

Mais, monsieur, on verrait mes jambes.

SIROP.

Un bon bonbon n'a pas de jambes. Voyez dans toutes les revues : quand on dit au public, en lui montrant une actrice : « Voici la place Vendôme ou la fontaine des Innocents... » Est-ce que vous croyez que le public voit que l'actrice a des des jambes ? Pas du tout; il ne voit que le monument...

ROSE.

Ce qui n'empêche pas les galants d'inviter le monument à souper, et de boire du champagne avec la fontaine des Innocents.

SIROP.

Mademoiselle Rose, c'est un mot, je le placerai.... Ah çà ! mes petits enfants, c'est aujourd'hui un grand jour. Nous allons ouvrir dans une heure. Il serait utile de faire une répétion. Il faut soigner la mise en scène.

FANNY.

Répétition... mise en scène...

ÉLISE.

Le vaudevilliste perce sous le confiseur.

SIROP.

Voyons, plaçons-nous à nos comptoirs. Moi, je suis un riche acheteur. J'arrive de Russie, j'ai appris l'ouverture de ce nouveau magasin, et j'entre... (Jouant la surprise et le ravissement.) Oh ! superbe ! (Lorgant les demoiselles.) Pas mal, charmante ! jolie ! jolie ! (S'adressant à Rose.) Mademoiselle, veuillez me remplir de bonbons ce joli coffret.

ROSE.

Voilà, monsieur.

SIROP.

Comment ? voilà, monsieur, tout bonnement, pour un coffret de cinq cents francs ?... Et le sourire et le regard ?

ROSE.

Le regard ?

SIROP.

Mais certainement, mademoiselle, vous devez sourire pour cinq cents francs.

ROSE.

Ah! bien, je sourirai, monsieur.

SIROP.

Plus tendrement que ça, mademoiselle, plus tendrement.

ROSE.

Dites-moi tout de suite d'embrasser ce monsieur.

SIROP.

Jamais! A moins qu'il n'achète la boutique... C'est donc bien convenu! de la grâce, pas de coquetterie, mais de la grâce... A propos, vous savez votre chœur?

ÉLISE.

Est-ce que vous y tenez, à votre chœur?

SIROP.

Comment, si j'y tiens!... Un chœur d'entrée, que j'ai composé pour l'ouverture de mon magasin!... C'est la première fois que le public entrera en musique chez un confiseur. Voyons, voyons. Je suppose que les portes s'ouvrent, et que la foule se précipite... Attention, mesdemoiselles!

Air de *l'Ours et le Pacha.*

Dans ce palais qui s'ouvre,
Tout est beau tout est bon.
Du bonbon c'est le Louvre,
Le Louvre du bonbon.

Partez!

TOUTES.

Dans ce palais qui s'ouvre, etc.

SIROP.

Bravo! Je crois que la foule sera flattée.

OLYMPE, en dehors.

Par ici, mon bon, par ici!

SIROP.

Une voix dans mon laboratoire!... Que vois-je?... Olympe!..

SCÈNE III.

LES MÊMES, OLYMPE, UN VIEUX MONSIEUR.

OLYMPE, entrant la première.

Bonjour, Sirop!

SIROP.

Comment, c'est toi?... Tu as forcé la consigne?

OLYMPE.

Est-ce qu'une actrice fait queue à la porte de son auteur? Je tenais à t'acheter la première; je porte généralement bonheur, et puis tu m'as promis un rôle dans ta nouvelle pièce, et je t'achèterai beaucoup de bonbons, pour te donner de l'inspiration...

SIROP.

Ça m'en donnera.

OLYMPE.

Mais sais-tu que c'est superbe ici?

SIROP.

N'est-ce pas ?

OLYMPE.

C'est sur tes économies de vaudevilliste que tu as payé tout ça? Mazette! et l'on plaint le sort des pauvres auteurs!

SIROP.

Que faut-il te servir ?

OLYMPE.

Tout ce que tu auras de plus beau et de plus cher. Je te présente mon époux... c'est lui qui paye.

SIROP, saluant.

Monsieur... (Le monsieur s'incline.)

OLYMPE.

J'ai cru que nous ne pourrions jamais arriver. Il y a encombrement de populaire et de carosses devant ton magasin. La queue se prolonge jusqu'au boulevard.

SIROP.

Oui, c'est comme un jour de première représentation.

OLYMPE.

Ah çà! il n'est bruit dans le monde que de tes nouveaux bonbons. On dit que tu as inventé des bonbons artistiques, des bonbons aristocratiques, des bonbons commerciaux et des bonbons réclames. (Les demoiselles s'approchent avec des échantillons de bonbons.)

SIROP.

C'est vrai, j'ai de tous ces bonbons-là.

OLYMPE.

Mais cela demande une explication. Qu'est-ce que c'est qu'un bonbon artistique?

SIROP, prenant un bonbon.

Voilà... Vous ouvrez comme cela, et, à côté du bonbon, vous trouvez la photographie d'un homme illustre, accompagnée de son autographe.

OLYMPE.

Un bonbon illustré?

SIROP.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Entre nous, ça n'est pas très-bon;
Ce n'est que du sucre de pomme,
Mais cet artistique bonbon
Est accompagné d'un grand homme.
Dans une assiette on vous le sert,
Et n'est-ce pas bien agréable,
Lorsque l'on s'ennuie au dessert,
D'avoir un grand homme à sa table?

OLYMPE, au monsieur.

Mon ami, vous en prendrez quarante, je veux avoir tout l'Institut dans le même sac.

SIROP, montrant une boîte.

Voici le bonbon aristocratique.

OLYMPE.

Ah! la jolie boîte!

SIROP, ouvrant la boîte.

Et vois ce qu'il y a dedans.

OLYMPE.

Un papier découpé, comme dans toutes les boîtes de bonbons?

SIROP.

Fi donc!... ça du papier?

Air de *l'Écu de six francs.*

Ce sont des malines nouvelles,
Du point de Paris, d'Alençon,
De la guipure, des dentelles.

OLYMPE.

Quoi, chez toi, c'est ainsi, mon bon,
Que l'on habille le bonbon?
Des bonbons couverts de malines!...
Pour qu'ils soient encor mieux vêtus,
Vraiment, il ne te reste plus
Qu'à leur mettre des crinolines.

SIROP.

Tiens, je n'y avais pas pensé, je ferai faire le bonbon crinoline.

OLYMPE, au monsieur.

Mon ami, mettez cela de côté. (A Sirop.) Voyons le bonbon commercial.

SIROP.

Voilà, c'est très-bon marché, et ça paraît tous les soirs, comme *la Patrie*. Vous y trouvez le cours de la Bourse et les nouvelles de l'agence Bullier-Havas.

OLYMPE.

Mais je ne vois pas l'avantage...

SIROP.

Comment, tu ne vois pas?... Mais c'est un calmant: si la nouvelle est mauvaise, le bonbon lui ôte de son amertume.

OLYMPE, au monsieur.

Prenez, mon ami, vous qui jouez à la Bourse. (A Sirop.) Et le bonbon réclame?

SIROP.

Oh! pour celui-là, c'est le prodige des prodiges! un bonbon qui remplacera la quatrième page des journaux et les petites affiches; en achetant un sac de bonbons, vous avez

toutes les réclames de Paris; et vois si c'est avantageux pour les industriels... des bonbons qui se mangent en famille. Tiens, nous voilà sept ici... Nous allons supposer que nous sommes à la fin d'un repas, et que nous ouvrons le sac aux réclames; que chacun prenne un bonbon et le mange avant de lire, c'est important... Y sommes-nous?

TOUS.

Oui, oui.

SIROP.

Attention! et, tour à tour, commencez là-bas. (Tous les personnages se sont placés sur une seule ligne et dans l'ordre suivant, en commençant par la gauche; Fanny, Élise, Olympe, Sirop, le monsieur, Rose, Anna.)

FANNY.

Je commence par manger, et je lis : (Lisant.) « Bains de Cabourg-Dives. Les dames qui se trouvent bien à Cabourg, ne sont pas mal à Dives. » Ah! que c'est mauvais!

SIROP.

La réclame?

FANNY.

Non, le bonbon.

SIROP.

C'est exprès... A une autre...

ÉLISE, après avoir mangé, lisant.

« Avance de fonds : S'adresser au comptoir d'Amiens. A Amiens, vous trouverez la Somme. »

SIROP, à Olympe.

Vérité géographique... A toi.

OLYMPE, lisant.

« Les Chinois demandent la paix, parce que la guerre fait faire trop de dett' aux nations. »

SIROP.

Détonations... c'est clair... A moi. Tiens, je tombe sur une réclame que j'ai rédigée pour un de mes confrères de la rue de la Paix. (Lisant.) « Rodin et ses cinq frères, confiseurs. Vous êtes sûrs de trouver là six rodins. » (Au monsieur.) A vous.

LE MONSIEUR, lisant.

« Bouillon du *Val d'Andorre*... on aperçoit le bouillon du Val... »

SIROP.

C'est très-commode... Ensuite?

ROSE, lisant.

« Lunettes de cristal de roche, très-favorables pour la vue, quand on persévère. »

SIROP.

Comme c'est rédigé!... A vous, mademoiselle Anna.

ANNA, lisant.

« Plus d'insectes... envoyez trois francs rue Mazagran, 11, et vous recevrez un soufflet...

SIROP.

Comme c'est engageant! (A Olympe.) Que dis-tu de cette idée?

OLYMPE.

Elle est sublime. (Au monsieur.) Mon ami, réglez avec ces demoiselles. (Bruit au dehors. Musique à l'orchestre.)

ÉLISE, qui a été voir à la porte.

Monsieur, monsieur, la foule déborde... La garde ne suffit plus à la contenir.

SIROP, tirant sa montre.

C'est juste; il est l'heure d'ouvrir.

OLYMPE.

Je te laisse, pense à mon rôle.

SIROP.

Sois tranquille.

OLYMPE, aux demoiselles.

On enverra chez moi. (Au monsieur.) Donnez mon adresse... Avez-vous payé?

LE MONSIEUR.

C'est fait. (A part.) Mille écus!... je trouve ces bonbons salés.

OLYMPE.

Adieu, Sirop! (Au monsieur.) Venez. (Ils sortent.)

SIROP.

Mademoiselle Rose, mettez-vous à cette porte... j'ai annoncé qu'aujourd'hui... je distribuerais mes bonbons gratis, en les appropriant à la figure de chaque client. Ne laissez entrer que quelques personnes à la fois, et nommez celles qui se présenteront.

ROSE, nommant tour à tour chacun des personnages qui entrent.

Le Compère Guillery, de l'Ambigu, et *les Aventuriers*, de la Gaîté.

LES PERSONNAGES, saluant.

Mademoiselle...

SIROP, à part.

Diable! diable! c'est embarrassant!

ROSE.

L'Envers d'une conspiration et *le Gentilhomme de la montagne*.

ANNA.

Que faut-il vous servir?

ÉLISE.

Que désirez-vous?

FANNY.

Faites votre choix.

SIROP.

Donnez des petits fours à ces messieurs.

LES CINQ PERSONNAGES, grognant.

Comment, des petits fours?

SIROP.

Pas de réflexion... des petits fours!

TOUS LES CINQ.

Malédiction!

LE COMPÈRE GUILLERY.

Garde-les pour toi, tes petits fours! (Ils sortent tous les cinq.)

SIROP.

Faites entrer.

ROSE, annonçant.

L'Africain, du Théâtre-Français!

SIROP.

Vite, un sirop d'orgeat!... Il a le regard fauve.

L'AFRICAIN.

Du sirop d'orgeat?

SIROP.

Ou, si vous l'aimez mieux, du sirop de guimauve! (L'Africain sort.)

ROSE, annonçant.

Le Macaron de la demoiselle.

UN SOLDAT, entrant.

Eh non, *le Bataillon de la Moselle.*

Air connu.

Je viens du Cirque, où j'ai pris vingt drapeaux.
Et mainte et mainte citadelle;
J'ai traversé les combats, les assauts,
En chantant c'tte ritournelle :
V'là l' bataillon d' la Moselle
En sabots,
V'là l' bataillon d' la Moselle.

SIROP.

Monsieur, dans notre état...

LE SOLDAT.

Même air.

Le Cirque avait supprimé ses chevaux,
Et sa mise en scène éternelle;
Mais je chantais, au milieu des bravos,
Cette chanson sempiternelle :
V'là l' bataillon de la Moselle
En sabots,
V'là l' bataillon d' la Moselle.

SIROP.

Mais, grenadier...

LE SOLDAT.

Il fallait voir ma pièce en trois tableaux...

SIROP, l'interrompant.

Deux livres de jujube à monsieur.

LE SOLDAT.

Jamais!... (Sortant.)

V'là l' bataillon d' la Moselle
En sabots,
V'là l' bataillon d' la Moselle.

SIROP, bâillant.

Ah!.. ah!... il me donne des crampes d'estomac! (Grand bruit au dehors.)

SIROP.

Qu'est-ce donc?

ROSE.

Oh! monsieur! c'est une émeute!... tous les théâtres veulent entrer à la fois.

SIROP.

Tous les théâtres? Oh! mon Dieu! comment faire pour les en empêcher? Ah! mes ours! Élise, ouvrez mes cartons et laissez s'en échapper tous mes vieux ours.

ROSE.

Voilà les théâtres!

SIROP.

Voilà mes ours! (Ici plusieurs ours entrent en scène; au moment où la porte s'ouvre sur une foule bariolée, un combat s'engage entre la foule et les ours, qui la repoussent sur le chœur suivant.)

Air :
O ciel! quelle atrocité!
On a mis en liberté,
Pour sauver le confiseur,
Les ours de l'auteur.
(Tout le monde sort. — Le théâtre change.)

CINQUIÈME TABLEAU

Un coin de rue, des fiacres au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

CADICHE, JEANNE, ROSETTE, FIFINE.

CHŒUR.

Air de J. Nargeot. (*Lanterne magique*.)
Clic-clac, clic-clac, clic-clac!
Fouetter, fouetter, c'est ma méthode.
Clic-clac, etc.
Voici les cochers à la mode!
Fouetter (*bis*), c'est ma méthode...
Voici les cochers à la mode.

FIFINE.

C'est ça qui va un peu étourdir les Parisiens à leur réveil,

quand, au lieu d'affreux cochers d' place, c'est nous qu'ils vont apercevoir.

ROSETTE.

Et dire que cette idée-là est une idée de *la Patrie*, journal du soir.

JEANNE.

Une idée qui n'a coûté que trois sous à not' bourgeois.

CADICHE, ôtant son chapeau.

A *la Patrie* les femmes cochers reconnaissantes!... Oui, Fifine, *le Charivari* a représenté une femme en cocher... *la Patrie* s'est emparée de cette idée, et a demandé pourquoi, dans un siècle où les hommes se font modistes, corsetières et blanchisseuses, les femmes, dont les hommes prennent tous les métiers, ne prendraient pas les métiers des hommes, et surtout le métier de cocher, que ces messieurs remplissent si mal.

Air de *Calpigi*.

Ce journal, que nos bourgeois lisent,
Disent que les cochers se grisent,
Qu'ils sont maladroits, insolents,
Qu'ils éclaboussent les passants
Et les versent de temps en temps ;
Que nous aurions plus d' gentillesse,
Plus de tempérance et d'adresse,
Et qu' dût-on verser sens d'ssus dessous,
Mieux vaudrait verser avec nous.

JEANNE.

Dame, c'est bien clair.

ROSETTE.

On comprend ça.

LA VEUVE ABLOU, en dehors.

Ça ne se fait pas! c'est une horreur!

TOUTES, remontant.

Qu'est-ce donc?...

CADICHE.

Tiens, c'est la veuve Ablou, notre doyenne.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA VEUVE ABLOU.

LA VEUVE ABLOU, entrant.

Cristi! pristi! sapristi!

FIFINE.

Elle jure comme un cocher.

LA VEUVE ABLOU.

Ah! mes enfants, quelle tuile!

ROSETTE.

Quoi donc?

LA VEUVE ABLOU.

Mon berlingot qui vient d'être mis en fourrière!

CADICHE.

On t'a pris ta voiture?

JEANNE.

Mais, pourquoi?

LA VEUVE ABLOU.

Voici l'anecdote : J'étais en tête, à la gare du Midi... un monsieur s'arrête, regarde ma voiture, me regarde et me dit : « Je vous prends, vous... vous m'allez. — Où faut-il vous conduire, mon bourgeois? — Chez vous, qu'il me répond. — Je lui fais observer que le règlement s'y oppose. — En ce cas, conduisez-moi chez Véfour. — Est-ce à l'heure ou à la course?... — Je vous prends au mois. »

TOUTES.

Au mois?

LA VEUVE ABLOU.

Comme ce n'est pas défendu par le règlement, je lui ouvre la portière; mais ne voilà-t-il pas qu'il veut à toute force me faire grimper dans ma voiture et grimper sur le siége à ma place?

ROSETTE.

Oh! en v'là une idée!

JEANNE.

C'était par galanterie.

LA VEUVE ABLOU.

Ah! minute, que je lui dis... Je vois que vous voulez me mener n'importe où, et c'est pas à la pratique à conduire le cocher; v'là mon numéro, et, si vous ne vous tenez pas tranquille, je vous emballe et je vous transporte chez le commissaire. Ce speach paraît le calmer; il prend mon numéro, il monte dans la voiture, je grimpe sur le siége et fouette cocher.

CADICHE.

Vous v'là partis!

LA VEUVE ABLOU.

Oui, mais il y a un inconvénient, auquel nous n'avions pas pensé.

TOUTES.

Lequel donc?

LA VEUVE ABLOU.

Air de *Voltaire chez Ninon.*

Le voyageur à chaque instant,
Pour que le cocher accélère,
Ouvre le carreau par devant
Et tir' son pal'tot par derrière,

Quand c'est un cocher ça s' comprend,
Ce sans façon n'a rien que j' blâme.
Mais c'est on n' peut plus contrariant
Quand le cocher est une femme.

ROSETTE.

Faudra mettre une sonnette.

FIFINE.

Et condamner le carreau.

CADICHE.

La fin de l'histoire.

JEANNE.

Oui, la fin de l'histoire.

LA VEUVE ABLOU.

Ah! voilà le plus curieux!... nous arrivons devant Véfour. Je descends, j'ouvre la portière, le monsieur saute, entre chez le restaurateur, et, comme il m'avait prise au mois, je me dis : « En v'là pour un bon bout de temps à l'attendre... j' vas faire un somme...» Et, là-dessus, je remonte sur mon siége. Je n'y étais pas depuis dix minutes, qu'un garçon du restaurant me réveille en me criant : « Hop!... » et il me fait signe de le suivre. Je redescends, je suis le garçon qui grimpe un escalier; il s'arrête, je m'arrête; il ouvre une porte, le numéro 7, me dit d'entrer... j'entre. Le garçon s'en va, referme la porte, et je me trouve devant mon bourgeois, qui me prie de m'asseoir en face de lui à une table, sur laquelle il y avait deux couverts.

JEANNE.

Comment! dîner avec son cocher?

LA VEUVE ABLOU.

Comme ça n'était pas défendu par le règlement, je prends une chaise, je m'assieds, et...

CADICHE.

Et tu manges?

LA VEUVE ABLOU.

Et je mange.

Air *Ça viendra* (ter) *des Poletais.*

Qu' c'était bon (*ter*)
De faire
Une si bonne chère!
D'un repas proposé sans façon,
Jamais un cocher
Ne peut se fâcher.
D'abord, à mon regard,
S'offrit un homard.
Ce point de départ
Me séduisit, car
J'aime le homard,
Bien arrosé par

Du madère et du pomard,
Le homard fut suivi
D'un macaroni,
Lequel me remit
Vite en appétit,
Quand, bien attifé,
De lard étoffé,
Parut un perdreau truffé.
Qu' c'était bon (*ter*)
De faire
Une aussi bonne chère!
D'un repas proposé sans façon,
Jamais un cocher
Ne peut se fâcher.

DEUXIÈME COUPLET.

Après un entremets,
J'allais partir; mais,
Voilà qu'on nous sert
Un très-beau dessert...
Puis, v'là qu'un bouchon
Part jusqu'au plafond
Et fait partir le garçon.
Le bourgeois me versait,
Le cliquot moussait...
Tout à coup, je vis
Que mon vis-à-vis,
Non sans trébucher,
Osait s'approcher;
Pour embrasser son cocher.

(Parlé.) Ah! mais minute, que je lui ai dit... à Chaillot!... et j' l'ai versé sous la table!... C'est égal, j'ai bien dîné.

Qu' c'était bon (*ter*), etc.

TOUTES.

Qu' c'était bon (*ter*)
De faire
Une si bonne chère!
D'un repas proposé sans façon,
Jamais un cocher
Ne peut se fâcher.

CADICHE.

Un bon dîner, une déclaration... et tu arrives en criant : Ah ! mes enfants, quelle tuile !

FIFINE.

J'en verse un pleur.

LA VEUVE ABLOU.

Attendez... voilà le côté indigeste de la chose. En sortant de chez Véfour, je cherche ma voiture... plus de voiture!... Mon coursier, que nous n'avions pas invité, avait suivi un

sergent de ville, et, au lieu de mon cheval, j'ai trouvé un procès-verbal.

JEANNE.

C'est guignolant!

ROSETTE.

C'est vexatoire!

LA VEUVE ABLOU.

Et me v'là à pied pour huit jours.

TOUTES.

Pour huit jours? (Elles remontent.)

SCÈNE III.

LES COCHÈRES, TATILLON.

TATILLON, entrant.

Voyons, voyons, il est deux heures, il faut que j'aille acheter une robe à ma femme; de là je passerai chez mon photographe. (Voyant les cochères.) Pardon, cochers!.. Tiens, ce sont des cochères... N'importe, vous allez me conduire... Ah! j'ai oublié le numéro de la maison!...

CADICHE.

Vous m'arrêterez à la porte.

TATILLON.

C'est ça, je vous arrêterai à la porte, cochère. (A lui-même.) Ah!... et mon ami Lopez qui m'a donné rendez-vous... (Aux cochères.) Le passage Mirès, s'il vous plait?...

LA VEUVE ABLOU.

Le passage Mirès?... Boulevard des Italiens.

TATILLON.

Et où conduit-il?

LA VEUVE ABLOU.

Rue Richelieu.

TATILLON.

Et de la rue Richelieu?

LA VEUVE ABLOU.

Au boulevard des Italiens.

TATILLON.

Et du boulevard des Italiens à la rue Richelieu... je comprends. Mais alors, ce n'est pas un passage... c'est un couloir. Et mon ami Lopez qui m'avait dit d'aller le rejoindre dans ce passage... Merci, je suis trop pressé.

Air de *Biscotin*.

Sans adieu, mon ami Lopez,
Reste à faire florès
Au passage Mirès.
Si tu t'y trouves bien, ami,
Ami, res- (*ter.*) tes-y!

ENSEMBLE.

Si tu t'y trouves bien, ami, etc.
(Tatillon sort.)

CADICHE.

Eh bien, le voilà parti?

FIFINE.

Sans prendre de voiture?

JEANNE.

Il est toqué!

SCÈNE IV.

LES COCHÈRES, MADAME DIOGÈNE.

(C'est une jeune femme mise à la dernière mode avec une robe à queue qui n'en finit pas, et qui est portee par un petit groom.)

MADAME DIOGÈNE, entrant.

Vite, une voiture... et au concert Musard.

LA VEUVE ABLOU.

Au concert Musard?. . Madame est seule?

MADAME DIOGÈNE.

Mais, sans doute.

LA VEUVE ABLOU.

Et madame se rend seule au concert?

MADAME DIOGÈNE.

Est-ce que vous croyez que j'ai peur d'être enlevée?

LA VEUVE ABLOU.

Non, je vois bien que madame n'a pas peur; mais je crois devoir la prévenir que, toute seule, elle n'entrera pas.

MADAME DIOGÈNE.

Comment, je n'entrerai pas?

LA VEUVE ABLOU.

Madame aurait dû prendre un cavalier.

MADAME DIOGÈNE.

Un cavalier? Mais c'est fort gênant, lorsqu'on cherche un mari.

LA VEUVE ABLOU.

C'est justement pour cela... on ne cherche plus d'époux chez Musard.

MADAME DIOGÈNE.

Plaisantez-vous?

LA VEUVE ABLOU.

Non, madame; pour entrer chez Musard, aujourd'hui, il faut être avec son père, sa mère ou son mari, ou justifier de son acte de mariage, en y joignant un acte d'identité légalisé par le maire ou l'adjoint de son arrondissement et signé de quatre témoins potables.

MADAME DIOGÈNE.

Que me chantez-vous là?

LA VEUVE ABLOU.

L'exacte vérité, ma bourgeoise.

TOUTES.

C'est la vérité.

MADAME DIOGÈNE.

Mais c'est très-immoral.

LA VEUVE ABLOU.

Immoral?

MADAME DIOGÈNE.

Sans doute. Comment, voilà une petite femme bien naïve, bien innocente... je suppose... une dame qui se rend chez Musard pour entendre de la musique...

LA VEUVE ABLOU.

C'est une supposition?

MADAME DIOGÈNE.

Oui. Eh bien, la voilà forcée, malgré elle, de faire une connaissance.

LA VEUVE ABLOU.

C'est à prendre ou à laisser.

MADAME DIOGÈNE.

C'est à prendre... et le premier monsieur que je rencontre...

ROCAMBOLE, au dehors.

Aux Champs-Élysées?... Très-bien, tu m'y trouveras.

MADAME DIOGÈNE.

Un monsieur qui se rend aux Champs-Élysées.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROCAMBOLE, entrant; il est mis à la dernière mode, avec une ombrelle blanche.

LA VEUVE ABLOU.

Ah! le joli monsieur!

MADAME DIOGÈNE, étonnée.

Une ombrelle!

ROCAMBOLE.

Ombrelle pour homme... inventée cette année, parce qu'il n'a pas fait de soleil... Après ça, vous me direz que ce meuble est à deux fins... quand il pleut, l'ombrelle devient un parapluie.

LA VEUVE ABLOU.

C'est-y par goût que vous vous habillez comme ça?

ROCAMBOLE.

Non, c'est par état.

TOUTES.

Par état?

ROCAMBOLE.

Mon Dieu ! oui, par profession... Je suis engagé comme premier mannequin à la *Belle Jardinière*.

TOUTES.

Comme mannequin ?

ROCAMBOLE.

Il y a des gens susceptibles que cette dénomination pourrait choquer... moi, pas du tout... au contraire... elle m'honore... D'abord, parce qu'on ne peut être mannequin qu'à la condition de justifier d'un physique irréprochable... Je ne suis mannequin que parce que je suis beau. Ensuite, on se promène toute la journée, et j'adore la promenade.

MADAME DIOGÈNE.

Mais, pourquoi vous promenez-vous?

ROCAMBOLE.

Je me promène, pour promener mes habits. Je suis payé par les tailleurs pour propager les modes nouvelles. Ainsi, l'été, quand vous rencontrez aux Tuileries ou au bois un jeune homme dont la mise excentrique attire votre attention, vous vous dites : « Diantre! voilà un homme chic... ce doit être un artiste, ou un jeune millionnaire, ou encore un sportman distingué... la fleur des salons de Paris. » Pas du tout, c'est un mannequin.

LA VEUVE ABLOU.

Alors, tout ce que vous portez sur vous... ça n'est pas à vous?

ROCAMBOLE.

Pas plus qu'un habit n'appartient au champignon où on le suspend. Je fais valoir la marchandise : tel est mon lot.. Tenez, comment trouvez-vous ce nouveau pantalon en caoutchouc perfectionné?

TOUTES.

Du caoutchouc ?

ROCAMBOLE.

Le pantalon Guibal.

Air du *Roi de Béotie*.

Ah! c'est charmant, c'est élastique,
Comme une parole d'honneur,
Comme un discours académique,
Comme une note de traiteur,
Comme un mémoire astronomique,
Une enseigne à la bonne foi,
Comme un corset hygiénique,
Qui renferme... n'importe quoi...
C'est commode, c'est élastique!

LA VEUVE ABLOU.

Mazette! et quels beaux sous-pieds!

ROCAMBOLE.

C'est pour que le pantalon ne remonte pas.

LA VEUVE ABLOU.

De plus en plus joli!... Si joli, enfin, que vous devez être très-galant pour le sexe.

ROCAMBOLE.

Comment donc?

LA VEUVE ABLOU.

Et qu'alors vous voudrez bien mener cette jolie petite dame au concert Musard.

ROCAMBOLE.

J'y allais.

MADAME DIOGÈNE.

Comme ça se trouve!

ROCAMBOLE, à madame Diogène, d'un air galant.

Si vous voulez accepter mon bras, belle dame!

MADAME DIOGÈNE, le prenant.

Monsieur, avec plaisir.

VEUVE ABLOU.

Et que vous allez avoir l'étrenne d'un joli costume en caoutchouc.

ROCAMBOLE.

Mon Dieu! oui, comme vous dites. (Rocambole gigotte un peu, les deux sous-pieds manquent à la fois, et le pantalon remonte jusqu'au-dessus du genoux.) Ah!...

TOUTES.

Ah!...

ENSEMBLE.

Air : *Piquons, piquons, piquons.*

Quel affreux pantalon!
Cette mode est trop élastique.
Ce pantalon magique
Devient un simple caleçon.

(Rocambole se sauve d'un côté, madame Diogène de l'autre.)

SCÈNE VI.

LES COCHÈRES.

FIFINE.

Eh ben, en v'là un pantalon!

CADICHE.

Faudra que je me fasse faire une robe en caoutchouc!

LA VEUVE ABLOU.

C'est çà qui serait défendu par le règlement!

SCÈNE VII.

LES COCHÈRES, puis MANON et MACLOU.

MANON, en dehors.

Hu donc, Arthur! hu donc! (Les cochères remontent.)

ROSETTE.

Ah! regardez donc!

JEANNE.

Eh ben, en v'là des binettes!

MANON, entrant, à Cadiche.

Pardon, excuse... voudriez-vous me prêter vot' fouet?

CADICHE, le lui donnant.

Volontiers, paysanne.

MANON, courant à la coulisse.

Attends, attends, satanet bourriquet! (Faisant claquer le fouet.) Hu donc! la! hu donc! (Elle prend la bride d'un âne, qui paraît poussé par derrière par Maclou.)

MACLOU.

Veux-tu avancer, que j'te dis!... Que t'avanceras, ou que j' t'extermine!

FIFINE.

Oh! deux contre un!... c'est lâche!

JEANNE, regardant l'âne.

Juste ciel! qu'est-ce que c'est que ça?

LA VEUVE ABLOU.

Ah! mes enfants, un âne épagneul!

JEANNE.

Non, c'est un angora.

ROSETTE.

On dirait le diable!

CADICHE.

Oh! mais faut nous dire c' que c'est que c' phénomène-là, villageoise.

MANON.

Çà? c'est Arthur, un premier prix.

TOUTES.

Un premier prix?

MANON.

Il a évu la médaille d'honneur à l'exposition des bêtes... C'est mon cousin Maclou qui l'a reçue.

MACLOU.

Oui, c'est moi que j'ai eu le prix d'âne.

MANON.

Et mon mari, qui a exposé un bœuf, a évu le premier prix de cornes.

VEUVE ABLOU.

C'est ça qu'est flatteur!

FIFINE.

Mais, comment avez-vous fait pour obtenir un âne si beau que ça?

MACLOU.

Ah dame! j' n'en savons rien nous-mêmes.

MANON.

On dit que ça vient d'une peur que sa mère a eue en allant voir *Prudhomme, chef de brigands.*

LA VEUVE ABLOU.

Ah ! ça se comprend.

CADICHE.

Pauvre âne!

JEANNE.

Et c'était donc bien curieux, ce fameux concours des animaux ?

MANON.

Si c'était curieux?... Ah! que j' vous en réponds!

Air : *Dans la plaine des vertus.* (MANGEANT.)

Au concours des animaux,
On a vu beaucoup de bêtes!
Au concours des animaux,
Ah! ah! ah! ah!
Y avait des veaux
Et des chevaux,
Des bœufs, des coqs, des poulettes,
De p'tits chevreaux,
De gros pourceaux;
Mais, indépendamment des bêtes,
Au concours des animaux,
Ah!..
Il n' manquait pas de badauds!
On y voyait d' fort gros œufs,
Des cerfs sans bois sur leurs nuques,
Des moutons gros comm' des bœufs,
Des coqs avec des perruques,
Des truies
Jolies, (*bis.*)
Des cochons, produits d' l'art.

ENSEMBLE.

Au concours des animaux, etc.

(Manon et Maclou sortent avec l'âne, en dansant tous trois sur le refrain. — Les cochères les suivent en riant. — Le théâtre change et représente une forêt.)

SIXIÈME TABLEAU.

On entend tomber une pluie torrentielle, et une pancarte descend du cintre, portant ces mots : UNE CHASSE EN 1860. — On voit un petit lièvre traverser le théâtre portant un parapluie ; il regarde de tous côtés et bientôt se met à courir dans la direction d'un fourré : on le voit disparaître. — Un chien traverse à son tour le théâtre. Il est couvert d'un parapluie, et, en approchant du fourré, se met en arrêt. — Le chasseur arrive à son tour, avec un parapluie dans le dos. En apercevant son chien en arrêt, il fait un pas en arrière, arme son fusil, met en joue et tire : le fusil rate. Alors, il tire de sa poche un petit parapluie qu'il met au-dessus de la lumière, met une nouvelle capsule et tire : le fusil part; il disparaît avec le chien. — Ici, la pluie redouble et la pancarte change. Au lieu de ces mots : UNE CHASSE EN 1860, on lit : LES BALS CHAMPÊTRES EN 1860.

SEPTIÈME TABLEAU.

Le théâtre change, et l'on aperçoit quatre bals champêtres par une pluie battante. — Danseurs, danseuses, musiciens, soldats, inspecteurs, tout le monde a des parapluies, et l'on danse les pantalons et les jupes retroussés. — Quand la toile baisse les spectateurs sont inondés.

ACTE DEUXIÈME.

HUITIÈME TABLEAU.

LE TIR NATIONAL.

Le théâtre représente la salle du tir national à Vincennes.

SCÈNE PREMIÈRE.

MITOUFLO, CASTAGNOLE, en gardes nationaux, GENS DE TOUS LES PAYS, avec des fusils.

MITOUFLOT.

C'est à moi !... c'est mon tour ! range-toi, Castagnole... et admire!.. J'ai dans l'idée que je vais faire un coup superbe... (Ici un coup de canon se fait entendre.)

UN GARDIEN, entrant.

Le canon, messieurs... Il est midi... Le tir est suspendu pour une heure.

MITOUFLOT.

Ah ! saperlipopetti... pas de chance !... Je suis sûr que j'allais mettre dans le noir.

CASTAGNOLE, qui a la joue droite toute noire.

En fait de noir, j'ai le mien ! La crosse de mon fusil m'a donné une giffle dont je me souviendrai.

MITOUFLOT.

Vois-tu, Castagnole, tu épaules mal ; ces satanés fusils de munition, ça repousse, faut s'en méfier...

CASTAGNOLE.

Je le sais bien. Tout à l'heure le caporal Sarrazin, en ajustant, a mis son nez trop près du bassinet, et v'lan !... et en ce moment, on lui bassine le nez. Ah ! tout le monde n'est pas de ta force.

MITOUFLOT.

Trois coups dans le quatre et une fois dans le cinq, rien que ça... Aussi j'ai une épinglette d'honneur !

Air de *Turenne* ou de *la Colonne*.

C'est glorieux, je le proclame,
Et, dans Paris, plus d'un chasseur
En rentrant, va dire à sa femme,
Vois mon épinglette d'honneur !
On a beau dire, c'est flatteur.
L'épouse, qui, peu satisfaite,
Commençait à douter de lui,
Sera fière de son mari,
En regardant cette épinglette,
En contemplant cette épinglette.

CASTAGNOLE.

Le fait est que la compagnie s'est distinguée... J'ai un bras sans connaissance, j'ai l'épaule meurtrie ; mais ça fait plaisir. (Dispute à la cantonade.)

MITOUFLOT.

Tiens ! on se chamaille du côté des armes de précision !

CASTAGNOLE, regardant.

S'il est Dieu possible d'avoir des fusils fagotés comme ça !

SCÈNE II.

LES MÊMES, BIMBROCK, VATEVELD, puis ULRIC et FRITZ.

VATEVELD, un fusil à la main.

Je vous affirme que mon système est cent fois préférable.

TOUS LES AUTRES.

Allons donc !

VATEVELD, montrant son fusil qui est tout baroque, et sur lequel on voit deux lorgnons.

Tenez, regardez... Vous commencez par enchâsser votre épaule dans cette crosse; vous appuyez votre coude gauche sur votre hanche, comme Perganini quand il jouait du violon; grâce à cette seconde crosse, qui est là-dessous et que vous posez dans la paume de la main gauche, le canon du fusil se trouve à la hauteur de votre œil droit; vous ajustez au travers du premier lorgnon, qui conduit votre point visuel au second lorgnon, derrière lequel se trouve le point de mire. Vous mirez pendant un quart d'heure, plus ou moins, vous tirez. C'est immanquable.

MITOUFLOT.

C'est ce qu'on appelle le fusil lorgnon.

BIMBROCK, qui a un fusil sur lequel est une longue-vue.

Mon procédé est plus simple et infiniment plus commode. L'arme s'appuie sur l'épaule; grâce à cette longue-vue placée sur le canon et que vous mettez au point voulu, la cible se rapproche tellement qu'elle paraît venir se poser au bout de votre fusil, et cette cible, fût-elle à six cents mètres, vous tirez à bout portant.

MITOUFLOT.

C'est clair... c'est le fusil lunette d'approche... c'est fort joli!... Mais tout cela, messieurs, n'est pas malin du tout... Vos armes sont intelligentes, mais votre adresse, où est-elle?

ULRIC, du dehors.

Par ici, Fritz, par ici!... (Il paraît portant un fusil sur l'épaule; il fait quelques pas, et le bout du canon du fusil est encore dans la coulisse.) Nous avons une heure de repos, nous allons déjeuner. Suivez-moi, Fritz, suivez-moi... (Quand Ulric a presque traversé la scène, Fritz paraît portant le canon du fusil sur l'épaule.)

CASTAGNOLE.

Ah ! sac à papier ! pour une belle arme, voilà une belle arme !...

MITOUFLOT.

C'est une canardière!... Ah ! saperlipopette ! monsieur, arrêtez-vous que j'admire... La jolie chose !

ULRIC.

C'est mon petit fusil; j'en ai un autre beaucoup plus grand chez moi...

MITOUFLOT.

Bigre!... vous devez être bien logé...

CASTAGNOLE.

Ça doit être haut de plafond chez vous... Mais, comment diable s'y prend-on pour charger un pareil fusil?

ULRIC.

Je descends dans la rue, et Fritz monte au second étage de notre maison... et zing et zing avec la baguette...

MITOUFLOT.

Parfait! parfait!... et comment faites-vous pour le tirer?

ULRIC.

J'épaule à la crosse et Fritz place le bout du canon sur son épaule... (Il fait le mouvement.)

CASTAGNOLE.

C'est très-simple. Et ça vient?...

ULRIC.

Du canton de Neufchâtel.

MITOUFLOT.

Ah! ah! du pays des fromages...

CASTAGNOLE.

Et des la la la itou...

L'AMOUR, en dehors.

Attendez-moi, j'entre au tir... dans un instant, je suis à vous.

CASTAGNOLE, regardant.

Tiens, le drôle de petit jeune homme!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'AMOUR, habillé en gandin.

L'AMOUR, entrant.

Eh bien, quoi donc... on se repose?...

MITOUFLOT.

Le tir est suspendu pour une heure.

L'AMOUR.

Diable! c'est contrariant!...

VATEVELD.

Monsieur venait s'essayer?

L'AMOUR.

Oui monsieur... au tir des armes de précision...

CASTAGNOLE.

Mais, je ne vous vois pas de fusil...

L'AMOUR.

Et cela donc?... (Il montre un petit fusil.)

MITOUFLOT.

Ça, un fusil?...

CASTAGNOLE.

C'est tout au plus un pistolet.

L'AMOUR.

Vous ne connaissez donc pas le fusil Caron?... S'il ne vous paraît pas assez grand, on peut le grandir. Une, deux et trois... (Il a développé son arme.)

TOUS.

Ah!

L'AMOUR.

Air *Tout ça passe.*

C'est un fusil breveté
Et de fabrique française;
Il grandit à volonté,
Et voyez donc ce qu'il pèse.
Vos armes ont du mérite,
Mais doivent vous éreinter.
La mienne est toute petite,
Mais ça porte (*bis*), sans être lourd à porter.

TOUS, excepté les étrangers.

Mais ça porte (*bis*), sans être lourd à porter.

MITOUFLOT, regardant les autres.

Tiens, ils n'ont pas fait chorus...

CASTAGNOLE.

Ils ont l'air vexé. Pourquoi ça.

MITOUFLOT.

Pourvu que ça ne porte pas chez eux... Bah! allons déjeuner, Castagnole.

BIMBROCK, aux étrangers.

Allons déjeuner, messieurs.

CASTAGNOLE.

C'est ça, chacun de son côté, pour ne pas se disputer les morceaux.

CHŒUR.

Air des *Vendanges* (CAMILLE MICHELLI).

Tin, tin, tin, tin, tin, le doux bruit des verres,
Tin, tin, vaut celui des armes guerrières.
Tin, tin, tin, tin, tin, venez, chers confrères,
Par un gai festin
Nous remettre en train.

(Tous sortent excepté l'Amour.)

SCÈNE IV.

L'AMOUR, puis QUATRE AUTRES AMOURS.

L'AMOUR, seul.

Seul!... j'en étais sûr... Profitons de ma solitude... et agissons vite... (Son costume disparaît; il est vêtu en Amour.) Et maintenant, à moi, camarades! (Quatre Amours accourent à sa voix.)

CHŒUR.

Air :

L'amour nous appelle,
Et nous accourons;
Toujours avec zèle
Nous obéissons.

LE PREMIER AMOUR.

Pourquoi nous as-tu fait venir ici?

DEUXIÈME AMOUR.

Quel singulier séjour !

TROISIÈME AMOUR.

C'est vilain.

QUATRIÈME AMOUR.

Où sommes-nous donc?

L'AMOUR.

Au tir national du bois de Vincennes, une invention des hommes.

PREMIER AMOUR.

Est-ce que les hommes veulent nous faire concurrence?

DEUXIÈME AMOUR.

Oh ! oh! ils n'auraient pas grand'peine pour cela, car, depuis quelque temps, je ne sais pas où vont nos flèches.

TROISIÈME AMOUR.

C'est vrai que nous sommes devenus bien maladroits.

QUATRIÈME AMOUR.

Nous avons beau viser, nous ne touchons plus aucun cœur.

L'AMOUR.

C'est justement parce que je suis frappé comme vous de la déveine qui nous poursuit, que j'ai voulu savoir s'il y a maladresse de notre part, ou si le cœur des femmes est devenu inaccessible aux amours. — Il est clair que si nous touchons le but, c'est que nous n'avons rien perdu de notre adresse, et que, si nous touchons les cœurs sans les embraser des feux qu'autrefois nous faisions naître, c'est que l'amour n'est plus au fond des cœurs.

PREMIER AMOUR.

Et qu'on nous aura remplacés par autre chose.

DEUXIÈME AMOUR.

Voyons d'abord si nous visons toujours bien.

TROISIÈME AMOUR.

Tirer sur une cible, à quoi bon? Puisque les hommes ont inventé un tir national, ne pouvons-nous pas en inventer un qui nous instruise de ce que nous désirons savoir?

QUATRIÈME AMOUR.

C'est une idée... Comme à la foire de Saint-Cloud, par exemple... Quand on atteint le but, ça fait marcher une mécanique...

PREMIER AMOUR.

Et la renommée paraît tout à coup au-dessus de la cible.

L'AMOUR.

Attendez, j'ai votre affaire. regardez! (Derrière la première ferme du tir, les cinq compartiments sont remplacés par cinq bosquets. Dans chacun de ces bosquets se trouve une femme en peinture: une marquise, une paysanne une ouvrière, une lorette et une bourgeoise. Les cœurs des cinq femmes sont très-apparents. — On lit au-dessus de ce nouveau tir : « Tir national des Amours.)

TROISIÈME AMOUR.

Parfait! délicieux!

L'AMOUR.

Visez bien... Tâchez d'atteindre ces cœurs-là, et je vous promets que vous saurez ce qu'ils renferment.

QUATRIÈME AMOUR.

Allons-y!

PREMIER AMOUR.

Air : *Ah! le bel oiseau, maman!*

D'abord, en adroit tireur,
A la marquise
Je vise;
Sachons, malgré sa grandeur,
Ce que renferme son cœur.

(Il tire : un écusson apparaît au-dessus de la marquise, surmonté d'une couronne ducale. — Parlé.) Un blason!

Qui donc aurait cru cela?
Elle veut être duchesse,
Et dans son cœur elle n'a
Que l'amour de la noblesse.

QUATRIÈME AMOUR.

A mon tour, je vais chercher
Ce qui plaît à la bourgeoise;
Voyons ce qui l'apprivoise,
Et ce qui peut la toucher.

(Il tire : on voit paraitre au-dessus de sa tête le monument de la Bourse.) (Parlé.) La Bourse!

Ciel! elle pense à l'argent!..
Ses goûts ne sont plus les nôtres,
Et l'amour du trois pour cent
A fait taire tous les autres.

DEUXIÈME AMOUR.

C'est à mon tour à présent;
Je vise la paysanne;
Voyons si dans sa cabane
Se trouve un cœur innocent.

(Il tire : un château paraît au-dessus. — Parlé.) Un château!

Ah! pour le coup, c'est nouveau ..
Cette timide bergère
Rêve déjà qu'un château
Remplacera sa chaumière!

TROISIÈME AMOUR.

Mes amis c'est à mon tour;
Je m'adresse à la lorette,
Dont le cœur est chaque jour
La cachette de l'amour.

(Il tire : deux chevaux blancs et un joli coupé paraissent. — Parlé.) Un coupé!

Ah! grand Dieu! qu'ai-je attrapé!
Rien n'égale ma surprise...
Quoi, deux chevaux, un coupé!....
Son cœur est une remise!

L'AMOUR.

Non, plus de cœurs amoureux!
Aujourd'hui, l'amour s'achète.
Voyons, c'est au moins douteux,
Si la grisette vaut mieux.

(Il tire : un petit Amour paraît au-dessus de la grisette.—Parlé.) L'Amour!

Enfin, le tir achevé,
Voici donc une enquête!
L'Amour vrai s'est retrouvé
Dans le cœur de la grisette!

(On entend un nouveau coup de canon. — Parlant:) Le canon, ils vont revenir, sauvons-nous!

REPRISE EN CHŒUR.

Partons et nous trouverons
Peut être
L'amour champêtre;
Cherchons, si nous trouverons
L'amour vrai dans les salons.

(Ils sortent comme une volée de pigeons; le décor change.)

NEUVIÈME TABLEAU.

Les bords de la Tamise.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JOHN, BUSEMAN, ANGLAIS, ANGLAISE.

(Au changement, des Anglais et des Anglaises arrivent de tous côtés sur une musique à l'orchestre et vont regarder au loin, sur la Tamise.)

BUSEMAN, rencontrant John.

Oh! ce été vous, John!

JOHN.

Busman, ce été vous!

BUSEMAN.

Yes; je venais voir si les orphéionistes, ils arrivaient.

JOHN.

Oh! ce été aussi pourquoi nous venions.

BUSEMAN.

Trois mille miousiciens au palais de cristal de Sydenham!

JOHN.

Oh! ce sera très-joli!

BUSEMAN.

Sans compter que ce été aujourd'hui le mariage de miss Pale-Ale, la bière anglaise avec le vin de France.

JOHN.

Yes, un mariage de raison.

BUSMAN.

Ce été le nouveau traité de commerce qui en été cause.

JOHN.

On attend le vin de France, un joyeux convive, à ce qu'il paraît.

BUSEMAN.

Un peu gaillard, mais franc et généreux.

JOHN.

Ah! il était temps qu'il arrive... la bière anglaise, il commençait à mousser.

LADY JOHN, en dehors.

Attention au commandement!

BUSEMAN.

Qu'est-ce?

JOHN, allant regarder.

Ce été milady John, mon épouse.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LADY JOHN, puis LES RIFLEWOMEN.

LADY JOHN, à son mari, en entrant.

Oh! ce été vos... Je amenai mes riflewomen. Je avais appris à eux ce nouveau exercice très-biaucoup joli, pour recevoir les orphéonistes français.

BUSEMAN.

Vos aimer le miousique, milady John?

LADY JOHN.

Oh! biaucoup, biaucoup.

JOHN.

Elle en est folle.

LADY JOHN.

Oh! yes.

Air anglais.

Je aimé les orphéionistes,
Les orphéionistes chez les
Français :
Ce été de fameux artistes,
Et moâ, je m'y connais.
Je avé fait à Paris
Un bien joli voyage.
Pour une femme, Paris
Est un vrai paradis.
Je avé vu le Prado,
Mabille et l'Ermitage;
Je avé vu l' Casino,
Et puis l'Eldorado.
Partout on fait de la miousique :
Jamais on ne s'amusera
Que là!
Car ce pays philharmonique
Est un grand opéra.
Sur cent mille pianos
Tout Paris pianote.
Là, cent mille pianos
Frappent cent mille échos.
Chez le riche financier,
On solfie, on tapote;
Chez le bourgeois, le rentier,
Même chez le portier.
Chansonnette, rondeau, romance
Font dans tout Paris, jour et nuit,
Grand bruit,
Et c'est toujours par la danse
Que la chanson finit.
Et dans ce pays charmant,
Il faut voir comme on danse,

Comme on valse gentiment
Et gracieusement!
La danse, chez les Français,
Par sa noble élégance,
Nous représente à peu près
Le gigue des Anglais.
Voici le danse de la France :
Tenez, on se tremousse là
Comme ça!
Et bientôt l'univers, je pense,
Comme ça
Dansera!
(Elle fait quelques pas sur la ritournelle. Tout le monde l'imite.)

BUSEMAN.

Mais votre nouvelle exercice?

LADY JOHN.

Oh ! je allé le montrer à vos. (A la cantonade.) Attention, riflewomen ; en avant, marche ! (Entrée et exercice des riflewomen. — Après les exercices, on entend chanter au dehors le GOD SAVE THE QUEEN.)

JOHN.

Qu'est-ce que c'était ?

LADY JOHN.

The God save the queen!

BUSEMAN.

Le chant national de la vieille Angleterre ! (A ce moment, la Tamise se couvre de barques, portant les orphéonistes avec leurs bannières.)

SCENE III.

LES MÊMES, GUGUSTE, ORPHÉONISTES.

GUGUSTE.

Français et troubadours ! Les orphéonistes de France ! (Il saute à terre, ainsi que quelques orphéonistes.)

TOUS LES ANGLAIS.

Hourra ! hourra !

GUGUSTE, voyant lady John.

Oh ! mais que voilà donc un joli petit fantassin ! On le croquerait !

JOHN.

Oh ne croquez pas madame John, je vos prie.

BUSEMAN, à Guguste.

Qui étiez vos, vos ?

GUGUSTE.

Guguste, à Paris, de l'imprimerie Boniface, rue des Bons-Enfants ; à Londres, orphéoniste, ténor léger, donnant l'*ut dièse,* brigade des *Enfants de Paris!* Ça va bien, vous?...

Moi, vous êtes bien bon, ça va mieux... car je n'ai pas eu d'agrément du tout sur la Manche.

JOHN.

Hao !... Vos étiez orphéioniste de l'orphéion, qui venez pour iorphéioniser à London ?

LADY JOHN, à Guguste.

Oh! je avé entendu parler... Vos devoir chanter au palais de cristal de Sydenham ?

GUGUSTE.

Oui, madame milady.

LADY JOHN.

Oh ! que ce devé être biaucoup très-joli !... trois mille miousiciens.

BUSEMAN, à Guguste.

Et vos disiez que vos n'aviez pas eu d'agrément sur le Manche du tout ?

GUGUSTE, lui donnant la main.

Yes, ma sœur... Non, yes, sir...Nous venons pour entretenir la bonne harmonie entre les deux nations... et, si c'est possible, nous tâcherons d'arriver à un accord parfait avec vous... et d'abord, je ferai connaître à madame John notre nouveau diapason.

LADY JOHN.

You avre des amis?

GUGUSTE.

Les orphéonistes sont les amis de toutes les jolies femmes.

JOHN.

En cette cas, monsieur Guguste, vous pouvez *cao*ser avec madame John du nouveau diapason... je n'êtreplus jaloux... Je n'être plus jaloux.

BUSEMAN, lui présentant un riflewoman.

Et je présentais à vous madame Buseman... qu'il aimait biaucoup le miousique... Je n'être plus jialoux non plus aussi.

GUGUSTE.

Merci, ma vieille... Madame Buseman, je vous trouve charmante... (A Buseman.) Vous faites partie de l'armée anglaise ?

BUSEMAN.

No... je étais simplement rifleman.

GUGUSTE.

Renifleman ! Bah?

BUSEMAN.

Je ne disais pas renifleman... je disais à vous rifleman... (Avec orgueil.) Haô ! dans le France, il n'y avait point de rifleman, n'est-ce pas? (Il se rengorge.) Point de rifleman en France !

GUGUSTE.

Non, chez nous, nous n'avons que des giflemen, beaucoup de giflemen.

BUSEMAN.

Qu'est-ce que c'était que cette chose?

GUGUSTE.

Il n'en est pas question entre nous... Ne soyons fiers que d'une chose, de notre bonne harmonie et de notre traité de commerce.

LADY JOHN.

Oh! vous faisiez penser à nous que nous étions invités à la soirée de mis Pale-Ale... pour célébrer le traité de commerce entre la France et l'Angleterre.

GUGUSTE.

Oui, j'ai entendu parler de cela... Vin de France épouse la Bière anglaise. (On entend chanter dans la coulisse : « Ohé! les petits agneaux, qu'est-ce qui casse les verres ? » Eh ! tenez, je l'entends, c'est lui, c'est le fiancé... c'est le vin de France!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE VIN DE FRANCE.

LE VIN DE FRANCE, entrant.

Air de *Croquignole XXXIII.*

Oui, c'est moi, c'est le vin,
Le délicieux vin de France!
Et toujours le chagrin
S'évanouit en ma présence.

TOUS.

Honneur au joyeux vin,
Au délicieux vin de France!

LE VIN DE FRANCE.

Toute ma puissance
Est dans ce gai refrain :
Tin, tin, tin, tin, tin,
Vive! vive à jamais la France!
Tin, tin,
Qui récolte le meilleur vin!

TOUS.

Tin, tin, vive, vive à jamais la France! etc.

LADY JOHN.

A la bonne heure ! voilà un fiancé comme je les aime!

AUGUSTE.

Eh bien, mais... et la future?

LE VIN DE FRANCE.

Ma future? je la précède; vous allez la voir, ma jolie fiancée!... Bigre! ce n'est pas de la petite bière!... Et quand je pense qu'il a fallu dix-neuf siècles pour nous marier ! c'est-à-dire que nous ne pouvions pas nous souffrir, faute de nous connaître. Elle vivait chez elle, je vivais chez moi ; je disais

du mal d'elle, elle disait du mal de moi, et, sans le respect que l'on doit aux dames... Ah! c'est que, voyez-vous, le Vin de France est tapageur, quoiqu'il ait le cœur sur la main ; mais un traité de commerce nous a rapprochés. C'est signé, paraphé devant le lord maire; il n'y a plus à s'en dédire... Oh! ça n'a pas été sans peine!

Air des *Sept châteaux du diable.*

Ce mariage, hélas!
Ne me convenait pas,
Et bien que le traité
M'en fit une nécessité,
Au rendez-vous, je me suis fait attendre ;
Et lorsqu'enfin, par un sublime effort,
Près de ma femme il me fallut me rendre,
Je vis Pale-Ale attendant sur le port.
Je me sentais rageur
Et d'un air tapageur,
Je me suis présenté
Avec mon bouchon de côté.
On m'avait dit que la bière était douce...
Je le croyais ; mais quel mensonge affreux!
En me voyant, elle pétille et mousse,
Et, tout d'abord, elle me saute aux yeux.
A ce cruel effront,
Dont l'éclat me confond,
On entend mon bouchon
Partir comme un coup de canon!
Le vin, la bière, en ce combat étrange,
Se mélangeaient en flots précipités,
Et notre amour naquit de ce mélange,
Car tous les deux nous nous étions goûtés.
Je lui trouvai du bon,
Elle, avec abandon,
Me dit en rougissant,
Qu'elle me trouvait du piquant.
Voyez comment la discorde s'apaise :
Pour s'adorer, pour s'en faire l'aveu,
Le vin français, comme la bière anglaise,
N'avaient besoin que de se voir au feu.
Bref, à tous ces débats,
Ces luttes, ces combats
Succède un doux hymen...
La bière m'a donné sa main.

TOUS

Bref, à tous ces débats,
Ces luttes, ces combats,
Succède un doux hymen...
La bière lui donne sa main.

JOHN.

Allons, ne faisons pas attendre la petite mariée...

BUSEMAN.

Vite! à la noce!

GUGUSTE.

Et nous, au palais de cristal de Sydenham.

Air des *Riflewomen*.

Amis de l'orphéon, chantons, chantons encor,
Marchons avec ensemble et soyons tous d'accord.
Puissent tous les pays, écoutant la raison,
N'avoir à l'avenir qu'un même diapason!
Nous allons unir nos voix
Et, pour la première fois,
L'harmonie,
Rétablie
Entre Londre et Paris,
Va donc retrouver amis
Les enfants des deux pays!
Désormais, mes chers amis
Restons tous unis.
Confondons tous, au bruit d'un immense concert,
Les drapeaux de la France et ceux de Westminster!
La Seine et la Tamise ont apaisé leurs flots :
Ne réveillons jamais que de joyeux échos.
C'est du Palais de Cristal,
Dans un élan général
De musique
Sympathique
Et mélodique,
Que, pour mieux nous mesurer,
Nous aurons à nous livrer,
En pacifiques soldats,
D'utiles combats.
Amis de l'orphéon, chantons, chantons encor, etc.

TOUS.

Amis de l'Orphéon, etc.

(Tous défilent et sortent. Le théâtre change et représente le cabinet de photographe.)

DIXIÈME TABLEAU.

Un atelier de photographie. Au fond, un grand cadre. Des rideaux verts cachent l'ouverture du cadre. Le reste du décor est couvert de photographies.

SCÈNE PREMIÈRE.

N'BOUGEONS PLUS, DIFFÉRENTS EMPLOYÉS.

(Au lever du rideau, cinq personnes vont et viennent ; l'un porte des cadre un autre un grand registre, les autres des fioles, des clichés, des albums.

CHŒUR.

Air de chasse.

Courons, courons vite,
Car nous recevrons
Plus d'une visite
Que nous attendions.
Notre maître gronde,
Cet homme envié
Veut voir tout le monde
Photographié!

N'BOUGEONS PLUS, entrant à la fin du chœur.

Ne bougeons plus! Ne bougeons plus! (Immobilité générale des personnages qui étaient en scène, et qui sont restés dans la position qu'ils avaient à l'entrée de N'bougeons plus). Photographes, je suis content de vous! (A celui qui tient le registre.) Caissier, je suis satisfait de vos recettes. (A l'encadreur.) Ducarnet, vos encadrements sont dignes de mes chefs-d'œuvre... (Aux autres.) Grimoux, Tartempion, Andromaque, vos clichés sont irréprochables, votre collodion excellent. Dans cinq minutes, nous ferons mouvoir notre nouvelle machine, cette invention sublime qui doit faire de la photographie, la merveille du dix-neuvième siècle... Retournez à vos postes respectifs, et une fois là, ne bougeons plus! ne bougeons plus!

REPRISE DU CHŒUR.

(Tous les employés sortent.

N'BOUGEONS PLUS, tirant sa montre.

Déjà midi, et ces demoiselles ne sont pas encore arrivées.... Diable! diable! est-ce qu'un de mes confrères me les aurait soufflées... On s'arrache aujourd'hui les artistes pour orner les albums du grand monde, et j'attends une charmante collection de nos beautés dramatiques. Des femmes dont les instants sont précieux.

Air : *Adieu, je vous fuis bois charmant.*

Elles se doivent aux auteurs,
Aux directeurs, aux biographes,
Au public, aux adorateurs;
Mais, avant tout, aux photographes.
Car, sans jamais les courtiser,
Nous avons, quels trucs sont les nôtres!
Le talent de faire poser,
Celles qui font poser les autres.
Oui, nous savons faire poser...
Celles qui font poser les autres.
(On entend rire au dehors.)

Ah! les voilà... Je m'alarmais à tort.

SCÈNE II.

N'BOUGEONS PLUS, NINI et ZOZO, entrant.

NINI.

Comment! est-ce que nous arrivons les premières?

N'BOUGEONS PLUS.

Oui, mesdemoiselles!

ZOZO.

Alors, allons nous-en!

N'BOUGEONS PLUS.

Comment! Et pourquoi?

NINI.

Pardine! parce que, sachant que nous venons les premières, on peut nous prendre pour les premières venues.

ZOZO.

On peut croire que nous sommes arrivées de la veille, et, chez un garçon, c'est compromettant...

BOBOCHE, au dehors.

Je te dis que c'est mon idée!

N'BOUGEONS PLUS.

Ah! mes jolies méchantes, vous ne me quitterez plus; voilà des dames de votre connaissance. (Boboche, Titine, et deux autres jeunes filles entrent.)

SCENE III.

LES MÊMES, BOBOCHE et TITINE, DEUX JEUNES FILLES.

TITINE.

Je te répète que ça n'a pas le sens commun.

ZOZO ET NINI.

Qu'est-ce donc?

TITINE.

C'est Boboche qui veut absolument poser en Indienne, en femme primitive.

ZOZO.

Y penses-tu?... Mais on ne te reconnaîtra pas, ma chère.

BOBOCHE.

Ah! comme c'est neuf! On t'a bien reconnue en rosière.

TITINE.

Pardine, son nom était au bas.

N'BOUGEONS PLUS.

Mesdemoiselles... mesdemoiselles... si nous faisons du petit journal, nous sommes perdus!

UNE JEUNE FILLE.

Est-ce que la séance n'est pas encore commencée?

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

A midi trois quarts?

N'BOUGEONS PLUS.

On organise, en ce moment, mon nouvel appareil.

TITINE.

Qu'est-ce que c'est que cette invention nouvelle?

N'BOUGEONS PLUS.

Le chef-d'œuvre de la mécanique... Tenez, vous voyez ce cadre?

TOUTES.

Oui.

N'BOUGEONS PLUS.

Et bien, lorsque vous serez toutes prêtes dans le petit salon, où vous avez l'habitude de vous costumer, un truc vous portera de ce salon dans ce cadre.

NINI.

Un truc?

ZOZO.

Comme dans les féeries?

TITINE.

Avec un prince Charmant?

N'BOUGEONS PLUS.

Il s'en présentera, gardez-vous d'en manquer. Ici, je place mon nouvel objectif... un objectif qui fonctionne à la vapeur... vous ne ferez que passer, et vous serez prises...

BOBOCHE, vivement.

Par qui?

N'BOUGEONS PLUS.

Par l'objectif... Je puis faire ainsi cent portraits en cinq minutes.

ZOZO.

C'est merveilleux!

NINI.

Mais, où s'arrêtera la photographie?

N'BOUGEONS PLUS.

Elle ne s'arrêtera pas!

Air : *Vive la lithographie.*

Vive la photographie!
C'est une rage partout.
Grand, petit, laide, jolie,
Le soleil retrace tout.
Le boulevard à présent,
Est un musée en plein vent,
Où nos amis sont nichés,
Et nos parents accrochés;
Caractère, esprit, costume,

Tout s'y trouve, et nous voyons,
Auprès d'un homme de plume,
Mangin, marchand de crayons;
En allant chez son huissier,
Un malheureux créancier.
Aperçoit son débiteur,
Qui lui fait la bouche en cœur.
Là, près de femmes jolies,
Vous voyez un Auvergnat.
Une actrice des Folies
A côté d'un avocat.
A notre pouvoir soumis,
Les plus mortels ennemis,
Dans le même cadre mis,
Sont là, comme des amis;
On voit un propriétaire,
En peine de son loyer,
Sourire à son locataire
Qu'il ne peut faire payer.
Et, sans trop d'étonnement,
Vous voyez à tout moment,
Dans un même encadrement,
L'époux, la femme et l'amant.
Que de beautés qu'on renomme,
Et dont l'éclat nous séduit,
Se montrent, en plein jour, comme
Elles s'habillent la nuit.
Bref, il n'est rien de pareil
A mon puissant appareil,
Quand dans le simple appareil,
La beauté brille au soleil.
Vive la photographie !
C'est une rage partout.
Grand, petit, laide, jolie, (*bis en chœur.*)
Le soleil retrace tout.

Mais j'oublie que le temps nous presse, que je reçois, après vous, deux duchesses, trois princes russes, un chef arabe, quatre marquis, et deux cuisiniers du café Anglais... (Sortant, et criant à la cantonade.) Grimoux, Andromaque, n' bougeons plus! n' bougeons plus!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté N'BOUGEONS PLUS.

NINI.

Il est superbe!

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Il est admirable!

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Magnifique!

BOBOCHE.

C'est un ty...pe!

TITINE.

C'est égal, mademoiselle, il faut convenir que c'est une fameuse invention que la photographie.

ZOZO.

Et que nous lui devons de fiers succès.

NINI.

Tout Paris se couvre de nos portraits, et qu'entend-on dire partout : « Tiens, voici mademoiselle une telle, du Palais-Royal. »

TITINE.

Ou mademoiselle chose, du Cirque.

BOBOCHE.

Ou mademoiselle machin, des Délassements-Comiques.

TITINE.

Mademoiselle machin, c'est moi, et je peux dire qu'on en a vendu de mes portraits : en amour, en bayadère, en débardeur!

ZOZO.

Le costume est le blason d'une jolie femme.

NINI.

Dis-moi ton costume, je te dirai qui tu es.

BOBOCHE.

La robe ne fait pas la femme, mais elle y contribue.

TITINE.

Oh! Boboche, redis la phrase.

NINI ET ZOZO.

Dis!

BOBOCHE.

En bien, je dis : La robe ne fait pas la femme, mais elle y contribue.

NINI.

Et la photographie la complète.

RONDE.

Air de J. Nargeot

Les gandins se mettent en frais, } (*bis en chœur.*)
Afin d'acheter nos portraits.
Arthur, qui me trouve barbare,
Sur un riche porte-cigare
A placé mon portrait charmant,
Pour fumer en me regardant.

REPRISE.

TOUTES.

Les gandins se mettent en frais,
Afin d'acheter nos portraits.

BOBOCHE.

Un collégien m'achète et bisque,
Car son pion me trouve et m' confisque...
Et v'là d' mes attraits confisqués
Tout' la classe et le pion toqués.

RÉPRISE ENSEMBLE.

Les gandins, etc.

TITINE.

Un financier, que rien n'effraie,
Me mit dans son porte-monnaie:
Mais, amoureux des plus prudents,
Il n'avait rien laissé dedans.

REPRISE ENSEMBLE.

Les gandins, etc.

ZOZO.

Alfred me possède en archange,
Dans son carnet d'agent de change;
Mais son amour monte et descend,
Suivant le cours du trois pour cent.

RÉPRISE ENSEMBLE.

Les gandins, etc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME TATILLON.

MADAME TATILLON, en dehors.

Je demande le photographe... C'est assez clair, pourtant!

NINI.

Ce timbre m'est inconnu.

MADAME TATILLON, entrant.

Monsieur N'bougeons plus, s'il vous plait?

NINI.

Il va venir, madame.

MADAME TATILLON, qui a regardé tout le monde.

Ah! mesdames, je vous reconnais... Je viens de vous voir, il n'y a pas vingt minutes.

BOBOCHE.

Nous voir...

ZOZO.

Où ça?

MADAME TATILLON.

Je viens de vous feuilleter dans l'album de mon mari.

TITINE.

Tiens, tiens, tiens... il a du goût, monsieur votre mari.

MADAME TATILLON.

Hélas ! il collectionne des actrices!

NINI.

Et madame collectionne-t-elle des acteurs?

MADAME TATILLON.

Non... je collectionne des Léotard.

ZOZO.

Des Léotard?

MADAME TATILLON.

Par amour pour le trapèze et la gymnastique.

Air : *Et voilà comme tout s'arrange.*

J'admire cet homme étonnant :
La gymnastique est ce que j'aime,
Et toutes les poses qu'il prend
Je cherche à les prendre moi-même.
Or, si j'achète ses portraits,
Mon goût du trapèze l'explique,
Tandis que mon mari, jamais
Ne prouvera qu'il garde vos portraits
Par amour de la gymnastique.

TITINE.

Mais, madame, cela peut être par amour pour l'art dramatique.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, N'BOUGEONS PLUS.

N'BOUGEONS PLUS, entrant.

Comment, mesdemoiselles, pas encore habillées?

BOBOCHE.

Ah! c'est vrai.

TITINE.

Vite, mesdemoiselles!

NINI.

En costumes!

TOUTES.

En costumes!

CHŒUR.

Les gandins se mettent en frais,
Afin d'acheter nos portraits.

(Elles sortent.)

SCÈNE VII.

N'BOUGEONS PLUS, MADAME TATILLON.

N'BOUGEONS PLUS, voyant madame Tatillon.

Une dame?

MADAME TATILLON.

Oui, monsieur, une dame qui vient se plaindre.

N'BOUGEONS PLUS.

plaindre?

MADAME TATILLON.

J'ai un mari, monsieur; ce matin, il venait de sortir, entre dans son cabinet pour y chercher une quittance; j'ouvre l'un des tiroirs de son bureau, et j'y trouve, quoi? un album de marocain orné de onze portraits de femmes, plus une page blanche pour en mettre un douzième.

N'BOUGEONS PLUS.

Et bien, madame?

MADAME TATILLON.

Et bien, monsieur, cet album sortait de vos ateliers.

N'BOUGEONS PLUS.

Cela prouve que monsieur votre mari a des goûts artistiques.

MADAME TATILLON.

Oh! je les connais, ses goûts artistiques... je sais ce qu'il aime, et notre mariage en est une preuve.

N'BOUGEONS PLUS.

Comment ça?

MADAME TATILLON.

Imaginez-vous, monsieur, qu'un jour de pluie, il y a dix ans de cela, j'étais demoiselle, j'arpentais le boulevard, retroussant gentiment ma robe, pour ne point tacher mes bottines. J'avais des bas de soie légèrement rosés... Un monsieur me suivait depuis la Bastille; tout à coup, il m'arrête devant Barbedienne : « Mademoiselle, me dit-il, votre joli jambe rose m'a captivé, boulevard des Filles du Calvaire; j'ai admiré les gants couleur chair qui recouvrent vos petites mains, au coin du boulevard du Temple, et votre délicieux visage encadré de rubans roses me rend fou, boulevard Poissonnière!... Mademoiselle, si vous cherchez un mari sur la ligne des boulevards, trajet direct, vous l'avez trouvé... Dites un mot, et devant la statue de Milo de Barbedienne, je jure de vous épouser! »

N'BOUGEONS PLUS.

C'est splendide!... Et qu'avez-vous répondu?

MADAME TATILLON.

Quinze jours après, nous étions rivés l'un à l'autre... Mais je m'aperçus bientôt que l'amour du rose était tout dans son existence, et s'il collectionne aujourd'hui des actrices légèrement vêtues, c'est qu'elles portent des pantalons roses... Il ne rêve que nymphes, sylphides, bayadères, tableaux vivants; enfin c'est une victime de l'art plastique... et je suis jalouse!

N'BOUGEONS PLUS.

Mais il est un moyen bien simple de le rattacher au char de l'hyménée...

MADAME TATILLON.

Quel moyen?

N'BOUGEONS PLUS.

Ne m'avez-vous pas dit qu'il restait une place vide dans l'album de votre mari?

MADAME TATILLON.

Oui.

N'BOUGEONS PLUS.

Faites-vous photographier dans un costume de théâtre, et glissez votre photographie à la place vacante.

MADAME TATILLON.

C'est une idée.

N'BOUGEONS PLUS.

J'ai justement un costume de sauvage à vous prêter...

MADAME TATILLON.

De sauvage?... Diable!...

N'BOUGEONS PLUS.

Ce costume ramènera la paix dans votre ménage, je vous l'affirme.

MADAME TATILLON.

Vous croyez?... C'est possible... mais c'est leste!

N'BOUGEONS PLUS.

Air :

Notre but est moral;
Nul ne saurait y voir de mal,
Puisqu'ici,
Dieu merci!
C'est pour plaire à votre mari.

MADAME TATILLON.

C'est dit, je me mets en sauvage.

N'BOUGEONS PLUS, montrant la droite

Vite, entrez dans ce cabinet.

MADAME TATILLON.

Bientôt de la dernière page
J'attends un merveilleux effet.

ENSEMBLE.

Notre but est moral,
Nul ne saurait y voir de mal,
Puisqu'ici,
Dieu merci!
C'est pour plaire à votre mari,
Je cherche à plaire à mon mari.

(Madame Tatillon sort à droite.)

SCÈNE VIII.

N'BOUGEONS PLUS, DEUX EMPLOYÉS, qui apportent l'objectif par la gauche ; puis M. TATILLON.

N'BOUGEONS PLUS.

Ah! voici mon objectif. Doucement, Andromaque... Par

ici!... (Il indique le coin à gauche.) Là... bien... c'est à merveille!... Maintenant, qu'on me laisse. (Les employés sortent.)

M. TATILLON, en dehors.

Puisque je vous dis que j'ai mes grandes entrées et qu'il m'attend!

N'BOUGEONS PLUS.

Allons, bon! un gêneur.

M. TATILLON, entrant.

Bonjour, cher artiste, bonjour...

N'BOUGEONS PLUS.

Ça va bien, merci... Vous venez chercher ma nouvelle collection? Elle ne sera prête que ce soir.

M. TATILLON.

Il s'agit bien de ça!... Ah! si vous saviez le motif qui m'amène.

N'BOUGEONS PLUS.

Dites vite, car je n'ai que peu d'instants.

TATILLON.

Ce matin, j'étais sorti pour faire une surprise à ma femme, une robe Monsoreau, que je voulais lui offrir pour sa fête... Je reviens chez moi, et, comme Amanda s'était absentée, j'ai l'idée de déposer mon cadeau dans sa commode... Je tire le premier tiroir, et, que vois-je? Ah! la photographie est quelquefois une invention bien perfide...

N'BOUGEONS PLUS.

Qu'avez-vous donc aperçu?

TATILLON.

Vingt-cinq portraits de Léotard!

N'BOUGEONS PLUS.

Vingt-cinq portraits?

TATILLON.

Air du *Baiser au porteur.*

Cette découverte me pèse :
Dans différents tiroirs secrets,
Ma femme, de l'homme au trapèze,
A réuni vingt-cinq portraits.

N'BOUGEONS PLUS.

De Léotard vingt-cinq portraits!

TATILLON.

De tant de portraits, soyons juste,
Avec raison je dois être effrayé;
Il est chez elle en miniature, en buste,
Et je crains de l'y voir en pied.

N'BOUGEONS PLUS.

Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse à cela?

TATILLON.

Il m'est venu une idée...

N'BOUGEONS PLUS.

Accouchez-en tout de suite.

TATILLON, montrant un paquet.

Vous voyez ce petit paquet?

N'BOUGEONS PLUS.

Eh bien?

TATILLON.

Il renferme un costume semblable à celui du beau Léotard...

N'BOUGEONS PLUS.

Je crois que je saisis...

TATILLON.

Je revêts ce costume léger; vous me faites vingt-cinq portraits dans les poses les plus trapéziennes... et, cela fait, je mets mes vingt-cinq portraits à la place de ceux que ma femme possède.

Air de *l'Ecu de six francs.*

La voyez-vous épouvantée
De cette transformation?
Croyant sa commode enchantée,
Elle croira que le démon
S'est introduit dans la maison.

N'BOUGEONS PLUS.

Oui, d'un caprice aussi coupable,
Cherchant qui la punit ainsi,
En apercevant son mari,
Elle croira que c'est le diable.

TATILLON, riant.

Absolument... le diable...

N'BOUGEONS PLUS.

Avec des cornes... Votre idée est parfaite... Allez vous habiller, et, après la séance de ces dames, je vous ferai poser...

UN EMPLOYÉ, entrant.

Monsieur, ces demoiselles sont prêtes.

TATILLON.

Je vais m'éclipser... Merci, grand artiste, merci!... Ah! Amanda, tu ne t'attends pas à celle-là!... (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IX.

N'BOUGEONS PLUS.

Attention!... N' bougeons plus! n' bougeons plus!

MUSIQUE.

(Les rideaux du fond s'écartent, et l'on voit poser tour à tour dans le cadre chacune des petites femmes du commencement de ce tableau, dans différents costumes de théâtre. — Nini paraît la première.)

N'BOUGEONS PLUS, à l'une d'elles.

Souriez, mademoiselle Nini, souriez bien... N' bougeons plus!.. (Nini disparaît, Zozo la remplace.) Du velours dans les yeux, mademoiselle Zozo, beaucoup de velours... N' bougeons plus! (Zozo dssparaît, — Titine paraît.) Titine, vous êtes charmante... Envoyez un baiser... au hasard... il tombera sur quelqu'un... Parfait!.. N' bougeons plus! (Titine est remplacée par Boboche.) Boboche.. je ne vois pas assez votre jolie jambe... Montrez-la décemment, mais montrez-la... Assez! N' bougeons plus!... (Boboche s'en va.) Allons, le groupe des blanchisseuses! (Le groupe paraît.) N' bougeons plus! (Le groupe disparaît.) Maintenant, passons au Tatillon... Au plateau nº 4. (Au même moment, on voit paraître dans le cadre du milieu madame Tatillon en sauvage.)

MADAME TATILLON, prenant une pose.

Est-ce bien ainsi?...

N'BOUGEONS PLUS.

Parfait!... parfait!...

TATILLON, paraissant sur le plateau, en costume de Léotard.

Pardon, madame, c'est mon tour...

MADAME TATILLON.

Ah!..

TATILLON.

Que vois-je?

MADAME TATILLON.

Mon mari!

TATILLON.

Ma femme!

SCÈNE X.

LES MÊMES, TOUS LES PERSONNAGES DES TABLEAUX, revenant dans leurs costumes de photographie.

N'BOUGEONS PLUS.

Air : *la belle Bourbonnaise.*

Quel est ce badinage ?

TOUTES.

Le plaisant assemblage!

TATILLON.

Quoi! ma femme en sauvage!

TOUS.

Ah! de ce tour, je gage,
Chacun se souviendra.
Ah! ah! ah! ah!

MADAME TATILLON.

Mais vous qui, sans scrupule,
Vous mettez en Hercule,
Comment osez-vous, Jule,
Vous montrer comme ça?

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Qu'il est beau, monsieur Jule,
Sous ce costume-là!
Ah! ah! ah! ah!

TATILLON, avec passion.

Peu m'importe... Amanda!... je te trouve adorable!...

MADAME TATILLON, de même.

Léotard!... Non, non... Jules... Tu m'apparais sous un nouveau jour, Jules, je t'aime!... (Ils s'enlacent.)

N'BOUGEONS PLUS.

O triomphe de la photographie!... Mesdemoiselles, après ce tableau vivant du bonheur conjugal, la séance est levée!...

REPRISE DU CHŒUR.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Qu'il est beau, monsieur Jule,
Sous ce costume-là!
Ah! ah! ah! ah!

(Tout le monde sort. — Le théâtre change.)

ONZIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente le jardin d'acclimatation du bois de Boulogne.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHARAMUS, puis TATILLON.

PHARAMUS, entrant, à la cantonade.

Ne la laissez pas sortir... fermez la porte de sa cabane, et ne lui laissez voir personne... car je la trouve par trop acclimatée... (Au public.) C'est-à-dire que moi, Pharamus, un savant qui me suis toujours occupé d'histoire naturelle et de bêtes... par conséquent, je crois que je le deviens!... Oui, le phénomène qui vient de se passer sous mes yeux me fait douter de ma raison... Suis-je un grand homme, un prodige ou un imbécile?... Voilà ce que je voudrais savoir.

TATILLON, en dehors.

Devant la volière... c'est bien!... (Il entre.)

PHARAMUS.

Je ne me trompe pas... mon vieil ami Tatillon!

TATILLON.

Enfin, je te tiens! On m'avait bien dit que je devais te trouver au milieu des animaux de grande espèce.

PHARAMUS.

Tu es venu visiter le jardin zoologique d'acclimatation?

TATILLON.

C'est magnifique, mon ami!... Quels énormes canards!... quelles oies superbes... que d'ânes majéstueux!... C'est tout un monde!...

PHARAMUS.

L'acclimatation, mon cher, l'acclimatation, voilà le dernier mot des générations modernes.

TATILLON.

Ainsi, tu es certain que toutes les bêtes, en général, pourront vivre avec nous?

PHARAMUS.

Parfaitement; mais il y a longtemps que c'est un fait accompli!... Vois que d'espèces d'animaux nous rencontrons journellement, et qui ne sont qu'un produit de l'acclimatation. Les ânes qui nous viennent de l'Arabie, acclimatés... Les dindons qui nous arrivent de l'Amérique, acclimatés... Les chameaux qui vivent si bien chez nous, acclimatés... etc.

TATILLON.

Mais si tout est acclimaté déjà, à quoi servira la société d'acclimatation?

PHARAMUS.

A quoi elle servira?... Tu frémirais si je te disais les prodiges quelle enfante...

TATILLON.

Oh! fais-moi frémir, mon cher ami, fais-moi frémir.

PHARAMUS.

Eh bien! je consens à te confier, mais à toi seul, entends-tu bien?...

TATILLON.

Je serai discret comme une éponge... non acclimatée.

PHARAMUS.

Tu vois en moi en ce moment le plus étonné, le plus émerveillé, le plus abruti des savants. Figure-toi qu'on m'envoya, au commencement de cette année, une biche tout à fait sauvage, une jolie petite bête dont je ne pouvais approcher, sans lui causer des frayeurs mortelles... Rien qu'en m'apercevant, elle bondissait au loin; moi, pour la rassurer, je commençai à lui donner des sucreries, dont elle devint très-friande. Comme je lui faisais toutes sortes de mamours, elle finit par se laisser apprivoiser... Alors, je lui fis confectionner un joli petit lit, en tapis mousse parsemé de fleurs, sur lequel elle s'étendait avec grâce. Plus je la voyais et plus je m'y intéressais; je la traitais comme un enfant gâté, la nourrissant de petits gâteaux à la crème et à la vanille... Un jour, ne va pas te moquer de moi... c'était absurde... l'idée me vint d'entourer son joli petit cou d'un collier de perles; ce collier lui allait si bien, que je suspendis à ses oreilles des boucles de corail... Enfin,

pour comble de folie, un soir, qu'elle semblait avoir froid, je la couvris d'un cachemire Biétry, appartenant à ma femme... et, le lendemain, ô prodige! ô surprise!... elle s'était si bien acclimatée... que, lorsque je revins... (Musique. — Bichette paraît, lisant un petit livre.)

TATILLON.

Ah! la jolie créature!...

PHARAMUS.

C'est elle!

TATILLON.

Qui ça, elle?

PHARAMUS.

Silence!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BICHETTE, costume de fantaisie.

BICHETTE, lisant. — La musique continue.

« Six heures sonnaient à l'horloge du cabinet d'histoire naturelle... tout à coup, j'entends des cris aigus et déchirants... je m'élance comme un fou dans la rotonde... Jugez de mon effroi, lorsque j'aperçus Palamède inanimé et noyé dans son sang... sa mère lui avait percé le flanc... elle venait de commettre un hippopotamicide. » (Pendant cette lecture, les deux amis, sans perdre Bichette de vue, se sont parlé à voix basse.)

TATILLON, bas à Pharamus.

Allons donc! tu voudrais me faire croire...

PHARAMUS, bas.

Regarde, écoute, et tu jugeras...

BICHETTE, avec un soupir.

Pauvre petit Palamède!

PHARAMUS.

Que lisiez-vous là, Bichette?

BICHETTE.

Les mémoires de l'hippopotame.

PHARAMUS, prenant le livre.

Encore des mémoires! J'ai eu tort de te donner ces affreux petits livres.

BICHETTE.

Ces mémoires conviennent à mon éducation.

Air de *Lauzun*.

Oui, j'ai voulu lire à l'écart
(Le mystère plaît à la femme)
Les mémoires de Léotard,
Les mémoir's de l'hippopotame.
Oui, j'ai dévoré ces auteurs

Et leurs petits livres godiches;
Car c'est avec ces études de mœurs
Qu'on fait l'instruction des biches.

TATILLON.

Comment! les biches?... Mais c'est donc vrai, mademoiselle, vous avez été...

BICHETTE.

J'ai été biche, oui, monsieur... (A Pharamus.) Quel est-il, ce monsieur?

PHARAMUS.

Un marchand retiré... un millionnaire...

BICHETTE.

Il me plaît. (Elle va à Tatillon.)

TATILLON.

Est-ce possible!... Ces petites mains charmantes... cette taille adorable... ces yeux petillants de malice... Vous ne me ferez jamais accroire que vous avez été bête.

PHARAMUS.

L'acclimatation, mon ami, l'acclimatation!

BICHETTE, à Tatillon, s'appuyant familièrement sur son épaule.

Ah! monsieur, si j'écrivais mes mémoires, et je le pourrais, puisque l'hippopotame et une foule d'autres bêtes ont écrit les leurs, ce serait curieux... allez! Je naquis d'une biche de bonne maison; mon père, comme tous les cerfs, était très-coureur, et ma mère, se trouvant abandonnée, s'en éloignait avec dédain. Si bien que mon père, ayant fini par avoir du bois par-dessus la tête, il le quitta, ce bois où nous vivions, et je fus trouvée seule, un jour, par un auteur dramatique, qui chassait dans la forêt, et qui m'emporta sur son brick...

TATILLON.

Sur son brick?... Le brick d'un auteur?...

BICHETTE.

Oui, monsieur, il voyageait sur son brick, pour composer en pleine mer; c'est du mât de son navire qu'il découvrait tous ces jolis récits qu'il raconte si bien... Il avait quatre secrétaires, quatre protes, quatre imprimeurs, et il donnait du travail à tout ce monde-là, à fond de cale.

TATILLON.

Tout cela est fabuleux!

BICHETTE.

Air du *Piége*.

Sans être l'homme d'un parti,
Les yeux tournés vers la victoire,
Sur son brick il était parti
Pour écrire une grande histoire;
Mais comme, l'ouvrage achevé,
Lui seul s'y trouvait mis en scène,
En fait d'histoire, il s'est trouvé
Qu'il n'avait écrit que la sienne.

TATILLON.

Et enfin vous fûtes amenée en France ?

BICHETTE.

Oui, monsieur, au bois de Boulogne... dans le jardin zozologique.

PHARAMUS.

Zoologique !...

BICHETTE.

J'aime mieux zozo; qu'est-ce que cela vous fait?... C'est ici que les idées commencèrent à me venir; tous les jours, j'étais visitée par de jolis messieurs et de jolies dames. Ces messieurs appelaient ces dames ma biche, et les dames appelaient les messieurs mon petit chien... C'était charmant... Les petits chiens étaient gentils, ils avaient de jolies petites moustaches.

PHARAMUS.

Bichette! Bichette !...

BICHETTE.

Les dames étaient aussi très-gentilles, très-coquettes; elles avaient de belles robes de soie, des bijoux et des dentelles qui me faisaient envie, sans compter que je me trouvais logée dans un endroit très-désert, et que, souvent, après m'avoir fait des caresses, le monsieur et la dame se disaient des choses...

TATILLON.

Eh bien ?

PHARAMUS.

Bichette ! Bichette !...

BICHETTE.

Eh bien, monsieur, je vous dirai qu'au bois de Boulogne on ne se gêne pas assez devant les biches.

PHARAMUS.

Assez!

TATILLON.

Continuez, au contraire.

BICHETTE.

Ce fut à ce moment que l'on commença mon éducation d'acclimatation. Vous pensez que mon séjour sur le brick, et quelques mois passés au bois de Boulogne avaient déjà beaucoup développé mon intelligence. Bientôt je fus entourée des soins les plus tendres... Ce bon monsieur Pharamus me dorlotait, me couvrait de toutes ces belles choses que j'avais tant enviées aux autres biches, et mes idées grandissaient, grandissaient...

Air de *la Charge de cavalerie* (Hervé).

Je maudissais mes quatre pattes,
Trop minces pour mes bracelets,
Sans mains, sans pieds et sans mollets;
Et mes oreilles délicates

Me faisaient peur,
Quand je mesurais leur
Longueur.
Or, une nuit,
J'entends du bruit...
Mon corps frémit. .
Et je me trouve en compagnie
D'un bon génie,
Qui me dit, sans perdre de temps :
Je te comprends,
Sois biche comme tu l'entends.
Au même instant,
Quel changement !
Ce fut vraiment
Une belle métamorphose !
Mon lit de rose
S'était transformé, sous mes yeux,
En un boudoir délicieux !
J'avais des bras, j'avais des jambes;
Au lieu d'un long et gros naseau,
J'avais un tout petit museau,
Et, biche encor des plus ingambes,
Sans me lasser,
Je passai la nuit à danser.

(Elle se met à danser sur la reprise du refrain.)

PRARAMUS ET TATILLON.

Elle a des bras, elle a des jambes ;
Au lieu d'un gros et long naseau,
Ah ! le joli petit museau !
Et, biche encor des plus ingambes,
Sans nous lasser,
Tous deux regardons-la danser.

TATILLON, pendant qu'elle danse, sur la ritournelle.

Ah ! du moment que c'est à l'aide d'un génie, ça se comprend, c'est même très-naturel... (Regardant Bichette.) Adorable ! (A Pharamus.) Elle est adorable !

PHARAMUS.

A qui le dis-tu ?

TATILLON, quand elle a fini de danser.

Bra... va ! bra... va ! brava !...

PHARAMUS, lui essuyant le front avec son mouchoir.

Tu vas t'échauffer !

TATILLON.

C'est-à-dire que je crois rêver... de semblables miracles...

BICHETTE.

Ils sont plus communs que vous ne pensez. Si vous saviez ce que mon génie m'a appris...

PHARAMUS.

Quoi donc encore ?

TATILLON.

Nous grillons de le savoir.

BICHETTE.

Eh bien, monsieur, tout ce que vous voyez aujourd'hui d'hommes et de femmes a subi la même transformation que moi.

TATILLON.

Ah! par exemple!

BICHETTE.

Avant d'être hommes ou femmes, ils étaient bêtes.

TATILLON.

Ah! par exemple!

PHARAMUS.

Ça ne m'étonne pas. J'ai ma bonne qui a dû avoir été autruche; elle en a le profil et l'appétit.

BICHETTE.

Ah! dame, il reste toujours quelque chose de la nature primitive.

PHARAMUS.

Prenons des notes. (Il écrit.)

BICHETTE, à Tatillon.

Vous, monsieur, je vois bien ce que vous avez été autrefois, allez!...

TATILLON.

Moi, vraiment? Et, pouvez-vous me le dire?

BICHETTE, d'un air câlin.

Vous avez été pigeon.

TATILLON.

Ah! ah! ah! c'est gentil... pigeon... Et le savant Pharamus?...

BICHETTE, bas.

Ah! lui, je ne veux pas le dire.

TATILLON.

Ah! si, dites-le-moi.

BICHETTE, bas.

Ah! non, il n'aurait qu'à ruer.

TATILLON, riant.

Ah! je comprends! Ah! ah! ah!... (Bichette lui fait signe de se taire.)

PHARAMUS, écrivant.

Et chaque mortel a conservé quelque chose de son état primitif...

TATILLON.

Vous êtes bien sûre de tout cela?...

BICHETTE.

Je tiens de mon génie le pouvoir de juger le naturel de chacun, en lui rendant ce qu'il a conservé de sa première nature... Tenez, voici justement l'heure où l'on se rend au palais des oiseaux... Observez bien tous ceux qui vont passer.

Air du *Printemps de Suzanne Lagier.*

Quand on y regarde de près,
Tout change et se métamorphose;
Je vais de la métempsycose
Vous révéler tous les secrets.

(On voit passer un dandy avec une tête de lion, donnant le bras à une élégante à tête de rat.)

Ce dandy, grignoté sans cesse,
Fut un lion du Sahara,
Et la danseuse, sa maîtresse,
Descend d'un rat de l'Opéra.

(Ici passe un rapin avec une tête de singe, qui se trouve arrêté et pris au collet par un autre monsieur avec une tête de vautour.)

Ce singe, qui fit plus d'un tour,
Maintenant est un locataire;
Et tu vois son propriétaire...
On l'appelle monsieur Vautour.

(Un gros homme passe avec une tête d'éléphant.)

Ce gastronome, qui s'avance,
Naguère fut un éléphant;
Vois comme il a rempli sa panse...
Il vient de dîner chez Brébant.

(Passent un homme, une femme et un gandin, avec des têtes de cerf, biche et paon.)

Le mari, la femme et l'amant...
Regarde ces trois personnages;
Autrefois de parents sauvages
Tous trois sont nés, cerf, biche et paon.

(Un garde du jardin passe avec une tête de lapin.)

Ce brave, éprouvé par la guerre,
Qui garde aujourd'hui ce jardin,
Dans nos combats il fut naguère
Ce qu'on appelle un vieux lapin.

(Une grisette à tête de chatte est suivie d'un gros monsieur ayant une tête de porc.)

Cette grisette que voilà
Fut une chatte très-aimante,
Et le monsieur, qui la tourmente,
Est connu chez Véro-Dodat.

(A Pharamus et à Tatillon.)

Enfin, tous savants que vous êtes,
Par moi vous êtes bien jugés;
Tous deux vous avez été bêtes,
Et vous n'êtes pas trop changés.

TOUS DEUX.

Oh!...

BICHETTE, à Pharamus et prenant le bras de Tatillon.

Savant, je ne vous connais plus;
Car, ce qu'une biche préfère,

C'est un pigeon millionnaire...
Adieu, cher monsieur Pharamus.

(Pharamus, désespéré, sort par la droite; Bichette et Tatillon, qui se donnent le bras, sortent par la gauche. — Le théâtre change.)

DOUZIÈME ET TREIZIÈME TABLEAUX.

Un site agreste. A droite, un poteau sur lequel est écrit : SAVOIE. A gauche, un autre poteau, sur lequel est écrit : FRANCE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, puis JACQUOT.

(On entend une ritournelle jouée sur une vielle, puis on voit entrer Jeannette, qui chante en s'accompagnant sur cet instrument.)

JEANNETTE.

Air des *Petits Savoyards.*

Ascouta, Jeannette...
Jeannette est mon nom,
Larirette...
Ascouta, Jeannette,
Dit chaque garçon.
Sur mon chemin, (*bis.*) chacun m'arrête;
Mais à l'amour, (*bis.*) moi, je dis non.
Toujours à Jeannette
On d'mande un baiser,
Larirette;
Mais la p'tit' Jeannette
Sait le refuser.

JACQUOT, entrant, il a sur son dos la boîte où est sa marmotte.

DEUXIÈME COUPLET.

Aux autres, Jeannette,
Un petit baiser,
Larirette;
Aux autres, Jeannette,
Doit se refuser.
Mais quand Jacquot (*bis.*) douc'ment t' répète
Que tes beaux yeux (*bis.*) sur'nt l'embraser,
Petite Jeannette,
Un gentil baiser,
Larirette;
Petite Jeannette
Ne peut se r'fuser.

JEANNETTE.

Dis donc, Jacquot?...

JACQUOT.

De, de quoi, Jeannette?

JEANNETTE.

Tu sais que c'est un air auvergnat que nous venons de chanter là...

JACQUOT.

Pardine! si je le sais... que c'est le père Fouchtra qui me l'a appris l'an dernier dans la grande ville... même qu'il m'a dit que ça pouvait se chanter en Savoie, vu qu'il y avait beaucoup des gens qui croyaient que les Auvergnats et les Savoyards c'était la même chose.

JEANNETTE.

Dis donc, Jacquot, sais-tu pourquoi que tout le pays est sens dessus dessous?

JACQUOT.

Oh! que oui que je le sais!... que j'ai appris qu'on va nous *annesquer*.

JEANNETTE.

Nous *annesquer?*

JACQUOT.

Voyons, Jeannette, que si on te disait: « Veux-tu être Français?... » Qu'est-ce que tu répondrais?

JEANNETTE.

Pardine! j' répondrais : « Oui, je veux ben. »

JACQUOT.

Moi aussi... mais, la marmotte?...

JEANNETTE.

Eh ben!... qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse, à la marmotte?...

JACQUOT.

Je n'entends pas dire que ça blessera ses opinions; mais, si la marmotte devient française, ça ne sera plus une curiosité pour les Français, qui n'aiment que les marmottes étrangères... et, si la marmotte n'est plus une curiosité, que deviendront nos marmots?

JEANNETTE.

Ils resteront au pays.

Air du *Matelot*. (Madame DUCHAMBGE)

De nos foyers partant à tire-d'ailes,
Pauvres petits, l'hiver, ayant bien faim,
Ils s'en allaient, comme les hirondelles,
Chercher en France un asile et du pain.
Pour la Savoie encore piémontaise,
Vous ne formez que des vœux superflus...
Laissez-la donc redevenir française,
Et vos enfants ne vous quitteront plus. (*bis.*)

JACQUOT.

Oh! que t'às raison, Jeannette... et que nous allons joliment gigotter!.. Que ça va être fête au pays, et qu'on y dansera comme des cabris. (Il saute.)

JEANNETTE.

Oh! dès qu'il s'agit de danse, moi, d'abord, je n' suis plus une jeune fille... je suis une anguille...

JACQUOT, sautant.

You la catarina! (Ils dansent une bourrés savoyarde. — Après la danse, une musique agitée se fait entendre à l'orchestre.) Qu'est-ce que c'est que ça?...

JEANNETTE.

On dirait un bruit souterrain...

JACQUOT, effrayé.

Sous mes reins!... (A ce moment, un énorme gâteau de Savoie sort de terre.)

JEANNETTE.

Ah! vois donc!...

JACQUOT.

C'est le gâteau de la Savoie!... J'en mangerais bien une tranche. (Le gâteau se développe, et, en s'ouvrant, laisse voir les principales provinces de la Savoie : Chambéry, Annecy, Le Chablais, Le Faucigny. Au milieu de ces quatre personnages, se trouve Nice, avec une couronne de comtesse.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, plus LES PERSONNAGES ALLÉGORIQUES, indiqués ci-dessus.

CHAMBÉRY, descendant la scène, ainsi que les autres.

Air de J. NARGEOT.

Quatre fois unie à la France,
Quatre fois on l'en sépara;
Rendue à son indépendance,
Librement elle parlera.
Sous cet étendard qui rayonne,
Autrefois elle combattait;
La Savoie aujourd'hui se donne
Aux frères qu'elle regrettait.
Le pauvre a quitté sa chaumière,
Le riche a quitté son palais,
Et la Savoie, enfin, va tout entière,
Faire entendre ses vœux secrets.

CHOEUR.

Le pauvre a quitté sa chaumière, etc.

JACQUOT.

Ainsi, vous êtes bien sûr que, lorsqu'on demandera à tous les habitants de la Savoie : « Voulez-vous être Français ? » ils répondront...

CHAMBÉRY.

Tiens, voilà ce qu'ils répondront ! (Elle fait un signe.)

QUATORZIÈME TABLEAU

Le théâtre change et représente une vue de Chambéry. — Une foule de paysans sont groupés çà et là, faisant face au public, et portant en grosses lettres sur leurs chapeaux le mot : OUI.

—

JACQUOT.

Oui!... ils ont répondu oui !... Et moi aussi j'ai le mien ! (Il tire de sa poche un énorme OUI, qu'il met à son chapeau.)

CHAMBÉRY.

Et maintenant, si vous voulez connaître les vœux ardents du comté de Nice, regardez !

QUINZIÈME TABLEAU

Tout le monde s'écarte. Le décor change et représente une vue de Nice. Partout des oriflammes tricolores et des arcs de triomphe. Partout ces mots : VIVE LA FRANCE!

—

(Des jeunes filles niçoises accourent de tous côtés.)

BALLET.

(Après le ballet, une foule de petits ramoneurs, tout barbouillés de suie, fait irruption sur la scène, et vient se mêler au groupe final en criant et en dansant.)

LES PETITS RAMONEURS.

Viva la Francia et la Catarina ! (Le rideau tombe sur ce tableau.)

ACTE TROISIÈME

SEIZIÈME TABLEAU

Le théâtre représente une grande place entourée d'arbres.

—

VOL-AU-VENT, CURIEUX, puis TATILLON et CORNIFLARD, ensuite BEAUJOLAIS.

(Au milieu de la place, une table d'escamoteur. Vol-au-Vent fait ranger le monde autour de la table en chantant et marchant d'une façon grotesque.)

VOL-AU-VENT.

Air connu.

Ohé ! ohé! les autr's, ohé!
Venez danser sous les grands arbres;
Ohé, ohé, les autr's, ohé!
Venez danser sous les ormeaux.

TATILLON, entrant avec Corniflard.

Tiens, tiens, tiens, un escamoteur!... J'aime assez cela, moi, les tours de gobelets.

CORNIFLARD.

Et moi aussi, c'est amusant.

TATILLON.

Et puis ça ne coûte pas cher. (Ici Vol-au-Vent joue de la trompette.) Entendez-vous?... C'est l'orchestre de la Gaîté.

VOL-AU-VENT.

Air: *Femmes voulez-vous éprouver.*

(Sans accompagnement d'orchestre.)

Deux grands théâtres vont bientôt
Abandonner leur ancienn' salle...
Près de la halle on va placer
Le Cirqu' et le Théâtr'-Lyrique.
Quand ces deux théâtres seront
Bâtis sur cette grande place,
Pourvu que le public n'aill' pas
Se prom'ner au boul'vard du Temple.

BEAUJOLAIS, qui est entré, lui allongeant un coup de pied au derrière.

Taisez-vous, imbécile !

VOL-AU-VENT.

Aïe!... ça y est! Oh! la, la!

BEAUJOLAIS.

Il ne s'agit point de t'arrêter aux bagatelles de la porte... faquin, imbécile, drôle, animal, triple buse.

VOL-AU-VENT, avec fierté.

Des mots à double entente?... Ah! monsieur!

BEAUJOLAIS.

Tais-toi, et réponds. Que penses-tu du drame de *l'Escamoteur?*

VOL-AU-VENT, comme récitant une leçon.

Qu'il ressemble au *Savetier de la rue Quincampoix.*

BEAUJOLAIS, regardant Tatillon.

Le drôle n'est pas si bête que vous en avez l'air.

TATILLON, à Corniflard.

Il m'a regardé.

BEAUJOLAIS, à Vol-au-Vent.

Pourquoi fais-tu cette remarque, drôle que tu es?

VOL-AU-VENT.

Parce que c'est le même acteur, le même enfant, la même comtesse, les mêmes scènes, les mêmes rocamboles, les mêmes ficelles, et le même succès.

BEAUJOLAIS, lui donnant un coup de pied au derrière.

Assez, i*mm*prudent!

VOL-AU VENT, pleurnichant.

Oh! la, la! Mais, monsieur, il y a des lettres dans l'alphabet que vous ne respectez pas du tout.

BEAUJOLAIS.

Tais-toi, et réponds : Quelle différence faites-vous entre l'auteur des *Pattes de Mouche* et celui de *l'Escamoteur?*

VOL-AU-VENT, criant.

C'est que le premier montre, monsieur, son talent, et que le second montre M. Montaland.

BEAUJOLAIS.

Le drôle a parfois des réparties aimables... Bravo, paillasse! je veux boire un litre, après la séance, pour vous récompenser de cette réponse.

VOL-AU-VENT.

C'est ça, un litre pour monsieur, et rien pour moi! Oh! les maîtres! oh! les maîtres!... Si jamais je deviens mon maître, quelle pile je me flanquerai!

TATILLON.

Je trouve ce dialogue spirituel.

CORNIFLARD.

Je suis de votre avis.

BEAUJOLAIS, à sa table.

Tenez, messieurs, vous voyez devant vous le grand escamoteur de succès du boulevard du Temple et du boulevard Saint-Martin. Le succès, messieurs, ce n'est qu'une muscade; le succès, cela se prend ainsi, entre le médium et l'indicateur de la main droite; on le dépose dans la main gauche, une, deux, et cela vous sort souvent par le nez... à preuve, la muscade n'est plus dans la main gauche, et j'éternue un succès. (Il tire la muscade de son nez.) De la muscade, je passe aux

tours de gobelets : le premier, se nomme passe ; le second, contre-passe ; et le troisième, invisible. Rien, sous le premier ; rien, sous le second ; rien, sous le troisième... (Il les montre.) Erreur, messieurs, erreur ! Sous le premier, un enfant ; sous le second, un enfant ; sous le troisième, un enfant ; tous les enfants de la Gaîté ! Tous, ai-je dit ? Non, messieurs, la Gaîté a plus d'enfants que cela... Je prends celui-ci, tout le monde peut le voir... je prends celui-là, également visible... (Il prend les deux enfants.) et je leur dis les trois mots cabalistiques : Paraphara-garamus !... ce qui veut dire : croissez et multipliez !... Eh bien, messieurs, voyez, regardez... Regardez, mesdames, regardez, messieurs. (Il se trouve avoir dix enfants dans la main.) Et maintenant, fouillez-vous ! Vous avez tous un enfant de la Gaîté dans votre poche. (Tous les assistants se fouillent, et tirent un bébé de leur poche.)

TOUS.

Ah !

TATILLON.

Tiens, c'est vrai.

CORNIFLARD.

Moi aussi.

TATILLON.

C'est épatant !

BEAUJOLAIS.

Tenez, messieurs, je vous suppose l'intention de confectionner une pièce d'enfants ?... Cela peut arriver à tout homme marié ou célibataire. (Disposant un gobelet sur sa table.) Vous prenez la fille d'une pauvresse, la petite Jeanne Vidal, par exemple. (Il montre un bébé.) Vous la mettez sous ce gobelet, comme cela... vous couvrez l'enfant... vous soufflez dessus, plus rien sous le gobelet. Vous le replacez... une, deux, trois ! c'est l'enfant de la comtesse Hélène de Varennes... Vous recouvrez Hélène...

VOL-AU-VENT.

Et vous lui dites : File, Hélène.

BEAUJOLAIS.

Taisez-vous, Vol-au-Vent !... Une, deux, trois !.. vous soufflez dessus... Partez, muscade ! Ce n'est plus Hélène, c'est Jeanne Vidal. Vous recouvrez encore, et vous lui dites : Filez !

VOL-AU-VENT.

Il y a une chanson là-dessus. (Chantant.)

File, file, file, Jeanne.

BEAUJOLAIS.

Taisez-vous, Vol-au-Vent. Vous dites à Jeanne : Filez... Ce n'est plus Jeanne Vidal, c'est Jeanne de Beaujolais... Vous recouvrez, vous resoufflez... ce n'est plus Jeanne de Beaujolais, c'est Hélène de Varennes... Et vous avez un drame qui s'appelle *l'Escamoteur*, et qui escamote, tous les soirs, une chambrée complète, ça n'est pas plus difficile que ça... Vol-au-Vent,

apportez le grand gobelet. (Vol-au-Vent, aidé d'un spectateur, apporte un grand gobelet, qu'il pose au milieu du théâtre.) Et maintenant, messieurs et mesdames, je vais avoir l'honneur d'escamoter Vol-au-Vent... Vol-au-Vent, mettez-vous sous ce gobelet.

VOL-AU-VENT.

Oh! oui, monsieur... j'aurai un grand plaisir à ne plus vous voir. (Il se met sous le gobelet.)

BEAUJOLAIS, le recouvrant.

Vol-au-Vent est recouvert. Disparaissez, Vol-au-Vent, et soyez remplacé par quelque chose de gentil, de gracieux, par quelque chose qui ne vous ressemble pas... Une, deux, trois, et le tour est fait. (Il lève le gobelet, et, à la place de Vol-au-Vent, on voit Garat.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, GARAT.

GARAT, s'avançant.

Air : *Je suis le petit Pertuisan.*

Salut! je suis monsieur Garat,
Je suis un petit scélérat,
Un scélérat,
Que dans Paris on admira,
Que toute la foule adora
Et que toujours on fêtera!
Ah! ah! ah! ah!
Toujours cité pour ma tournure,
Pour ma séduisante figure,
Je fais du bruit,
Mon nom séduit,
Il retentit,
On m'applaudit,
Et chacun dit :
Qu'il est gentil!
Qu'il a d'esprit!
Qu'il est gentil!

BEAUJOLAIS.

Vous, Garat? Allons donc! J'ai vu son portrait à M. Garat, c'était un fort bel homme!

GARAT.

Eh bien, je ne suis donc pas un bel homme, moi?

BEAUJOLAIS.

Un joli petit bonhomme, oui! un bel homme, non!

GARAT.

Aor (pour alors), à v*ote* compte, je ne suis pas Ga*at*?

BEAUJOLAIS.

Passe pour un demi-Ga*at*.

GARAT.

Vous n'êtes qu'un imp*é*tinent!... Sachez que mon public

ne s'occupe pas de la taille des *héos* (pour héros) que je *repésente*... Je suis *Gaat*, comme je suis *Ichelieu* (pour Richelieu), *Létoière*, et Gentil *Béua*.

BEAUJOLAIS.

Comment, gentil *Béna*... Ah! Bernard... Gentil Bernard, bon!

GARAT.

Si je voulais *ête* Louis *quatoze*, je le *seais*... Oui, faquin, je le *seais*... avec une petite *peuque* et ma petite taille, je *essembleais* *pafaitement* au *gand* *oi* (pour roi)... entendez-vous?

BEAUJOLAIS.

J'entends bien; mais je vous dirai brutalement que ce n'est pas vrai! que vous ne ressemblez pas à tout ce monde-là.

GARAT.

Hein?

BEAUJOLAIS.

Parce que vous ne ressemblez qu'à vous-même, et que personne ne vous ressemble, vu qu'il n'y en a pas deux comme vous. Fâchez-vous si vous voulez, mais c'est comme ça.

GARAT.

Non, je ne me fâche pas, *pace* que le petit *Gaat* a eu ses cent *repésentations*, comme *Ophée*, comme *le Pied de Mouton*, comme *la Poule aux œufs d'o*, comme la *pemière* pièce venue... Ah! il fallait m'*entende* chanter mes *ais*.

BEAUJOLAIS.

Vos *ais?*

GARAT.

Voulez-vous que je vous les chante, mes *ais?*

BEAUJOLAIS.

Bien volontiers; mais promettez-moi une chose...

GARAT.

Quelle chose, mon bon?

BEAUJOLAIS.

C'est de chanter vos airs avec les *r*.

GARAT.

Compends pas.

BEAUJOLAIS.

En prononçant les *r*.

GARAT.

Je vous le *pomets*.

Air.

Un jour de cet automne,
De Bordeaux revenant,
Je vis nymphe mignonne,
Qui s'en allait chantant...
J'aime beaucoup les tourterelles,
J'aime beaucoup les tourtereaux...

Tra, la, la, la, la, la, la, la, la!
Prends ce baiser, je t'en supplie,
Et viens guetter... Le point du jour,
A nos bosquets, rend toute leur parure;
Lise est plus belle chaque jour,
Près de Colin... Le premier pas
Se fait sans qu'on y pense;
Craint-on jamais ce qu'on ne prévoit pas?
Heureux celui, dont la douce éloquence,
En badinant, fait dire à l'innocence:
Oh! la, la! que je l'ai échappé belle!
Ce matin Colin...
Enfant chéri des dames,
Je suis, dans tout pays,
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les...
Bouton de rose,
Tu seras plus heureux que moi,
Car je te destine à ma Rose,
Et ma Rose est ainsi que toi...
Turlurette,
Ma tante turlurette...
O Fontenay! qu'embellissent les roses,
Séjour charmant par l'amour habité,
Adieu, je pars...
Je pars.
Déjà, de toutes parts,
La nuit sur nos remparts
Jette une ombre
Plus sombre.
Chez vous,
Dormez, époux jaloux,
Dormez, tuteurs, pour vous
La patrouille
Se mouille.
Voilà
Ce que Garat chanta.
C'est, grâce à ces airs-là,
Que ma vogue est constante;
Ils sont, depuis six mois,
Jeunes comme autrefois.
Et plus charmants cent fois
Quand Déjazet les chante.
On a dit
Qu'un succès immense
Mit longtemps Garat en crédit.
C'était le dieu de la romance,
Et Déjazet nous la rendit
Naturelle;
On dit d'elle:
Quel modèle
De bon goût!

Voix, finesse,
Jeu, souplesse,
Gentillesse,
Elle a tout!
Aussi
Garat a réussi;
On a parlé de lui
Tout comme d'un chef-d'œuvre.
Fier de l'œuvre
Qui l'amusait,
Tout Paris, qui jasait,
Jasait de Déjazet.

(Garat sort.)

TATILLON, à Corniflard.

Eh bien, il est très-gentil, ce petit-là! très-gentil, très-gentil, très-gentil!

VOL-AU-VENT, reparaissant, à Beaujolais.

Monsieur, le second litre est tiré.

BEAUJOLAIS.

Comment, le second litre?

VOL-AU-VENT.

Oui, monsieur; j'ai bu le premier.

BEAUJOLAIS, lui donnant un coup de pied.

Impertinent! Messieurs, mesdames, après un pareil affront, la séance est levée. (Vol-au-Vent joue de la trompette, la foule se disperse. — Beaujolais sort; on emporte la table Tatillon reste seul avec Corniflard.)

TATILLON.

Eh bien. monsieur Corniflard, que pensez-vous de cet escamoteur?

CORNIFLARD.

Je le trouve plus fort qu'Hamilton.

TATILLON.

Pourtant Hamilton a mille trucs.

CORNIFLARD.

Oui; mais il y a mis le temps. (Ritournelle de l'air suivant.)

TATILLON.

Oh! oh! qui est-ce qui nous arrive là?

CORNIFLARD, allant regarder.

O ciel! Ah! grand Dieu!

TATILLON, de même.

Est-ce possible?

CORNIFLARD.

Je me sauve...

TATILLON, le retenant.

Non, ne vous effrayez pas; c'est très-doux.

DIX-SEPTIÈME TABLEAU

—

SCÈNE PREMIÈRE

OURIKA, TATILLON, CORNIFLARD.

OURIKA, entrant, suivi d'un chameau.

Air : *J'ai perdu mon couteau.*

Qu'est-c' qui veut d' mon chameau ? (*bis*)
Demandez (*bis*) mon chameau!
Il quitta son hameau
Pour un drame nouveau;
Mais ce drame nouveau
Nous laissa l' bec dans l'eau,
Et, depuis, mon chameau
Pleure, hélas! comme un veau!
Oh! oh! oh! (*bis*)

TATILLON.

Comment, comment, ceci nous représente un acteur?

OURIKA.

Oui, monsieur, c'est Bastien ; il était engagé au Cirque comme premier comique.

TATILLON.

Bastien a bien le physique de l'emploi.

CORNIFLARD.

Comment, ce serait un de ces fameux chameaux syriens qu'on a fait venir d'Afrique ?

OURIKA.

Oui, monsieur; les chameaux, il faut aller les chercher très-loin; on n'en trouve pas en France.

TATILLON.

Oh ! permettez, on en trouve au Jardin des Plantes.

OURIKA.

Dégénérés, monsieur ; les chameaux de Paris sont très-voraces, il faut les très-bien nourrir et les très-bien loger.

CORNIFLARD.

Et Bastien est plus sobre ?

OURIKA.

Oh ! monsieur, il reste quelquefois huit jours sans boire ni manger; il n'était engagé au Cirque qu'à raison de deux bottes de foin par semaine.

TATILLON.

Ah! le directeur fournissait ?...

OURIKA.

Certainement ! il fournissait des bottes à Bastien !

TATILLON.

Mais on nous avait parlé de sept chameaux, et je n'en vois qu'un ?

OURIKA.

Les autres vont arriver ; ils ont eu des émotions en mer.

CORNIFLARD.

Mais, comment faisiez-vous pour lui apprendre son rôle ?

OURIKA.

Oh ! c'était bien facile : je lui lisais la pièce tous les jours.

TATILLON.

Ah ! vous lui lisiez ?...

OURIKA.

Je lui lisais le rôle de la jeune première. Tenez, regardez-le bien... comme il écoute avec intelligence! (Imitation. — Le chameau s'endort pendant la tirade.) « Fut-il jamais plus affreuse position que la mienne? Aime-moi, m'a dit Yacoub, ou je ferai égorger tous tes frères!... L'aimer, lui !... cet homme !... ce barbare !... ce cruel !... Non... cet horrible sacrifice fut au-dessus de mon courage!... J'ai repoussé la main sanglante qu'il osait me présenter, et tous les miens ont payé de leur vie l'horreur qu'il m'inspire !... Oh ! Yacoub !... Yacoub !!... Yacoub !!!... »

CORNIFLARD.

Mais c'est parfait, cela ! c'est ravissant !

TATILLON.

Et pourquoi a-t-on retardé la pièce?

OURIKA.

Je n'en sais rien, monsieur. A mon arrivée, je me suis présenté au théâtre du Cirque national, et j'ai trouvé chez le concierge un petit monsieur, qui avait l'air d'une femme et qui s'appelait Jacques Schepart. Il m'a dit, en me regardant avec de gros yeux : (Imitation.) « Qu'est-ce que vous venez faire ici avec votre chameau? Arrière! ce théâtre appartient aux *Chevaliers du Brouillard ;* c'est le théâtre de la Porte-Saint-Martin qui les prête au Cirque pour que le Cirque ne fasse pas trop d'argent... Arrière, arrière, les chameaux! » Et il m'a quitté pour grimper à une échelle de corde.

TATILLON.

Et qu'avez-vous fait en le quittant ?

OURIKA.

J'ai suivi mon chemin, et, en passant devant le Théâtre-Lyrique, j'ai eu l'idée de lui proposer mes acteurs.

CORNIFLARD.

Tiens ! quelle idée !

OURIKA.

Là, j'ai rencontré un autre petit jeune homme qui avait aussi l'air d'une femme, et qui s'appelait *Gil-Blas*...

TATILLON.

Gil-Blas... Ah ! oui, je sais. Et que vous a-t-il répondu ?

OURIKA.

Il m'a répondu : (Chantant.)

Vous au Théâtre-Lyrique!..
Ah! fuyez tous les deux
De ces lieux!
Tra, la, la, la, la, la, la!..
On ne met pas en musique
Des duos,
Des trios
De chameaux!
Tra, la, la, la, la, la, la...

CORNIFLARD.

Et alors ?

OURIKA.

Alors je n'en ai fait ni une ni deux, je suis allé au Vaudeville.

TATILLON.

Au Vaudeville?

OURIKA.

Oui ; on m'avait dit que c'était une nouvelle direction ; ils devaient avoir besoin d'acteurs ; je leur ai proposé les miens.

TATILLON.

Et alors?

OURIKA.

Alors, l'un d'eux m'a répondu : « Qu'est-ce à dire? qu'est-ce à dire?... prenez-vous mon théâtre pour un désert ? » Et son associé a ajouté : (Parlant comme si elle ajustait un lorgnon.) « C'est trop tôt, mon enfant, c'est trop tôt ! » Ma foi, j'ai poussé jusqu'au Théâtre-Français, et là, j'ai parlé à une belle dame, qui m'a dit d'une petite voix douce : (Imitation.) « Oser nous présenter de pareils acteurs ! Arrière ! arrière ! » — « Fuis, « monstre épouvantable ! Porte au fond du désert ton aspect « redoutable !... » (On entend la charge au loin et à l'orchestre.)

CORNIFLARD.

Quel est ce bruit?

OURIKA.

Écoutez, écoutez!

TATILLON.

On dirait le tambour.

UN GARÇON DE THÉATRE, accourant.

Ah ! je vous rencontre enfin; une lettre pour vous de la part de notre directeur. (Il remet une lettre à Ourika, et sort en emmenant le chameau.)

OURIKA, parcourant la lettre.

Qu'ai-je lu?... On va jouer la pièce... on nous attend. Ah ! vive Dieu ! c'est la bataille qui commence!... A bas ce cos-

tume qui me gênerait, et vive *Zouzou la vivandière* ! (Son costume tombe ; elle est vêtue en vivandière des zouaves.)

TATILLON.

Ah ! vous nous trompiez, vous êtes...

ZOUZOU (OURIKA.)

Je suis...

Air de *Donvé.*

Comm' feu ma grand'mère,
Je suis vivandière !
Comme nos soldats,
Zouzou marque le pas.
Ra, ra, raflafla.
Comme nos soldats
Marchant aux combats,
Comme nos soldats,
Zouzou marque le pas.
On dit qu' héroïsme
C'est du chauvinisme ;
Mais tant qu' nos enfants
Seront triomphants,
Bataille,
Mitraille,
Et gloire,
Et victoire
Rimeront toujours,
Au bruit des tambours.

Et l'on aura beau dire, le théâtre de la poudre à canon ne manquera jamais de sujets de pièces. Aujourd'hui, nous allons combattre les Druses et nous promener, tambour battant, mèche allumée, dans un gredin de pays où le soleil nous traite comme des marrons rôtis. On va nous voir séjourner dans les oasis, séjourner dans les bois, dans les mosquées ; on séjournera pendant toute la pièce, et, pour la vivandière, ce sera la plus belle pièce de *ses jours.*

Comm' feu ma grand'mère,
Je suis vivandiere, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Après la Syrie,
Le Cirqu', je parie,
Guidera nos pas
A d' nouveaux combats.
La Chine est ouverte ;
Et nous allons, certes,
Prendre le chemin
Qui mène à Pékin.

(Criant.) Ah! ah! ah! mes enfants, en voilà des magots qui sont réjouissants! Vingt millions de Chinois qui se laissent avaler comme des chinois d' la mère Moreau!... Et dire qu'ils ont un tas de murailles et un tas de fleuves à leur service.. Le fleuve Noir, le fleuve Bleu, le fleuve Jaune et le fleuve d'Amour, qui les conduit au fleuve Jaune. Eh bien ! nous avons enjambé leurs fleuves, renversé leurs murailles... Les Français sont entrés par une porte, les Anglais par l'autre. « Ça va bien, disent les Français. — Werywell. » ont répondu les Anglais... et le grand chef de l'Empire du Milieu s'est ensauvé par la porte du milieu à mille lieues de sa capitale ! — Avant trois mois, vous verrez sur l'affiche : « Première représentation des *Français à Pékin.* » C'est ça qui fera une fameuse pièce pour le Cirque; ça sera la plus belle pièce de Chinois qu'on fît ? Et là-dessus, bonjour !... En avant, arche! Musique de Donvé!... Tous les tambours à la clef! (Reprenant.)

Comm' feu ma grand'mère;
Je suis vivandière, etc. .
(Elle sort.)

TATILLON.

Sapristi! ça m'a tout électrisé, moi !... Si vous étiez un Chinois, Corniflard!... (Le prenant au collet et le bourrant de coups de poing.) Si vous en étiez un !

CORNIFLARD, se débattant.

Mais... mais je n'en suis pas un. Qu'est-ce qui vous prend donc?

TATILLON.

Pardon. cher ami, pardon... C'est cette vieille diablesse de vivandière qui m'a monté la tête! (Hamza, la vieille fée, est entrée sur la fin de la scène qui précède, quêtant le baiser dont elle a besoin.)

SCÈNE II.

HAMZA, TATILLON, CORNIFLARD.

HAMZA, à Corniflard.

Monsieur, un baiser, s'il vous plaît ?

CORNIFLARD, l'envisageant.

Pardon, je n'ai pas de monnaie. (Il s'éloigne.)

HAMZA, à Tatillon.

Monsieur, un petit baiser, par charité ?

TATILLON.

As-tu fini ! (Il s'éloigne.)

SCÈNE III.

HAMZA, seule, avec fureur.

Ah ! les hommes sont en décadence !... Ne pouvoir obtenir un baiser, lorsqu'un baiser doit me rendre jeunesse et beauté!

Ah! pas de chance! pas de chance! (On entend au loin les fanfares d'une chasse. Hamza prête l'oreille.) On chasse dans les bois de Livry! (Le théâtre change et représente une forêt.)

DIX-HUITIÈME TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE.

HAMZA, puis L'HOMME DE FEU.

HAMZA.

Qui peut chasser?... Consultons mon grimoire! (La nuit se fait tout d'un coup.) La nuit!... A moi, l'homme de Feu du *Pied de Mouton !* (L'Homme de Feu entre sur une musique. Alors Hamza tire de sa poche le livret de l'opéra et lit le titre sur la couverture.) « *Le Papillon,* ballet-pantomime en deux actes et quatre tableaux. » C'est bien ça... Voyons... « Scène première... — On entend sonner une fanfare... C'est le jeune et beau prince Beaudada qui chasse dans la forêt. » (Elle ferme le livret. — L'Homme de Feu s'en va.) Parfait!... Et maintenant, allons épier le jeune et beau prince! (Elle sort. Le jour revient.)

SCÈNE II.

PLUSIEURS PAPILLONS, puis BEAUDADA.

(Plusieurs papillons, représentés par des jeunes filles, viennent voltiger sur le théâtre. Puis l'air de chasse reprend. Les papillons sont effrayés, ils s'envolent.)

BEAUDADA, entre avec un filet et une collection de papillons piqués à son turban.)

Air de M. Jules BOUCHER.

Que d'autres chassent aux canards,
Aux jaguars,
Aux léopards,
Aux renards...
Moi, plus malin, dans la forêt,
Avec mon cor et ce filet,
Je ne chasse qu'un papillon !
Tontaine, (*bis.*) ton, ton!
Frappons les échos du canton,
Tontaine, (*bis.*) ton, ton!

(Quatre papillons arrivent, mais ils aperçoivent le prince, et vont se blottir derrière un buisson.)

(Parlé.) Oh! derrière ce bosquet, en voici quatre... Oh! le bon coup de filet! (Il s'approche, donne un coup de filet; mais les quatre papillons s'envolent sous la forme de véritabels papillons. — Ils les poursuit avec son filet.) Oh! je vous attraperai, mes petits amis. Heing!... V'lan!... v'lan! (Les papillons disparaissent.) Partis, disparus!... Ouf... je n'en puis plus! (Il tombe sur un banc, au pied d'un arbre.) Ah! c'est humiliant pour un prince qui a des rentes de rentrer au palais avec cette pauvre chasse... Mon gouverneur... *Mot à remède* va se moquer de moi... c'est un vieux papillonneur, lui.

SCÈNE III.

BEAUDADA, UNE PETITE FILLE.

LA PETITE FILLE, entrant avec un grand sac de gaze et une branche d'arbre sur l'épaule, en criant.

V'là des papillons, des papillons pour un liard!

BEAUDADA, se levant.

Oh! quelle chance!

LA PETITE FILLE.

V'là des papillons, des....

BEAUDADA.

Hé! la jouvencelle!... par ici! Donne-moi un beau papillon... tout ce que tu auras de plus joli... et j'y mettrai deux liards, s'il le faut.

LA PETITE FILLE, lui donnant un papillon.

Tenez, en voilà un superbe!

BEAUDADA, la payant.

Très-bien! voici ton dû...

LA PETITE FILLE.

Merci, monseigneur! (S'en allant.) V'là des papillons, des papillons pour un liard!

SCÈNE IV.

BEAUDADA, seul.

Généralement, quand on achète quelque chose, un papillon, par exemple, c'est pour le garder... Moi, pas du tout; je l'achète uniquement pour avoir le plaisir de le piquer sur un arbre... Ça peut paraître étrange, cruel, et même, si j'osais le dire, un peu bêta .. mais je vous prie de ne pas oublier qu'il s'agit d'un ballet, et que nous sommes à l'Opéra... Seulement, à l'Opéra, la transformation du papillon est un peu mouche... Mais ici... oh!... c'est mouche tout à fait!... (Allant au fond.) Vous allez voir... Je plante mon papillon. (Il pique son papillon sur un arbre. — Musique. — Le papillon grandit et la tête de Farfalla paraît au milieu du papillon, puis le papillon devient une jeune fille, ayant conservé les couleurs du papillon.)

SCÈNE V.

BEAUDADA, FARFALLA, puis LES PAPILLONS, et ensuite HAMZA.

BEAUDADA, allant à Farfalla.

Ciel! une jeune fille, et je me suis conduit envers elle comme un rôtisseur! Ah! s'il est temps encore... (Il soutient Farfalla et la mène jusqu'au banc, où elle s'assied; puis il s'agenouille près d'elle.)

FARFALLA.

Air de *Geneviève de Brabant.* (OFFENBACH.)

Oh! la, la, la, la! (*bis.*)
J'ai bobo!.. j'ai de la peine!
Oh! la, la, la, la! (*bis.*)
C'est l'épingle qui me gêne!
Le méchant! (*bis.*)
Blanc méchant!
Méchant blanc!
Oh! la, la! (*bis.*)
Quell' douleur je sens là!
Oh! la, la, la, la! (*bis.*)
J'ai bobo!.. j'ai de la peine!..
(Se levant.)
Méchant! (*bis.*)
Il m'a percé le flanc!

BEAUDADA, au public.

C'est ici que le drame commence. (Avec désespoir.) ciel!... je ne me trompe pas!... c'est Farfalla!... c'est la jolie servante de la fée Hamza... en papillon!

FARFALLA.

Oh! méchant, méchant prince!

BEAUDADA.

Il fallait me prévenir... On a vu des servantes voler... mais pas en papillon... Farfalla!...

FARFALLA.

Laissez-moi!... je ne vous aime plus... Vous êtes un grand dadais, prince Beaudada... et, de plus, vous avez un mauvais cœur.

BEAUDADA.

Oh! ne me dis pas cela!... J'achète à une enfant qui passe un papillon de deux liards... *peux*-je supposer que dans le corps de ce papillon de deux liards... non, c'eût été invraisemblable... pour lors...

FARFALLA.

Pour lors... vous prenez ce pauvre petit lépidoptère...

BEAUDADA.

Comment dites vous ça?... un lépidoptère?... Connais pas...

FARFALLA, lui prenant la main.

Beaudada!...

BEAUDADA.

Farfalla!..

FARFALLA, avec intérêt.

Vous êtes bête, savez-vous ..

BEAUDADA.

C'est bien possible, mais j'ai des rentes... beaucoup de rentes...

FARFALLA.

Oui, mais en songeant à votre naïveté...

BEAUDADA.

Farfalla, pense à mes rentes... (*Mérante*)! ne pense qu'à mes rentes!

FARFALLA.

Savez-vous danser, au moins?

BEAUDADA.

Oh! pour ça, j'ai été élevé à la cour du shah de Perse et à la cour du shah du Mogol... et vous comprenez bien qu'élevé entre shahs...

FARFALLA.

Mais c'est affreux ce que vous dites là.

BEAUDADA.

Oh! aime-moi!...

FARFALLA.

Non, je ne veux pas.

BEAUDADA.

Donne-moi un baiser.

FARFALLA.

Non, je ne veux pas.

BEAUDADA.

Pardonne-moi, au moins.

FARFALLA.

Non, je ne veux pas... Je suis blessée, je ne puis me soutenir... il ne me reste plus qu'à danser.

BEAUDADA.

Eh quoi! malgré ta blessure?

FARFALLA.

Oh! ça n'empêche pas. (Elle danse en chantant le morceau suivant.)

Air nouveau de M. Camille Schubert.

Papillon,
Quand l'aquilon
Me dirige,
Gentiment,

Légèrement,
Je voltige.
Le soir, à
L'Opéra,
Je meurs gaîment
En dansant.
Gais papillons,
Quand nous mourons,
Dansons.

(Elle continue à danser.)

BEAUDADA, dansant aussi.

Près de ces papillons,
Hélas! hélas! hélas! qu'est-ce donc que nous sommes?
Après eux nous courons,
Et ce sont eux qui, seuls, attrapent tous les hommes!

FARFALLA, dansant toujours.

Ah! ah! ah! ah! ah!
Papillon,
Quand l'aquilon, etc.
Ah! ah! ah! ah! ah!

BEAUDADA.

Perle du Mogol...

FARFALLA.

Ah! ah! ah! ah! ah!

BEAUDADA.

Elle prend son vol...

FARFALLA.

Ah! ah! ah! ah! ah!

BEAUDADA.

Et, quittant le sol.

FARFALLA.

Ah! ah! ah! ah! ah!

BEAUDADA.

Monte à l'entre-sol.

FARFALLA.

Ah! ah! ah! ah! ah!

(Elle finit de danser en prenant une pose gracieuse. Les autres papillons, qui sont entrés sur la fin du morceau, forment un groupe au fond. Hamza paraît et s'approche tout doucement sans être vue.)

BEAUDADA, enthousiasmé.

Ah! je n'y résiste plus!... et je te ravis un baiser!... (Il veut embrasser Farfalla, mais la vieille fée Hamza intercepte le baiser et redevient aussitôt resplendissante de jeunesse, de charmes et de parure.)

BEAUDADA, stupéfait.

La fée Hamza!

FARFALLA.

Ma persécutrice... fuyons!..

LA FÉE HAMZA.

Tu as peur du second acte?... Non... sois sans crainte; je suis jeune et belle... maintenant, cela suffit à mon bonheur,

et je vous fais grâce d'un dénoûment, que vous seriez fort en peine d'exécuter ici...

BEAUDADA.

Farfalla!... aimera-t-on toujours le Beaudada à sa *mé*mère?

FARFALLA.

A la condition que vous ne chasserez plus aux papillons...

BEAUDADA.

Je dénicherai des nids. à la place... (Un papillon lui apporte un gros nid.) Tiens... déjà?...

FARFALLA.

Voyons, qu'y a-t-il dedans?...

BEAUDADA, tirant du nid une statuette.

Une petite statuette... c'est Thalie.

FARFALLA.

Pourquoi la Muse de la comédie, à propos d'un ballet?

BEAUDADA.

Parce que c'est Thalie au nid... j'ai trouvé Thalie au nid...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RODIN.

RODIN, entrant.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?... Des papillons, de la danse, de la musique! Assez! assez! assez!... (Farfalla, Beaudada et tous les papillons se sauvent. — Rodin reste seul.)

SCÈNE VII.

RODIN, seul, au public.

Je suis Rodin, Rodin du *Juif errant*... et je viens vous annoncer *la Dame de Monsoreau*... Grand succès, messieurs, immense succès!... plus immense que les plus immenses des grandes colonnes du boulevard!... Trois duels, messieurs!... Duel au premier acte, duel au second acte, duel au dénoûment, duel partout! Et quels duels!... M. Lacressonnière se bat contre quatre hommes, messieurs, quatre hommes!... c'est gentil... Eh bien! ce n'est rien! rien! rien!... Chicot, messieurs, le beau, le grand, le brave, l'invincible Chicot... Mais, je ne veux rien vous dire... vous allez le voir... Attention! attention! attention!... (Il sort.)

SCÈNE VIII.

CHICOT, puis MONSOREAU, puis DES HOMMES ARMÉS.
(Demi-nuit.)

CHICOT, entrant de l'autre côté, et parlant à la cantonade.
Sauve-toi, Bussy... Tout le monde peut se battre contre Monsoreau, excepté toi !... (Descendant la scène.) Je sais bien que c'est lui qui devrait se battre, l'histoire le veut, mais les auteurs ne le veulent pas, parce que, si Bussy était tué, ça le gênerait pour épouser la femme de Monsoreau au dénoûment... et l'on y tient... (Remontant la scène.) Ah ! ah ! monsieur le grand veneur, vous pouvez venir, vous serez le malvenu... Je vous attends, monseigneur... (Il met un masque.)

MONSOREAU, entrant.
Oh! vengeance! vengeance! (Voyant Chicot et tournant autour de lui.) Un homme masqué... il est beaucoup plus grand que Bussy... il n'a rien de sa tournure... ce doit être lui... (A la cantonade.) A moi, mes coupe-jarrets!... Tombez-moi ce gaillard-là ! (Six hommes paraissent.)

CHICOT.
Tiens! vous n'êtes que six!... Allons, commençons par cette demi-douzaine !... Allons-y!... (Tuant le premier.) Zigue !... (Tuant le deuxième.) Zigue !... (Tuant le troisième.) A toi celle-ci !... (Tuant le quatrième.) A toi celle-là !... (Tuant les deux autres.) A vous... V'lan !... qu'abat? qu'abat? qu'abat?...

MONSOREAU, qui est resté dans un coin, à part.
Je pourrais m'en mêler... car c'est l'amant de ma femme, et je suis rageur... mais ce serait trop tôt fini... (Criant.) A moi le second peloton; par file à gauche, en avant... arche !... Pendant ce temps, je vais lire *la Patrie*, (Il prend un journal et lit. — Six autres hommes paraissent.)

CHICOT.
Encore six bravi !... (Prenant une table et se mettant derrière.) A moi, ma bonne table de Tolède !... qu'abat? qu'abat? qu'abat?...

MONSOREAU, lisant dans son coin.
Maison de campagne à vendre...

CHICOT.
En garde ! (Tuant le premier.) Zigue !... (Le deuxième.) Zigue !...

MONSOREAU, à part.
Voilà un bon zigue !

CHICOT, tuant le troisième.
V'lan !... (Le quatrième.) V'lan !... (Les deux derniers.) V'lan et v'lan !... A qui le tour?... (Regardant le trou du souffleur.) Ah! il y en a encore un là... (Donnant un coup d'épée dans le trou.) Dzingg ! il ne soufflera plus !...

MONSOREAU.

Je pourrais toujours m'en mêler, mais ça serait trop tôt fini... (Dans la coulisse.) Attention!... Troisième escouade de la troisième compagnie du troisième bataillon... en avant... arche!... (Dix hommes paraissent.)

CHICOT.

Bigre!... j'en assomme trop... c'est assommant!...

MONSOREAU.

Allons ! mes braves, en avant!...

CHICOT.

Terminons par un coup de maître. (Il les embroche tous les dix d'un seul coup.)

MONSOREAU, tirant son épée.

Je n'ai plus d'affidés... finissons-en, Bussy!

CHICOT.

Monsoreau!... On appellera ce carrefour le carrefour de Bussy !

MONSOREAU, montrant les morts.

C'est plutôt le carrefour des abattoirs. (Duel. — Ils s'entre-tuent.)

MONSOREAU.

Aïe!

CHICOT.

Ouf !

MONSOREAU, se tordant.

J'y suis!

CHICOT.

Ça y est !

MONSOREAU.

Et le combat finit...

CHICOT.

Faute de figurants ! (Ils tombent sur le tas d'hommes tués. — Le théâtre change et représente une jolie serre garnie de plantes exotiques.)

DIX-NEUVIÈME TABLEAU

LE RENDEZ-VOUS DES FÉES.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMERAUDIN (*de la Poule aux Œufs d'or*), puis GUSMAN (*du Pied de Mouton.*)

LE GÉNIE ÉMERAUDIN, entrant furieux.

Eh bien, oui! des duels, des combats, des exterminations! Moi aussi, moi, Émeraudin, le génie de *la Poule aux Œufs*

d'or... je ne respire que la vengeance! et, si je pouvais rencontrer *le Pied de Mouton*, ce pied qui m'a coupé l'herbe sous le pied... Mais il se cache dans sa caisse, le poltron... Oh! je l'en ferai bien sortir! (Il casse un œuf.)

GUSMAN, arrivant du dessous.

Guzman ne connaît pas d'obstacles,
C'est un dieu qui guide ses pas.

ÉMERAUDIN.

Un dieu?... Dites donc un machiniste, monsieur!

GUSMAN.

Tiens! le génie de *la Poule aux Œufs d'or*!

ÉMERAUDIN.

Oui, petit, il y a beaucoup de génie dans *la Poule aux Œufs d'or*, tandis que dans *le Pied de Mouton*...

GUSMAN.

Oh! je n'en manque pas non plus... Demande plutôt à...

ÉMERAUDIN.

A Lazarille, n'est-ce pas? Tu as trop d'esprit... Prends garde de te faire dévaliser, mon cher.

GUSMAN.

J'ai déjà gagné assez d'argent pour cela...

ÉMERAUDIN.

Tu en as tellement jeté par la fenêtre...

GUSMAN.

Il est rentré par la porte.

ÉMERAUDIN.

Mais, sans tes trucs, ton *Pied de Mouton* eût été fricassé!

GUSMAN.

- Mais, sans les tiens, que serait ta *Poule?*... une oie!

ÉMERAUDIN.

Vous avez dit une oie?...

GUSMAN.

Et je ne reprends pas mon mot.

ÉMERAUDIN.

Insolent! tremble! il doit me rester des œufs d'or.

GUSMAN.

J'ai mon pied de mouton!

ÉMERAUDIN.

La guerre donc!

GUSMAN.

Va pour la guerre!

ÉMERAUDIN, à la cantonade.

A moi, mon grand roi Grosminet!

GUSMAN, de même.

A moi, Lazarille!

SCÈNE II.

LES MÊMES, GROSMINET, puis LAZARILLE.

GROSMINET, entraut.

Qui est-ce qui me dérange ? J'étais en train de mettre mon vin en bouteilles.

LAZARILLE, entrant.

Mais me voilà!.. mais me voilà!... On ne peut donc pas manger tranquille ici?... Eh bien! où est-il, le seigneur Nigaudinos?

GUSMAN.

Il ne s'agit pas de lui... Prends ton talisman et extermine ce vieil abruti.

ÉMERAUDIN, à Grosminet.

Prends un œuf d'or, et fais disparaître cet imbécile.

LAZARILLE.

Que je l'extermine avec mon pied de Sainte-Menehould?.. O mon Dieu! ô mon Dieu!

GROSMINET.

Que je prenne un œuf d'or?.. Ah ben! ah ben!

ÉMERAUDIN, à Grosminet.

Eh bien! qu'attends-tu ?

GROSMINET.

Impossible!... Nous avons tué la poule, après avoir mangé ses œufs en omelette.

GUSMAN.

Bravo! le talisman de Lazarille triomphe!... Allons, Lazarille, à l'œuvre!... Où est ton pied?...

LAZARILLE.

Hélas!... n'y comptez plus!... J'allais mourir de faim... A mon âge, c'eût été un deuil public... Il n'y avait rien à la maison... rien qu'un pot de moutarde, j'ai fait cuire mon talisman!... oui, moi, Laurent... sur le gril... sur le gril!... Je l'ai dévoré... et, depuis ce moment, les remords et le pied m'étouffent!... Mais c'est égal, c'était bien bon!... Oh! que c'était bon!..

ÉMERAUDIN.

Plus d'œufs d'or!... (A Grosminet.) Je te chasse!

GUSMAN.

Plus de talisman!... (A Lazarille.) Va-t'en!

GROSMINET.

Il me chasse!... Comme c'est agréable!

LAZARILLE.

Chassé!... chassé comme un laquais!... Ah! le vilain jeune homme!... (Tous deux sortent.)

ÉMERAUDIN ET GUSMAN, se menaçant.

Air des *Commères* (LE MAÇON).
Nous devons en finir!
Oui, je dois te punir...
Le succès va m'appartenir:
Tremble! tu vas mourir!
Rien ne peut retenir
Mon bras prêt à t'anéantir!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CINQ FÉES.

TOUTES LES FÉES, entrant.

Eh bien, que faites-vous?

GUSMAN ET ÉMERAUDIN.

Les fées!

PREMIÈRE FÉE.

Deux génies prêts à lutter à coups de talisman!

DEUXIÈME FÉE.

La discorde entre nos enfants?

EMERAUDIN ET GUSMAN.

Si vous saviez, mesdames les fées?

TROISIÈME FÉE.

Silence, malheureux! et ne prononcez plus ce mot de fée.

QUATRIÈME FÉE.

Les fées? On n'y croit plus.

PREMIÈRE FÉE.

Notre règne est passé.

GUSMAN.

Est-ce possible?

ÉMERAUDIN.

Que nous apprenez-vous?

DEUXIÈME FÉE.

La vérité.

TROISIÈME FÉE.

Nous venons de faire un voyage sur la terre.

CINQUIÈME FÉE.

Nous arrivons de Paris.

QUATRIÈME FÉE.

C'est à nous désespérer.

PREMIÈRE FÉE.

Hélas! oui... sans la moindre baguette magique, l'industrie et le travail accomplissent des prodiges... et je n'en veux pour [illegible]euve que les ornements qui nous parent.

DEUXIÈME FÉE.

Que ces fleurs qui viennent de Paris.

TROISIÈME FÉE.

Créées par de simples mortels...

CINQUIÈME FÉE.

Qui n'ont aucun talisman.

QUATRIÈME FÉE.

Les fleurs-bijoux, comme on les appelle.

GUSMAN.

Bien nommées... car on croirait voir des diamants et des rubis.

ÉMERAUDIN.

C'est magnifique !

PREMIÈRE FÉE.

Air de *Lauzun*.

Voyez ces bouquets merveilleux,
Ces fleurs dont nous sommes coiffées...
Ne dirait-on pas, à leurs feux,
Qu'ils sortent de la main des fées?
Par des prodiges tout nouveaux,
C'est le travail et l'industrie,
Qui, de nos jours, se sont faits nos rivaux,
Et qui remplacent la féerie.
Oui, des miracles tout nouveaux
Viennent remplacer la féerie.

GUSMAN.

Attendez donc!... Mais ces fleurs me rappellent mon dernier décor.

PREMIÈRE FÉE.

Ton dernier décor ?

GUSMAN.

Oui, parbleu ! mon palais de diamants, et je ne crois pouvoir mieux faire que de vous y conduire; vous serez encore là dans le royaume de la féerie... (Élevant son pied au-dessus de sa tête.) Attention, mon pied de mouton ! Tâche que le changement ne rate pas... Paraissez, palais enchanté ! (Le théâtre change et représente un palais étincelant de pierreries. — Des nymphes et des génies y forment des groupes gracieux.)

VINGTIÈME TABLEAU

LE PALAIS DES PIERRERIES.

Apothéose.

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

LES

TOURNIQUETS

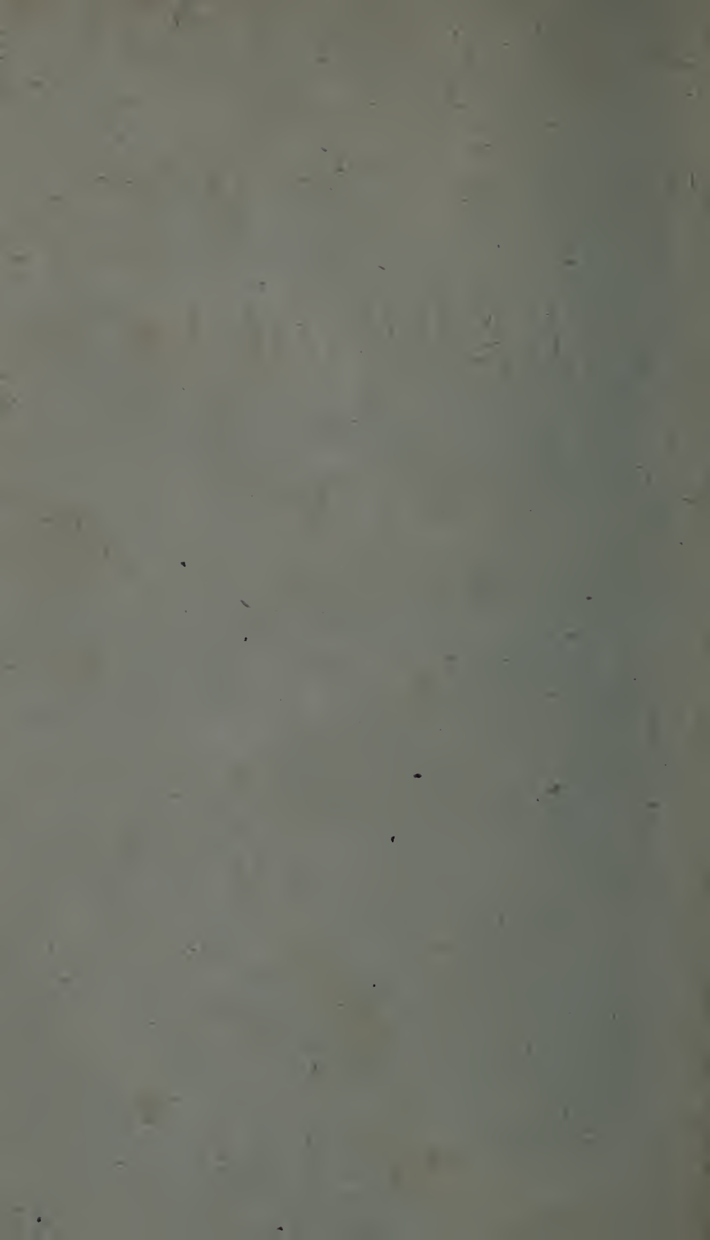
PAR

L. LEMERCIER DE NEUVILLE



PARIS
POULET-MALASSIS, ÉDITEUR
97, Rue Richelieu, 97

1862



LES TOURNIQUETS

REVUE DE L'ANNÉE 1861.

PARIS. — IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET Ce, 5, RUE COQ-HÉRON.

LES

TOURNIQUETS

REVUE DE L'ANNÉE 1861

En 3 actes et 12 tableaux — avec prologue et épilogue

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE PLUSIEURS SCÈNES,
ET DE QUATRE TABLEAUX NOUVEAUX

PAR

L. LEMERCIER DE NEUVILLE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du *Figaro*,
le 15 décembre 1861.

ILLUSTRATIONS DE M. ÉMILE BÉNASSIT. — GRAVURE DE MM. ROCH ET JACOB



PARIS

POULET MALASSIS, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 97

1862

PARIS. — IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET Ce, 5, RUE COQ-HÉRON.

LES

TOURNIQUETS

REVUE DE L'ANNÉE 1861

En 3 actes et 12 tableaux — avec prologue et épilogue

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE PLUSIEURS SCÈNES,
ET DE QUATRE TABLEAUX NOUVEAUX

PAR

L. LEMERCIER DE NEUVILLE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du *Figaro*,
le 15 décembre 1861.

ILLUSTRATIONS DE M. ÉMILE BÉNASSIT. — GRAVURE DE MM. ROCH ET JACOB



PARIS

POULET MALASSIS, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 97

1862

A NICÉPHORE BERJUZANS

VÉTÉRINAIRE, A ROUTOT (EURE).

A toi, mon cher Copin, ma première œuvre, comme je t'ai dédié mon premier thème sans faute! Bien faible souvenir pour une rare amitié! Toi à Routôt, moi à Paris, marchons dans la vie toujours unis et toujours fidèles, comme Nisus et Euryale, Castor et Pollux, Sarcey et About.

A toi, encore à toi, toujours à toi,

L. de NEUVILLE.

Naples, novembre 1861.



PRÉFACE

Avant toute chose, l'auteur remercie vivement la critique qui a traité son œuvre avec indulgence. Il est rare aujourd'hui de voir une Revue, genre de pièce, qui, nécessairement, contient des critiques bouffonnes et des appréciations futiles, aussi scrupuleusement analysée par des hommes sérieux, non animés du démon de la partialité. Celui qui écrit ces lignes serait ingrat s'il essayait de relever certaines critiques de détail, mais cependant, dans l'intérêt de l'art, il ne peut faire autrement que de les réfuter.

On lui a reproché la forme vulgaire de sa pièce. A cela il répond comme répondait le loup au petit Chaperon-Rouge : — « *Grand'mère que vous avez de grands yeux? — C'est pour mieux voir, mon enfant !* » C'est pour mieux se faire comprendre qu'il a employé des airs connus, des locutions vulgaires, et qu'il a donné à ses personnages des noms *historiques.*

Les croquis fantaisistes qui accompagnent ses couplets ont été blâmés sévèrement. Pourquoi ? Le siècle

actuel n'est-il pas à l'illustration ? Doré n'a-t-il pas illustré *le Dante* et *les Contes de Perrault ?* Ponson du Terrail ne fait-il pas illustrer ses romans ? Ne s'*illustre*-t-il pas lui même ? N'avons-nous pas le *Monde illustré ? L'Illustration ? L'Univers illustré ?* Le *Charivari ?* et bien d'autres ! L'auteur croit que ce reproche est tout simplement puéril, et, quel que soit le respect qu'il ait pour la critique, il ne peut s'empêcher de trouver idiotes de semblables observations.

Le personnage de TOURNIQUET a été aussi vivement attaqué. Les uns l'ont pris au sérieux, d'autres au contraire ne l'ont considéré que comme un COMPÈRE ordinaire.

A ceci, l'auteur répond :

Pas plus que Musset, en écrivant *Lorenzaccio*, ne croyait faire une pièce, qu'on jouera peut-être un jour — (ne l'espérons pas, elle est si bienjouée à la lecture) —l'auteur n'a voulu faire une œuvre possible à la scène. D'ailleurs, le *Compère* est bien usé, c'est une ficelle trop peu solide, pour qu'il l'ait choisie ; il a préféré ce ravissant décousu, qui est la trâme de la vie humaine ; il se repent même d'avoir, pendant quelques tableaux, enchaîné, à l'aide de ce compère, des situations et des péripéties ; car, dans la réalité, ce personnage n'existe qu'à l'état latent — comme les gaz — : Le compère réel est le succès.

Enfin, — et ceci est un reproche sérieux — on a blamé l'auteur de s'être amusé avec des noms connus, estimables et estimés ; et d'avoir, dans une forme po-

pulaire, établi des jugements plus ou moins malveillants — littérairement parlant, bien entendu — sur des auteurs et des artistes qui ont au contraire besoin de réclames ; — on a trouvé qu'il était trop jeune et trop inconnu pour s'arroger ce droit. Talma a été sifflé à Rouen par des courtauds de boutique ; mais ces courtauds de boutique étaient le *public* : avaient-ils tort ou raison, qu'importe ! — ils étaient dans leur droit.

C'est comme public que l'auteur se décide à publier cette revue.

Avant de clore cette petite préface, l'auteur tient à remercier les artistes qui lui ont prêté leur concours. Mademoiselle Emma Livry, dont le talent éclate si vivement dans le rôle de l'*Allumette*, mademoiselle Suzanne Lagier, si touchante dans celui de *Rigolboche*. Mademoiselle Nelly, si piquante dans l'*Ambrette*, et mademoiselle Fargueil, si verte dans l'*Absinthe*. — Ravel dans *Tourniquet* est magnifique; le rôle est tout à fait dans ses cordes. Du reste, l'éminent acteur le comprenait si bien, qu'il est revenu exprès de Saint-Pétersbourg pour le jouer. Laferrière dans le rôle de *Markowski* a été plein de passion ; M. de Chilly, directeur de l'Ambigu-Comique, qui avait obtenu la permission de jouer le rôle de *Jud*, a bien rendu cette physionomie terrible et fatale ; Raynard, le désopilant bossu du Théâtre-Déjazet, a bien voulu jouer en travesti *Alice la Provençale*, il lui a donné tout l'esprit qu'elle n'a pas. Mais le succès a été tout entier pour Achille Machanette, de l'Ambigu ; l'ami de Villemot, qui, dans un

rôle de casseur de vitres comme organe, s'est révélé brillant brûleur de planches comme comédien.

Enfin, merci à toutes, merci à tous ! Avec de tels artistes, l'auteur peut dire maintenant : L'avenir est à moi !

Constantinople, décembre 1861.

LES

TOURNIQUETS

REVUE DE L'ANNÉE 1861

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

LE RHUME DE CERVEAU DU DOCTEUR

LE PROLOGUE, *au public, s'avançant entre la toile et l'orchestre*

Air : *Ne raillez pas la garde citoyenne*

Ami public, j'arrive sans vergogne
En chantonnant des refrains bien connus,
Assez mal mis, un peu rouge de trogne,
Très goguenard... nu-tête et les pieds nus.

Vous auriez tort d'exiger un costume,
Trop bien vêtu, l'auteur a l'air d'un sot.
Comme un oiseau je me vêts de ma plume
Et suis pudique... en me couvrant d'un mot.

Je suis Revue, oui, comme le *Banc d'huitre*...
Mais sans *Ravel*, *Gil-Perez* et *Brasseur*,
Et vais tâcher, du haut de mon pupître,
D'être amusant... du moins d'être amuseur.

Ah ! si j'avais costumes et danseuses,
Décors, vaisseaux, chameaux, *et cœtera*,
Les grands acteurs et les fortes chanteuses,
Avec le corps des ballets d'opéra,

Je serais sûr du succès ! Mais qu'y faire ?
Mon seul succès, si j'en ai, c'est, je crois,
Que l'on me joue, aujourd'hui, la première
En même temps que la dernière fois !

(*Il salue et sort. — La toile se lève.*)

Le théâtre représente les bureaux du *Constitutionnel :* petite chambre basse et humide.

Scène première

LE DOCTEUR. — Hum ! Hum ! me revoici aux affaires ! Comme ces bureaux sont froids ! Vraiment je vais attraper un rhume ! Garçon ! (*Il sonne.*)

Scène II

LE DOCTEUR, UN GARÇON DE BUREAU

LE DOCTEUR. — Il fait très froid dans ce cabinet !

LE GARÇON DE BUREAU. — Il a toujours fait froid au *Constitutionnel.*

LE DOCTEUR. — J'ai peur de m'enrhumer; donnez-moi une boîte de *pâte Regnault.*

Air de *M. et Madame Denis*

Dans cette armoire, jadis,
J'en laissai, je vous le dis,
C'était vraiment excellent,
Souvenez-vous-en,
Souvenez-vous-en.

LE GARÇON DE BUREAU

Oui, mais monsieur Grandguillot
Ne s'en fit jamais défaut!

C'était la nourriture ordinaire de son cheval; aussi, Monsieur, nous n'en avons plus!

LE DOCTEUR *mécontent.* — C'est bien, laissez-moi, (*le garçon de bureau sort*). — Hum! hum! (*fort accès de toux*) — C'est intolérable! si cela continue, je n'ai qu'à commander mon convoi; heureusement que dans mon testament j'ai eu le soin d'indiquer que je voulais être enterré dans ma cravate!

LE GARÇON DE BUREAU *rentrant.* — M. Fiorentino désire vous parler; voici une lettre.

LE DOCTEUR, *lisant l'adresse.* — « A monsieur, monsieur Véron, dans sa cravate, à Paris. » — C'est encore une facétie de ce plaisant de Roger de Beauvoir. Je lirai cela tout à l'heure. Donnez-moi mon dictionnaire italien... et faites entrer M. Fiorentino.

Air: *A boire! à boire! à boire.*

Qu'il entr'! qu'il entr'! qu'il entre!
Il a quelqu' chos' dans l' ventre!
Quoique brun, ce critique est bon,
J'aime assez son air fanfaron!

(Le garçon de bureau sort et introduit M. Fiorentino.)

Scène III

LE DOCTEUR, M. FIORENTINO

LE DOCTEUR. — Ah! c'est vous, cher critique! Voyons, vous m'apportez sans doute dans votre feuilleton quelques bonnes exécutions? La lutte! la lutte! c'èst la pierre de touche du talent!

M. FIORENTINO.—Oui! z'abîme oune ténor qui n'a pas oune voix assez métallique, et oune çanteuse qui ne çante pas comme ze le voudrais!

LE DOCTEUR. — Très bien! de l'impartialité... A propos, pour l'hiver, recommandez la pâte Regnault à vos artistes!

M. FIÒRENTINO. — Ze n'y manquerai pas; dites donc, z'ai trouvé une étoile à la Porte-Saint-Martin; ze la recommande pour les Français.

LE DOCTEUR. — Très bien! Est-elle forte?

M. FIORENTINO. — Non!

LE DOCTEUR. — C'est une nullité?

M. FIORENTINO. — Oui, une *néllité!* (*Il sort en riant.*)

LE DOCTEUR. — Il faut la pousser, elle arrivera!

Scène IV

LE DOCTEUR, LE GARÇON DE BUREAU

LE GARÇON DE BUREAU. — Monsieur About et frère Sarcey.

LE DOCTEUR. — Faites entrer le premier.

LE GARÇON DE BUREAU, *rentrant.*—M. About ne peut entrer sans frère Sarcey. L'un ne va pas sans l'autre.

LE DOCTEUR.—Au fait, puisqu'à eux deux ils ne font *qu'un*, dites-leur *qu'il entre*!

(Le garçon de bureau sort.)

Scène V

LE DOCTEUR, M. ABOUT, M. SARCEY

LE DOCTEUR. — C'est donc vous, bon jeune homme?

M. SARCEY. — Oui, cher docteur, oui, c'est nous !

LE DOCTEUR, *toussant*. — Hum ! hum ! on s'enrhume ici ! Vous ne savez pas? j'ai trouvé une combinaison. Tel que vous me voyez, je suis un vrai journaliste. Personne ne connaît mieux que moi mes abonnés... J'ai étudié les simples, — comme élève en pharmacie, — et je connais leurs propriétés... comme capitaliste !

M. ABOUT. — Où voulez-vous en venir, cher maître?

LE DOCTEUR. — A ceci : Je veux ressusciter le vieux *Constitutionnel*, celui de 1839 !... avec ses canards, ses puffs et sa naïve rouerie ! Les abus n'ont qu'à se bien tenir : les allumettes chimiques nous envahissent de plus en plus ; les pianos deviennent importuns, les billards sont trop bruyants... Gare à eux !

M. ABOUT. — Bravo ! et les portiers ! — et les jeux de jaquet et de besigue ! — et les fumeurs de pipe et les photographes !

LE DOCTEUR. — J'y songerai ! Vous, bon jeune homme, vous m'aiderez ; puis j'ai Boniface, mon séide, et Limayrac, mon mamelouck : avec de l'unité, nous pouvons nous maintenir.

M. ABOUT. — Mais les allumettes, les billards, les pianos vont se plaindre.

LE DOCTEUR. — Qu'ils se plaignent ! Ah !... puisque vous vous voilà, une simple observation.

M. ABOUT. — Je vous écoute, cher maître.

LE DOCTEUR. — N'oubliez pas qu'à partir de ce jour vous appartenez à un grand journal ; ainsi, plus de niaiseries,

n'est-ce pas? Faites des *Questions romaines* tant que vous voudrez, mais plus de *Théâtre impossible* ni de *Revue du Palais-Royal.*

M. ABOUT. — Quant à la *Revue du Palais-Royal*, mon cher docteur, c'est une bonne banque pour faire parler de moi ; —je ne sais si Dumanoir, mon collaborateur, y a travaillé, — pour moi, je n'en ai pas écrit un traître mot, et quand je l'ai portée à Cogniard pour qu'il en prît l'esprit, je craignais vivement qu'il n'acceptât mon offre, car dans le rouleau que je lui présentais il n'y avait pas plus d'esprit que de pièce.

LE DOCTEUR. — A la bonne heure! Faites un ballet! si vous voulez, cela n'engage à rien, puis cela se signe sans être écrit, et se joue sans parler; mais des comédies, des farces! fi! Au *Constitu*, l'on n'est pas farceur.

M. SARCEY. — Cependant nous croyions...

LE DOCTEUR. — Puis, venez me voir seul, cher About, vous me comprenez? chez moi l'on se présente en laissant son ombre à la porte...

M. ABOUT. — Pardon, docteur, mais c'est impossible! j'ai fait un vœu.

Air des *Feuilles mortes.*

Mes jours sont condamnés, je passerai ma vie
Toujours avec Sarcey, ce bel ambitieux!
J'aime à tirer souvent son oreille rougie
Dont le bout va se perdre au beau milieu des cieux.
Et puis il est si bon, il sait ouvrir les portes,
Balayer le plancher, — tout faire sur ma foi!
Quand vous ferez pousser, pousser les feuilles mortes,
Si vous aimez Sarcey, vous penserez à moi (*bis*).

LE DOCTEUR. — Nous verrons, hum! hum! Allons pondre mes canards!

(Le docteur rentre dans sa cravate, MM. About et Sarcey sortent.)

Scène VI

LE DOCTEUR, LE GARÇON DE BUREAU,
puis L'ALLUMETTE

LE GARÇON DE BUREAU. — Monsieur, une dame fluette désire vous parler.

LE DOCTEUR. — Faites entrer!

L'ALLUMETTE, *entrant.* — Monsieur, je viens pour une réclamation.



LE DOCTEUR. — Parlez, madame.

L'ALLUMETTE, *vivement.* — J'ai lu, dans un de vos derniers numéros, qu'on voulait tracasser l'Allumette. Je suis l'Allumette, monsieur, et certainement vous êtes mal informé ; vous trompez le public...

LE DOCTEUR. — Là, là, ne prenez pas feu, madame.

L'ALLUMETTE. — Vous pouvez être assuré, monsieur...

LE DOCTEUR. — Je le suis, madame !...

L'ALLUMETTE. — Vous pouvez être assuré que je proteste-

rai vivement! J'ai fait tous les sacrifices pour conserver mon indépendance... je me suis parfumée...

LE DOCTEUR. — On s'en aperçoit!

L'ALLUMETTE. — Je me suis faite *allemande*, *chinoise*, que sais-je! Chez moi j'ai arrangé ma petite *boîte* d'une façon luxueuse; malgré ma vivacité, je me suis *amadouée* dans l'espoir qu'on voudrait bien me laisser en paix, enfin, pour plaire à tous, j'ai consenti à être *amorphe*.

LE DOCTEUR. — Vous vous êtes *métamorphosée!*

L'ALLUMETTE. — Du tout au tout! Et l'on me taquinerait! Que l'on prenne garde! Il ne faut pas que l'on se frotte à à moi!

LE DOCTEUR. — A qui le dites-vous?

L'ALLUMETTE. — Je suis tout feu! tout flammes!... Tenez, monsieur, voilà une pétition en ma faveur, signée par les cigares, les cigarettes, les bougies, les lampes, etc., etc... Insérez cela dans votre journal! Ah! j'étouffe! je suffoque... je m'évanouis!...

(Elle se trouve mal.)

LE DOCTEUR, *lui jetant de l'eau à la figure*. — Voyons! voyons! revenez à vous!

L'ALLUMETTE, *reprenant ses sens* :

Air des *Fraises*.

Hélas! je ne sais qui veut
Me plonger dans un gouffre!
On va m'imposer, mon Dieu!
Je vais m'éteindre dans peu!
Je souffre (*ter*)!

LE DOCTEUR.—Je prends votre demande en considération, comptez sur moi.

L'ALLUMETTE, *se retirant*. — Ah! Monsieur! que de reconnaissance! Et si mes faibles lumières... un jour... Merci! merci...

Scène VII

LE DOCTEUR, LE GARÇON DE BUREAU, ASCHER, Mme DREYFUS, HENRY HERZ, KALKBRENNER, LEFÉBURE-WELY, Mme ELISA MARTIN, Mme PLEYEL, PRUDENT, QUIDANT, RAVINA, ROSELLEN, THALBERG, etc., etc.

LE GARÇON DE BUREAU. — Monsieur! il y a là plusieurs artistes qui voudraient parler à Monsieur...

LE DOCTEUR.— Faites-les entrer...

LE GARÇON DE BUREAU, *en s'en allant.*—Je vais serrer l'argenterie.

(Les artistes entrent.)

THALBERG. — Ah ! mon cher docteur, qu'avez-vous donc annoncé dernièrement ?

PRUDENT. — Adieu nos leçons !

RAVINA. — Adieu nos concerts !

QUIDANT.

Air : *Petit Enfant.*

Pauvre Quidant! Adieu ma mélodie...
Qui vous faisait vous livrer au sommeil.
Oh ! j'en ferai certe! une maladie,
Après mon rêve, oh ! le triste réveil !
Plus de pianos! mon succès m'abandonne !
Si cet impôt a lieu, je suis maudit,
Nul ne jouera mon refrain monotone :
Petit enfant sera toujours petit !

HENRI HERZ.—Nous nous *imposions* pourtant assez comme cela.

Air de la *Famille de l'Apothicaire.*

Nous n'avons plus qu'à déserter,
Voilà nos leçons terminées,
Nos élèves vont nous quitter,
Adieu nos belles matinées!
Je frémis rien que d'y penser,
Le piano va mourir en France...
Notre instrument faisait danser, } *bis.*
Aujourd'hui c'est lui qui la danse! }

RAVINA. — Vraiment c'est affreux ! épouvantable !

Même air.

Adieu caprices et polkas !

ROSELLEN

Souvenirs, valses, rêveries...

ASCHER

Sérénades et mazurkas.

LEFEBURE WELY

Nocturnes, tendres mélodies !

MADAME ÉLISA MARTIN

Pour éviter cet impôt-là,
Hélas ! une jeune personne
Avant qu'il soit un an, jouera } *bis.*
Des caprices sur le trombonne ! }

ÉMILE PRUDENT

Même air.

Que faire de notre piano ?

ROSELLEN

Je vais en faire une brouette !

HENRI HERZ

Je vais le gréer en canot!

MADAME DREYFUS

Moi, j'en fais faire une toilette...

MADAME PLEYEL

Comme armoire, il peut me servir!

THALBERG

Et dans le mien moi je me couche.

KALKBRENNER

En coupé, je vais l'établir, } *bis.*
Ça ne manquera pas *de touche!* }

CHŒUR D'ARTISTES, *pleurant,*

Air : *Ah! ah! ah!*

Ah! ah! ah!
Qui nous eût dit ça?
Pour nous, vraiment, c'est la ruine.
Ah! ah! ah!
On nous assassine
Avec cet affreux canard-là!

LE DOCTEUR.— Voyons! mes enfants! un peu de courage Ne *vendez pas* comme cela *votre piano!* Je m'intéresserai à vous, je vous le promets.

LES ARTISTES. — Ah! merci, merci.

(Ils sortent dans l'ordre alphabétique.)

Scène VIII

LE DOCTEUR, LE GARÇON DE BUREAU, *puis* BERGER

LE GARÇON DE BUREAU. — Monsieur, Berger, le professeur de billard a deux mots à vous dire.

LE DOCTEUR. — Berger, qu'est-ce qu'il me veut? qu'il entre.

(Berger entre.)

BERGER. — Eh bien! vous avez appris? nos pauvres billards...

LE DOCTEUR. — Tant pis pour vous, je n'y puis rien!

BERGER.

Air : *Bonjour, mon ami Vincent.*

Pourquoi frapper le billard?
Voyons, je vous le demande,
Si nous jouons par trop tard,
On peut nous mettre à l'amende.
Nous voilà tous *carambolés!*
Plus de *retros!* plus de *coulés!*
Oui, nous voilà *collés sous bande!*
Ah! nous nous sommes bien *blousés!*
Oui, je le sais
Hélas! assez...
Voilà tous les joueurs *massés!*

LE DOCTEUR. — Mon cher ami, c'est un peu votre faute!

BERGER. — Mais enfin! à quoi jouera-t-on, si l'on ne joue plus au billard?

LE DOCTEUR. — On mettra des petits trapèzes dans les cafés et on jouera au Léotard... Cela aura beaucoup de succès... vous permettez, je suis occupé...

BERGER, *en sortant.* — Ah! vous n'êtes pas juste!...

(Il sort.)

Scène IX

LE DOCTEUR, LE GARÇON DE BUREAU,
puis TOURNIQUET

LE GARÇON DE BUREAU. — Monsieur...

LE DOCTEUR. — Encore! je n'y suis pour personne.

TOURNIQUET, *entrant.* — Pardon, si je viole la consigne, mais comme je veux vous rendre un service, j'espère être excusé.... vous ne me remettez pas ?

LE DOCTEUR, *au garçon de bureau.* — Laissez-nous ! (*Il sort*). — Oh ! fichtre ! non, je ne vous *remets* pas...

TOURNIQUET. — Pourtant, je suis un homme bien connu ; les plus grandes intelligences sont de ma famille... Vous connaissez L.....? C'est un cousin à moi ; oh ! j'ai des parents dans tous les parties ; M. C..., D..., L..., N..., M..., etc., sont de ma famille ; je ne suis pas le dernier venu, je m'appelle Tourniquet.

LE DOCTEUR. — Attendez donc ! Tourniquet... n'étiez-vous pas marié ?

TOURNIQUET. — Et je le suis encore, seulement ma femme est rarement avec moi, sa profession l'en empêche. — C'est elle qui a pour mission d'indiquer le côté du vent : — Elle est girouette.

LE DOCTEUR. — C'est bien cela ! Et vous voilà sans place.

TOURNIQUET. — Mon Dieu, oui, aussi je viens vous proposer une affaire.

LE DOCTEUR. — Asseyez-vous donc...

TOURNIQUET. — Ne me bousculez pas de grâce... le moindre mouvement que vous me feriez faire vous coûterait au moins vingt sous.

LE DOCTEUR. — Fichtre ! voyons votre affaire...

TOURNIQUET. — Eh bien ! en qualité de Tourniquet, je me suis trouvé en rapport avec tout Paris, j'ai vu les Pereire, les Rotschild, comme j'ai vu de grandes ruines et d'affreuses catastrophes.... je connais donc, non-seulement la société actuelle, mais encore je me suis trouvé mêlé à tous les événements de l'année d'une façon plus ou moins directe.

LE DOCTEUR. — Où voulez-vous en venir?

TOURNIQUET. — A ceci : Je viens vous proposer mes Mémoires.

LE DOCTEUR. — Vos Mémoires?

TOURNIQUET. — Sans doute! seul j'endosse la responsabilité du livre... mais toute ma famille me donnera des notes... et de bonnes, car ma famille est nombreuse. Heureusement que je ne suis pas obligé de la nourrir.

Air : *Des cancans.*

Tourniquet (*bis*)!
On me donne mon paquet
Tourniquet (*bis*)
Je m'en vais avec regret!

LE DOCTEUR. — Je comprends cela !

TOURNIQUET

A la porte de la Bourse,
Je vivais pas mal, ma foi,
On me laisse sans ressource,
Oh ! là là... faut-il qu'on soit...

Refrain

Tourniquet (*bis*), etc.

Mais vous les connaissez bien, mes parents, allez ! Hommes, femmes, bons ou méchants, somme toute, ils ne valent pas grand chose.

Celui qui vit dans un bouge
Et qui se sert tour à tour
D'encre bleue, ou blanche ou rouge
Suivant le héros du jour,
Tourniquet (*bis*), etc.

Ce petit gandin stupide
Qui se croit aimé vraiment
Et qu'une femme cupide
Fait tourner habilement,
Tourniquet (*bis*), etc.

Ce petit cœur de novice
Qui ne sait pas ce qu'il veut,
Rêve moustache à l'office,
Et dans son lit songe à Dieu,
Tourniquet (*bis*), etc.

L'amoureux qui se détourne
Quand une femme a passé,
Le rendez-vous qui s'ajourne
Quand le cœur n'est plus pressé,
Tourniquet (*bis*), etc.

Il y a même des choses inanimées que je pourrais mettre dans ma famille.

En tournant sur elle-même,
La terre, dans la chaleur,
Sait faire tourner la crème,
Qui vous fait tourner le cœur,
Tourniquet (*bis*), etc.

LE DOCTEUR. — Vous avez raison, Tourniquet; vos Mémoires seraient curieux, seulement...

TOURNIQUET. — Seulement...

LE DOCTEUR. — Seulement, il faut en faire une revue de l'année: *Les Tourniquets.* Le titre n'est pas mauvais; portez cela au *Figaro,* il l'acceptera.

TOURNIQUET. — C'est convenu ! (1)

FIN DU PROLOGUE

(1) Ici devait se trouver un chœur de sortie sur un air de polka. Le machiniste ayant laissé tomber le rideau avant la réplique, est cause que le public ne peut l'entendre.

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

LE CAFÉ DES VARIÉTÉS (1)

A l'heure de l'absinthe, 4 heures

Scène première

PARADE, RAYNARD, UN GARÇON DE CAFÉ, LOUIS.

CHŒUR DE BONS PETITS CAMARADES

Air du *Chalet : Dans le service de l'Autriche*

Disons du mal des camarades,
Ils n'en seront pas plus malades,
Chacun sait ça!
Soyons méchants, soyons vipères,
Qu'importe! puisque nos confrères
Ne sont pas là!
Les mots piquants sont toujours salutaires
Chacun nous prend pour des célébrités!
Vive la blague et les méchancetés!
Voilà! voilà! voilà! voilà! l'absinthe aux Variétés

PARADE. — Bon! il y avait un journaliste-là! S'il a entendu, il va t'éreinter.

RAYNARD. — Qu'est-ce que ça me fait! Ce n'est pas Junius.

(1) ou : *Le Triomphe de la Soupe aux choux après minuit.*

PARADE. — Qui sait!

RAYNARD. — Après tout, je m'en fiche. Garçon!

LE GARÇON. — Monsieur!

RAYNARD. — Encore un nouveau? Où est la *Brosse à reluire?*

LE GARÇON. — La Brosse à...

RAYNARD. — Oui, le garçon qui me sert d'habitude... qui a les cheveux ébouriffés.

LE GARÇON. — Louis!... Je vais l'appeler : — Louis!

LOUIS. — Que veut monsieur! une absinthe?

RAYNARD. — Non, donnez-moi de la nouvelle boisson... de l'*Ambrette*, de la boisson HATTON.

PARADE. — Et moi, une absinthe.

LOUIS. — Bien, messieurs!... (*Au comptoir.*) *A-t-on* de la boisson HATTON?

Scène II

LES MÊMES, L'AMBRETTE, L'ABSINTHE

L'AMBRETTE



Air : *Cascade.*

Ambrette (*bis*)
Je suis le breuvage nouveau.
Je monte la tête,
Sans nuire au cerveau !

A votre aimable appel, j'arrive!
Je suis tonique, apéritive,
Je suis pleine de qualités !
De l'absinthe j'ai les bontés,
Sans les perversités !

Ambrette (*bis*)
Je suis le breuvage nouveau;
Je monte la tête,
Sans nuire au cerveau !

RAYNARD. — Nous verrons, ma mie !

L'ABSINTHE

(*Même air.*)

Absinthe (*bis*)
Diable vert, au cœur enflammé !
Quelle flamme éteinte
N'ai-je rallumé ?

Ah ! voici donc mon ennemie ?
Regardez-moi cette chipie !
Parce qu'elle a pris ma couleur,
Elle croit, parole d'honneur !
Posséder ma saveur !

Absinthe (*bis*)
Diable vert, au cœur enflammé,
Quelle flamme éteinte
N'ai-je rallumé !

L'AMBRETTE. — Veux-tu te taire, empoisonneuse !

L'ABSINTHE. — Et toi, va donc, fausse bonne femme !

L'AMBRETTE. — Tu n'es qu'une misérable ! Comment oses-tu te présenter ici après tes crimes... oh ! je dis la vérité, — tu le sais bien, tu pâlis.

Air de : *Vous vieillirez, ô ma belle maitresse!*

Tu nous as pris un de nos bons poëtes,
Il t'adorait, ô fatale liqueur!
En Algérie, entravant nos conquêtes,
Tu décimas nos guerriers pleins de cœur!
Va, tu n'es plus la verte enchanteresse
Depuis qu'on sait que tu n'es qu'un poison.
Oui, c'est fini, le buveur te délaisse,
Sur tes débris je plante ma maison. (*Bis.*)

(*Le verre d'absinthe se précipite sur le verre d'ambrette comme s'il voulait l'avaler.*)

RAYNARD. — Là! là! ne vous avalez pas, mesdemoiselles! il ne nous resterait plus rien! (*Il boit.*)

Scène III

LES MÊMES, PUIS TOURNIQUET, *vêtu en rédacteur du Figaro* (1), PUIS LANTIMÈCHE ET CABOULOT

RAYNARD. — Ah! voilà un rédacteur du *Figaro*.

PARADE. — Il prend des notes. Il vient nous espionner! — Ces malheureux! ils font de la copie avec notre esprit.

RAYNARD. — Et on la leur paye!

PARADE. — Mercenaires, va!

(*Entrent Caboulot et Lantimèche*).

RAYNARD. — Regarde donc ces deux individus qui viennent d'entrer? En voilà une tenue! — Garçon!

(1) C'est-à-dire avec du linge propre.

LE GARÇON. — Monsieur !

RAYNARD. — Comment laissez-vous entrer des gens comme cela ?...

LE GARÇON. — Attendez, je vais les renvoyer... (*A Lantimèche.*) Vous demandez quelqu'un ?



LANTIMÈCHE. — De quoi ! des questions, est-ce que mon argent ne vaut pas *celle* des autres ?

CABOULOT. — C'est-y parce que j'ai une blouse ?

LANTIMÈCHE. — Donnez-nous un litre, et raide là.

CABOULOT. — C'est qu'il ne faut pas qu'on nous maltraite... Garçon, sais-tu qui c'est, celui-là ?

LE GARÇON. — Ne me tutoyez pas ; c'est défendu dans la maison !

CABOULOT. — Oh ! la la ! chez moi, on ne *vouvoutait* personne... Eh bien ! vois-tu ce bonhomme-là, c'est un cocher et un fameux, et qui, ne pouvant plus faire claquer son fouet, fait claquer sa langue... Pas vrai, mon père Lantimèche ?

LANTIMÈCHE. — Il le faut bien. Oh ! les *canassons* (1) ! comme ils sont vengés ! Il n'y a pas ! Il faut changer de profession !

(1) Canasson (canne à son), nom familier donné à leurs chevaux par les cochers de Paris.

AIR : *Ma Normandie.*

Que va devenir Lantimèche,
Puisque son fouet ne claque plus?
On vient de lui ravir sa mèche.
Ses chevaux ne sont plus battus!
J'ai beau crier avec furie,
Mes chevaux me blaguent entre eux...
Je vais aller en Normandie,
Car là du moins je claquerai mes bœufs!

LE GARÇON. — Ah ça! pourquoi vous appelle-t-on Lantimèche?

LANTIMÈCHE. — Parce que c'est moi qui ai donné ce nom-là à l'auteur de l'ordonnance qui supprime les mèches de nos fouets! C'est même ce soir qu'a lieu l'adjudication de tous ces débris de notre puissance, à l'hôtel des Commissaires priseurs.

LE GARÇON.— Comment! on va vendre toutes ces mèches-là? A qui, à des coiffeurs?

LANTIMÈCHE. — Non! je ne crois pas! Comme ce sont des ficelles, on ne trouvera d'amateurs que parmi les auteurs dramatiques.

TOURNIQUET, *à part.* — Bonne note à prendre, j'irai ce soir.

CABOULOT. — Eh bien! garçon, qu'est-ce que tu fais là? tu ne veux donc pas nous servir? Mais pour un rien, foi de Caboulot, je...

LE GARÇON. — Comment!... vous seriez?...

CABOULOT. — Sans doute!

AIR *du Conscrit de Montmartre.*

Je suis l'ancien Caboulot, } *Bis.*
C'est ce dont je me vante! }
J'étais un petit tripot
Où les femmes comme il faut
A tirlarigo
Faisaient leur magot
Sans payer de patente!

LE GARÇON. — Ah ! c'est vous qui...

CABOULOT. — Oui, c'est moi! j'vas m'établir sur les boulevards avec des actionnaires, des billards et tout le tremblement.

LE GARÇON. — Bonne chance! j'vas vous servir, attendez!

Scène IV

LES MÊMES, DES ORPHÉONISTES (BASSES D'ACCOMPAGNEMENT), CHARLES BATTAILLE, PAUL BLAQUIÈRES, LÉON BEAUVALLET.

CHŒUR

Air : *Do, sol, do.*

On ! on ! on ! on
Bou... ou ou ou...
On ! on ! on ! on...
Bou... ou ou ou...

LE GARÇON. — Messieurs, on ne chante pas ici !

PREMIER ORPHÉONISTE. — Tè ! On nous fait venir pour çanter et on nous dit qu'on ne çante pas? Alors si on ne çante pas c'est que nous ne sommes pas venus pour çanter! Tè nous allons boire...

TOUS. — Des absinthes!...

UNE VOIX SEULE. — Un verre d'orgeat !

PAUL BLAQUIÈRE. — Tè! C'est le petit soprane! un élève de Rome... à la Chapelle Sixtine.

CH. BATTAILLE. — Pardon, monsieur, je suis en affaire avec mon ami, seriez-vous assez obligeant pour parler moins haut?...

PREMIER ORPHÉONISTE. — Parler moins haut! parler moins

haut! Vous en parlez bien à votre aise. Savez-vous que nous brâillons depuis quatre jours et que nous sommes tellement d'accord que nous ne nous entendons plus!

CH. BATTAILLE. — Mais qui êtes-vous donc?

PREMIER ORPHÉONISTE. — Vous ne nous connaissez pas? Voilà qui est curieux! Mais tout le monde nous connaît... on ne voit que nous, à Paris.

CH. BATTAILLE, *à part.* — Je crois bien, les Parisiens leur ont cédé la place.

LÉON BEAUVALLET. — Dites-nous enfin quelle est cette invasion nouvelle?

PREMIER ORPHÉONISTE. — Des orphéonistes, mon bon! Rien que ça!

Air du *Bénéficiaire.*

Huit mille artistes chantants,
De tous les départements
Sont venus tous munis
Des produits de leur pays,
L'un avec du saucisson
Et sa voix de baryton,
L'autre avait à la fois
Anisette et frêle voix!
Les orphéonistes
Ne sont jamais tristes,
Delaporte et Vaudin
Savent bien
Les mettre en train.
Leurs voix exécrables
Semblaient admirables
Dans ce grand festival
Fait au Palais de Cristal.

Comment s'est-on reconnu
Dans ce grand tohu-bohu?
On ne sait. - L'Auvergnat
A chacun disait : *Fouchtra*

Le Gascon à ses amis
Envoyait des *Cadedis*,
Le Marseillais à tous
Murmurait *Cape de Dious!*
Tous les commissaires,
Vêtus en notaires,
S'efforçaient vainement
D'unir leurs voix constamment.
Cette foule immense
Semblait en démence,
Car chacun à la fois
S'exprimait en son patois.

Et voici pourquoi soudain
Delaporte et J. Vaudin
Hier unis
Et polis
Comme deux paires d'amis,
Dans cet affreux bacchanal
Qu'on appelle un festival
Ont perdu, c'est très mal,
Leur diapazon normal.

CH. BATTAILLE. — Et maintenant vous avez fini votre tournée?

PREMIER ORPHÉONISTE. — Oui, nous repartons demain, satisfaits et pleins... de reconnaissance... Quant à la voix... intacte!... On m'entend du Capitole, quand je chante sur la Cannebière!

Scène V

LES MÊMES, ORÉLIE-ANTOINE Ier, *qui salue familièrement Tourniquet.*

TOURNIQUET. — A qui ai-je l'honneur de parler?



ORÉLIE-ANTOINE 1er

Air : *Quand j'étais roi de Béotie.*

Je suis le roi d'Araucanie,
Ex-avoué de Périgueux.
J'ai composé ma colonie
De héros et de demi-gueux!
Dans mon pays natal, la France,
Dût-on me prendre pour un fou,
Je viens chercher de la finance,
Car là-bas je n'ai pas le sou.
Oui, j'ai grand besoin de finance
An an an... ance!

Offrez-moi quelque chose.

TOURNIQUET.— Demandez ce que vous voudrez!... Qu'est-ce que vous avez donc dans votre poche?...

ORÉLIE-ANTOINE Ier. — Oh!... un tas de papiers timbrés. — J'ai d'abord les affaires de ma colonie; car je suis roi-avocat, roi-avoué, roi-huissier et roi-recors.

TOURNIQUET. — Vous voulez dire : retors!

ORÉLIE-ANTOINE Ier. — J'ai d'abord établi que nul ne pourrait écrire, même une lettre, sans que ce soit sur du papier timbré.

TOURNIQUET. — Il faut bien faire quelque chose pour son peuple!

ORÉLIE-ANTOINE Ier. — Du reste, tout ce qui se fait là-bas est timbré.

TOURNIQUET. — Mais alors, vous devez être riche?

ORÉLIE-ANTOINE Ier. — Oh! non. Depuis ce temps, on ne plaide plus, on n'écrit plus, on ne se marie plus, on ne

fait plus rien ; alors je n'encaisse rien ; voilà pourquoi je viens faire ma petite souscription en France.

TOURNIQUET. — J'ai grand' peur que vous ne réussissiez pas.

ORÉLIE-ANTOINE Ier. — Si ça ne prend pas, il me reste une ressource : je mets mon royaume en loterie à un franc le billet... Je trouverai bien quelques amateurs.

TOURNIQUET. — Bonne chance ! (*à part.*) J'ai déjà des notes sur les orphéonistes, l'Ambrette, les Caboulots, l'Araucanie et les mèches des cochers. Je vais de ce pas rue Drouot pour de nouveaux renseignements ; après quoi, j'irai dîner chez Dinochau. (*Il sort.*)

TROISIÈME TABLEAU

—

LES FICELLES TREMPÉES DANS LES LARMES

La salle des commissaires-priseurs, rue Drouot. — On procède à l'adjudication des bouts de ficelle provenant des mèches supprimées aux fouets des cochers.

Scène première

LE COMMISSAIRE-PRISEUR, FERDINAND DUGUÉ, VICTOR SÉJOUR, ÉDOUARD BRISEBARRE, EUGÈNE NUS, DUMANOIR, ANICET BOURGEOIS, CRISAFULLI, DEVICQUE, etc., etc. — *Dans un coin, l'on aperçoit* TOURNIQUET, *qui prend des notes.*

Parodie de la scène IX, acte II, de la Dame blanche.

LE COMMISSAIRE-PRISEUR, *se levant et lisant une affiche*

Par suite qu'on a pris des mesures nouvelles,
Faisons savoir qu'on va procéder sur-le-champ
A la vente de ces ficelles

A l'enchère publique, ainsi qu'au plus offrant
Et dernier enchérisseur !

FERDINAND DUGUÉ

Un si gros lot, vraiment, me tente !

LE COMMISSAIRE-PRISEUR

Nous avons acquéreur
A quinze sous ! quinze !

DUGUÉ

Oh ! j'en mets vingt-cinq.

SÉJOUR

Moi, trente !

DUGUÉ

Trente-cinq !

SÉJOUR

Quarante !

DUGUÉ

Quarante-cinq !

SÉJOUR

Cinquante !

DUGUÉ

Cinquante cinq !

SÉJOUR

Soixante !
Ils ont l'air interdits !

LES AUTEURS, *à Dugué*

Allons ! allons ! encor courage !

DUGUÉ

Voulez-vous risquer davantage ?
Soixante-cinq !

SÉJOUR

Soixante-dix !

DUGUÉ

Quatre-vingt-cinq !

SÉJOUR

Quatre-vingt-dix !
Ils ont beau faire,
j' les aurai.
Oui, j'en serai propriétaire;
Oui, je les emporterai !

DUGUÉ

Victor Séjour vraiment m'opprime.

LES AUTEURS

Allons, encor... nous sommes avec vous.

DUGUÉ

Eh bien ! quatre francs quinze...

SÈJOUR

Et moi je mets cent sous !

LES AUTEURS

O ciel ! nous n'avons plus sur nous un seul centime !

(Agitation incroyable ! L'orchestre continue en sourdine le récitatif.. Le commissaire priseur peut à peine se faire entendre et répète d'une voix lente :

Cent sous ! Cent sous ! Cent sous ! Cent sous !)

Scène II

LES MÊMES, D'ENNERY, *fendant la foule*

Arrêtez ! moi, je mets cent sous de plus que vous !

TOUS

O ciel !

(Ensemble impossible à comprendre; la vente recommence avec furie.

le paquet de ficelles est poussé par Séjour jusqu'à quarante-cinq francs.)

D'ENNERY, *allant surenchérir*

Eh bien, moi, s'il le faut...

SÉJOUR, *allant à lui*

Arrêtez, laissez-moi
Sur ces ficelles-là conseiller son jeune âge.
Sait-il à quoi cela l'engage ?

Au commissaire-priseur

Monsieur, lisez-lui la loi.

LE COMMISSAIRE-PRISEUR, *lisant*

« L'acheteur ne pourra jamais avoir de style,
» Sans collaborateurs remporter un succès,
» Et faute de produire un chef-d'œuvre imbécile,
» On le jouera toujours au Théâtre-Français ! »

D'ENNERY

Aux Français!

SÉJOUR, *à part*

Il hésite!

D'ENNERY, *à part*

Allons, l'affaire est bonne!

(*Haut*)

Je mets cinquante francs!

LE COMMISSAIRE-PRISEUR

Personne
Ne dit mot?

SÉJOUR, *à part*

Quel malheur!

D'ENNERY, *bas à Séjour*

Convenez sans façon
Que ces ficelles ont du bon !

SÉJOUR, *avec dépit*

Il le faut, j'abandonne!

LE COMMISSAIRE-PRISEUR, *à d'Ennery*

Votre nom, votre état?

D'ENNERY

D'Ennery, — dit l'Auvergnat.
J' gagne tous les ans
Cent mille francs,
Et l'on ne dira pas que je fais des folies,
Car j'achèt' mon succès sur mes économies.

LE COMMISSAIRE-PRISEUR, *bas à Séjour*

Vous le voyez, j'y suis bien obligé.

(*A haute voix.*)

Puisqu'il le faut donc!

(*Montrant d'Ennery*)

Adjugé!

D'ENNERY. — O merci! merci! mon Dieu! — O ma mère! — Vous pâlissez, colonel!... — Sauvés! sauvés!... — On vient! c'est elle!... — Perdus!... — Ah! j'aurais dû prévoir cette fatale issue!... — Cette croix!... j'avais deux mois quand elle me fut donnée!... — Je ne puis le dire, c'est un secret!... — Quand elle ouvrit les yeux, elle était aveugle! — Ah! ces ficelles, ces ficelles, toute ma gloire littéraire! je vais de ce pas les tremper dans les larmes!

(D'Ennery sort très agité en remportant son paquet de ficelles. — Tous les autres auteurs emportent leurs vestes. — Tourniquet sort en se frottant les mains.)

QUATRIÈME TABLEAU

UN DINER CHEZ DINOCHAU

Le théâtre représente la salle à manger de Dinochau, rue de Navarin, — au premier étage. — Au fond, une glace dans un cadre épais en chêne; — on ne peut s'asseoir à cet endroit sans se cogner la tête; c'est ce qu'on appelle : *le coup de l'architecte.* — A droite, dans un cadre d'or, la charge d'Edouard Dinochau, avec cette épigraphe : « *Eh bien, voyons, la débouche-t-on ?* » — A gauche, la charge de son frère. — Tables tout autour de la chambre. — A gauche en entrant, buffet en chêne, couvert de cristaux et de bouteilles de vins de plusieurs catégories : *la Négresse*, — *le* 18, — *le Nantou*, — *le Pomard*, — *le Charlemagne*, — *le Corton* et *le Saint-Marceau*. — CÉSARINE, la bonne de l'établissement, belle, forte et sérieuse, se tient d'aplomb à son poste, après avoir remonté les quatre becs de gaz. — Il est six heures et demie... On commence à arriver... Peu à peu la petite salle se garnit...— Quelques dames, amies de ces messieurs et venues en retard, dérangent tout le monde pour se placer.

Scène première

LES CONVIVES. — EDOUARD DINOCHAU, servant la soupe. — G. MATHIEU. — F. DESNOYERS. — TOURNIQUET, — LE PETIT RAGEUR. — CH. MONSELET. — UNE VOIX ET UN ABOIEMENT DANS LA RUE.

ÉDOUARD DINOCHAU, *jaugeant sa salle d'un coup d'œil.* — Il n'y a pas ce soir pour quinze francs de vins fins.

F. DESNOYERS. — Que t'importe, Jean-Edouard! puisque les rejetons des grands siècles littéraires te font l'honneur de s'asseoir à ta table...

ÉDOUARD DINOCHAU. — Ils sont jolis, ces rejetons-là... Veux-tu des choux?

F. DESNOYERS.—Sais-tu bien qu'en ce moment-ci Courbet vient de fonder une académie de peinture, de paysage...

LE PETIT RAGEUR. — Passez-moi des épinards !

TOURNIQUET. Où est le bœuf ?

F. DESNOYERS. — Il est en permanence dans l'atelier !

ÉDOUARD DINOCHAU. — Le mien est meilleur ! il est *entrelardé !*

GUSTAVE MATHIEU. — Tais-toi, Dinochau, tu n'es pas des *nostres !*

ÉDOUARD DINOCHAU. — Avec cela que vous êtes fameux, aujourd'hui, vous autres gens de lettres et artistes !

LE PETIT RAGEUR. — Oh ! pour cela c'est vrai, aujourd'hui il ne se produit réellement rien de remarquable, surtout au théâtre.

CH. MONSELET, *pinçant sa lèvre.* — Mais d'Ennery, cependant ?



LE PETIT RAGEUR. — Un homme habile ! Depuis six ans, il a trouvé le moyen de se faire jouer le même drame dans différents décors. C'est ainsi qu'il démontre qu'il est moins joué que les autres.

TOURNIQUET. — Tout cela, c'est bien triste !

Air : *T'en souviens-tu.*

Elle n'est plus, l'époque littéraire !
L'art, de nos jours, se cache tout meurtri,
Où donc es-tu, Corneille? et toi, Molière?
On ne voit plus partout que d'Ennery!
Reviens, Hugo, reviens montrer l'exemple;
Le goût est mort... Viens le ressusciter
Oui viens chasser tous ces marchands du temple } (*Bis*)
Que jamais l'art n'aurait dû déserter. }

CH. MONSELET. — Une simple question : de quoi vivront les dramaturges des boulevards pendant cet hiver, puisque d'Ennery a une pièce dans chaque théâtre de drame : Porte-Saint-Martin, Ambigu, Cirque, Gaîté?...

G. MATHIEU. — Ces gens-là n'ont point besoin de vivre ; ce ne sont point des lettrés.

TOURNIQUET. — Bah ! ils sont gourmands. Tenez, je parie que d'Ennery n'est pas encore satisfait !...

UNE VOIX DANS LA RUE

Air de la *Grâce de Dieu.*

Ayez pitié d'un pauvre maire
Qui va commencer sa saison
Avec *Valentin' Darmentière*
Et puis le *Lac de Glenaston* !
Le *Sacrific' d'Iphigénie*
Comme la *Prise de Pékin*
Ont fait une route fleurie,
Mais j' voudrais que *Paillass'* s'en r'vint,

Car vraiment c'est bien peu
Pour un modeste hébreu,
Et la *Grâce de Dieu*
Morbleu !
Fait bien d'entrer en jeu,
Mon Dieu !
Merci ! merci mon Dieu !

(Tous les convives jettent des bouts de ficelles dans la rue... Le chanteur les ramasse en répétant : *Merci mon Dieu!* — Tout à coup, l'on entend un aboiement, c'est le jeune V. Koning qui jappe aux mollets du chanteur, celui-ci se sauve rapidement. — L'incident n'a pas de suites).

TOURNIQUET. — Qu'est-ce que je disais?

ÉDOUARD DINOCHAU.—Qu'est-ce qui a demandé du pomard pour faire avaler cela ? (*Grand silence.*) Ah! tant pis! elle est débouchée ! Donnez des verres; c'est moi qui l'offre !

CH. MONSELET. — Le fait est qu'aujourd'hui l'on ne fait plus de pièces artistiques. Les drames se font pour les décors, les comédies pour les mollets.

Air : *Ton ton, ton taine, ton ton*

C'est sur la danse que l'on fonde
Le succès du *Pied de mouton*,
Ton ton, ton taine, ton ton.
Ce fut pour voir le fond de l'onde
Qu'on fit le *Lac de Glenaston*,
Ton ton, ton taine, ton ton.

De Pékin on a fait la *Prise*
Dans cette unique intention,
Ton ton, ton taine, ton ton.
De voir des glaces de Venise
Reflétant des femm's de carton,
Ton ton, ton taine, ton ton.

LE PETIT RAGEUR. — Et les théâtres ont beau faire de magnifiques décors, les auteurs sont encore obligés de s'accoupler pour produire quelque chose de passable. La collaboration est à l'ordre du jour.

CH. MONSELET. — Et où est le mal?... Dites-nous donc un peu la liste de ces mariages littéraires?

ÉDOUARD DINOCHAU. — Avec tout cela, on ne boit pas !

F. DESNOYERS. — Silence, cabaretier!

LE PETIT RAGEUR. — J'en ai fait une chanson, la voici :

Air de *Malbrough*

Sur des airs populaires
Ereintons, éreintons nos confrères
Des hymens littéraires
Chantons le gai refrain !
Labiche avec *Martin*
Se sont donné la main.

Pour faire des affaires
Ereintons, éreintons nos confrères)
Deux faiseurs peu vulgaires
Se *collent* à leur tour,
Siraudin, Delacour,
Les dieux du calembour!

Puis, sans préliminaires
Ereintons, éreintons nos confrères),
Se passant de notaires,
Thiboust a pris *Grangé.*
Je n'eus jamais songé
Qu'il eût ainsi changé.

Aux anciennes barrières,
(Ereintons, éreintons nos confrères),
On voit deux réfractaires
Qui sont assez connus.
C'est *Brisebarre* et *Nus.*
Qu'ils soient les bienvenus

Dans les œuvres légères
Ereintons, éreintons nos confrères),
Paroliers sincères,
Ici je nommerai
J. Barbier et *Carré,*
Et puis je me tairai.

Car les vocabulaires
(Ereintons, éreintons nos confrères
M'ont de rimes en *aires*
Amplement saturé

CH. MONSELET. — Eh vous en oubliez beaucoup : Duvert et Lausanne, Devicque et Crisafulli, Dumanoir et Clairville, Blum et Flan, About et Sarcey... il n'en manque pas :

Air : *Dans les gardes françaises*

Dans la loi naturelle
Cet accord est béni :
Le mâle et la femelle
Font ensemble leur nid (1).
Créer seul est un rêve
Rarement triomphant :
Adam jamais sans Ève
N'aurait produit d'enfant !

LE PETIT RAGEUR. — Mais vous-même, Monselet, vous collaborez peu.

CH. MONSELET. — C'est vrai ! Je ne collabore pas du tout, et je produis peu, mais j'aime mieux cela... au moins, quand je vois réussir un de mes rejetons, je suis sûr d'en être seul le père.

(Entrée de clients sérieux, mais muets.)

ÉDOUARD DINOCHAU, *à Monselet.* — Reculez-vous, Monselet, il n'y a pas de place de ce côté et voici des clients sérieux.

CH. MONSELET. — Non, non ! je suis bien là !

ÉDOUARD DINOCHAU. — Mais il y a une place près de vous.

CH. MONSELET. — Oui... mais personne ne la prendra, — ni moi, ni d'autres !

(1) Le *d* est mis là pour l'orthographe et non pour la rime.

Air : *Hier en voyant une hirondelle* (paroles de H. Mürger, musique de Vernet).

Pauvre Mürger! C'était ta place,
Hélas! nous ne te verrons plus;
Mais rien dans notre cœur n'efface
Les amis qui sont disparus!
Moi, j'entendis son cri suprême :
« Pas de musique, pas de bruit!
» Tout s'efface, pas de bohême!
» Au revoir! adieu! l'aube luit! »

ÉDOUARD DINOCHAU. — Tu as raison... On se serrera un peu plus, et la place étant réservée, on croira qu'il n'est pas venu... on oubliera qu'il est mort.

CH. MONSELET. — On ne peut plus l'oublier! Déjà on insulte sa tombe. Sa tombe qui n'est pas encore à lui... Quelques jours nous séparent de ce triste anniversaire! Soyons tous présents, mes amis, — Mürger est un des martyrs littéraires de notre époque. — Pauvre, il a eu la lutte; homme de talent, il a eu l'envie; vivant, il a eu toutes les peines du monde: peines de cœur, peines d'argent, découragements, espérances déçues, en un mot il a souffert; mort, on lui discute sa vie entière : ceux qui l'ont fait dieu brisent sa statue, l'amitié seule lui érige un tombeau !...

Air : *Je vous le dis en vérité.*

Figaro le premier s'avance,
Et, pour se faire pardonner
Plus d'une bonne médisance,
Se charge du dernier loyer!
Sous cette tombe qu'a sculptée
Le ciseau d'un sincère ami (1),
Et que notre cœur a votée,
Repose en paix, cher endormi

(1) AIMÉ MILLET, chevalier de la Légion d'honneur.—On se rappelle sans doute le résultat de la souscription : boursiers, gens de lettres, lecteurs, pauvres et riches, tout le monde voulut apporter sa pierre à ce tombeau. M. Millet s'est fait l'écho de tant de sympathies en faisant pour notre ami un véritable chef-d'œuvre de goût, de simplicité et de poésie.

Dinochau! — Donnez-nous de votre meilleur vin! — Des verres à tous, même à l'absent!... Buvons à la mémoire de Mürger! — Que son verre soit plein comme s'il devait le boire! — Ce sera la part du bon Dieu! et cela



portera bonheur au premier pauvre qui passera! — A la mémoire de Mürger! A sa vie! A sa mort! A ses œuvres!

(Toast.)

Scène II

LES MÊMES, L'OMBRE DE MURGER

A cette apparition un silence profond règne dans la salle, les convives n'osent boire.

L'OMBRE

Où suis-je? Quel est ce silence?
Pourquoi n'entendre plus le bruit
Du bal où ma maîtresse danse?
Comme il fait froid! comme il fait nuit

Ah! je sais!... mon propriétaire
A qui je devais un loyer
M'a forcé de quitter la terre,
Car je ne pouvais le payer!

Mais j'ai trouvé mon domicile
Dans le pays du souvenir!
Viens, *Mimi*, viens, ton cœur docile
A mon cœur peut encore s'unir!
Souviens-toi de nos amourettes
Du temps passé! — C'était si beau.
Viens! Si tu veux des violettes,
J'en cueillerai sur mon tombeau!

Voici *Musette!* l'infidèle!
Je te reconnais, c'est bien toi!
Mais non! — *Musette n'est plus elle*
Hélas! et *je ne suis plus moi!*
Mais toi, *Francine*, viens, frileuse!
Si tes mains sont froides, mon Dieu,
Je te ferai, mon amoureuse,
Un manchon de baisers de feu!

Ah! vous fuyez! Quoi! chères ombres,
J'ai donc troublé votre sommeil!
Pourtant c'était dans les nuits sombres
Que nos cœurs étaient en éveil...
Venez boire, ombres taciturnes,
Avec le pauvre délaissé :
Pour coupe nous aurons nos urnes
Et pour champagne le passé!

Venez toutes! Viens, toi, *Marie*
Tu retrouveras *Olivier*.
Notre âme était endolorie
Dans notre rendez-vous dernier!
Petite *Rose*, ô ma grisette!
Je suis l'*Armand* qui t'adora ;
Viens sans chapeau, viens sans toilette
Madame Olympe n'est pas là!

Et toi, petite guitariste,
Qui chantais à l'estaminet,
Je suis devenu coloriste
En faisant sauter ton bonnet !
Viens, *Chéchina*, charmant modèle,
Comme au temps qui n'existe plus,
René retrouvera, ma belle,
La clef des Paradis perdus!

Venez toutes!... Pauvre *Christine*,
Lucien t'appelle sous cet if ;
Et toi, délicate *Adeline*,
Lazare est là, triste et pensif!
Mariette, c'est moi, c'est *Claude!*
Camille, *Théodore* est là...
Et sous les sapins l'Amour rôde...
Oh! la belle nuit que voilà!

L'ombre s'éloigne lentement, — les convives sont très émus. — Un joueur d'orgue, dans la rue, joue l'air des *Bohémiens de Paris.*)

CINQUIÈME TABLEAU

LE CASINO CADET

Bal de nuit, il est deux heures du matin; le bal est dans toute sa splendeur, l'orchestre joue les plus brillants quadrilles. — Peu à peu, sans qu'aucun des danseurs puisse s'en apercevoir, les portraits en pied qui se trouvent le long des murs sortent de leurs cadres, et les femmes qu'ils représentent se mêlent avec les danseurs, bientôt autour de ces personnages invisibles se groupent d'autres ombres de l'époque : marquis, gentilshommes, petits abbés, etc. Ces deux sociétés, celle du dix-huitième siècle et celle du dix-neuvième, se coudoient sans se confondre et sont invisibles l'une pour l'autre. Tourniquet qui, en sortant de chez Dinochau est venu passer quelques heures dans ce bal, erre çà et là en prenant des notes.

Scène I

Mme DE TENCIN, Mme DE GENLIS, Mme DESHOULIÈRES, Mlle. DUCHESNOIS, RACHEL, Mme DE GIRARDIN, LA MAUPIN, LA GUIMARD, LA SALLÉ, LA CLAIRON, Mlle DE SCUDÉRY, Mme DE STAEL. — RIGOLBOCHE, ALICE LA PROVENÇALE, FINETTE LA CRÉOLE, ROSALBA. — *Personnages muets* : TOURNIQUET, LE CHEVALIER DESTOUCHES, JULES JANIN, PELLISSON. — PETITS ABBÉS, GENTILHOMMES, VIEILLARDS, DANSEURS, ETC., ETC.

MADAME DE TENCIN, *au chevalier Destouches*

Venez donc, chevalier, laissez ces péronnelles!
Çà, voyons, votre bras, de grâce... je le veux!

MADAME DE GENLIS, *retenant un petit abbé.*

Ne vous envolez pas, beau coureur de ruelles!

MADAME DESHOULIÈRES, *seule et sentimentale.*

Moutons! petits moutons, que vous êtes heureux



RIGOLBOCHE, *exécutant son fameux pas.*

Air : *Du Tra.*

Moi je suis Rigolboche,
Une célébrité!
J'adore la bamboche
Et la volu-peté!
Mais j'aime mieux la danse
Avec des pieds de né...
Vive l'*Indépendance*
Et mon ami *Mané*!
Moquons-nous d'ça
Tra la la la!
Malgré tout ce qu'on dira
amais rien ne surpassera
Ce cancan-là!



LA DUCHESNOIS, *apercevant quelques vieillards.*

J'aperçois mes flatteurs.

RACHEL, *voyant passer Jules Janin.*

J'entrevois mes couronnes!

MADAME DE GIRARDIN, *à des gens de lettres.*

Voici mes vieux amis!

LA SALLÉ, *à des gentilshommes.*

Venez, mes amoureux!

LA GUIMARD, *regardant l'orchestre.*

Les violons bientôt vont jouer des chaconnes.

MADAME DESHOULIÈRES, *encore sentimentale.*

Moutons! petits moutons que vous êtes heureux!

ALICE LA PROVENÇALE, *faisant le grand écart.*



Air : *Cocu, cocu mon père.*

C'est moi qui suis Alice ;
Je ne suis pas novice,
Et fais le grand écart
Aussi bien que Chicard!

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY, *à Pellisson.*

Ah! mon cher Pellisson, sur le fleuve du Tendre,
Dans la nef du Désir embarquons nous tous deux!

MADAME DE STAEL, *se dissimulant derrière une colonne.*

L'Empereur, en ces lieux, ne saurait me surprendre!

MADAME DESHOULIÈRES, *toujours sentimentale.*

Moutons! petits moutons, que vous êtes heureux!

FINETTE LA CRÉOLE, *dansant les bras en l'air.*



Air : *Messieurs les étudiants.*

Que l'on fasse la cour
A la belle Finette,
Grande dame le jour,
Le soir plus que lorette !
Toujours (*ter*)
Sans cœur et sans amour !
Et youp ! youp ! youp ! tra la la la la ! (4 *fois*)

LA MAUPIN, *à la Clairon.*

Tu sais que dans le sang, moi je lave une injure,
Si tu prends mes amants...

LA CLAIRON, *dédaigneusement.*

Bah ! je me moque d'eux.
Le margrave d'Anspach me suffit, je t'assure !

MADAME DESHOULIÈRES, *plus que jamais sentimentale.*

Moutons ! petits moutons, que vous êtes heureux !

ROSALBA, *faisant la roue.*



Air : *Refrain des P'tits Agneaux.*

Ohé! mon p'tit Arban!
Qu' ton piston pistonne!
Dans cet établiss'ment
Il faut qu'il résonne!
Comme jadis au Prado
J' danse avec furie,
Arrièr' la galerie!
Viv' le Casino!

(*La danse continue.*)

Scène II

LES MÊMES, CELLARIUS, LABORDE, MARKOWSKI

(*Ils se promènent tristes et abattus.*)

LABORDE. — Qu'est-ce que je vais faire de ma maison de 120,000 francs, maintenant que je ne puis plus donner des

bals de nuit?... J'ai envie de la proposer à Arban pour en faire un *Casino aîné*, avec le *cadet*, ça lui en ferait deux.

CELLARIUS. — Ruiné... je suis ruiné... c'est à se brûler la cervelle... Les caboulots ont réclamé, sans doute, c'est ce qui nous vaut cela.

MARKOWSKI. — Pôfre Pologne! du seras tonc tuchurs obrimée!... che n'ai plus maintenant qu'à me faire modiste, ch'aurai certainement une clientèle choisie...

ALICE LA PROVENÇALE. — Tè! Qu'est-ce que tu as donc, mon petit Marko, tu as une larme dans les paupières?

MARKOWSKI. — Chi ni pouis plus vi faire danser après minuit!

ALICE LA PROVENÇALE. — Eh bien, nous irons chez Cellarius ..

CELLARIUS. — Ni moi non plus, ma fille, je ne puis plus rien... après minuit.

ALICE LA PROVENÇALE. — Tè! mes enfants! consolez-vous! Alice la Provençale trouvera bien à se caser... Et Laborde donc!

LABORDE. — Hélas! je suis comme eux!

ALICE LA PROVENÇALE. — Ah! Pécaïre! Mon pauvre Markowski, je te plains de tout mon cœur!

RIGOLBOCHE, ROSALBA ET FINETTE, *arrivant*. — Ah! mon pauvre Markowski!

(*Elles pleurent sur le gilet blanc de Markowski.*)

Scène III

LES MÊMES, LE JARDIN D'ACCLIMATATION (1)

LE JARDIN D'ACCLIMATATION. — Qu'est-ce c'est? des larmes

(1) Comme ce *Jardin*, qui vient dans un *Bal*, est bien Revue moderne.

au milieu d'une fête! Allons, allons mes petites gazelles séchez vos beaux yeux et contez-moi votre peine...

ALICE LA PROVENÇALE. — Sans asile!

ROSALBA. — Sur le pavé!

RIGOLBOCHE. — Dans le macadam, jusqu'au cou, quoi!

LE JARDIN D'ACCLIMATATION. — Eh bien, mes petites biches, vous n'avez donc pas songé à moi?

TOUTES. — Vous, qui êtes vous!

LE JARDIN D'ACCLIMATATION. — L'ami de la nature!

Air : *La bonne aventure, ô gué !*

J'ai le plus beau des jardins,
Certes je m'en flatte!
Gazelles, biches et daims,
Je les acclimate!

RIGOLBOCHE, ROSALBA, FINETTE et ALICE

N'allez pas nous rejeter,
Il faut nous acclimater!

LE JARDIN D'ACCLIMATATION

La chose m'épate
O gué!
Oui, cela m'épate!

Vrai je ne m'attendais pas à cela! mais puisque vous acceptez, je vous mettrai dans la section des rongeurs! C'est à côté de la cage des lions! En route!

TOUTES. — En route pour le Jardin d'acclimatation!

(Elles sortent avec le Jardin d'acclimatation; peu à peu la salle se vide, les danseurs sortent et les ombres viennent se replacer dans leurs cadres. On voit dans le lointain le caissier se frotter les mains Il vient de compter sa recette. Tourniquet qui, pendant le bal s'est endormi, rêve le tableau suivant (1).

(1) Comme c'est habilement amené. (*Note de l'auteur.*)

SIXIÈME TABLEAU

LES BANQUES DU RHIN

(*Le rêve de Tourniquet.*)

Le théâtre représente un salon de jeu dans une ville d'eaux, sur les bords du Rhin.

SCÈNE UNIQUE

LES BANQUES DE WIESBADEN, BADE ET HOMBOURG. — CROCOR. — PUIS NOTRE-DAME DE COMPOSTELLE.

Air : de *Saltarello.*

CHŒUR DES BANQUES

Serrons nos rangs; qu'on se soutienne !
Ecartons de nous les veinards...
Taillez, croupiers, et que la veine
Demeure sous vos étendards !
Quel est cet homme à tête brune
Qui nous attaque de sang-froid?
Il va nous laisser sa fortune;
Mais non!... il gagne, sur ma foi !

LA BANQUE DE BADE, *commençant à sauter*

Je ne sais pas ce qui se passe,
Mais je ressens un tremblement.
Je ne puis plus rester en place;
Oui... je saute!... c'est évident

LA BANQUE DE WIESBADEN, *s'agitant fébrilement*

Et moi, je suis tout inquiète;
Assise je ne puis rester...
J'éprouve un affreux mal de tête...
On dirait que je vais sauter !...

LA BANQUE DE HOMBOURG, *sautant coup sur coup*

Et moi, je saute, saute, saute!
Jamais ainsi je n'ai sauté!
Ce petit Espagnol, mon hôte,
Me secoue avec volupté!

CROCOR, *fièrement*

Croyez-vous donc, banques fatales,
Qu'on pourra nous ruiner encor?
Nous avons le fil des dédales
Où vous engloutissez notre or!
Moi, Caramba! je crois utile
D'abolir tous les jeux du Rhin,
Et mon *maximum des six mille*
Sert heureusement mon dessein!

(*A ce moment Crocor chancelle.*)

LA BANQUE DE BADE, *plus calme*

Cet intrus me met en colère!...
Tiens! me voici bien plus d'aplomb!
Je me sens un peu moins légère:
L'or revient... plus lourd que du plomb!

LA BANQUE DE WIESBADEN, *tout à fait remise*

Bah! c'était une fausse alerte!
Si je n'ai rien pris à Crocor,
Du moins je n'ai pas eu de perte,
Un autre apportera de l'or.

LA BANQUE DE HOMBOURG, *ne sautant plus*

La crise n'est pas formidable,
J'ai les reins sûrs, — on le sait bien! —
Je croyais Crocor plus capable...
... Mais il ne possède plus rien!

CROCOR, *commençant à s'agiter*

Caramba ! quel est ce vertige !
Où disparaît chaque florin ?
Je vais perdre tout le prestige
Que j'avais sur les bords du Rhin.

(*Il se met à genoux.*)

Notre-Dame de Compostelle,
Soutenez-moi !... je fais le vœu
De vous entourer de dentelle
Si vous pariez dans mon jeu !

NOTRE-DAME DE COMPOSTELLE, *apparaissant*

Jadis, j'ai protégé tes chances,
Tu m'as dit : « Je ne jouerai plus ! »
Puis voilà que tu recommences...
Tes efforts seront superflus !

(*Elle disparaît.*)

CROCOR, *avec rage*

Eh bien ! que l'Enfer me protége !
Vœux superflus ! Triste réveil !
Ma bourse fond comme la neige
Aux premiers rayons du soleil !

(*Sautant vivement.*)

Je saute, saute, saute, saute,
Je saute au point d'être essoufflé,
Ma rate gonfle !... — quelle faute ! —
Que de trésors on m'a soufflé !
Tapis vert, tu m'es infidèle !
Tiers et tout reviens vivement !
Pourquoi, *série*, es-tu rebelle ?
Noire ! — c'est moi ton fol amant !
Adieu ma veine, adieu ma gloire !
Adieu mes beaux plaisirs d'été !
Qu'ai-je à faire ?... sinon de boire
L'onde oublieuse du Léthé !

CHOEUR DES BANQUES, *sautant*

l a sauté, le camarade !
Sautons toutes, mais de plaisir !
Nous croyons qu'il est bien malade...

CROCOR, *d'une voix sinistre*

Dans un an, je vais revenir !

(Effroi général. — Les banques cessent leur danse et se rapprochent.)

CHOEUR DES BANQUES

Serrons nos rangs, qu'on se soutienne !
Ecartons de nous les veinards...
Taillez, croupiers ! et que la veine
Demeure sous vos étendards !

(Les banques se serrent l'une contre l'autre, Crocor les passe fièrement en revue, les croupiers battent aux champs. — Tableau.)

SEPTIÈME TABLEAU

—

JUD ET JUNIUS

Le théâtre représente le boulevard Montmartre à trois heures du matin. — Les becs de gaz sont allumés. — Dans l'ombre, on voit errer des personnages mystérieux. — Les balayeurs font la toilette du macadam. — Tourniquet, qui s'est déguisé en balayeur, ne perd pas un mot des scènes suivantes.

Scène Ire.

LES BALAYEURS

CHŒUR DE BALAYEURS



Air : *Larifla, fla fla.*

Balayer le boul'vard
A trois heur's du matin,
Pour ne pas s' lever tard
V'là le meilleur moyen!
  Balayons! yon, yon (*sexter*).

(Les balayeurs s'éloignent)

Scène II

JUD, *sortant d'une colonne-affiche*, JUNIUS, *caché sous une porte-cochère*.

JUD. — Personne encore! Oh! quel métier!

JUNIUS. — Et rien! rien! pas de nouvelles!

JUD. — Que faire?

JUNIUS. — Qu'écrire?

JUD. — Je suis condamné à mort! impossible de me montrer.

JUNIUS. — On ne me trouve pas si fort que cela, impossible de quitter mon incognito.

JUD. — O l'avenir !

JUNIUS. — O la gloire !

JUD

Air : *Mon galoubet.*

En chemin d' fer ! (*bis*)
Je ne manquais pas de ressource,
En chemin d' fer ! (*bis*)
J'étais aussi libre que l'air.
Maintenant, j'ai fini ma course ;
Je ne détourne plus de bourse...
En chemin d' fer ! (*quater*)

JUNIUS

Fair' mon chemin (*bis*)
Telle était ma seule espérance,
Fair' mon chemin (*bis*
Cela du jour au lendemain !
Mais tombé dès que je commence,
Je m' tromp' si dans l' *Figaro* j' pense
Fair' mon chemin ! (*quater*)

(*Junius rentre sous sa porte-cochère.*)

Scène III

LES MÊMES, PONSON DU TERRAIL, *entrant mystérieusement.*

JUD. — Quelqu'un ! C'est peut-être un gendarme !

JUNIUS, *à part.* — Un inconnu !... Va-t-il me fournir une nouvelle ?

JUD, *à Ponson.* — Je te connais, tu es Ponson ! Je t'attendais !

PONSON. — Je suis Ponson! mais toi tu es Jud, et je te cherche!

Scène IV

LES MÊMES, PAUL BOCAGE, *apparaissant tout à coup*

PAUL BOCAGE. — C'est bien! Je sais vos noms et vous ignorez le mien! donc je suis plus fort que vous!

Scène V

LES MÊMES, GUSTAVE AIMARD

GUSTAVE AIMARD — Oui, mais tu n'es pas plus fort que moi!

JUD. — Ciel! un Indien!... un concurrent peut-être?

GUSTAVE AIMARD.— Non! je n'opère qu'en Amérique! Mais maintenant qu'on s'y tue pour tout de bon, j'ai envie de changer de pays. Comme les nègres fugitifs, me voici romancier marron...

PAUL BOCAGE. —Romancier marron d'Inde!

GUSTAVE AIMARD. — Un mauvais mot!... Oh!.. Enfin, ne soyons pas *puritain*! Pour terminer et conclure, c'est à Jud que je viens demander des situations.

PONSON. —Comme moi!

GUSTAVE AIMARD. — Comme moi!

Scène VI

LES MÊMES, PAUL FÉVAL

PAUL FÉVAL. — Comme moi aussi! moi Féval! Féval

le Breton! m'oublieras-tu? Jud, souviens-toi des *Mystères de Londres*!

PAUL BOCAGE. — Souviens-toi des *Puritains de Paris!*

PONSON DU TERRAIL. — Souviens-toi des *Drames de Paris!*

GUSTAVE AIMARD. — Souviens-toi de *Balle franche!*

Scène VII

Les Mêmes, ALEXANDRE DUMAS

ALEXANDRE DUMAS. — Souviens-toi des *Mohicans de Paris!*

JUD. — Ah! perdu! perdu!... qu'on me conduise à l'échafaud! Jamais je ne pourrai alimenter tant de romanciers.

Air : *Complainte du Juif-Errant*

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus désolant
Que le sort léthifère
Du pauvre Jud errant,
Forcé de tuer beaucoup
Pour conserver son cou!

A la littérature
Il fournit chaque soir
Drames d'après nature,
Coups d' couteau, coups d' rasoir!
Les coups d' pied, les coups d' poing
Font qu'on ne le coup' point!

Il tue, il vole, il pille,
C'est un franc assassin!

N'a-t-il pas un' famille
Qui lui demand' du pain,
Et des littérateurs
Qui vivent de ses sueurs !

Ponson, Féval, Boca e,
Aimard et vous Dumas,
Je n' manque pas de courage,
Mais n' me tourmentez pas...
Si l'on veut *s'ostiner*
Je vais m'assassiner !

Ponson, Féval, Bocage, Aimard et Dumas le supplient à genoux de ne pas attenter à ses jours dans l'intérêt de l'art. On entend un éclat de rire satanique.

BOCAGE. — Qu'est-ce à dire ?

AIMARD. — C'est un appel dans la Savanne.

PONSON DU TERRAIL. — Si c'était Junius ?

JUNIUS, *apparaissant.* — Oui ! c'est Junius ! C'est lui-même qui va dévoiler vos turpitudes, qui dira au monde entier la source où va puiser votre imagination. Ah ! vous n'avez pas assez de la *Gazette des Tribunaux !* Attendez, corrupteurs de l'esprit public, je vais vous écraser sous le talon... de ma plume.

DUMAS, *inspiré.* — Jud ! Jud ! Tue-le, ça nous fera un feuilleton !

TOUS. — Oui ! oui ! A mort le Junius !

JUNIUS. — Soit ! Qu'il me tue... mais personne ne saura mon nom !

TOUS. — Jud ! Jud ! tue-le !

JUNIUS. — Qu'il me tue ! Mais de ma cendre renaîtront un tas de petits Junius qui vous tailleront des croupières !

TOUS. — Jud ! Jud ! tue-le !

(Jud tue Junius. — A ce moment, le boulevard se remplit d'ombres qui se rapprochent peu à peu.)



Scène VIII

LES MÊMES. — LES FAUX JUNIUS

CHŒUR DE FAUX JUNIUS

Air : *On va lui percer le flanc.*

Jud vient de percer son flanc !
V'li ! v'lan !
Brusquement
Mais élégamment !
Pour le venger promptement
Nous accourons en masse !
Quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Nous tiendrons bien sa place.

Et cinglerons carrément
V'li ! v'lan !
Rantamplan !
Tire lir, ramplan !
Le feuilleton endormant
Et le roman stupide !
A bas la phrase vide !
L'alinéa cupide !

Nous pardonnerons pourtant
V'li ! v'lan !
Rantamplan !
Tire lir, ramplan !
A l'auteur intéressant
Et qui n'est pas vulgaire !
Tâchez donc de nous plaire
Le tout est de bien faire

Ou sans cela rudement
V'li ! v'lan,
Rantamplan !
Tire tir, ramplan !
Nous pourrons facilement
Vous flanquer tous à terre !

Les Romanciers effrayés reculent devant la foule de *faux Junius* et se sauvent en emmenant *Jud.* — Les *faux Junius* ramassent le cadavre de *Junius* et l'emportent. — On aperçoit dans le lointain *Ch. Baudelaire* étudiant une charogne. — *Philoxène Boyer* aboyant à la lune, et *Champfleury* ramassant des pots cassés ; les balayeurs repassent et chantent leur chœur. — Tourniquet les quitte et va se coucher.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

—

HUITIÈME TABLEAU

UNE CALÈCHE A L'HEURE

Le théâtre représente la gare du chemin de fer d'Orléans à l'arrivée du train de huit heures. — Voitures, calèches, omnibus, voyageurs.

NOTA. — On va voir dans ce tableau le personnage de Bézuchon qui servira de compère et donnera la réplique à Tourniquet. — Moyen ingénieux pour ranimer l'action qui commence à s'affaiblir.

Scène première

TOURNIQUET. — Comme moyen, je crois que c'est ingénieux ! Oui, si je puis mettre la main sur ce brigand de Jud qui m'a échappé l'autre soir, je suis sûr d'avoir énormément de renseignements. Je connais ses appétits, les affaires en ville ne lui vont pas, il a la manie des chemins de fer, — il trouve que cela va plus vite !... Bon, voici l'arrivée du train, guettons !

Scène II

TOURNIQUET, BÉZUCHON, VOYAGEURS.

TOURNIQUET, *suivant Bézuchon.* — Je le tiens !... c'est bien lui : la cicatrice est au grand complet ! Attends, attends, mon bonhomme, tu vas voir !

(Bézuchon monte dans une calèche, Tourniquet y monte de l'autre côté.)

BÉZUCHON. — Ah ! pardon, monsieur, vous aviez retenu cette voiture ?

TOURNIQUET. — Oui, monsieur; mais cela ne fait rien, je vous en prie, montez avec moi, nous ferons route ensemble, toutes les autres voitures sont prises.

BÉZUCHON. — Je craindrais d'être indiscret...

TOURNIQUET, *à part.* — Fadasse, va ! (*Haut.*) Du tout, du tout ! Où allez-vous ?

BÉZUCHON. — Mon Dieu ! je n'ai pas d'hôtel... le premier venu, pourvu qu'il soit au centre...

TOURNIQUET. — Permettez-moi de vous guider. Cocher ! à l'heure ! Suivez les quais.

(La voiture roule sur place. — Au fond du théâtre un panorama se déroule.)

BÉZUCHON. — Comme Paris se métamorphose ! De tous côtés des démolitions et des constructions nouvelles !

TOURNIQUET. — Si vous voulez, nous visiterons tout cela ! tenez, voilà le boulevard Saint-Germain, cocher ! prenez par là et redescendez par le boulevard Sébastopol !

(La voiture roule... On passe devant la fontaine Saint-Michel)

BÉZUCHON. — Qu'est-ce que cela ?

TOURNIQUET. — La fontaine Saint-Michel.

BÉZUCHON. — Ah !

Air : *de Mazaniello*

Cette fontaine est magnifique,
Saint Michel doit être enchanté !
Cette architecture aquatique
Est élégante en vérité !

TOURNIQUET

De juger, je me sens capable,
Aussi, monsieur, croyez-moi bien :
Saint Michel ne vaut pas le Diable }
Et ce Diable-là ne vaut rien ! } *Bis.*

BÉZUCHON. — C'est fâcheux !

(On arrive sur la place du Châtelet, où se construisent les nouveaux théâtres : le Cirque-Impérial et le Théâtre-Lyrique.)

BÉZUCHON

Air : *de l'Apothicaire*

Quels sont ces deux grands monuments
Dont les façades sont modernes ?

TOURNIQUET

Ce sont des théâtres charmants
Mais ayant l'air de deux casernes !

BÉZUCHON

Alors, ces théâtres, un jour
A l'art ouvriront des issues..

TOURNIQUET, *haussant les épaules*

I's ont l'air trop casernes pour } *bis.*
N'y pas jouer que des *Revues !* }

(La voiture prend par la rue de Rivoli et arrive aux magasins du Louvre. — Bézuchon, tout le long du chemin, a dit une foule de niaiseries. — A la vue des tapis et des dentelles du grand magasin de nouveautés, il tombe en extase et ne peut s'empêcher d'interroger Tourniquet.)

BÉZUCHON. — Sans doute, voici l'Exposition de l'Industrie !...

TOURNIQUET. — Du tout, cher monsieur, c'est la Maison du Louvre.

Air : *de la Sentinelle*

Ce magasin, plein d'étoffes de prix,
Des gens de goût sait attirer l'élite,
Car c'est le seul, oui, le seul dans Paris
Dont la richesse est vraiment sans limite
De l'attaquer, on tenterait en vain;
Des magasins, c'est l'unique modèle.
Il vivra toujours, c'est certain,
Il a le Louvre pour parrain
Et la France pour clientèle (*bis*) !

BÉZUCHON. — Est-ce que vous avez des actions dans la maison?

TOURNIQUET. — Moi, non ! Pourquoi cela ?

BÉZUCHON. — C'est que vous vantez pas mal cet établissement-là ! Si vous étiez journaliste, je vous dirais que vous écoulez une réclame.

(La voiture entre dans la rue de Valois-Palais-Royal.)

TOURNIQUET. — Ne dites donc pas de bêtises, nous allons passer devant un grand journal : le *Constitutionnel.*

BÉZUCHON. — Faudra-t-il saluer?

TOURNIQUET. — Du tout! et pendant que nous allons gagner le boulevard, je vais, si vous voulez, vous faire une petite physiologie des grands journaux.

BÉZUCHON. — Volontiers !

TOURNIQUET

Air : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

Les grands journaux, ces pachas de la Presse,
En ce moment changent de rédacteurs,
Et pour vous mettre au courant, je m'empresse
De vous citer les noms des mutateurs.
De Louis Véron d'abord la fantaisie
Fut de reprendre un jour le *Constitu-*

Tionnel avec cette troupe choisie
Dont le dernier troubadour est Vitu.
On ne voit plus dans ses vastes colonnes
Le Grandguillot, son fidèle cornac,
Il a laissé sa place et ses couronnes
A l'Adonis qu'on nomme Limayrac.
Pour Grandguillot il remise son style
Et son cheval au journal le *Pays* :
Œil, dent, cheveu, style, tout est utile
Lorsque l'on veut réussir à Paris.
De Saint-Victor, j'aime la pétarade,
Style brillant, vrai décor d'opéra,
Sans lui vraiment la *Presse* serait fade,
En exceptant pourtant Gaiffe et Peyrat.
Au *Siècle* on voit le gai La Bédollière,
A son banquet conduisant Ratazzi,
Puis de Biéville et d'Auriac, l'éphémère,
Suivant Havin, vaincu de Thorigny.
Le *Temps*, issu des feuilles démocrates,
Est gravement dirigé par Nefftzer.
Citons pourtant des plumes délicates
Claude Vignon, Ulbach et Jean Weber.
Dans la *Patrie* il faut que je m'égare,
Je l'aime peu, je ne puis le nier,
L'économiste appelé Delamarre
Me semble aussi naïf qu'Edouard Fournier
Pour les *Débats* j'ai l'estime classique
Qu'on a pour ceux qui savent le latin.
De Paradol j'aime le style attique,
Comme lettré j'adore assez Janin.
Pour clore enfin la liste des merveilles
Des grands journaux, citons l'*Opinion*,
Où de Sarcey se montrent les oreilles
Et de Guéroult l'active ambition.
Tous ces journaux dirigent notre France,
Les *débiner* serait de mauvais goût,
Aussi j'en dis bien moins que je n'en pense :
Je suis Français ! mon pays avant tout !

BÉZUCHON. — C'est très bien, cela ! Seulement, vous avez l'air de plaisanter.

TOURNIQUET. — Pas le moins du monde !... Ah ! cocher, arrêtez !

BEZUCHON. — Est-ce que nous sommes arrivés à l'hôtel?

TOURNIQUET. — Du tout, je descends ici cinq minutes, le temps de changer de vêtement, c'est Kerckoff qui m'habille, je ne puis pas avoir d'autre tailleur :

Air : *Nous nous marierons dimanche.*

Jamais un tailleur
Ne me fit l'honneur
D' m'habiller à ma conv'nance.
De Kerckoff pourtant
J'aime le talent,
Son habit a d' l'élégance.
Léger, bien fait,
Il est parfait,
Commode.
Seul à Paris
Il fait, je l' dis,
La mode.
Bref, le sieur Kerckoff
Est l' plus *chocnosoff*
Des tailleurs dont j' m'accommode!

BEZUCHON. — Ah! cette fois, vous ne nierez pas que c'est une réclame. Je parie qu'il vous habille pour rien, votre tailleur.

TOURNIQUET. — Du tout, mais je vois que vous avez hâte de rentrer... En route!

(La voiture suit les boulevards et s'arrête devant l'exposition Disdéri.)

Ah! pour le coup, montons dans ce musée ; vous allez y voir des merveilles.

(Ils descendent de voiture, le panorama se déroule de nouveau et montre l'exposition de Disdéri.— Tous les anciens salons du Jockey-Club sont convertis en musée photographique. — On voit le long des murs depuis des portraits grandeur naturelle, jusqu'à des épreuves lilliputiennes, tout ce que la photographie peut produire de plus curieux et de plus remarquable se trouve là — Toutes les illustrations du monde y sont représentées. — Disdéri se promène dans les salons.)

Scène III

LES MÊMES, DISDÉRI

TOURNIQUET, *après avoir promené Bézuchon dans tous les salons*. — Eh bien, que dites-vous de cela?

BÉZUCHON, *ébahi*. — C'est splendide!

TOURNIQUET

Air : *de Pandore*

Disdéri, ce grand photographe,
A là plus de cinq cents portraits,
Tous accompagnés du paraphe
De ses très illustres sujets.
Tous ici sont de la noblesse
Par leur génie ou par leur nom.

BÉZUCHON

Tourniquet, oui, je le confesse, } *bis.*
Tourniquet, vous avez raison!

TOURNIQUET. — Tenez, voici, près de l'Empereur, des princes, des ducs, des généraux, des hommes politiques, des historiens, des peintres : Ingres, Decamps, Thiers, Guizot, je ne puis vous les nommer tous. De ce côté, voici des artistes dramatiques, des chanteurs, des danseuses :

BÉZUCHON. — Ah! leurs noms?...

TOURNIQUET

Même air

Celle-ci, cher ami, s'appelle
Adélaïde Ristori,
Cette autre délicate et frêle
Est la charmante Emma Livry.
De Lagier voici la figure,
Voici Duprez, Roger, Samson...

C'est admirable! étourdissant!

BÉZUCHON

C'est très beau, cela, je vous jure, } *bis.*
Tourniquet, vous avez raison ! }

(Bézuchon reste ébahi devant le magnifique portrait en pied du général Jusuf, qui a 130 c. sur 195.)

DISDÉRI, *le photographiant.* — Ne bougeons plus !



(Quand le portrait est terminé, Tourniquet et Bézuchon sortent et remontent en voiture. — Le Panorama se déroule de nouveau et montre tour à tour : le nouvel Opéra, l'hôtel de la Paix, le boulevard Malesherbes, le bois de Vincennes, le boulevard du Prince-Eugène, le canal souterrain, etc., etc.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME

NEUVIÈME TABLEAU

LE THÉATRE DE POLIC INELLE

Le théâtre représente le jardin des Tuileries. — Au fond, dans un massif d'arbres, on voit le *Théâtre de Polichinelle.* — La scène forme la salle dudit théâtre. — Les ouvreuses pimpantes sont à leur poste et reçoivent l'argent et le public. — C'est un *jour de première!* Toute la presse est à son poste, et les directeurs des théâtres voisins ont fait retenir des places. — On va jouer l'œuvre du maëstro *Desnoyers* (*Fernand*). — L'auteur, modestement, se tient aux premières places. — Son frère, *de Biéville*, est près de lui.

Scène I

FERNAND DESNOYERS, DURANTY, DE BIÉVILLE, UNE OUVREUSE, LE JOUEUR DE VIOLON, BÉZUCHON, TOURNIQUET, PUBLIC.

FERNAND DESNOYERS.—Cette petite salle est vraiment charmante. — C'est le soleil qui dore les corniches de ces marronniers. Cela est tout simplement merveilleux.

DURANTY. — L'idée de ce théâtre m'est venue tout à coup. Je crois avoir fait quelque chose pour l'art! Si je ne réussis pas, j'espère obtenir le privilége de l'Odéon, à l'*issue* de La Rounat... comme indemnité.

DE BIÉVILLE. — Si vous y jouez des vaudevilles, pensez à moi; vous savez, je suis des bons !

DURANTY. — Je n'y manquerai pas.

L'OUVREUSE, *à un monsieur qui veut entrer.* — Mais Monsieur, il n'y a pas ici d'entrées de faveur ; on ne peut pas entrer sans payer, et puis vous êtes tout mouillé, vous allez refroidir la salle.

DURANTY. — Qu'est ce que c'est... Ah ! entrez donc, cher ami.

Scène II

LES MÊMES, LE CHALET DES ILES.

LE CHALET DES ILES, *à l'ouvreuse.* — Rappelez-vous bien mon nom :

Air : *Il pleut bergère*

J' suis le Chalet des Iles,
Un théâtre d'été.
Où le public des villes
M' laisse en tranquillité.
Ma saison est finie.
Je renais au printemps,
Pour jouer les jours de pluie,
Et non pendant l' beau temps !

DURANTY, *au Chalet des Iles.* — Et êtes-vous content ?

LE CHALET DES ILES.— Enchanté! Toute la saison, j'ai joué la même pièce : *Les Amours d'un Shah !*

DURANTY. — Un vrai succès !

LE CHALET DES ILES, *à part.* — Je n'avais pas d'autre pièce à jouer.

DURANTY. — Ah ! voici du monde...

Scène III

LES MÊMES, LE CIRQUE, L'HIPPODROME

L'OUVREUSE. — Votre nom, monsieur?

LE CIRQUE

Air de *Drin, drin.*

Je suis le Cirque, une arène éternelle,
Pour le cheval comme pour l'écuyer;
Mon personnel ne manque pas de selle,
Et tous ils ont le pied dans l'etrier.
Drin! drin!

L'OUVREUSE. — Passez. — Et vous, monsieur?

L'HIPPODROME

Même air.

Pour moi, je suis le fameux Hippodrome,
Aux chars dorés, avec suspensions;
Et mon renom, fantastique fantôme;
En prospectus, descend de mes ballons...
Drin! drin!

DURANTY. — Tenez, voici des places!

FERNAND DESNOYERS, *au Joueur de violon.* — Tu sais, ménétrier, que mon œuvre est tout simplement un chef-d'œuvre; comment comptes-tu l'accompagner sur ton instrument?

LE JOUEUR DE VIOLON. — En sourdine, monsieur, en sourdine!

FERNAND DESNOYERS. — Bien! au moins on entendra mes vers!... — Mais, malheureux, tu n'as qu'une seule corde à ton violon!

LE JOUEUR DE VIOLON. — Ça ne fait rien, monsieur, c'est la bonne!

DURANTY. — Ah! voici la critique!

Scène IV

LES MÊMES, FIORENTINO, J. JANIN, DE SAINT-VICTOR, THÉOPHILE GAUTIER, SARCEY, ULBACH, Ed. FOURNIER. *Sur le théâtre des Marionnettes :* POLICHINELLE, LA MÈRE GIGOGNE. ACTEURS.

SARCEY, *se grattant le haut de l'oreille* A BOUT *de bras,* — About n'a pu m'accompagner ; je ne vais rien comprendre à tout cela.

J. JANIN, *à Duranty.* — *Sine parvulos ad te venire.*

DE SAINT-VICTOR. — Le *mirifisme* de ce théâtre envahit tout mon être.

ULBACH. — Asseyons-nous !

ED. FOURNIER. — J'allais ledi e !

TH. GAUTIER. — Il est fâcheux qu'on ne joue pas ici une pièce de Sardou, notre *re*Molière !

(Le joueur de violon racle sa corde unique, le rideau se lève : pendant dix minutes on n'entend que des coups de bâton. Enfin on peut ouïr la scène suivante.)

POLICHINELLE

« Eh voici la maman Gigogne ! Engageons-la.
» Je te fais actri e.

LA MÈRE GIGOGNE

Ouais ! pourquoi faire, cela ?

POLICHINELLE

» Pour amuser les gens, parbleu ! Sur mon théâtre
» Tu vas enfin sortir du charbon de ton âtre !

» Tu seras au niveau de Suzanne Lagier (1)!
» Tu feras connaissance avec Emile Augier,
» Dumas fils et Feuillet (2)! Comme ce sera drôle!
» Je vais prier Ponsard de te donner un rôle (3)
» Mais pour mériter tant d'honneurs ébouriffants,
» Que sais tu faire, dis?

LA MÈRE GIGOGNE

Des enfants!

POLICHINELLE

Des enfants!! (4) »

(La mère Gigogne pond une masse de marmots, que Polichinelle engage au fur et à mesure d'un coup de bâton. — A l'apparition de chacun d'eux. Duranty, dans la salle, les appelle par leur nom sur l'air joué par le violon monocorde.)

DURANTY

Air : *C'est l'amour, l'amour.*

Ah! y en a, y en a, y en a,
Voilà
Des listes
D'artistes!
Et qui voudra
Choisira
L'artiste
Qui plaira!

Voici *Samson*, lequel nazille;
Monrose, un vrai marron sculpté
Brohan, l'esprit qui s'est fait fille
Dubois : maigreur, grâce et beauté.

(1) Comme grosseur.
(2) Je ne crois pas!
(3) Quelle occasion!
(4) Ces vers sont extraits du Prologue d'ouverture fait par Fernand Desnoyers pour le théâtre des Marionnettes.

Beauvallet — la voix forte!
Rousseil — un cou, des os;
Thuillier — qui fait la morte,
Tisserant — le gros dos!

Ah! y en a, y en a, etc., etc.

Regardez *Kime* qui bredouille
Dieudonné, le dieu de Meilhac,
Lesueur, dont l'organe se rouille,
Ferville, au nez plein de tabac
Permettez que je voie
Delaporte, maillot
Qui contient dans sa soie
La Vénus de Milo!

Ah! y en a, y en a, etc., etc.



Voyez *Numa*, le monotone
Félix qui vous dit : Sapristi.
Pierson et sa blonde couronne,
Febvre, un garçon pas mal bâti,
Fargueil, perle brillante,
Talent toujours nouveau.
Beau qui joliment chante
Les airs de Mario (1)!

Ah! y en a, y en a, etc., etc.

Sans détailler chaque théâtre,
Regardons passer par ici
Arnal, qu'un public idolâtre
Veut oujours voir *Passé minuit*

(1) Où, ô Uchard! huchera-t-on ton nom?

Schneider la provocante
le jeune *Brasseur*
Qui danse, parle, chante
Comme quatorze acteurs.

Ah ! y a, y en a, etc., etc.



Voyez *Lagier* ; — La *Tour de Nesle*
Déguisée en simple Chonchon
Bache, ce grand fantôme grêle,
Aux jambes en tire-bouchon,
Dumaine est là qui vibre
Jenneval qui rugit,
Hyacinthe en équilibre
Sur son nez qui rougit.



Ah ! y en a, y en a, etc., etc.

Voici *Raynard* qui, dans sa bosse,
Met son esprit de bon aloi
Omer à la face féroce;
Cette fontaine, c'est *Miroy*;



Déjazet l'immortelle
Vient chantant son couplet;
Sa jeunesse éternelle
Toujours captive et plaît.

Ah! y en a, y en a, etc., etc.

Pour terminer, voici derrière
Paulin Ménier, ce grand chercheur,
Le toujours jeune *Laferrière*,
Un élégant et bel acteur.



Que messieurs les artistes
Veuillent me pardonner
Si ces vers fantaisistes
N'ont pu tous les citer.

Ah! y en a, y en a, etc.

FERNAND DESNOYERS. — C'est-à-dire que tous les bons acteurs de Paris sont engagés à ce théâtre, le seul vraiment littéraire de la capitale, puisqu'on y joue des pièces en vers.

(La pièce continue; on n'entend que des coups de bâton.)

NOTA. — Il est à remarquer que Bézuchon et Tourniquet ne disent rien. — Autant de bêtises de moins.

DIXIÈME TABLEAU

LE DINER DU FIGARO

(La scène se passe dans un salon du grand hôtel du Louvre. — Six tables magnifiquements décorées sont entourées de convives. — Dans des coupes en cristal brille le *Grain d'or*, champagne *Jules Mathieu*. — A la table ovale, les directeurs de théâtre et quelques critiques se livrent à des orgies d'indulgence.— Junius est parmi les convives.) (1)

Scène unique.

MM. ALBÉRIC SECOND, JUNIUS, RÉTY, MONVAL, H. COGNIARD, OFFENBACH, MARC FOURNIER, DE CHILLY, HOSTEIN, HARMANT, DÉJAZET, SARI.

MONVAL, *à Sari* — Oui j'aime bien votre petit théâtre, il est si comme il faut! Oui, messieurs, je donnerais... mon Gymnase contre le sien... Ah ! ça n'est pas lui qui est ennuyé par les auteurs !

(1) Avec une indépendance shakespearienne, l'auteur n'hésite pas un seul instant à ressusciter ses morts — Du reste, Junius a été trop bon pour lui pour qu'il ne lui rende pas l'existence.

Air : *Cinq sous, cinq sous.*

Sari n'a que *Blum* et *Flan*
Qui, dans sa salle coquette,
Fassent faire une recette.
L'art, ce n'est pas de l'argent :
C'est Blum ! c'est Flan !
Qui font faire la recette !
C'est Blum ! c'est Flan !
C'est vraiment
Mirobolant !

Un chef-d'œuvre, pour Sari,
C'est la pièce décousue
Que chacun a parcourue
Au seuil du *Charivari.*
Et, comme chacun l'a lue,
Chacun n'a pas toujours ri.

Reprise : Sari n'a que Blum et Flan, etc.

SARI. — Eh bien, si vous voulez, nous changerons de théâtre ; le vôtre ferait assez bien mon affaire.

Air : *Bouton de rose.*

C'est au Gymnase,
Où les meubles sont élégants,
Que brillent l'esprit et la phrase.
Où peut-on mieux user ses gants ?
C'est au Gymnase !

C'est au Gymnase,
Qui n'est certes pas un *Trembleur*,
Que l'amour est couvert de gaze.
Où dit-on que l'*argent fait peur ?*
C'est au Gymnase !

C'est au Gymnase,
Que *Piccolino* plus joyeux.
De la gaîté comble le vase.
Où jette-t-on *la Poudre aux yeux*
C'est au Gymnase !

C'est au Gymnase,
Où *la vertu* de parti pris
De Célimène vous écrase.
Hymen ! où l'ai-je compromis ?
C'est au Gymnase !

DE CHILLY, *à Hostein.* — Oui, mon système est simple... mauvaises pièces, mais des transparents à mort ! c'es l'ancienne parade de la foire, ainsi :

Air : *Un jour à la barrière.*

J'ai joué cette année
L'Ang' de minuit,
Le *Monstre,* — œuvre vantée,
Pleine d'ennui.
Cora. — pièce assez fraîche
Pour la saison ;
Bref, le *Lac,* ou la Pêche
De Glenaston.

Et j'ai toujours remporté des succès.

HOSTEIN. — Transparents !

DE CHILLY. — C'est cela !

HOSTEIN. — Moi, j'ai un autre système, le système animal :

Air : de *Joseph.*

Dans les *Massacres de Syrie,*
J'avais quatre petits chameaux
Du roi d' *Siam* dans mon écurie,
Étaient les éléphants fort beaux.
Dans *Pékin,* pièce militaire,
Les chevaux trouvent un emploi :
Toutes les bêtes de la terre
Se donnent rendez-vous chez moi !

MARC FOURNIER. — Eh bien moi, je crois davantage aux décors et au ballet.

Air : *J'ai du bon tabac.*

J'ai de bons décors
Dans ma tabatière,
J'ai de bons décors
Tout ruisselants d'or.
Tour de Nesle et *Pied de Mouton*
M'ont fait bien passer la saison.
La *Grâce de Dieu*,
Quoique la dernière,
Va me mettr' un peu
De bois dans mon feu.
Des *Funérailles de l'honneur*,
Tâchons de réparer l'erreur.
J'ai de bons décors
Dans ma tabatière,
J'ai de bons décors
Tout ruisselants d or.

HARMANT. — Tout cela n'est pas sérieux ; moi je ne crois qu'à Paulin Ménier et au *Courrier de Lyon*.

Air de *Cadet Roussel*.

Les *Trent'-deux duels de Jean Gigon*,
Avec le *Courrier de Lyon*,
Christoph' Colomb, l'aventurier,
Toujours suivi par le *Courrier*;
Puis le *Crétin de la montagne*,
Que le *Courrier d' Lyon* accompagne ;
Voilà de la Gaîté
Les drames d'hiver et d'été.

OFFENBACH. — Eh bien ! à mon avis, la seule manière de réussir est de ne compter que sur soi ! Moi et Crémieux nous sommes bons pour ça !

Air du *Mirliton*.

J'adore ma musique
Et la pros' de Crémieux ;
Halévy m' paraît *chique*,
Les autr's sont ennuyeux.

Oui, rien ne me fait souffrir
Comme une œuvre de bon ton.
La musiqu' de l'avenir
Sera tout' de ma façon :
Ma musique est mirlitir,
Ma musique est mirliton
Ma musique est mir, est li, est ton...
Est mirliton!

H. COGNIARD. — Ah! vous aurez beau faire, les auteurs d'aujourd'hui ne sont pas mal en décadence; chez moi, les insuccès du jour me forcent de reprendre l'ancien répertoire, le meilleur! Et pourtant j'aimerais bien mieux des pièces modernes.

Air : *Combien j'ai douce souvenance.*

Combien j'ai douce souvenance
Des grands succès de mon enfance
De *Molinchart* le four banal,
Je pense,
A dû te faire bien du mal,
Arnal!



Les *Rameneurs*, petite pièce,
N'ont rien ramené dans la caisse.
Pour les *Danses*, chacun disait :
Quoi? qu'est-ce?
Brouillés d'puis Wagram seul était
Parfait!

Du reste, que pourrais-je dire ?
Les *Domestiques* m'ont fait rire,
Le *Beau Narcisse* à ses côtés
Chavire !
Quels sorts sont sur les *Variétés* (1)
Jetés !

ALBÉRIC SECOND. — Vous vous plaignez, mon cher Cogniard; mais si vous aviez le Palais-Royal, que diriez-vous ? Sauf la pièce de notre pauvre ami Murger, le *Serment d'Horace*, il n'y a rien de bien fameux, du moins c'est mon avis.

Air : *Les Gueux.*

Au Pa
Au lais
Au Palais-Royal
On fait des couplets
Qu'on chante mal.

Comme la *Beauté du Diable*,
Je déteste les *Deux rats*.
J' n'ai vu là qu'un' pièc' passable :
La *Mariée du Mardi gras* !
Au Pa, au lais, etc.

Les *Écus de la bell' mère*
Ont su pas mal me scier
J'aim' mieux la pièce centenaire :
Les *Jarr'tières d'un huissier !*
Au pa... au lais, etc.

Tenez, j'aime bien mieux le petit théâtre de Déjazet.

H. COGNIARD. — A cause de Déjazet.

(1) *Sorts sont sur...* Comme ces dissonnances rendent le vers fatal !

ALBÉRIC SECOND. — Oui.



Air *de la Lisette de Béranger.*

C'est dans ce théâtre où Lisette,
Que le temps n'a pas su changer,
Comme autrefois, avec art interprète,
Roger Bontemps, — des *Chants de Béranger*
O Déjazet, aimable enchanteresse,
O Létorière, ô Lauzun, ô Garat,
Toi qui toujours possèdes ta jeunesse,
Ta douce voix, ta grâce et ton éclat,
Toi qui chassas pour jamais la vieillesse

Toujours nous t'admirons,
Actrice, femme ou fée,
Et notre voix charmée
Te dit toujours : Aimons,
Aimons la Frétillon, la charmante grisette,
Aimons tous ce follet,
Aimons tous Déjazet,
Aimons toujours Lisette

H. COGNIARD. — Ah! c'était le bon temps, du reste voyez, partout il y a disette, aussi bien dans les journaux que dans les théâtres! On a été obligé d'inventer des Junius pour réveiller les lecteurs... du reste, c'est une bonne idée et je vais lui commander une pièce... (1)

(1) Je demande une prime si l'affaire se fait.

LA VOIX DE JUNIUS. — Merci! j'accepte!

(Tout le monde se détourne ; on aperçoit un garçon à la figure niaise qui tient dans ses mains un faisan découpé).

ALBÉRIC SECOND. — Ah! mon Dieu! en musique, cela n'est pas plus en hausse, là, peut-être c'est un peu la faute des directeurs.

Air *Sérénade de Gil Blas.*

C'est à l'Opéra-Comique
Sous la direction
De Beaumont,
Tralala, tralala, etc.

Qu'on fait de bonne musique
Et de jolis succès
De procès,
Tra la la la, la la la, etc.

O rossignols de la scène,
Vous Ugalde et vous Saint-Urbain,
Remportez votre voix sereine
Car les huissiers... c'est bien malsain,
Fuyez ces pays barbares
Où Blayn, Beaumont et Bélia,,
Marqués au B .. sont trois avares
D'esprit, de tact, *et cætera...*

Reprise : C'est à l'Opéra-Comique, etc.

H. COGNIARD. — C'est là où le *Roman comique* aurait bien été en situation! Et au Théâtre-Lyrique?

ALBÉRIC SECOND. — Oh! le Théâtre-Lyrique... Tenez, voici Rety qui peut vous en donner des nouvelles.

RETY. — Du tout, cela vous regarde, cher ami.

ALBÉRIC SECOND.

Air : *Gai, gai, marions-nous.*

Il sera démoli
Le beau Théâtre-Lyrique,
Il sera démoli
Pour être ailleurs rebâti.

Mais avant d'être enterré,
La foule chez lui se rue,
Réyer donne la *Statue*,
Et c'est un succès *Carré*.

Reprise : Il sera démoli, etc.

Il joua le *Vert buisson*
Avec *Madame Grégoire*,
Deux beaux fours, veuillez m'en croire
Gastinel et Clapisson.

Reprise : Il sera démoli, etc.

RETY. — Allons, voyons, vous m'avez promis d'être indulgent.

ALBÉRIC SECOND. — C'est juste.

Et puisque j'ai consenti
A prendre votre défense,
Je fais une *réti*cence
En m'arrêtant, ô Réty !

Reprise : Il sera démoli, etc.

RETY. — Jamais on ne me l'a fait, ce mot là ; mais c'est sur l'Opéra que vous devriez tomber.

ALBÉRIC SECOND. — O mon Dieu ! je ne l'épargnerai pas plus qu'un autre.

Air : du *Docteur Izambard.*

Vous connaissez le *Tannhauser*,
Ser, ser, ser, etc.
L'opéra de Richard Wagner ?
Ner, ner, ner, etc.
Ce *Tannhauser* était tannant,
Tchin na na poum, na na poum, poum, poum
Mais il n'était pas étonnant.
Ah ! ah ! ah ! ah !

RETY. — Vous respecterez au moins Gluck, si vous abîmez Wagner.

ALBERIC SECOND. — Hélas! je le voudrais! Pauvre madame Viardot, le soir de la première, je la rencontrai et je ne pus m'empêcher de lui dire :

Air : *Non, non, vous n'êtes plus Lisette.*

Quoi! Pauline, est-ce vous?
Vous ailleurs si fêtée
Quel ennui nous prend tous
A cette mélopée.
Et non, non, non, vous n'êtes plus Orphée
Et non, non, non, ne portez plus ce nom !

Heureusement que les ballets sont venus compenser tout cela : *Graciosa,* la *Fontaine des Innocents* et l'*Étoile de Messine,* avec Emma Livry, la Petipa et la Ferraris m'ont littéralement enthousiasmé. J'adore les mollets!



(On entend un carillon. — Sur les murs apparaissent tout à coup des inscriptions ainsi conçues :)

LE CAFÉ EST SERVI au numéro 6,943, 2e corridor, 3e escalier, 4e étage 5e section, 6e division, rue d'ARCOLE.

Tout le monde se lève et se rend à l'endroit indiqué.

NOTA. — Il y en a qui n'arrivèrent que le matin. — D'autres n'ont jamais été retrouvés; de ce nombre est Bézuchon, parce qu'il devenait inutile, et Tourniquet, qui était allé faire sa partie chez un marchand de vins.

ONZIÈME TABLEAU

—

LE FOYER DU VAUDEVILLE

Le foyer du théâtre du Vaudeville. — Entr'acte du second acte de *Nos Intimes.*

Scène première

A. SCHOLL, BÉZUCHON, PUBLIC, AUTEURS.

A. SCHOLL. — Depuis quand es-tu arrivé (1)?

BÉZUCHON. — Depuis deux jours; j'ai rencontré une espèce d'individu nommé Tourniquet qui m'a conduit un peu partout et m'a raconté mille choses que je ne comprends pas.

A. SCHOLL. — Le fait est qu'à Pithiviers on s'occupe peu de théâtre.

BÉZUCHON. — Pardon! pardon ! on parle trois mois à l'avance de la troupe dramatique et trois mois après son départ on en parle encore.

(1) D'après ce tutoiement, il est évident qu'Aurélien Scholl connait Bezuchon; mais c'était parfaitement inutile d'en prévenir le public.

A. SCHOLL. — Alors, tu dois être parfaitement renseigné. Sais-tu ce qu'on vient de jouer au Théâtre-Français?

BÉZUCHON. — Non.

A. SCHOLL. — Eh bien c'est une pièce d'Alfred de Musset : — *On ne badine pas avec l'amour*. — On la joue parce qu'il est mort; c'est dans l'intérêt des auteurs vivants, afin qu'ils puissent espérer d'être joués quand ils ne seront plus. Les grands talents ne jouissent de leurs succès qu'après leur mort.

BÉZUCHON. — C'est encourageant!

A. SCHOLL. — C'est égal! Tu ne me parais pas ferré sur ton répertoire; nous avons un moment à nous, je vais tâcher de t'initier; veux-tu?

BÉZUCHON. — Volontiers!

AURÉLIEN SCHOLL

Air de *Fualdès*

Des théâtres littéraires
Tu veux savoir les travaux,
D'abord je te dirai qu'aux
FRANÇAIS les sociétaires
Ont joué — ce n'est pas bien —
Un moutard qui ne fait rien.

Legouvé fit cette chose
Qui n'eut qu'un piètre succès.
Pour moi, je préfère les
Proverbes à l'eau de rose,
Car ils font avec Gozlan
Et la *Pluie et le beau temps.*

Franchissons d'un pied agile
Le Carrousel et le pont
Qui nous mène à l'Odéon,
Où l'Auvergnat et le style
De madame *Béatrix*
Ont fait courir tout Paris

Là, nous trouverons encore
Un proverbe délaissé.
Hélas ! — *Jaloux du passé*
Valait bien mieux qu'une aurore !

BÉZUCHON

Le véritable jaloux
Se nommait-il pas Legou...

AURÉLIEN SCHOLL, *l'interrompant*

...Vé!. . — Puis la Réouverture
Fut triste comme un bonnet
De nuit ! La Rounat n'avait
Qu'à choisir, je te le jure,
Et Paul Foucher fut choisi
Avec Blaze de Bury.

L'un lui fit l'*Institutrice*,
L'autre le *Décameron*.
C'est bien triste, disait-on
De l'une à l'autre coulisse.
Paul Foucher est myope, — aussi
Crut-il avoir réussi.

Le *Revers de la médaille*,
De Léonce et Moléri,
Etait morne... De l'esprit
Ce n'était que la limaille.
Dans la prose ou dans les vers
Il faut craindre les revers !

Arrive un succès solide,
Succès d'actrice et d'auteur,
Les *Vacances du docteur*
Remplissent la caisse vide,
Et Thuillier et Tisserand
Comblent celle de Rolland.

Pendant que les cœurs sensibles
Se gonflaient comme un ballon,
Il advient que l'Odéon
Donne les *Parents terribles*,
Qui n'ont pas eu, tant s'en faut,
Le succès de *Girodot*.

Scène II

Les Mêmes. — NORIAC, SIRAUDIN, DELACOUR, LAMBERT THIBOUST, GRANGÉ, ED. MARTIN

NORIAC. — Bonsoir, mon bon Aurélien !

SCHOLL. — Je te présente un de mes amis, M. Bézuchon, de Pithiviers, un *Eusèbe* moins la candeur.

NORIAC. — Alors, monsieur n'est pas un Eusèbe. — Et vous venez à Paris vous reposer de l'ennui de la province ?

BÉZUCHON. — Oui, monsieur.

NORIAC. — Eh bien, nous, nous allons en province pour nous reposer de l'ennui parisien.

A. SCHOLL. — Je te confie mon ami, ne me l'abîme pas ! Je reviens de suite.

(Il se précipite sur les pas de quelques petites dames très gaies.)

Scène III

Les Mêmes, *moins* SCHOLL

NORIAC. — Alors, vous ne connaissez personne à Paris ?

BÉZUCHON. — Pas un chat !

NORIAC. — Et vous ne seriez pas fâché de voir de près tous les grands hommes du jour : les artistes dramatiques, les vaudevillistes, les littérateurs ?...

BÉZUCHON. — J'en serais enchanté !

NORIAC. — Je le crois aisément ! Vous m'avez été présenté, je puis vous en présenter d'autres. Avant tout, j'établirai deux catégories : les *boursicotiers* et les *chef-d'œuvristes*. — Les premiers produisant quand même, avec des alternatives de chutes et de succès ; les seconds produisant rarement, mais, sûrs de leur succès... S'ils se trompent, par hasard... ils s'expatrient.

BÉZUCHON. — Quel est donc ce monsieur-là qui a de grands favoris et un petit œil émerillonné ?

NORIAC. — Celui-là ! C'est un oursicotier-confiseur ! — Du moins il ne l'est déjà plus : *fondé,— palpé,— vendu.* Telle est sa devise !

BÉZUCHON. — Alors, c'est *Siraudin.*

NORIAC. — Mais sans doute. — C'est un habile !

Air : *Il était un petit homme*

En auteur remarquable
Il réussit toujours
Ses p'tits ours !
En confiseur capable,
Il réussit toujours
Ses p'tits fours !
Car, comme autrefois,
Cet homme à la fois
Auteur et confiseur,
Se pouss' du col,
Se pouss' du col,
Du collaborateur !

BÉZUCHON. — Et celui-là à la barbe noire et à l'air charmant.

NORIAC. — C'est Delacour ! L'auteur médecin !

Même air.

C'est un homme agréable
Qui vous sourit pour rien
Et s' met bien !
Je sais qu'il est capable,
C'est un fameux docteur,
Cet auteur !
Pièces et sujets,
Il traite tous ses
Malades au café :
Ça n' manqu' pas d' chic
Ça n' manqu' pas d' chic
Ça n' manqu' pas d' chicorée

BÉZUCHON. — Est-ce que vous croyez que ça rime?

NORIAC. — Non! mais quand sa *belle-mère* aura plus d'*écus*, il me payera des rimes plus riches. — Je lui fais crédit.

BÉZUCHON. — Et ce joli garçon brun, frais comme une rose et qui sourit toujours, comment le nommez-vous?

NORIAC, *même air*.

C'est un vaudevilliste
Qui n'a pas mal de goûst
C'est Thiboust!
Mais il a c'qui m'attriste,
Du Diable en vérité
La Beauté!
Les femm's tour à tour
Vienn'nt lui fair' la cour
Oh! le joli veinard!
C'est un des lions,
C'est un des lions,
Des lions du boulevard.

BÉZUCHON. — Le gaillard! Mais celui qui cause avec lui n'est pas un favori des dames!...

NORIAC. — Grangé! Ah! vous ne le connaissez pas.

Même air.

Son paletot noisette
A toujours excité
La beauté;
Sa phrase simple et nette
A toujours excité
La gaieté.
De lB belle humeur
C'est l'excitateur.
Les femmes, croyez bien,
Aiment son é...
Aiment son é...
Son élégant maintien

BÉZUCHON. — En voici un autre, aux gros favoris, qui semble assez sérieux ; serait-ce un dramaturge ?

NORIAC. — Non, au contraire ! C'est un *oursicotier* devenu *chef-d'œuvriste*, Edouard Martin, un vaudevilliste qui se range et qui est en train de doubler son talent de celui de Labiche. Un comique sérieux à la ville, un sérieux comique au théâtre.

Même air

Il a fait le *Voyage*
De monsieur Perrichon
C'était bon !
Ça lui donna l' courage
D' fair' le *Capitaine Tic*
C'était chic !
Dernièr'ment je l' vis
Au Gymnase et j' dis
Le trouvant plus joyeux :
Ça sent la poudre...
Ça sent la poudre...
la *Poudre aux yeux*

Scène III

LES MÊMES, A. SCHOLL, *puis* VICTORIEN SARDOU

A. SCHOLL. — Eh bien ! Bézuchon, es-tu content de Noriac ?

BÉZUCHON. — Oui ; monsieur m'a déjà fait connaître pas mal de notoriétés dramatiques ; mais puisque nous sommes au Vaudeville, tu devrais bien, en deux mots, me faire son histoire... l'histoire dramatique de cette année, s'entend...

A. SCHOLL. — Volontiers ! d'autant mieux que la pièce de ce soir est une résurrection :

Air de l'*Ecu de France*

Le Vaudeville est un séjour
Où Séjour ne va guère,
C'est là qu'on voit régner le four
Chauffé par le parterre.
C'est *Esther Ramel*,
Dénouement cruel,
Pauvre religieuse!
Qui, d'un air malin,
Montre le chemin
Hélas! à la *Frileuse!*

Onze jours de siége, c'est trop
Pour remporter sa veste!
L'Attaché d'ambassade est *Beau!*
L'écureuil était leste!
Car la larme à l'œil
Ce pauvre écureuil
Prit sa course légère.....
Je vous aime! Hugo
Charles, — mais tout beau
J'aime mieux votre père!....

La pièce d'Henry Rochefort
D'intrigue dépourvue,
Fut goûtée aussi sans effort :
Un succès d'*Ingénue!*
Labiche et Martin
Joyeux boute-en-train.
Acceptez cette aubade :
Quel esprit de roc
Eût trouvé *Tic* toc?
N'aviez-vous pas Parade ?

La Poule et ses poussins chéris
M'ont plu, je dois le dire :

Un Mariage de Paris
Ne m'a guère fait rire!
Sans doute Sarcey
Alors inspirait
Le chantre de *Germaine?*
Pour savoir cela,
On peut le mettre à
La Question... romaine

(On entend la sonnette d'avertissement. — Victorien Sardou passe dans le fond du foyer.)

A. SCHOLL. — Allons! allons! Le troisième acte va commencer; regagnons nos stalles...

BÉZUCHON. — Avant de rentrer, quel est ce petit jeune homme là-bas, qui a de grands cheveux et une physionomie intelligente?

A. SCHOLL. — C'est l'auteur de la pièce que nous voyons: *Nos intimes*, Victorien Sardou.

BÉZUCHON. — Ah! je suis content de le voir! Il ne collabore pas, lui?

A. SCHOLL. — Non! Tu as entendu tout à l'heure ce qu'il disait du mariage?

BÉZUCHON. — La comparaison des poires?

A. SCHOLL. — Oui. Eh bien! cela peut s'appliquer à la collaboration.

Air de *l'Apothicaire.*

Coupez des poires et mettez
Les morceaux dans une corbeille;
Quelque temps aprés vous verrez
Chaqu' tranche chercher sa pareille

Ceci des collaborateurs
Me paraît être assez l'histoire;
Seul *Sardou* des jeunes auteurs,
Mon cher, a pu faire sa poire! } (*Bis*)

(Le foyer se vide peu à peu... On entend l'ouverture du troisième acte de *Nos Intimes*. Seul, EMILE BÉNASSIT fait un croquis du médaillon de Sardou de CH. BOUTARD, lequel, dans un autre coin du foyer, est en train de modeler la tête de Félix.)



EPILOGUE

DOUZIÈME TABLEAU

LA CUISINE DU JOURNAL

Scène unique

(Les rédacteurs du *Figaro* ont apporté leurs notes, Tourniquet les a mises en ordre et Figaro vient de les parcourir.)

FIGARO. — J'ai là deux fois plus de documents qu'il ne m'en faut, et cependant ce n'est pas complet. Vous avez oublié une foule de choses : la Chine, l'Exposition de peinture, les livres nouveaux, les Siamois à Paris, les morts illustres : *Paul d'Ivoi*, votre confrère et votre ami, *Rose Chéri*, cette grande actrice et cette bonne mère, *Fauchery* et d'autres, tous regrettés, depuis *Louis Lurine* qui terminait l'année dernière jusqu'à *Guichardet* qui termine celle-ci... Ah ! comme c'est long de faire court ! Mais il y a encore autre chose que vous avez oublié, — et notre concours de nouvelles à la main? Voyons, les poëtes, un couplet sur le pouce!...

J. NORIAC. — Je propose ceci : à côté des prix qui seront donnés aux meilleures *nouvelles à la main*, je crois utile de faire graver une médaille d'honneur en argent... on la gardera, celle-là... plus longtemps qu'on ne garde son esprit.

Air : *Restez, restez, troupe jolie*

Les grognards du premier Empire
Sont médaillés pour leur valeur,
Ces vieux débris qui font sourire,
Autrefois causaient la terreur.
A leur approche, on avait peur.
L'esprit aussi livre bataille,
Et plus d'un en sort tout meurtri.
Figaro donne une médaille... } *bis.*
Celle des *Grognards de l'esprit* ! }

FIGARO. — Bravo! j'adopte l'idée!... Eh bien, mais... et les imitations! Nous n'avons pas d'imitations.

NORIAC. — Je propose une autre idée. Emile Bénassit, notre jeune dessinateur, va nous imiter les charges artistiques d'Etienne Carjat.

FIGARO. — Adopté!

(Emile Bénassit crayonne vivement, d'après les charges de Carjat, les deux croquis ci-dessous : Ravel et Gil-Perez.)





FIGARO. — L'imitation est parfaite!... sapristi, mais... le couplet final?...

TOUS. — Nous allons vous le chanter.

FIGARO. — C'est inutile! c'est le moment, au théâtre, où tout le monde met son manteau et prend son parapluie; personne ne l'entendrait. — Eh bien! Tourniquet, êtes-vous content de votre Revue?

TOURNIQUET. — Elle doit être parfaite, parce qu'elle est mauvaise.

FIGARO. — Eh bien! le public est dans le cas de la trouver mauvaise, parce qu'elle est bonne...

TOURNIQUET. — En ce cas, que le public veuille bien excuser les fautes de l'auteur.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE DUPUSSON ET Cᵉ, 5, RUE COQ-HÉRON.





DU MÊME AUTEUR

Sous Presse

POUR PARAITRE AU 1er JANVIER A LA MÊME LIBRAIRIE

PHYSIOLOGIE

DU COIFFEUR

UN VOLUME IN-8°

Préambule. — Premier Coup de blaireau. — Second Coup de blaireau. — De la Vocation. — Barbiers et Coiffeurs. — Une boutique de Coiffeur. — La Clientèle. — Le Barbier valet de chambre. — Le Barbier chimiste. — Le Barbier commerçant. — Le Barbier de la prison. — Le Barbier de l'hôpital. — Les Barbiers russes. — 1° *Les Coiffeurs français ;* — 2° *Les Perruquiers allemands ;* — 3° *Les Barbiers polonais.* — Le Barbier belge. — Le Coiffeur de dames. — Le Coiffeur de théâtres. — Le Coiffeur Bréda. — Le Coiffeur vieille-comtesse. — La Femme du Coiffeur. — Les Bureaux. — L'Aide. — L'Épileuse. — Le Marchand de cheveux. — L'Artiste capillaire. — Le Parfumeur. — Les Soirées de Coiffure. — Les Compliments du jour de l'an. — Les Affiches, prospectus , etc. — Epilogue.

Paris. — Imp. de Dubuisson et Ce, rue Coq Héron, 5 (3368).

TOUT
ROUEN
Y PASSERA
ET LA BOUILLE AUSSI

Grande Féerie-Revue rouennaise en 5 actes et 24 tableaux,

A GRAND SPECTACLE,

PAR M. GUÉNÉE;

Musique nouvelle de MM. A. MUSARD, HERVÉ, LAURENT DE RILLÉ, LINDHEIM et KRIESEL.

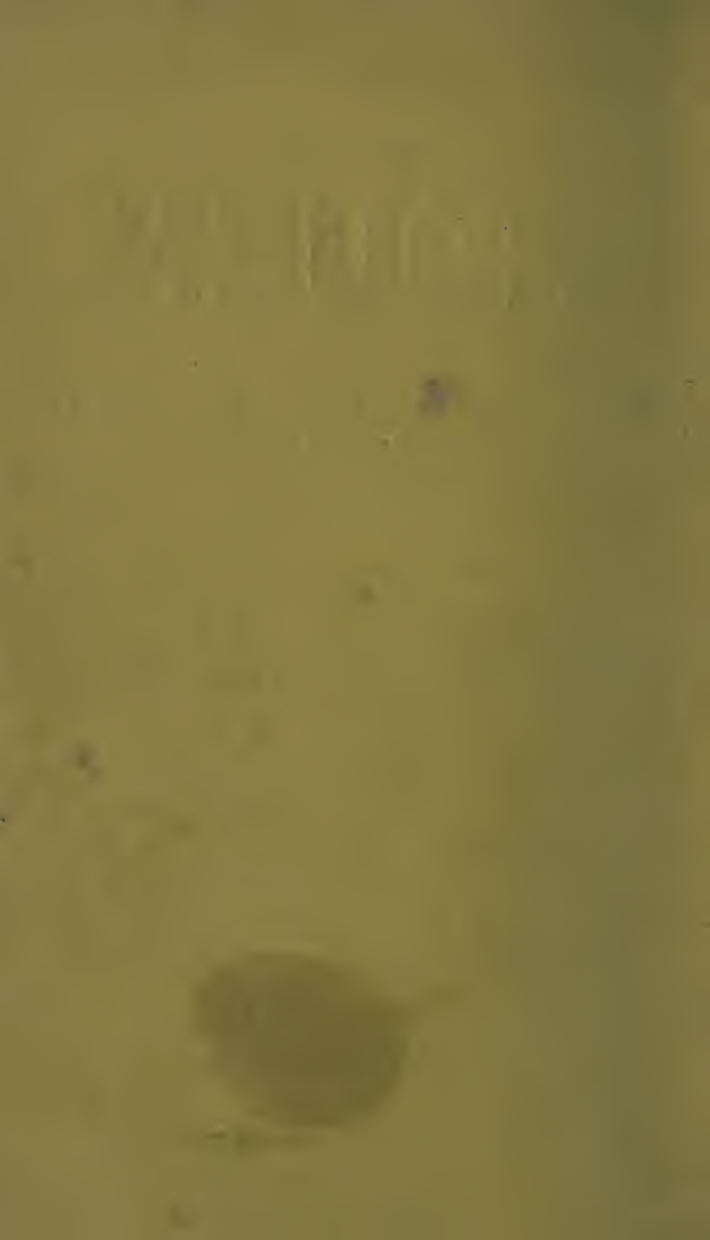
Première représentation sur le *Théâtre-des-Arts*, le 30 novembre 1864,

SOUS LA DIRECTION DE M. C. BRIET.

Prix : 1 franc.

ROUEN
Ch. HAULARD, Éditeur
LIBRAIRE DE LA PRÉFECTURE
Rue Grand-Pont, 27 et 29

1864



TOUT ROUEN Y PASSERA

ET

LA BOUILLE AUSSI,

Grande Féerie-Revue rouennaise en 5 actes et 24 tableaux,

A GRAND SPECTACLE,

PAR M. GUÉNÉE;

Musique nouvelle de MM. A. Musard, Hervé, Laurent de Rillé, Lindheim et Kriesel.

DÉCORATIONS ENTIÈREMENT NOUVELLES

3e, 9e, 11e, 14e et 24e Tableaux, de MM. Théodore Gagne et Jonas. — 1er, 4e, 5e, 6e, 7e, 12e, 12e Tableaux et Rideau, de MM. Geslin, Jasseret et Gérard.

Costumes nouveaux, exécutés par Mme Fieux *et* M. Th. Fieux.

DIRECTION DE M. C. BRIET.

Première représentation sur le *Théâtre-des-Arts*, le 20 novembre 1864.

DÉSIGNATION DES TABLEAUX :

PREMIER ACTE.

1er TABLEAU.
Le Berceau de l'année.

2e TABLEAU.
La Naissance de 1865.

3e TABLEAU.
Rouen au Moyen-Age.

4e TABLEAU.
Rouen actuel à vol d'oiseau.

5e TABLEAU.
Les Voiles de l'avenir.

6e TABLEAU.
Le Miroir magique.

—

DEUXIÈME ACTE.

7e TABLEAU.
La Gare de la rue Verte.

8e TABLEAU.
La Vendange fantastique.

9e TABLEAU.
Le Triomphe de Bacchus.

10e TABLEAU.
La Fontaine des Diamants.

—

TROISIÈME ACTE.

11e TABLEAU.
1865 à tous les Diables.

12e TABLEAU.
Songes et Mensonges.

13e TABLEAU.
La Ronde infernale.

14e TABLEAU.
La Monnaie animée.

15e TABLEAU.
Le Temple de la Bienfaisance.

QUATRIÈME ACTE.

16e TABLEAU.

Les Lunatiques.

—

CINQUIÈME ACTE.

17e TABLEAU.

Les Prédictions de Mayeux.

18e TABLEAU.

La Liberté des Théâtres.

19e TABLEAU.

La Biche aux Camélias.

20e TABLEAU.

Les Troyens en Champagne.

21e TABLEAU.

Le grand Quadrille à la mode.

22e TABLEAU.

Le Lit de la Seine.

23e TABLEAU.

Le Palais de la Vérité.

24e TABLEAU.

Apothéose.

AU 9e TABLEAU,

Bacchantes,

RONDE,

Par MMlles JOSÉPHINE, LÉONTINE, MATHILDE, BLANCHE, DESIRÉE, MARIE, JULIETTE, HELOISE, PESTELLE, JEANNE et PAULINE.

—

AU 10e TABLEAU,

La Fontaine des Diamants,

Du Théâtre des Variétés, par le professeur J. WHELEER, de Londres.

—

AU 22e TABLEAU,

Grand Quadrille à la mode

Dansé par les petits BAPTISTE, AUGUSTE BLANCHARD, VICTOR; MMlles JOSEPHINE, LÉONTINE, MATHILDE, DESIRÉE, MARIE, JULIETTE, HÉLOISE, PESTELLE, JEANNE et PAULINE.

AU 16e TABLEAU,

Exercices incroyables

Par les quatre frères NELSON, du Palace Cristal de Londres.

—

AU 16e TABLEAU,

Les Nubiennes,

Par Mlle JOSÉPHINE, les petits BAPTISTE et AUGUSTE, et MMlles LEONTINE, MATHILDE, BLANCHE, DESIREE, MARIE, JULIETTE, HELOISE, PESTELLE, JEANNE et PAULINE.

—

Ballet parisien d'Enfants,

Sous la direction de M. MONET. — Les quatre frères NELSON, clowns anglais du Théâtre de Palace Cristal de Londres.

—

Fontaine d'eau naturelle,

De M. WHELEER, de Londres.

Mlle TAFFANEL, du théâtre des Bouffes-Parisiens, remplira les rôles de la FANTAISIE et de DIDON.

PERSONNAGES :

Rôles	Acteurs
ROCOCO	MM. BERLINGARD.
BACCHUS. LANTIMÈCHE. MAYEUX. COCAS.	LAVERGNE.
LE CAFÉ F. H. LE SOLEIL. ÉNÉE.	CHAMONIN.
UN GANDIN.	CLÉOPHAS.
LE COMPLIMENT. LE SOU BELGE. ARMAND DUVAL. LE MERLAN.	GÉRAUD.
LE COURS LA REINE. LE VIEUX SOU. 1er LUNATIQUE. LE HOMARD.	FAUGÈRE.
LE THÉATRE. L'AMOUREUX.	GARNIER.
LE TEMPS. ASCAGNE.	ANSELME.
LE COMMERCE. UN DANSEUR. LE SAUMON.	GAYE.
LE CADEAU. 2e LUNATIQUE. UNE ECREVISSE.	LEROY.
LE SOUHAIT. LE PÉTROLE. 3e LUNATIQUE.	MALEUX.
LE PREMIER ROLE.	VICTOR.
LE TÉNOR. 4e LUNATIQUE. UNE ECREVISSE.	BAYRET.
LA BASSE.	GINION.
SOCIÉTÉ DE SAUVETAGE.	CRÉTOT.
LA FANTAISIE. DIDON.	MMmes TAFFANEL.
LA SOUSCRIPTION.	TOSCAN.
L'AVENIR. LE CHAMPAGNE. L'OR. MARGUERITE GAUTHIER.	MMmes GRAVIÈRE.

Rôles	
L'ELDORADO. . . . . L'ARGENT. . . . . LA LIBERTÉ DES THÉATRES . . .	MADELINE.
L'AGRICULTURE. . . . . LA COMÈTE DE 1805 . . . . ANNA. . . . . LA CARPE..	GRASSAU.
L'INDUSTRIE. . . . . LA RUE DE L'IMPÉRATRICE. . . . LA VÉRITÉ.	MARTEL.
L'ANNÉE 1865.	ROUSSEL.
LA FÉE DES MIROIRS. . . . . . . LE CHABLIS.. . . . . LE GAZ. . . . . LA COMÈTE DE 1857..	MORIN.
LA REINE DES BACCHANTES . . .	A. PERRIN.
LA SCIENCE.. . . . . LA PIQUETTE.. . . . . CINQ FRANCS.. . . . . LA COMÈTE DE 1456.. . . . . L'ANGUILLE..	GERBEAU.
L'ARCHITECTURE.. . . . . LE BORDEAUX. . . . . LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE.. . . . LA COMÈTE DE 1682.. . . . . L'INGÉNUE.	PAULINE.
VINGT CENTIMES..	DELAMARE.
L'ARMÉE.. . . . . LE VIEUX-MARCHÉ.. . . . . LA COMÈTE DE 1811.. . . . . LA SEINE.	BRIÈRE.
LE BAISER . . . . LE SQUARE SOLFÉRINO. . . . . . CINQUANTE CENTIMES.. . . . . . LA SOLE COLBERT.	ALPHONSINE.
AGNÈS SOREL.. . . . . LE COURS BOIELDIEU. . . . . . . DEUX FRANCS.	ZOÉ.
LE JARDIN DE SAINT-OUEN. . . . LA PIÈCE SUISSE..	LYDIA.
UNE BICHE. . . . . UN FRANC.. . . . . LA RAIE..	AUGUSTINE.
CHARLES VII.	

ACTE PREMIER.

Premier tableau.— Le berceau de l'année.

Un jardin ; au fond un berceau de verdure ; dans le Nouveau Monde ; à droite la statue du Temps. — Partout des fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ARMÉE, LE COMMERCE, LA SCIENCE, L'AGRICULTURE, L'ARCHITECTURE, L'INDUSTRIE, LE THÉATRE.

Au lever du rideau, tous sont prosternés devant la statue du Temps.

CHOEUR.

AIR de *Giselle*.

Le malheur nous accable,
Temps, immuable, vieux,
Montre-toi favorable,
Et parais en ces lieux.

LE COMMERCE.

Ecoutez... N'avez-vous rien entendu ?

LES AUTRES.

Non... rien.

LA SCIENCE.

Ah ça, le Temps est donc devenu sourd.

L'INDUSTRIE.

Dame ! depuis le temps qu'il exerce.

L'AGRICULTURE.

Dites plutôt qu'il est sourd à notre prière.

L'ARMÉE.

Mille carabines ! Si je le savais, moi, l'Armée, je lui flanquerais un bon coup d'épée.

LE COMMERCE.

Moi, le Commerce, je le citerais devant mon tribunal.

LA SCIENCE.

Moi, la Science, je le ferais assister à une conférence de la Sorbonne.

L'INDUSTRIE.

Moi, l'Industrie, je lui vendrais des Ottomans.

LE THÉATRE.

Et moi, le Théâtre, je le mènerais voir les Calicots.

L'AGRICULTURE.

Oh ! ce serait trop cruel !

LE COMMERCE.

Tant pis ! pourquoi ne se montre-t-il pas quand on l'appelle ?

LE THÉATRE.

C'est vrai.. Nous lui demandons poliment de vouloir bien donner un petit coup de pouce à son sablier...

LE COMMERCE.

Histoire d'avancer la naissance de la nouvelle année.

L'AGRICULTURE

Et ce vieil entêté de patriarche ne daigne seulement pas nous donner signe d'existence.

L'ARMÉE.

Mille gibernes ! il nous tarde pourtant que 1864 ait terminé sa carrière, car, depuis son avènement, cet an impitoyable nous a tellement fait piocher que nous sommes tous sur les dents.

L'INDUSTRIE.

C'est-à-dire que si cela continue, nous allons devenir poussifs, nous ! les moteurs de la civilisation, les princes de l'ordre social !

L'ARCHITECTURE.

Et nous souffririons que des génies fissent un métier de cheval ?

LES AUTRES.

Non ! non !

ENSEMBLE.

Air de *Vengeance*.

Contre cette année
Insurgeons-nous tous ;
La voir terminée
Serait doux
Pour nous.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROCOCO.

ROCOCO.

Bravo ! mes petits agneaux.... bravissimo !

TOUS.

Rococo !

ROCOCO.

Oui, Rococo, qui a entendu vos justes récriminations, et qui vient faire chorus avec vous.

TOUS.

Vraiment ?

ROCOCO.

Sans doute.... N'ai-je pas, comme vous à me plaindre de l'année 1864 ? ne m'a-t-elle pas blessé dans ce que j'ai de plus cher, moi, Rococo, l'ami, l'admirateur le prôneur de tout ce qui est vieux, antique, retardataire, stationnaire ? Sous prétexte d'embellissements, d'innovations, n'a-t-elle pas tout détruit, tout sapé, tout pulvérisé, et ne suis-je pas sur le point d'être démoli tout à fait ?

LES AUTRES.

Il a raison !

ROCOCO.

AIR : *Loterie.*

L'on travaille, l'on s'agite,
Mais, à force de travaux,
Le monde doit au plus vite
Retourner dans le chaos.
On abat partout des rues
Pour faire des boulevards,
Et, pour refaire des rues,
On rabat des boulevards.

TOUS.

On travaille, l'on s'agite,
Mais, à force de travaux,
Etc.

ROCOCO.

Le macadam avec zèle
En tous lieux est approuvé ;
Du paveur la demoiselle
Se trouve sur le pavé.

TOUS.

On travaille, l'on s'agite,
Mais, à force de travaux,
Etc.

ROCOCO.

Plus de respect pour les dames,
Plus de travail chez l'auteur ;
L'amour, les pianos, les drames,
Tout se fait à la vapeur.

TOUS.

L'on travaille, l'on s'agite,
Mais, à force de travaux,
Le monde doit au plus vite
Retourner dans le chaos.

ROCOCO.

Aussi, mes bichons, jugez avec quelle impatience je

désire que cet enragé de 1864 cède sa place à son successeur!

L'INDUSTRIE.

Rassurez-vous; l'œuf d'où doit sortir la nouvelle année est-là... dans ce berceau... L'œuf ne peut tarder à éclore.

TOUS.

Regardons!

ROCOCO.

Prenez bien garde de le fêler... un œuf... c'est casuel.

Tout le monde s'approche du berceau de verdure; Rococo écarte le feuillage, et l'on aperçoit un œuf de la grosseur d'un œuf d'autruche.

LE COMMERCE.

Il est encore bien petit!

ROCOCO.

C'est tout au plus s'il est bon à mettre à la coque.

L'ARMÉE, *refermant le feuillage.*

Mille canonnades! si le temps avait voulu seulement donner le coup de pouce demandé!

ROCOCO.

Ah! ouiche! Voulez-vous que je vous dise mon opinion sur le Temps? C'est un vieux paltoquet qui tripote avec notre ennemie commune, et je me tiens à quatre pour ne pas supprimer sa statue.

L'ARMÉE.

Ne vous retenez pas, mille millions de fusillades! je vais vous aider.

LES AUTRES.

Nous aussi!

L'ARMÉE.

Alors, Montjoie et Saint-Denis! à la rescousse!

Ils s'élancent tous vers la statue pour la briser, mais un coup de tam-tam retentit, la statue du Temps disparaît, un Génie voilé paraît à sa place.

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'AVENIR.

TOUS.

Un Génie!

L'INDUSTRIE.

Pourquoi est-il voilé?

ROCOCO.

C'est un Génie qui désire garder l'anonyme.

L'ARMÉE, *tirant son sabre.*

Qu'il se fasse connaître, mille milliards de bombardes... ou sinon!....

L'AVENIR, *l'arrêtant.*

AIR *de l'Eclair.*

Je suis un Génie
Bienfaisant pour tous,
Que le monde prie,
Adore à genoux.
Sainte Providence,
Je suis, en tous lieux,
La fleur d'espérance,
Le rayon des cieux.
J'étends sur la terre
Mon vol infini;
Par moi tout prospère;
Le monde bénit
Ma douce présence,
Mes reflets divins.
C'est moi qui m'avance
Parmi les humains
Avec confiance
Et des fleurs dans les mains.
Je suis un Génie
bienfaisant et doux
Que le monde prie,
Adore à genoux.
Ma brillante étoile
Ne peut s'obscurcir;
Soulevez mon voile!

On le découvre.

Je suis l'Avenir!

TOUS.

L'Avenir!

LE COMMERCE.

Eh! quoi, c'est l'Avenir qui a remplacé le présent?

ROCOCO.

Encore une tricherie du Temps! Le gueux aura oublié de remonter sa montre.

L'AVENIR.

Que voulez-vous? il lisait le *Grand Journal.*

LE THÉATRE.

Pour tuer le temps.

L'AVENIR.

Non... pour l'oublier, car il s'était endormi à la première colonne... Alors, profitant de son sommeil, et voulant faire rentrer au bercail les brebis égarées, je suis venu vous dire que vous, les soutiens de la France, loin de rêver un coupable repos, vous devez être fiers de continuer ce grand œuvre dont, après Dieu, vous vous êtes faits créateurs, et que pour vous, enfin, le travail c'est l'avenir, c'est l'espérance!

LA SCIENCE.

Laissez donc... l'espérance n'est qu'un mot.

L'AVENIR.

Un mot, avez-vous dit?

TOUS.

Oui, oui, l'espérance n'est qu'un mot!

L'AVENIR.

AIR : *Encore un préjugé.*

Non, non, croyez-le bien,
De réaliser l'espérance
Il est plus d'un moyen !
Et chacun de vous a le sien,
A qui sait m'obéir
J'oserais en toute assurance,
Sans craindre de faillir,
Promettre un brillant avenir.

A l'Architecture.

Toi, songe, Architecture,
A bâtir sans fragilité:
Un monument ne dure
Que s'il franchit l'éternité.
Car, lorsqu'on ne manie
Que la truelle et le mortier,
On renonce au génie ;
Sois maçon si c'est ton métier !

Au Commerce.

Quand on est ton soutien,
Je t'en conjure, ami Commerce,
Ne grogne pas pour rien
Et dis une fois : Ça va bien !

A la Science.

Science, ne va pas,
Quand, jusqu'au ciel ton regard
Oublier qu'ici-bas [perce,
Un puits peut s'ouvrir sous tes pas

Au Théâtre.

Toi, sémillant Théâtre,
Sans rien perdre de ta gaîté,
Sous ton masque folâtre
Mets un peu de moralité ;
Car, dans la charge obcène,
S'il veut obtenir des bravos,
Le temple de la scène
Se métamorphose en tréteaux.

A l'Industrie.

En annulant des bras.
Songe aussi, ma chère Industrie,
Que tu compenseras
Le travail que tu détruiras.
Pour l'honnête ouvrier
Qui désire gagner sa vie,
Ne va pas oublier
Le salaire de l'atelier.

A l'Agriculture.

Ma chère Agriculture,
Je te signale un grand malheur;
L'homme des champs murmure
Et rougit d'être laboureur :
Il veut être notaire,
Poëte, artiste... Avant deux ans,
Pour cultiver la terre
Nous n'aurons plus de paysans.
Dis à l'agriculteur
Qu'il revienne de sa bévue,
Qu'il doit se faire honneur
De son état de laboureur.
Celui qui fait le pain
Avec le soc de sa charrue
Vaut, pour le genre humain
Mieux qu'un pâle et froid écrivain

A l'Armée.

Toi ma vaillante Armée,
A la victoire je te sais
Toujours accoutumée,
Poursuis le cours de tes succès.
Contre la folle rage
De l'Arabe encor révolté,
Combats avec courage
En faveur de l'humanité
Et voilà le moyen
De réaliser l'espérance.
Aussi, vous voyez bien
Que chacun peut avoir le sien.
Sans craindre de faillir,
J'oserais en toute assurance,
A qui veut m'obéir,
Promettre un brillant avenir.

ROCOCO.

Je ne croyais pas que l'Avenir eût autant de bagout.

L'AVENIR.

Vous voyez donc bien que le repos vous est interdit, et qu'il vous reste encore bien des tâches à accomplir.

ROCOCO.

Ta, ta, ta... c'est comme si vous chantiez, et je suis certain que la future année sera de notre avis.

L'AVENIR.

J'en doute. Mais nous pouvons nous en convaincre, et ce que le Temps a refusé de faire pour vous, je le ferai.

LE COMMERCE.

Comment, 1865 ?

L'AVENIR.

Va naître avant l'époque fixée par le destin... Tenez... voyez cet œuf, si petit tout à l'heure...

Le feuillage s'est écarté de nouveau sur un signe de l'Avenir, et l'on voit l'œuf qui a pris des proportions énormes.

LE THÉATRE.

Ah ! comme il est devenu gros !

ROCOCO.

Qu'elle belle omelette on ferait avec cette année-là !

L'AVENIR.

AIR : de *Pilati*.

Elle va de son enveloppe
Sortir bientôt; voyez comme déjà
L'œuf grossit et se développe !
Dans peu de temps; regardez-la,
Cette coquille éclatera
Et l'année enfin paraîtra.

TOUS.

Quoi ! bientôt elle paraîtra ?

2e Tableau. — La Naissance de 1865.

La musique continue à l'orchestre; — des accords de harpe retentissent; — l'œuf s'entr'ouvre et laisse voir 1865 qui s'anime peu à peu.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, 1865.

L'INDUSTRIE.

Silence ! elle s'éveille...

LE THÉATRE.

Elle se lève.

ROCOCO.

Elle se détire.

1865.

AIR de *la Fille du Ciel.*

Où suis-je, et quels accents
Frappent mon âme émue ?
Ce qui s'offre à ma vue
Met le trouble en mes sens :
Dans ce brillant séjour
Tout m'éblouit, m'étonne.
à l'Avenir.
Merci, Dieu qui me donne
le jour.

ROCOCO, *la lorgnant.*

Elle est très bien venue pour être arrivée avant terme.

1865.

Ah!... je vois... je marche... j'existe... je suis heureuse...

L'AVENIR.

Il manque pourtant quelque chose à ton bonheur.

1865.

Quoi donc encore ?

L'AVENIR.

La cour qui devait environner ton berceau.

1865.

Une cour ? à moi ?

L'AVENIR.

Pardonne ce manque d'étiquette ; mais tu es née si vite que les courtisans n'ont pas été prévenus de ton avènement. — (*A la cantonnade.*) Paraissez, gentilshommes ordinaires de l'année !

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE BAISER, LE CADEAU, LE COMPLIMENT, LE SOUHAIT.

ENSEMBLE.

AIR de *Lucie.*

Nous accourons auprès de toi,
Car tes sujets fidèles,
Toujours prêts à subir ta loi,
Ne sont jamais rebelles.

1865.

Comment, ce sont là mes sujets ? En vérité, je ne sais lequel interroger ? — (*Montrant le baiser.*) Ah ! celui-là d'abord.

Le Baiser va de droite à gauche et embrasse tout le monde successivement.

TOUS.

Assez... il m'étouffe !

ROCOCO.

Moi, il m'a mordu.

L'AVENIR.

C'est le Baiser... il commence par une caresse...

ROCOCO.

Et finit... sapresti... Autrefois, il avait les dents moins dures...

L'AVENIR.

Judas a toujours existé.

1865, *montrant le Cadeau*.

Et cet autre qui a tant de paquets sur ses bras, et tant de sacs dans ses poches ?

L'AVENIR.

AIR de *Périnette*.

Cet autre, c'est le Cadeau,
Cet aimable et doux échange
Qui donne à la simple orange
Un charme toujours nouveau.
Il est goûté de la femme,
Le Commerce le bénit;
Quand il part du fond de l'âme,
On l'estime, on le chérit.
Des grands cadeaux le cortége
Plaît à l'œil émerveillé,
Mais des petits le privilége
Est d'entretenir l'amitié.

Le Cadeau distribue à tous des jouets, des oranges et des bonbons.

ROCOCO.

Autrefois, on faisait plus de cadeaux... mais on les payait moins cher... Enfin, j'en prendrai tout de même. (*Il remplit ses poches.*)

LE SOUHAIT, *s'avançant vivement vers Rococo.*

Que le ciel t'en accorde cent fois davantage !

1865.

Est-il généreux !

ROCOCO, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! vous ne voyez donc pas que c'est le Souhait... il souhaite toujours, mais il ne donne jamais.

1865.

Et quel est ce petit jeune homme si timide ?

LE COMPLIMENT.

AIR du *premier pas.*

En ce moment
Quand chacun se propose
Pareillement,
Je peins mon sentiment ;
Depuis longtemps je dis la même chose,
Je suis en vers, même aussi bien qu'en prose,
Tout bêtement
Le Compliment.

ROCOCO.

En voilà un qui n'est pas changé... il a toujours l'air godiche.

LE COMPLIMENT.

Vous avez beau dire, je fais plaisir à tout le monde... On me transcrit sur papier vélin entouré de faveurs et de traits d'écriture représentant des coqs, des poules et autres volatiles; alors le père pleure, la mère sanglotte, et l'enfant se mouche.

1865.

Oh ! assez ! assez... tant d'hommages... de cadeaux. . de souhaits...

ROCOCO.

N'en soyez pas étonnée : ce sont mes élèves, c'est moi qui les ai formés.

L'AVENIR.

Oui, mais je les ai perfectionnés.

ROCOCO.

Ne l'écoutez pas... rien ne vaut le passé !

L'AVENIR.

Rien n'est supérieur au progrès !

ROCOCO.

Laissez donc... le progrès, c'est le travail, la fatigue, l'épuisement, la pioche...

LES AUTRES.

Oui ! oui !

L'AVENIR.

Le passé, c'est le chaos !

1865, *étourdie.*

En vérité, je ne sais auquel ajouter foi.

ROCOCO.

N'écoute que moi qui, seul, dois te servir de guide, de modèle, et, pour que tu sois convaincue de ma supériorité, je vais faire apparaître à tes yeux une glorieuse reproduction du passé ! Regarde.

Rococo fait un signe, un rideau tombe devant les personnages épisodiques; l'Avenir, 1865 et Rococo restent sur le devant de la scène.

3e tableau. — Rouen en 1450

Vue prise du quai, en face la rue du Bac.

SCÈNE VI.

1865, ROCOCO, L'AVENIR.

1865.

Où sommes-nous? où m'avez vous conduite?

ROCOCO.

Dans la vieille cité de Rollon, Rollon le fondateur de la capitale normande... Regarde autour de toi... c'est Rouen en 1450... Rouen qui souffrit alors pendant six mois toutes les horreurs de la famine pour se faire le rempart de la France, et repousser l'ennemi qui voulait l'envahir.

1865.

Ah ! c'est une noble et courageuse ville.

ROCOCO.

Oui, noble et courageuse, car lorsque Jeanne d'Arc, qu'elle a défendue au prix de son existence, au prix de son sang, lui a dit : « Rouen ! Rouen ! j'ai bien peur que tu n'aies à souffrir de ma mort ! » elle s'est relevée, la cité valeureuse, et les couleurs nationales ont reparu bientôt sur les murs, plus brillantes que jamais. (*Les fanfares retentissent*). Tenez les Anglais viennent de quitter

la ville... Charles VII va y faire son entrée triomphale; voici le peuple qui accourt précédant le cortége.

Le Peuple, *criant*.

Noël! noël! largesse!

Des fanfares retentissent au loin.

ROCOCO.

Ecoutez... voici les fanfares qui annoncent l'entrée du Roi.

Les fanfares retentissent plus éclatantes, et l'on voit paraître Charles VII, à côté de lui se trouve Agnès Sorel. Il est escorté de ses barons et de ses chevaliers; le cortége traverse le théâtre suivi par le peuple qui n'a cessé de pousser les cris de Noël et de Largesse.

L'AVENIR, *à Rococo*.

A mon tour maintenant. Je vais te battre par tes propres armes, et montrer à 1865 ce que le progrès a fait du Rouen de 1450!

Sur un geste de l'Avenir, le décor change.

4e Tableau. — Rouen en 1864.

Un panorama représentant Rouen actuel à vol d'oiseau. La vue est prise de Bonsecours.

SCÈNE VII.

1865, L'AVENIR, ROCOCO.

1865.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

Quel changement! mon âme en est émue,
Et, malgré moi, je me sens tressaillir.
Qui donc créa ce qui charme ma vue?

L'AVENIR.

C'est le Progrès, enfant de l'Avenir.
Vois maintenant, plus de sombres masures
Dont on voulait attrister ton réveil,
Plus de misères et de places obscures:
Partout de l'air, de l'or, du soleil!
Ces monuments qu'un monde entier renomme
Sont du Progrès le fruit toujours constant :
Admirez-les, c'est la lutte de l'homme
Qui, chaque jour, triomphe du néant.
Par le Progrès l'art étend son empire,

L'art est si grand, la terre en est témoin,
Que le destin jaloux semble lui dire :
Assez de gloire ! on ne va pas plus loin !
Vois ces vaisseaux, sans craindre la distance,
Fils du Progrès, ils sillonnent les mers,
Et, signalant notre toute-puissance,
Nos pavillons flottent sur l'univers.
Le Progrès seul préserve de la chute;
Est-ce aujourd'hui le moment de faiblir?
Vaillant soldat, dans cette immense lutte,
Il reste encor des lauriers à cueillir.
Sois, à ton tour, le soutien de la France,
Et fuis surtout un coupable repos.
Sans le Progrès, le chaos recommence;
Le Progrès seul enfante les héros.

En ce moment un rideau de nuages descend et couvre entièrement le panorama.

5e Tableau. — Les voiles de l'Avenir.

1865.

Ah! tout a disparu... tout s'est évanoui... C'est dommage... l'aspect de cette ville était si beau, si séduisant... Ces maudits voiles avaient bien besoin de la cacher à nos yeux.

ROCOCO.

En effet... je n'avais pas remarqué... Quels sont donc ces voiles?

L'AVENIR.

Les voiles de l'Avenir.

1865 ET ROCOCO, *les regardant avec curiosité.*

Les voiles de l'Avenir!

L'AVENIR.

Ah! vous aussi, vous cherchez à les percer de vos regards curieux?.. C'est là le plus ardent désir des mortels... ils cherchent tous à déchirer les voiles de l'Avenir!... et pourtant s'ils y parvenaient, que d'illusions de moins et que de déceptions en plus!

ROCOCO.

Vous avez bien raison. — Un jour, je me suis fait tirer la bonne aventure; on m'a prédit que, dans huit jours,

j'aurais la jaunisse, et j'en suis devenu tout de suite vert d'inquiétude.

L'AVENIR, *à* 1865.

Enfin, que dis-tu de ce qui vient de s'offrir à toi?

1865.

Je vous le répète... tout m'a éblouie, fascinée... Le Passé est si noble, si imposant! L'Avenir si brillant, si plein de séductions, que je ne sais à qui donner la préférence.

ROCOCO.

Hein? comment, elle tâtonne encore, après ce que je lui ai montré! Ah! faut-il qu'elle soit jeune!... Mais, petite malheureuse!

AIR : *Tout ça passe.*

Mieux que l'obscur Avenir,
Le Passé qui vous éclaire
Règne par le souvenir,
Quand il a quitté la terre,
Et cependant le novice
D'être homme est toujours pressé;
Mais, attendez qu'il grandisse,
Il se plaindra qu'on ne puisse
Revenir sur le passé.

Pendant le temps des amours,
Plus d'une jeune fillette
Consume ses plus beaux jours
A courir de fête en fête;
Mais, hélas! un précipice
Sous les fleurs était placé,
Et l'on dit, quand le pied glisse :
Quel dommage qu'on ne puisse
Revenir sur le passé!

L'AVENIR.

Tu as peut-être raison, et je connais un moyen qui pourrait tout concilier.

Jeunesse, si tu savais,
Tu ferais de belles choses ;
Vieillesse, si tu pouvais,
Tu récolterais des roses.
Pour que tout soit bénéfice,
Il est un moyen sensé :
Toutes deux qu'on nous unisse,
Afin que l'Avenir puisse
S'appuyer sur le Passé!

ROCOCO.

M'allier avec l'Avenir! collaborer avec toi?... jamais!

L'AVENIR.

Eh bien, alors, faisons un pacte.

ROCOCO.

Voyons... parle...

L'AVENIR.

1865 va descendre sur terre pour voir ce qu'a fait sa devancière. Tu l'accompagneras, et si tu parviens à la

convaincre, c'est toi qui désormais en deviendra le maître absolu.

ROCOCO.

Tope !... ça va !

1865, *joyeux.*

Je verrai la terre... oh ! quel bonheur !... ce doit être si joli sur terre ! — On dit qu'il ne s'y trouve que des maris galants, des femmes fidèles, des commerçants honnêtes, des journalistes intègres et de grands politiques invariables.

ROCOCO, *à part.*

Se met-elle le doigt dans l'œil, l'infortunée !

1865, *vivement.*

Partons vite ! il me tarde d'être arrivée !

ROCOCO, *à part.*

Elle ne sera peut-être pas si joyeuse quand elle reviendra.

L'AVENIR, *arrêtant* 1865.

Un instant... Comme 1864 règne encore, et que tu n'as aucun pouvoir surnaturel, je vais te donner un talisman infaillible qui accomplira tes vœux et te préservera de tout danger.

L'Avenir fait une nouvelle évocation et le théâtre change.

6e Tableau. – Le Palais des Miroirs.

Un palais fantastique, partout des miroirs, au fond un bloc de glaces servant de trône.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA FÉE DES MIROIRS, PLUSIEURS FÉES.

Au changement, la Fée des Miroirs, entourée de ses sœurs, est assise sur le trône de glaces.

CHOEUR.

AIR de *la Fille du Ciel.*

Puisqu'en ce jour cette future année
Vient implorer ici notre secours,
Protégeons-là, car sur sa destinée
En bonnes sœurs, il faut veiller toujours.

Après le chœur, la Fée et ses sœurs descendent et s'avancent en scène.

LA FÉE, *à* 1865.

Approche, fille du temps, et sois la bienvenue dans le palais des Miroirs.

L'AVENIR.

Vous savez ce qui nous amène près de vous.

LA FÉE.

Nous le savons, et voici le talisman que vous désirez. C'est un miroir magique : avec lui, plus de souhaits à former, plus de périls à craindre... Prends-le... mais évite bien de succomber à la coquetterie, et surtout garde-toi de te laisser séduire par Rococo, ou le Miroir magique se briserait à l'instant, et ce serait fait de l'année 1865 !

ROCOCO.

Il n'y a pas de danger... je n'ai jamais séduit personne.

LA FÉE, *à* 1865.

Suis fidèlement mes avis, car tu as un ennemi intéressé à ta perte, et qui te dressera mille embûches.

1865.

Un ennemi ? quel est-il ?

LA FÉE.

Ton père, le Temps, qui, fatigué aussi de travailler, ne demanderait pas mieux que de voir arriver la fin du monde.

L'AVENIR.

Ne craignez rien, mes bonnes Fées, 1865 se montrera digne de vous.

LA FÉE.

Partez donc ; mais avant, laissez-moi vous donner un guide, car tu ne connais pas encore le monde dans lequel tu vas voyager, et Rococo ne le reconnaîtrait plus. (*A la cantonade*). A moi, la Fantaisie !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA FANTAISIE, *sortant d'un vase de fleurs.*

LA FANTAISIE.

Présente !

AIR de *Voilà l'plaisir.*

C'est la Fantaisie
Qui vous tend les bras,
Le sort m'a choisie
Pour guider vos pas.
Faut-il vous conduire
En cent lieux divers ?
Parlez, pour empire
J'ai tout l'univers.
Partout j'ai ma place :
Enfant du plaisir,
Sachez, quand je passe,
Sachez me saisir,
Place, place, venez tous ;
Que demandez-vous
Et quels sont vos goûts ?
Je suis à vous.

Tantôt, noble femme,
Reine de salon,
D'une grande dame
J'emprunte le ton ;
Tantôt en grisette,
Sous un toit discret,
Joyeuse fillette
Je tresse un bouquet.
Partout j'ai ma place ;
Enfant du plaisir,
Sachez, quand je passe,
Sachez me saisir.
Place, place, venez tous
Que demandez-vous,
Et quels sont vos goûts ?
Je suis à vous.

ROCOCO.

Je trouve la Fantaisie à ma fantaisie.

LA FANTAISIE.

Parlez... où faut-il vous conduire ? — Je sais prendre toutes les allures, parler tous les langages, indiquer toutes les routes.

1865.

Alors, nous vous suivons.

LA FANTAISIE.

En route, donc ! et allons-y gaîment, c'est le refrain du fantaisiste.

AIR nouveau *d'Alfred Musard.*

Allons-y gaîment !
Ce refrain est charmant ;
Allons-y, allons z-o,
Allons y gaîment.

TOUS.

Allons y gaîment.
Que chante cette fillette
Quand au bal elle se rend ?
Que répète une coquette
Allant trouver son amant ?
Qu'entonne ce gai compère
Quand il descend au cellier ?
En montant à la barrière
Que fredonne l'ouvrier ?
Allons-y gaîment !
Ce refrain est charmant;
Allons-y, allons z-o,
Allons y gaîment.

Fi ! des mots remplis d'emphase
Que l'on prononçait jadis.
De cette joyeuse phrase
Tout le monde fut épris.
Aussi, bravant la mitraille
Et les hasards des combats,
Que chantent dans la bataille
Nos victorieux soldats ?

TOUS.

Allons-y gaîment !
C'est un refrain charmant,
Allons-y, allons z-o
Allons y gaîment.

LA FÉE DES MIROIRS.

Partez donc, et que des fleurs soient semées sur votre passage !

Un des vases de fleurs se transforme en un char de cristal traîné par deux cygnes. — 1865, Rococo et la Fantaisie y montent, et le char s'éloigne aux acclamations de l'Avenir et des Fées.

(RIDEAU.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Septième tableau.—La Gare de la rue Verte.

SCÈNE PREMIÈRE.

VOYAGEURS, PUIS 1865, LA FANTAISIE, ENSUITE ROCOCO.

Au lever du rideau, des voyageurs venant de la gare traversent le théatre.

CHOEUR.

AIR de *Zanetta*.

Grâce à la locomotive,
Et, grâce au chemin de fer,
Dès qu'on s'embarque on arrive,
C'est aussi prompt que l'éclair.

Pendant le chœur, 1865 et LA FONTAINE sont assaillis par des cochers et des commissionnaires qui se disputent leurs bagages.

1865.

Oh! quelle foule! quel tapage! Pourquoi Rococo ne nous a-t-il pas suivis?

LA FANTAISIE.

Il a voulu venir par la gare de Saint-Sever, comme étant la plus ancienne... maís il ne tardera pas à nous rejoindre.

1865, *regardant au fond.*

En effet... je l'aperçois ..

Rococo entre en toilette de nuit; il a un bonnet à la Fontange et une robe de chambre.

ROCOCO, *arrivant en désordre.*

Saprebleu ! sarpejeu ! sapredienne !

1865.

Qu'avez-vous donc?

ROCOCO.

J'ai... j'ai que pour la première fois, je viens de voyager en chemin de fer... la locomotive m'a aveuglé... les rails m'ont cahoté... les stations m'ont embêté... O mes chaises à porteur ! ô mes diligences ! ô mes coucous !

LA FANTAISIE.

Voyons... calme-toi...

ROCOCO.

Que je me calme ?... mais vous ne savez donc pas que j'ai pris le train de nuit, que j'ai gigoté sur les banquettes, trépigné sur les coussins... oh ! si j'avais eu un lit dans mon wagon... mais non... il y a des compartiments pour les fumeurs et pas pour les dormeurs.

LA FANTAISIE.

Dormez sur vos deux oreilles... Il y aura bientôt des wagons pour toutes les spécialités.

AIR *de Marianne.*

On aura le wagon-cuisine,
Ainsi que le wagon-buffet ;
On aura le wagon-cantine
Et le wagon-estaminet,
Quincaillerie,
Epicerie
Auront, dit-on,
Chacune leur wagon ;
Dans chaque course,
Le wagon-bourse
Le long du rail
Doit faire son travail.

ROCOCO.

Enfin, pour comble de largesse,
On devrait ici, comme ailleurs,
Avoir pour certains voyageurs
Le wagon-politesse.

LA FANTAISIE.

C'est difficile à exécuter, mais on y songera.

ROCOCO.

Ah ça, mais je ne peux pourtant pas rester dans cette tenue nocturne.

1865.

Et moi, je m'enrhume avec cette robe de gaze.

LA FANTAISIE.

Eh bien ! qui vous empêche de changer de costumes ?... Voulez-vous voir les modes de 1864 ?

1865.

Oh ! oui... montrez-nous-les !

ROCOCO.

Pas de coquetterie !... ou le miroir se fêlerait ..

LA FANTAISIE.

Bah !... allons-y gaîment ! A nous les modes du jour.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN GANDIN, ENSUITE UNE GANDINE.

Le gandin paraît par le dessous du théâtre. Il reste au fond, fixe et immobile, comme si c'était un mannequin de tailleur.

ROCOCO.

Tiens... un mannequin... c'est un tailleur qui nous offre un échantillon de ses produits.

1865, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! le drôle de costume !

ROCOCO.

En effet... voilà un drôle de particulier... Ah ! voyez donc... il a un chapeau de liége.

LA FANTAISIE.

C'est une invention nouvelle à l'usage des baigneurs qui ne savent pas nager et qui veulent se baigner les jambes en l'air.

1865.

Mais pourquoi a-t-il un tire-bouchon en guise d'aigrette ?

LA FANTAISIE.

C'est pour mieux se décoiffer... Quand le chapeau résiste, crac ! vous enfoncez l'instrument, et vous êtes débouché.

ROCOCO.

Alors on n'est plus un homme, on devient une bouteille.

LA FANTAISIE.

Mais quelle ressource pour les gens bouchés ! — Et que pensez vous du paletot?

ROCOCO.

AIR : *L'amour qu'Edmon, etc.*

S'il faut vous dire ici ce que je pense,
Ce paletot est laid à faire peur.

1865.

Et quels boutons!

LA FANTAISIE.

La suprême élégance
Veut des boutons de semblable largeur.

ROCOCO.

Grâce à cette mode arbitraire,
Chaque Gandin, pour lui, c'est peu flatteur,
Semble avoir à sa boutonnière
Tous les cinq francs qu'il doit à son tailleur.

Après le couplet, le mannequin s'anime et descend la scène.

ROCOCO.

Tiens... il marche... il gesticule.

LE GANDIN, *riant.*

Comment! vous me preniez pour un mannequin?.. Ah!... c'est ébouriffant!... Mais non! je suis un être vivant... bien vivant... j'ai des dents. (*Saluant.*) Agénor de Colcassé, Parisien pur sang, Gandin fini, Lion à toute crinière... j'ai trois clubs, huit chevaux et quatre danseuses; je déjeune à Tortoni, je dîne chez Riche, je soupe à la Maison-d'Or, et quand j'ai soupé, je jette les plats et les couverts sur la tête des cochers... C'est renversant!

1865.

Renversant est le mot.

LE GANDIN

Je ris au mélodrame, j'applaudis au ballet, je bâille à l'opéra; je manie l'épée, la canne, le bâton et même le chausson; je suis le Roi du Turf, la fine fleur du lansquenet et la coqueluche des petites dames... C'est esbrouffant!

LA FANTAISIE.

Au fait... les biches doivent se connaître en daims.

LE GANDIN.

Mais comme on se fatigue de tout et que j'étais las de faire sauter les banques de l'Allemagne, et de voir *Vermout* luttant toujours contre *Fille-de-l'Air*, et *Fille-de-l'Air* battant toujours *Vermout*, je me dis un beau matin : Colcassé, mon bon, qu'est-ce que tu pourrais donc bien faire de neuf? Je m'étais à peine posé cette question, que je braque mon monocle sur des affiches jaunes, rouges et vertes qui annonçaient un grand mascaret à Caudebec. Voilà mon affaire, m'écriai-je, je n'ai jamais vu de mascaret, je ne sais pas ce que c'est qu'un mascaret; allons voir le mascaret, et je suis parti... C'est écrasant!..

AIR *de Kriesel.*

Désertant Paris et le Pecq,
Et n'emmenant personne avec,
Ni Russe, ni Prussien, ni Grec,
Je suis parti pour Caudebec.
Je ne redoute aucun échec,
Ma bourse n'étant pas à sec;
J'aurai toujours un bon bifteck
A me mettre dans le bec.
Ce mascaret n'a rien d'abject,
Rien de trompeur et rien d'infect;
Il est, m'a-t-on dit fort correct;
Il ne peut pas m'être suspect.
Aussi, voyageur circonspect,
Pour profiter de son aspect,
Je vais prendre le train direct,
Agréez donc tous mon respect.

Il sort et aussitôt la Gandine paraît à son tour par le dessous.

ROCOCO.

Un nouveau mannequin?

1865.

Va-t-il encore s'animer?

LA FANTAISIE.

Non!... car cette Gandine est bien une vraie poupée.

ROCOCO.

Comment, une Gandine? vous voulez dire un Gandin; madame a l'air d'un homme.

LA FANTAISIE.

C'est son costume qui en est cause... Les dames ont pris, cette année. des allures toutes masculines. . elles portent des casquettes, des bottes, des badines à pomme d'or et des pince-nez.

ROCOCO.

Avant, elles ne portaient que les culottes. . il y a progrès... Alors, à quoi peut-on maintenant reconnaître une femme?...

LA FANTAISIE.

A la crinoline... c'est une mode nouvelle encore, et qui n'a rien perdu de sa vogue.

ROCOCO.

La crinoline. . une mode nouvelle?... allons donc!

AIR de *Léonide.*

La crinoline avait déjà
Depuis longtemps paru sur terre;
C'est une vile plagiaire
Qui de nom seulement changea.
Oui, cet embonpoint immense,
Gardez-vous de l'oublier,
Il date de la Régence
Et s'appelait le panier...
On le recherchait à la cour,
Le panier était fort commode,
C'était l'idole de la mode
Et le protecteur de l'amour.

Insigne de l'opulence,
On ne pouvait pas nier
Que l'on ne fut dans l'aisance
Quand on portait un panier.
Vous le savez, j'aime le vieux ;
Tout ce qu'on invente m'irrite,
Mais puisque l'on me ressuscite,
On aurait bien pu trouver mieux,
Car nos dames qui sans cesse
Trouvent des admirateurs,
Devraient toutes, sans faiblesse,
Quitter d'effrontés menteurs.

A quoi servent ces moyens-là ?
N'est-ce pas blesser la nature
Que de gâter par l'imposture
Ce qu'elle nous prodigua ?
Et, comme le dit la fable,
Rappelons-nous sans délai
Que le vrai seul est aimable,
Rien n'est plus beau que le vrai.
Mesdames, mes conseils sont bons;
Si vous voulez être plus sages,
Augmentez plutôt vos corsages
Et diminuez vos jupons.

La Gandine sort sur la ritournelle.

1865.

Ma foi, les modes nouvelles ne me plaisent guère... je préfère garder mon costume.

ROCOCO.

Et moi, endosser ce carrick que j'ai apporté dans ma valise. (*Il tire un carrick et s'en revêt.*) Là... maintenant que me voilà suffisamment vêtu, je mangerais bien un morceau de n'importe quoi...

1865.

Et moi aussi; j'ai l'estomac sans connaissance, je me restaurerais bien volontiers.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CAFÉ HUGNOT, PUIS LES MARMITONS.

LE CAFÉ HUGNOT.

Qu'est-ce qui a parlé de se restaurer? Commandez, parlez, faites-vous servir. (*A la cantonade.*) A moi, mes officiers, Boûm! (*Les Marmitons entrent.*) Voyez!!!

CHOEUR.

AIR de *Kriesel.*

Quand le maître commande,
Nous devons obéir;
Il faut que l'on se rende
A son moindre désir.

LE CAFÉ.

Dignes rivaux du grand Carême,
Allons, répondez à mon vœu;

Sans hésiter, à l'instant même
Il faut pour moi vous mettre au feu.

Le café Hugnot remonte et met ses Marmitons en ligne au fond du théâtre, et face au public.

ROCOCO.

Quel est ce chasseur doré sur toutes les coutures?

LA FANTAISIE.

Un nouvel établissement qui s'est créé cette année... le café Hugnot.

1865.

Pourquoi est-il en chasseur?

LA FANTAISIE.

Pour montrer qu'il est diligent.

ROCOCO.

Ah! oui. (*Chantant*).

Chasseur diligent,
Tu viens dès l'aurore...

(*Parlé*). Enfin, si son plumage répond à son potage.

LE CAFÉ, *redescendant vivement*.

Quel potage faut-il servir à ces dames? Potage à la Condé? soupe à la Tortue? consommé à la Bisque?

ROCOCO.

Ne me faites pas bisquer, procédons par ordre.

LE CAFÉ.

Alors, veuillez dresser votre carte.

ROCOCO.

Parlons d'abord de votre filet; est-il tendre?

LE CAFÉ.

Mes nappes sont en point d'Angleterre.

ROCOCO.

Et vos légumes?

LE CAFÉ.

Mes plafonds sont dorés.

ROCOCO.

Et votre sole?

LE CAFÉ.

Mon sol est en mosaïque.

1865.

Et vos glaces?

LE CAFÉ.

Mes glaces sont de Venise.

ROCOCO, *impatienté.*

Ah ça, on lui parle nourriture, et il vous répond dorure, sculpture, architecture. On ne mange donc chez lui que des yeux?

LA FANTAISIE.

Des yeux et du cœur.

LE CAFÉ.

Et de l'estomac. J'ose l'affirmer... j'ai cherché à faire revivre le somptueux Lucullus et à ressusciter le grand Vatel.

AIR du *Bénéficiaire.*

Pour raviver le progrès,
J'accapare tout exprès
Les produits
Et les fruits
Récoltés dans maints pays.
D'abord les bœufs de Poissy
Sont tous transportés ici;
De Pontoise les veaux
Viennent par monts et par vaux,
Et si je m'abaisse
A la Bouillabesse,
Aux Frères Provençaux,
Je prends les premiers morceaux.
J'ôte à la Hollande
Ses huîtres d'Ostende.
J'ai d'Amiens les canards
Et du Havre les homards.
Je veux dépouiller encor
De truffes le Périgord;
Et j'enlève aux Bretons
Et leur beurre et leurs moutons.
A Tours je prends mes pruneaux
Et tout son vin à Bordeaux.
De son eau sans mic-mac
Je dois épuiser Cognac.
Quant à Melun, je le pille,
Il n'aura plus une anguille;
Au Rhin, de fil en aiguille,
Sans salamalec,
Qu'il me maltraite ou m'écharpe,
Ou qu'il pince de la harpe,
Je prends sa dernière carpe
Et le mets à sec.
De son chasselas si beau
Je prive Fontainebleau.
Je ravis de Montreuil
Les pêches en un clin-d'œil.
De la Bourgogne, à gogo,
Le sympathique escargot
Dans quelque temps d'ici
M'arrivera tout farci.
Je veux que Bayonne
A l'instant me donne
Ses superbes jambons,
Et Neufchâtel ses bondons.
Il faut qu'on m'amène
Les chapons du Maine,
De Lyon les saucissons,
Les haricots de Soissons.
On verra dans nos salons
Des ananas, des melons,
Et de toute façon
Nous aurons le meilleur thon,
Les chalands que nous cherchons,
Que partout nous dénichons,
Prouvent que nous tâchons
D'éloigner les cornichons.

ROCOCO.

Ah! la riche carte!... pourvu qu'il ne la perde pas.

LE CAFÉ.

Moi, perdre la carte? jamais! (*Aux marmitons.*) Garde à vous, soldats de la casserolle! Portez plats!... présentez plats!... plats bras!... servez chaud!

CHOEUR.

AIR de *Kriesel.*

Qu'on lui rende hommage,
Que sur son passage
On crie : Honneur
A ce grand traiteur!

Pendant le chœur, les marmitons, précédés par le Café Hugnot, ont défilé devant 1865 et Rococo, en leur plaçant successivement devant le nez les plats qu'ils portent.

SCÈNE IV.

1865, ROCOCO, LA FANTAISIE, PUIS LE VIEUX-MARCHÉ, LA RUE DE L'IMPÉRATRICE.

ROCOCO.

Eh bien!... ils s'en vont... mais nous n'avons fait que sentir... je demande à goûter, courons..

1865.

Ils sont trop loin pour nous entendre.

ROCOCO.

Alors ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'aller nous-mêmes au Vieux-Marché.

LA FANTAISIE.

A quoi bon?... De par votre talisman, le Vieux-Marché va venir à vous...

LE VIEUX-MARCHÉ, *au loin.*

Attends un peu, Margot...

LA FANTAISIE, *regardant au fond.*

Ecoutez... le voici qui se chamaille avec la rue de l'Impératrice.

Le Vieux-Marché en costume de vieille poissarde, et la Rue de l'Impératrice, entrent en se disputant.

ENSEMBLE.

AIR du *Domino noir.*

Ah! c'est affreux,
Scandaleux,
Odieux.

Redoute mon courroux,
Il faudra filer doux;
M'injurier ainsi,
Mon cœur en est saisi.
Ne va pas croire, toi,
M'inspirer de l'effroi.

LE VIEUX-MARCHÉ.

A-t-on jamais vu cette faraude-là!... Il faut qu'on ne requinque qu'elle, qu'on ne bichonne qu'elle... As-tu fini, fifi!

LA RUE DE L'IMPÉRATRICE.

Insolente,

ROCOCO.

Ah! très-bien! je reconnais là mon Vieux-Marché.

LE VIEUX-MARCHÉ, *à Rococo.*

Eh! ben... d'ous qu'y sort cet enrhumé? Va donc et faire empailler, vieux démanché.

ROCOCO, *joyeux.*

Va toujours! va toujours!

1865.

Enfin, Madame....

LE VIEUX-MARCHÉ, *à* 1865.

Et c't'autre péronnelle... de quoi donc qu'elle se mêle, avec ses cheveux de ficelle et son nez qu'est comme une chandelle?

1865.

Oh!

ROCOCO.

Voyons. . au lieu d'en... d'en vouloir à tout le monde... dis-nous plutôt ce qui te chiffonne.

LE VIEUX-MARCHÉ.

Ce qui me chiffonne, c'est qu'on me néglige pour ne s'occuper que de madame... on lui bâtit de grandes maisons à y loger le Grand-Turc et toutes ses *odalisses;* on lui rafistole un marché-neuf et moi, le Vieux-Marché, on me laisse me dégrader, me lézarder.

LA FANTAISIE, *souriant.*

Il y a une raison.

AIR de *Votre bonté*, etc.

L'économie était une faiblesse,
Il fallait que ce quartier-là
Devint digne par sa richesse
Du noble nom dont on le décora ;
Riche d'un semblable apanage,
Il atteindra la suprême splendeur,
Car son glorieux patronage
Ne peut que lui porter bonheur...
Ce titre-là doit lui porter bonheur.

LE VIEUX-MARCHÉ.

Eh ! ben... et moi, est-ce que je ne suis pas noble aussi ?... Est-ce que je n'ai pas eu toujours le cœur sur la main ? ..

LA FANTAISIE.

C'est vrai... tu es une brave femme... aussi je veux faire quelque chose pour toi.

LE VIEUX-MARCHÉ.

Quoi donc, fiston ?

LA FANTAISIE.

Je vais te rajeunir.

LE VIEUX MARCHÉ, *joyeux.*

Vrai ?... oh ! allez-y et je régale.

LA FANTAISIE.

Soit... mais à une condition.

AIR du *Retour au pays.*

Si je veux bien te prêter assistance,
Et devancer pour toi l'ordre du temps ;
Si je veux bien, usant de ma puissance,
Relever aujourd'hui tes débris chancelants,
Fais à ton tour une promesse,
Plus d'insultes à tout propos,
Plus de langage qui nous blesse,
Plus de disputes, de gros mots.
Si je réponds au désir qui t'enflamme,
Si tes splendeurs éclipsent nos palais,
Me promets-tu, comme une grande dame
De parler et d'agir?

LE VIEUX-MARCHÉ.

Oui, je te le promets.

LA FANTAISIE.

Eh bien donc, qu'à ma voix tout change, car le Vieux-Marché va finir.

Disparais !

Le vieux marché se transforme et apparaît sous un costume des plus frais et des plus brillants.

LE VIEUX-MARCHÉ.

O prodige étrange!
En moi tout vient de rajeunir,
Je n'aurai plus que de douces paroles...
Tout est changé, mon allure et mon ton,
Plus de gros mots ! plus de disputes folles
Le Vieux-Marché devient un élégant salon.

1865.

Quel changement !

ROCOCO.

C'est du Pompadour tout pur.

LE VIEUX-MARCHÉ, *à la Fantaisie.*

Merci, mille fois, à vous qui m'avez rajeuni !

(*A* 1865.) Prenez ces fleurs, ma belle enfant ; ce sont vos sœurs aînées.

LA FANTAISIE.

Ainsi, vous serez toujours poli...

ROCOCO.

Et quand on vous marchandera votre poisson...

LE VIEUX-MARCHÉ.

Je répondrai : Ah ! Monsieur, vous n'y songez pas... je vous demande trois francs, et vous m'offrez vingt-cinq sous .. un poisson comme celui-là .. un merlan frais comme l'œil . vingt-cinq sous .. Ah ! ben ! ah ! ben ! ah, ben ! *Éclatant et changeant de ton*) En v'là un toupet... (*Se remettant les poings sur les hanches.*) Ah ! regardez-donc le Nicodème... ça marchande et ça a un morceau de verre dans l'œil... Va-t-en moule de singe, tête de caniche ; rentre dans la niche, ou si tu me triches, je te fiche... (*elle fait le geste de soufleter.*)

LA FANTAISIE.

La voilà repartie.

LE VIEUX-MARCHÉ.

AIR : *A coups d'pied.*

Non, plus d'orgueil à l'avenir,
Je ne veux plus me rajeunir,
Je me contente de ma gloire;
Et le premier qui me dira :
Vous êtes laide comme ça.
A coups d'pied, à coups d'poing,
J'lui cass'la... face et la mâchoire.

Il sort avec la Rue de l'Impératrice.

SCÈNE V.

1865, ROCOCO, LA FANTAISIE, PUIS UNE MARCHANDE DE PLAISIRS, ENSUITE LE COURS BOIELDIEU, LE COURS LA REINE, LE JARDIN SAINT-OUEN, LE SQUARE SOLFERINO, PUIS L'ELDORADO.

1865, *riant.*

Ah! ah! ah!... la nature n'a pas tardé à reprendre le dessus.

LA FANTAISIE.

Que voulez-vous? la caque sent toujours...

ROCOCO.

Le merlan... c'est connu... mais n'importe! Ce Vieux-Marché m'a tout ragaillardi... j'ai des idées folichonnes... je folichonnerais volontiers.

UNE MARCHANDE DE PLAISIRS, *au dehors.*

Voilà l'plaisir, Mesdames! voilà l'plaisir!

ROCOCO.

Une marchande de plaisirs?... elle arrive à propos... Ah! ma petite mère, donnez-nous-en, comblez-nous-en, gorgez-nous-en!

LA FANTAISIE.

Un instant... Ceci rentre dans le domaine de la Fantaisie; aussi, vais-je vous présenter tous les endroits de plaisir et de réunion qui se trouvent dans la capitale normande.

En ce moment arrivent le Cours Boïeldieu, le Cours la Reine, le Jardin Saint-Ouen, le Square Solférino, puis l'Eldorado.

ENSEMBLE.

AIR de *Kriesel.*

Que voulez-vous
De nous?
Sans plus tarder, expliquez-vous;
Nous avons pour vous divertir
Le vrai plaisir
A vous offrir.

LA FANTAISIE.

Voici d'abord le Cours Boïeldieu, le Cours Boïeldieu que l'on a surnommé la Petite-Provence, et qui est aussi heureux de son surnom qu'il est fier de son illustre parrainage.

AIR : *La vérité*, etc.

On peut y voir dans tous les temps
L'âge mur à l'enfance unie,
La vieillesse de Dieu bénie
Y porte ses pas chancelants,
La vieillesse, ainsi que l'enfance,
Trouve le bonheur en ce lieu,
Et chacun par reconnaissance
Fredonne un air de Boïeldieu.

1865, *au Cours la Reine.*

Et vous, mon brave homme, quel plaisir avez-vous à nous offrir?

LE COURS LA REINE, *criant en portant la main à son oreille.*

Si ça va bientôt retentir?

ROCOCO.

Allez-vous nous procurer beaucoup d'agrément?

LE COURS LA REINE, *même jeu.*

Si on va battre le premier ban?

LA FANTAISIE.

Il est sourd...

1865.

Ah ça, mais il ne nous entend pas...

ROCOCO.

Quel est ce vieux pot?

LA FANTAISIE.

Le Cours la Reine; c'est à l'école des tambours qu'il

doit cette infirmité... on y bat la caisse depuis le matin jusqu'au soir... ce sont des ra et des fla à assourdir tous les passants, ce qui est très avantageux pour ceux qui vont assister aux symphonies du square Solférino ou aux concerts du jardin Saint-Ouen.

LE JARDIN ET LE SQUARE, *indignés.*

Malhonnête!... maltraiter ainsi nos concerts.

Entre l'Eldorado.

L'ELDORADO, *vivement.*

Qu'est-ce qui parle de concerts?... Il n'y en a plus qu'un seul ici, et c'est moi.

ROCOCO.

Pardon, jeune cantatrice, qui êtes-vous?...

L'ELDORADO.

L'Eldorado.

TOUS.

L'Eldorado!

L'ELDORADO.

Un café-concert qui s'est ouvert cet été dans le quartier Saint-Sever.

ROCOCO.

L'Eldorado très bien nourri *eccolo!* (*Noury et Collot*)... Soyez la bienvenue... Depuis le jour où j'ai fondé le Café des aveugles, j'ai toujours eu un faible pour ces établissements, surtout pour les cafés en plein air.

AIR de *Périnette.*

Oui, ces cafés ont du chic;
On y chante, on y boit, on y fume..,

LA FANTAISIE.

Mais par malheur on s'enrhume,
Garçons, chanteurs et public;
Le ténor en vain s'obstine,
Par un procédé nouveau:
Au lieu d'un *ut* de poitrine,
Il lance un *ut* de cerveau.
Puis la grande cantatrice
Eternue un boléro;
Chacun lui dit : Dieu vous bénisse!
Et ça remplace le bravo.

L'ELDORADO.

Ce ne sont pas les bravos qui me manquent... C'est à qui applaudira mes bocks, à qui avalera mes chansonnettes... Mes consommations sont si fraîches, et mes morceaux de musique si chauds ! .. Tenez... je vous en fais juge...

AIR des *Yeux bleus.*

Ecoute mon cœur,
Sens battre mon cœur,
Rien ne vaut un cœur,
Un cœur plein de flamme;
Accepte mon cœur,
Donne-moi ton cœur,
Ton cœur et mon cœur,
Cela vaut deux cœurs.

ROCOCO.

C'est plein de cœur, c'est joli... mais un peu sentimental.

L'ELDORADO.

Vous voulez du grivois?... j'ai votre affaire.

AIR du *Chemin du moulin.*

Au moulin qui tourne,
Qui tourne et retourne,
Je porte du grain
Qui sera demain
D'la belle farine,
Ben blanche et ben fine
Pour mettre au pétrin
Et faire du pain;
Ho! hu! dia! va donc, Martin
Allons, Mossieu, retirez-vous du chemin,
Retirez-vous du chemin
Ho! hu! dia! va donc Martin,
Car vous nous barrez le chemin du moulin.

ROCOCO.

C'est encore joli, mais ça manque de distinction.

L'ELDORADO.

Vous voulez de la distinction?.... j'ai votre affaire...

AIR : *Rien n'est sacré.*

Tout-à-l'heur', je reçois la visite
De celui que j'dis mon cousin,
Et comme de juste, je l'invite
A prendr' quéqu' chose, un verr' de vin,
Mêm' que c'était du Chambertin (*bis*).
Il dit : Ça se trouve à merveille,
J' vous obtemper' cette faveur,
Et puis il m' liche' tout' la bouteille.
Rien n'est sacré pour un sapeur.

ROCOCO.

C'est toujours joli... mais la distinction laisse toujours à désirer.

L'ELDORADO.

De la distinction en voilà.

AIR de *Blaquière.*

Au caf, caf, caf, au Café-Concert
On n'en vient pas moins après son dessert...

TOUS

Au caf, caf, caf, au Café-Concert
Un public charmé vient après son dessert.

L'ELDORADO.

L'esprit s'y délasse
Dans la demi-tasse
Et peut à gogo
Humer un duo.
Tout ça nous trémousse, mousse, mousse,
Le cœur le plus froid est bientôt réchauffé,
Avec un tel pousse, pousse, pousse,
Avec un tel pousse-café.

TOUS, *reprise.*

Tout vous y trémousse, mousse, mousse,
Le cœur le plus froid est bientôt réchauffé, etc.

L'ELDORADO.

(*Même air.*)

Au caf, caf, caf, au Café-Concert,
Au prix le plus bas, chaque soir on vous sert.

TOUS.

Au caf, caf, caf, au café-concert,
Au prix le plus bas, chaque soir on vous sert.

L'ELDORADO.

Vives chansonnettes,
Chanteuses coquettes
Au piquant minois,
A la douce voix.
Leur œil vous trémousse, mousse, mousse,
Le cœur le plus froid est bientôt réchauffé,
Avec un tel pousse, pousse, pousse,
Avec un tel pousse-café.

TOUS (*reprise.*)

Leur œil vous trémousse, mousse, mousse,
Le cœur le plus froid est bientôt réchauffé.
Etc., etc., etc.

ROCOCO.

C'est entraînant... je regrette que tu n'y aies pas joint la danse.

L'ELDORADO.

Fi donc ! je laisse la danse au Tivoli-Normand : c'est lui qui a le monopole des redowas, mazurkas, varsovianas et autres polkas... qu'il le garde... il n'a que ce qu'il mérite.

ROCOCO, *le faisant taire*,

Assez de cancans sur le Tivoli normand.

L'ELDORADO.

De cancans ? c'est lui qui en abuse du cancan.

ROCOCO.

N'importe... c'est un vieil ami que j'ai toujours estimé... c'est un bal consommé.

L'ELDORADO.

Eh ! bien, s'il est consommé, je le défie aux consommations ..

ROCOCO.

Puisque tu en es si fier, je ne serais pas fâché d'en tâter quelque peu.

1865 ET LA FANTAISIE.

Ni moi.

L'ELDORADO.

Parlez ! que faut-il vous servir? du Surinam, de la Chartreuse, de la Trappistine, une liqueur nouvelle fabriquée par les Révérends de la Trappe ?

ROCOCO.

Non... merci... je craindrais trop l'attrape... donnez-moi tout bonnement un verre de cidre...

L'ELDORADO, *avec dédain.*

Du cidre ?... pour qui nous prenez-vous ? nous ne tenons pas ça.

ROCOCO.

Hein ?... plait-il ? Eh ! bien, quand vous en tiendriez, où serait le déshonneur ?

AIR de *Fanchon.*

Le cidre a son mérite,
Celui qui le débite
Peut à ses chalands, j'en réponds,
L'avouer sans mystère,
Car aux opulentes boissons
Bien souvent on préfère
Le cidre et les marrons.

TOUS.

Bien souvent on préfère
Le cidre et les marrons.

LA FANTAISIE.

(*Même air.*)

Quand le temps d'aimer cesse,
Lorsque de la vieillesse

L'aile vient effleurer nos fronts,
Lorsque tout s'évapore,
Pour les vieilles et les barbons,
Que reste-t-il encore ?
Le cidre et les marrons.

TOUS.

Que reste-t-il encore?
Le cidre et les marrons.

ROCOCO.

Enfin, à défaut de cidre, je prendrais bien un verre de vin.

L'ELDORADO.

Du vin de quel crû ?

ROCOCO.

Dame ! en fait de crû, je ne sais auquel croire.

LA FANTAISIE.

Eh bien ! n'avez-vous pas le Miroir magique ? Faites un signe, et tout le royaume bachique va paraître devant vous.

1865.

Au fait, il a raison.

Elle agite le Miroir, et un grand pressoir entouré d'une treille garnie de vignes paraît par le dessous, et Bacchus, à cheval sur un tonneau, entre porté par quatre Satyres. — Des Faunes et des Satyres suivent le cortége qui fait le tour du théâtre.

8e Tableau. — La Vendange fantastique.

SCÈNE Ire.

LES MÊMES, BACCHUS, SATYRES ET FAUNES.

CHOEUR.

Tin, tin, tin, tin,
Place
Au grand Bacchus qui passe !
Tin, tin, tin, tin,
Gloire, honneur au Dieu du vin !
Tin, tin, tin, tin,
Vive Bacchus, Dieu du vin !
Tin, tin, tin, tin,
Gloire à notre Souverain !

BACCHUS.

Assez, assez, Satyres !... J'éprouve le besoin de descendre.

Il descend de son tonneau qu'on emporte.

ROCOCO.

Eh ! je ne me trompe pas... c'est le père Bacchus... encore une vieille connaissance que j'ai pas mal cultivée !

BACCHUS.

Oui, mes enfants, le père Bacchus, un silène assez réussi, n'est-ce pas? Eh bien! ce n'est pas l'embonpoint qui fait le bonheur... j'ai quelque chose qui me taquine.

LES AUTRES.

Quoi donc?...

BACCHUS.

L'oïdium, mes bichons.. ce brigand d'oïdium.

1865.

Qu'est-ce que c'est que l'oïdium?

BACCHUS.

Un insecte malfaisant, qui depuis quelque temps me fait une foule de misères à moi et à mes enfants... Aussi, ce n'est qu'en tremblant que chaque année j'inspecte ma récolte... Voyons, où est celle de 1864?... elle se trouve là tout entière dans ce pressoir...

1865.

Dépêchez-vous, père Bacchus, car je meurs de soif...

ROCOCO.

Et moi, j'ai la pépie.

BACCHUS, *allant au pressoir.*

Je n'entends aucun bouillonnement... *Per bacco!..* si mes vins étaient tous coulés!...

LA FANTAISIE.

Laissez donc!

AIR des *Variétés.*

Le vin ici-bas,
C'est la gaudriole,
C'est la chanson folle
Qui ne rougit pas;
Source du plaisir,
Le vin c'est la vie,
Par lui tout s'oublie, (*bis*)
Il ne peut mourir.
Tin, tin, tin, tin, gais compagnons de la folie,
Tin, tin, tin, tin, apparaissez
Et renaissez!

Des flancs du pressoir s'élancent prestement, le Bordeaux, le Chablis, la Piquette, puis le Champagne.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE BORDEAUX, LE CHABLIS, LA PIQUETTE, PUIS LE CHAMPAGNE.

ENSEMBLE.

AIR des *Premières Armes*.

Ici, tous les vins,
Bordeaux et vins fins,
Chablis et Piquette,
En ce jour de fête
Que chacun répète
De joyeux refrains.

LA FANTAISIE.

Eh bien ! Bacchus, es-tu content?

BACCHUS.

C'est-à-dire que je suis ravi... transporté... je les ai tous... Ah ! qu'ils sont frais ! qu'ils ont bonne mine !

ROCOCO.

Lequel sablerions-nous bien?

LES VINS.

Moi !... moi !. .

LE CHABLIS.

Rien ne vaut le Chablis.

LE BORDEAUX.

Rien ne réchauffe comme le bordeaux.

ROCOCO, *lorgnant la Piquette.*

J'en conviens, mais en voilà une petite qui me plaît. . elle vous a un petit nez coquin... Voulez-vous me permettre d'en prendre un verre?

BACCHUS.

Allez donc, faites comme chez vous.

ROCOCO. *Il embrasse la Piquette.*

Ah ! pouah !... ça gratte...

LA PIQUETTE.

Je suis d'Argenteuil...

ROCOCO.

Ah ! c'est la Piquette... bien sûr.

LA PIQUETTE.

Vous l'avez dit...

AIR : *L'ombre s'évapore.*

C'est à la barrière
Que le gai compère
Entonne à plein verre
Ce bon petit bleu.

Quand de la bouteille
L'aspect le réveille,
Il est sous la treille
Plus heureux qu'un Dieu !
Là, sans scandale,
Vite il s'instale
Et se régale
Avec sa moitié ;
Et la Piquette
Que l'on apprête,
A grands flots, fête
La sainte amitié.
Bientôt on redouble,
La tête se trouble,
Chacun y voit double
Et fait bacchanal.
Voyez comme on lutte,
Comme on se dispute,
Comme on se culbute,
Quel bruit infernal !
La garde arrive,
L'alerte est vive,
Chacun s'esquive
Et fuit promptement ;
La fureur passe,
On se fait grâce
Et l'on s'embrasse :
Quel tableau touchant !...
Enfin minuit sonne,
Le vent seul frissonne,
On ne voit personne ;
Le buveur, soudain,
Après la bombance,
S'endort en silence,
Avec l'espérance
D'être gris demain.

ROCOCO.

Ma foi, tant pis... quand je devrais m'érailler le gosier, j'en prendrai encore un verre....

Il embrasse de nouveau la Piquette.

BACCHUS.

Ne vous gênez pas... la récolte est bonne... (*Regardant autour de lui.*) Ah ! ça, mais, quand je disais qu'ils étaient tous là, je me trompais. Il manque le plus tapageur, le plus mauvais sujet de tous. (*On entend une explosion dans le pressoir*) Ah ! le voilà... je le reconnais à sa manière de s'annoncer... c'est...

Le pressoir s'est changé en une treille fantastique de laquelle sort le Champagne.

LE CHAMPAGNE, *paraissant.*

Le Champagne !

TOUS.

Le Champagne !

LE CHAMPAGNE.

AIR de *Paul Henrion*

Allons, manants, saluez, car je brille,
Partout je trône et mes reflets sont d'or ;
A mes glouglous, à mon feu qui pétille,
C'est le plaisir qui fait prendre l'essor.
Joyeux discours,
Folles amours,
Avec moi seul vous commencez toujours,
Gais compagnons
De mes flacons,
Le bonheur vient quand sautent les bouchons.
Allons, morbleu ! rangez-vous sous ma loi,

Des vins français ne suis-je pas le roi ?
Titis, Pierrots, Débardeurs, sablez-moi;
Au carnaval, c'est moi
Qui suis le roi.
A tous je tiens tête,
Je règne la nuit,
C'est moi que l'on fête
Au milieu du bruit...
J'étourdis, je tape,
En vrai tapageur ;
Mais quand on me frappe,
Je deviens meilleur.
J'ai pour trône un flon, flon,
Pour sceptre une chanson.
Allons, manants, saluez, car je brille,
Sur tout je trône et mes reflets sont d'or.
etc., etc., etc.

BACCHUS, *riant.*

Ah ! le galopin !... se fait-il mousser, mon Dieu !.. ah !... nom d'une grappe ! tu m'amuses.

LE CHAMPAGNE, *allant à Bacchus.*

Bonjour, p'pa... pas vrai que je suis ton chéri, ton préféré ?

LES AUTRES VINS, *entourant Bacchus.*

Non... c'est pas vrai .. n'est-ce pas, p'pa ?

BACCHUS.

Oh ! les petits ribauds ! ah ! les aimables canailles ! ils circonviennent leur auteur... Fichez-moi tous la paix.

LE CHAMPAGNE.

Le meilleur vin, c'est moi... *(à 1865.)* Tenez, Madame, goûtez-moi..

1865, *l'embrassant.*

Ah ! qu'il est doux !

ROCOCO.

N'est-ce pas qu'il se laisse boire ?

1865.

Oui... mais il me pince le nez... il me picote... Ah ! c'est drôle, j'éprouve un singulier effet... je vois tout trouble.

ROCOCO.

Sapristi... 1865 a son jeune-homme... Pourvu qu'elle ne fêle pas le miroir.

1865.

J'ai envie de rire, de chanter, de danser.

BACCHUS.

Eh bien, dansons... J'offre en l'honneur de la récolte nouvelle une petite visite aux Bacchantes.

LES SATYRES, *se frottant les mains.*

Ah ! ah !

BACCHUS.

Hein ! ça vous va, mes gaillards ! Eh bien ! qui m'aime me suive .. allons.

CHOEUR.

AIR de *Robinson.*

Bacchanal (*bis.*)
Faisons un bruit infernal,
Bacchanal ! (*bis,*)
Faisons bacchanal !

Ils sortent tous, le décor change.

8e, 9e et 10e Tableaux. — La Ronde des Bacchantes.

Le Palais de l'Abondance. — Partout de riches coteaux chargés de vignes et des treilles dorées garnies de raisins. — Une Fontaine à mille feux, symbole de l'abondance, se trouve au milieu du théâtre.

SCÈNE Ire.

LE TEMPS, LA REINE DES BACCHANTES, BACCHANTES.

Au changement des Bacchantes, des coupes aux lèvres et des grappes en mains, paraissent sur la cime des coteaux. La Reine des Bacchantes entre par le fond avec le Temps.

LE TEMPS.

Ainsi, charmante Reine, tu m'as bien compris?

LA REINE.

Oui, mon petit père le Temps, et me voilà prête à vous obéir. N'êtes-vous pas mon Seigneur et maître ? N'est-ce pas de vous que dépend notre ruine et notre richesse ?

LE TEMPS.

Alors il est convenu que tes Bacchantes vont enivrer cette étrangère de leurs séductions, et qu'elles parviendront, en la fascinant, à briser son Miroir magique... J'ai mes petites raisons pour cela.

LA REINE.

Compte sur nous.

LE TEMPS.

Silence ! je les aperçois conduites par le seigneur Bacchus...

SCÈNE II.

LES MÊMES, BACCHUS, 1865, ROCOCO, SATYRES ET FAUNES.

CHOEUR.

AIR : *Polka de Margeot.*

Ici, que la fête commence,
Vive l'amour, vive la danse!
Ce jardin nous offre à loisir
L'amour, les chansons, le plaisir.

BACCHUS, *à la Reine des Bacchantes.*

Chez vous, au doux bruit des chansons,
Nous venons, beauté sans égale,
Célébrer une bacchanale
Et faire sauter les bouchons.

LA REINE.

Grand merci, monseigneur Bacchus!
Les vins et les chansons bruyantes,
Chez moi, la reine des Bacchantes,
Seront toujours très bien reçus.

CHOEUR.

(*Reprise.*)

Ici, que la fête commence,
Vive l'amour, vive la danse!
Etc., etc.

1865.

Ah! quel aspect enchanteur! quels parfums enivrants!

ROCOCO.

De la tenue, petite malheureuse !... Heureusement que j'ai mon sang-froid.

LA REINE.

Que les vins circulent, que les coupes se remplissent et que la bacchanale commence !

Les Bacchantes et les Satyres exécutent une danse échevelée... 1865, fascinée, va laisser tomber son Miroir, quand Rococo s'en empare. — De la Fontaine des Diamants jaillit mille couleurs.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

IIe Tableau. — 1865, à tous les diables.

Une vaste chambre à coucher, au fond deux lits.— Portes latérales, — Commode, — Chaises.

SCÈNE Ire.

LE TEMPS, 1865, ROCOCO.

Au lever du rideau, le Temps, en costume bourgeois, précède 1865, évanouie, que Rococo porte sur ses bras.

LE TEMPS.

Entrez, voici la plus belle chambre de mon hôtel.

ROCOCO.

Merci, mon brave homme... Ah! que j'ai donc eu de peine à la transporter jusqu'ici...Gredines de Bacchantes!... l'ont-elles mises dans un état!... Où la déposerai-je bien?

LE TEMPS, *approchant un fauteuil.*

Tenez... sur cette ganache!

ROCOCO.

Bien obligé!... les ganaches, ça me connaît...

Il place 1865 sur le fauteuil.

LE TEMPS.

Vous n'avez plus besoin de rien?

ROCOCO.

Non, de rien... (*à part.*) Ce maître d'hôtel ne me revient pas.

LE TEMPS.

Alors, bonsoir... (*à part.*) Ne les perdons pas de vue... je reviendrai quand il sera temps d'agir. — Ah! je leur en prépare une bonne.

Il sort.

SCÈNE II.

1865, ROCOCO.

ROCOCO.

Décidément, ce maître d'hôtel a une fichue mine... Mais, avec tout cela, 1865 ne revient pas... Et encore, si nous n'avions pas perdu la Fantaisie... (*lui tapant dans les mains.*) Eh! 1865!... ma petite 1865! Enfin, elle rouvre l'œil.

1865, *ouvrant les yeux.*

Où suis-je?...

ROCOCO.

Sur une ganache !

1865.

Oui... la ganache, c'est vous....

ROCOCO.

Comment, c'est moi ?

1865.

C'est vous qui m'y avez transportée... Je me rappelle tout maintenant... les Bacchantes m'avaient charmée, fascinée, enivrée de leurs séductions.

ROCOCO, *vivement.*

Tout cela pour faire briser le miroir magique et anéantir l'année 1865... Mais le voilà, le Miroir... je m'y mire... je m'y reflète... il a bon teint comme moi... et 1865 ne s'en porte pas plus mal !

1865.

Je ne sais... je tombe de sommeil.

ROCOCO.

Eh bien ! couchons-nous... (*se reprenant.*) Je veux dire couchez-vous.

1865, *hésitant.*

Mais... c'est que...

ROCOCO.

Ah ! oui... je comprends, la pudeur, la candeur, l'honneur... Rassurez-vous, je fermerai les yeux...

1865.

Alors, je me risque.

ROCOCO.

Voilà votre lit... voici le mien...

1865.

AIR de *Monsieur Pantalon.*

Bonsoir, Monsieur Rococo.
Malgré moi, je sens ma paupière
Qui s'incline, hélas ! vers la terre ;
Nous devons donc faire dodo.
Bonsoir, Monsieur Rococo.

La musique continue. — 1865 se couche sur son lit. — Rococo sur le sien.

ROCOCO, *couché.*

Ah ! que c'est dur !...

1865

Ah ! que c'est doux !

ROCOCO.

Comment, c'est doux?... mais c'est-à-dire que nous sommes couchés sur des noyaux de pêches... Faut-il qu'elle soit rembourrée pour ne pas se plaindre... Bonsoir, 1865... Tiens! elle sommeille... ma foi, faisons comme elle... Endormons-nous sur ces noyaux... je rêverai que je suis millionnaire.

Il ne tarde pas à s'endormir. L'air de *Monsieur Pantalon* continue et le Temps reparaît dans son costume traditionnel.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE TEMPS, *du dessous du théâtre.*

LE TEMPS.

Je n'entends plus aucun bruit... (*Rococo ronfle très fort.*) hein? .. quelle est cette contre-basse?. . Ah! c'est Rococo qui soupire. . Voici le moment le plus noir, le moment où je vais leur en faire voir des grises... Ah! mes mignons, il faut que le miroir se brise, pour que l'année soit supprimée... pour que la fin du monde arrive et que je puisse me croiser les bras... Eh bien! puisque vous avez résisté aux séductions des Bacchantes, je vais essayer d'un moyen plus sûr et moins trompeur .. (*A la cantonade.*) A moi, génies infernaux, gnomes, esprits souterrains! Aidez-moi tous de vos sortiléges pour inspirer à l'une la coquetterie, et à l'autre les idées les plus voluptueuses! (*Un coup de tam-tam retentit.*) Merci... ça veut dire que ça leur va... Alors, à l'œuvre!

Le fond des alcôves s'entr'ouvre : dans celle de 1865 en voit, à travers une gaze, des jeunes filles se parant des atours les plus riches et les plus élégants; dans celle de Rococo, une scène de sérail, des bayadères et des almées sont groupées voluptueusement.

1865, *rêvant.*

Ah! les riches toilettes!...

ROCOCO, *même jeu*

Cristi!... les belles femmes!

1865.

Quels élégants atours! quelles brillantes parures!

ROCOCO.

Quels bras potelés!... quels pieds mignons!

LE TEMPS, *à part.*

Bravo!. . ça prend.

1865.

Mes yeux sont éblouis .. mille désirs viennent assiéger mon cœur .. Ne t'évanouis pas. . douce vision !... je veux... ah ! (*Elle se réveille.*)

ROCOCO.

Ma tête brûle, mes sens s'allument... Au feu ! au feu !... (*Il se réveille.*)

1865, *se levant.*

Un miroir !... un miroir !... (*Elle court au Miroir magique.*)

ROCOCO, *se levant.*

Un Amour !... un Amour !...

1865.

AIR de *Kriesel.*

Une élégante toilette
Aurait pour moi mille appas;

ROCOCO.

Une gentille fillette,
Vrai, ne me déplairait pas.

1865.

Ah ! combien je serais gentille
Avec ces atours merveilleux.

ROCOCO, *reluquant* 1865.

De quels feux son doux regard brille.

1865.

J'entends retentir en ces lieux
Une voix secrète
Qui me dit qne je suis coquette;
Oui, c'en est fait, je suis coquette,

ROCOCO.

Et moi, je suis amoureux...

Il embrasse 1865; au même instant le tonnerre gronde, les visions disparaissent, le Miroir magique se brise et la voix de la Fée des Miroirs se fait entendre.

LA FÉE DES MIROIRS, *en dehors.*

Je vous l'avais bien dit, imprudents ! Si 1865 cède à la coquetterie, et si Rococo cherche à la séduire, le Miroir magique se brisera à l'instant. Vous avez succombé tous les deux. C'en est fait de votre puissance.

ROCOCO ET 1865.

Ah !

LE TEMPS, *à part.*

Enfin !

A peine la Fée des Miroirs a-t-elle cessé de parler que l'obscurité envahit le théâtre. — Le tam-tam retentit, les lits disparaissent

et font place à des brasiers ardents. Les meubles se changent en bloc de feu et des gnômes sortent de partout.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DÉMONS, ESPRITS INFERNAUX, PUIS TROIS GNOMES.

CHOEUR.

AIR de *la Fille*.

De nos demeures souterraines
Nous nous empressons de sortir,
A vos volontés souveraines
Chacun de nous doit obéir.
L'enfer se déchaîne
Pour servir ta haine.
Diables et Démons,
Accourons !
(*Tremolo à l'orchestre*).

ROCOCO.

Allons, bon ! nous voilà tout l'enfer sur le dos.

1865, *même jeu*.

Pourvu qu'ils ne nous fassent pas de mal.

LE TEMPS.

Sombres fils de la cité noire,
Pour célébrer notre victoire,
Chantons !

LES DÉMONS !

Chantons !

LE TEMPS.

Au son de la foudre qui gronde,
Autour d'eux dansez une ronde.

LES DÉMONS !

Dansons !

Ils exécutent une ronde infernale autour de 1865 et de Rococo, qui sont au paroxysme de la frayeur.

ROCOCO, *criant*.

Assez !... assez !. .

Le temps, les gnômes et les démons disparaissent à la fin de la ronde, et la chambre reprend sa forme première. L'obscurité continue. Rococo est tombé la face contre terre.

SCÈNE V.

1865, ROCOCO.

ROCOCO, *à terre*.

1865 ! 1865 ! ..

1865.

Qui m'appelle ?

ROCOCO

Moi, Rococo.

1865.

Où êtes-vous ?

ROCOCO.

Par terre... Sont-ils partis ?

1865.

Je n'entends plus rien !

ROCOCO.

Alors je risque un œil.. (*se relevant*) Ah ! Dieu de Dieu ! les affreux diables! se démenaient-ils ?

1865.

Les trois gnomes surtout; j'en tremble encore.

ROCOCO.

Moi, j'en ai la chair de poule.

AIR : *Restez, restez, etc.*

Quels yeux, quels nez et quelles faces !
Ils ont même en partant, ici,
De leur séjour laissé des traces,
Sentez, comme en ce moment-ci,
Cela sent encor le roussi ;
D'effroi, mon âme fut atteinte,
Et, rien que de m'en souvenir,
Je crois que je mourrais de crainte ;
Oui, vraiment, je mourrais de crainte
Si je ne craignais de mourir.

1865.

C'est notre faute... l'Amour et la coquetterie nous ont égarés, et nous avons perdu ce talisman qui faisait toute notre puissance. . Nous ne sommes plus que de simples mortels.

ROCOCO.

Hélas! comme Adam et Eve, nous voilà chassés du paradis.

1865.

Et plongés dans les ténèbres les plus épaisses.

ROCOCO.

Le fait est que vous n'y voyons goutte.

1865.

Mon Dieu ! qui nous fera renaître la lumière?...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *puis successivement* LE GAZ, L'HUILE, LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE.

LE GAZ, *paraissant.*

Moi !

A chaque entrée, le théâtre s'éclaire de plus en plus.

L'HUILE.

Moi !

LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE.

Moi !

ROCOCO.

Tiens... voilà le jour qui revient... Quelles sont donc ces lumières providentielles ?

LE GAZ.

Je suis le Gaz.

LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE.

Moi, la Lumiére électrique.

L'HUILE.

Et moi l'Huile.

ROCOCO.

En effet, c'est le père Lantimèche . je le reconnais à son chapeau traditionnel et à sa boite de fer-blanc.

L'HUILE, *avec joie.*

Vous me reconnaissez ?... ah ! Monsieur... (*il prend les bras de Rococo*).

ROCOCO

Bon !... une tache.

L'HUILE.

Ne faites pas attention , c'est de l'huile.

LE GAZ, *avec dédain.*

De l'huile ?... ah ! fi !

LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE.

Ah ! pouah !

L'HUILE, *les imitant.*

Ah ! fi ! ah ! pouah.. Ça n'empêche pas que c'est moi, qui, pendant deux cents ans, ai alimenté tous les réverbères... même qu'on m'avait surnommé l'Apollon du Réverbère... Et je n'aurais rien perdu de mon éclat si la rage des innovations ne m'avait dégommée, moi et mes lanternes.

Air de *Préville et de Taconnet.*

Dans ce bon temps, époque des lumières,
Pour l'éclat rien ne surpassait
Le feu brillant des reverbères :
Le seul défaut, le seul qu'on y trouvait,
C'est que parfois le peuple les cassait ;
Mais les gaillards n'en étaient pas plus ternes :
Paris était de lumières entouré.

1865.

Pourtant, mon cher, le fait est avére,
Puisqu'il cassait si souvent les lanternes,
Le peuple alors était moins éclairé.

LE GAZ.

Certainement. Enfoncé, l'Huile !... Le Gaz, à la bonne heure ! parlez-moi de mon gaz! Comme il reluit... comme il étincelle ! Il faut voir, comme les rues, les passages, les boutiques, les bijoux, les tableaux, les dames de de comptoir et les dents osanores gagnent à être vus au gaz !

Air *du Fleuve de la vie.*

Je dois avoir la préférence,
Et sans peine les annuler ;
D'ailleurs, s'ils me font résistance,
Ils trouveront à qui parler ;
Malheur cent fois à qui m'irrite !
Je suis très brave,

ROCOCO.

Cependant,
On m'a rapporté que souvent
Le gaz prenait la fuite.

LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE.

Certainement, il se sauve toujours, tous ses tuyaux sont crevés, et il devrait clore son bec.

LE GAZ.

Mon bec vaut mieux que ta lumière blafarde.

L'HUILE, *prenant Rococo par le bras.*

Le fait est qu'elle est d'un blafard...

ROCOCO.

Mais laissez-moi donc... encore une tache !

L'HUILE, *même jeu, à Rococo.*

Rien n'est égal à l'huile.

ROCOCO, *l'interrompant.*

Mais, sapristi, parlez donc sans toucher !

L'HUILE, *continuant.*

Aussi, comme je suis lasse d'en être réduite à éclairer

les loges de portier et à me fourrer en catimini dans la salade, je viens de me perfectionner.

1865.

Vraiment !

L'HUILE.

Oui, cette annëe, j'ai mis au monde un enfant qui ne tardera pas à faire son chemin dans la carrière lumineuse... (*regardant au fond*). Tenez... il m'a entendu. Le voici qui se projette vers nous.

Paraît l'huile de pétrole.

L'HUILE.

Approche, cher petit... hein ? est-il brillant ? est-il grassouillet.

1865.

Je le trouve superbe, et il s'appelle ?

L'HUILE.

Le Pétrole.

TOUS.

Le Pétrole ?

ROCOCO.

Quelle est sa composition ?

L'HUILE.

C'est bien simple : de simperphonium carbonique condensé par la myxture de la réduction du résidu des pulvérisations thérapeutiques, arrivés à l'état de puenmologie odontalgique et phosphorescente. C'est à la portée de tout le monde... un enfant de cinq ans peut en faire.

ROCOCO.

Parbleu ! j'ai parfaitement retenu la recette... du symperpho... chose... combiné avec des pulvérisations thérapen.., machin.. Qu'elle simplicité !

L'HUILE.

Et maintenant désirez-vous qu'il procède devant vous à une petite expérience ?

ROCOCO.

C'est-à-dire que nous en grillons.

L'HUILE.

Alors ouvrez les yeux et fermez les oreilles.

AIR *de Saltarello.*

Attention ! chut ! il commence,
Surtout ici, tenez vous bien,

Regardez cette expérience,
Cela ne nous coûtera rien ;
Voyez la flamme qui s'allume :
Maintenant ne sentez-vous pas
Qu'elle s'attise, se consume,
Qu'elle pénètre sous vos pas ?

Ils commencent tous à sauter sur un pied comme si la plante brûlait.

TOUS.

La chose est vraiment singulière,
Aux pieds qu'est-ce que je ressens ?
Je ne puis plus rester à terre,
On dirait des charbons ardents.

Après l'ensemble on entend une grande détonation et L'huile de pétrole disparaît par le dessous.

TOUS, *effrayés*

Ah !

L'HUILE.

Ne faites pas attention, c'est le Pétrole qui vient de sauter.. cela ne lui arrive que quand on l'allume.

ROCOCO.

J'en ai assez de votre Pétrole, je la trouve par trop éclatante.

LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE.

Tu as raison... N'aie recours qu'à moi seule, car, en dépit de leurs prétentions, je porte un défi à toutes les lumières passées, présentes et futures.

LE GAZ et L'HUILE

Et nous, à toutes les lumières du globe.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE SOLEIL, *paraissant.*

LE SOLEIL.

J'accepte le défi.

TOUS.

Le Soleil !

LE SOLEIL.

AIR de *Margot.*

Arrière ! arrière ! et craignez ma vengeance,
Vous qui, gonflés d'un orgueil sans pareil,
Quand tout ici reconnaît ma puissance,
Osez venir insulter le Soleil !...
Qu'êtes-vous donc, lumières inutiles,
Vous dont l'audace ose me défier ?

Quoi ! vous régnez, dites-vous, dans les villes?
Je règne aussi... mais sur le monde entier.
D'adorateurs une troupe nombreuse
Vient, chaque jour, saluer mon réveil,
Et, tous les soirs, revient plus amoureuse
Pour assister au coucher du Soleil.
Moi, je n'entends partout qu'hymnes de gloire,
Vous n'entendez-vous que pleurs et sanglots ;
Tandis que moi j'éclaire une victoire,
Vous éclairez, vous, de sombres cachots.
Pourtant, parfois, comme vous j'y pénètre ;
Mais moi, j'apporte au malheureux reclus,
En me glissant par l'étroite fenêtre,
Un souvenir du Ciel qu'il ne voit plus.
De ce rayon qui souvent le console,
A deux genoux il bénit la faveur ;
Car le Soleil pour tous c'est le symbole
De l'espérance et des jours de bonheur.

Arrière ! arrière ! et craignez ma vengeance,
Vous qui, gonflés d'un orgueil sans pareil,
Quand tout ici reconnaît ma puissance,
Osez venir insulter le Soleil !

Le Gaz, l'Huile et la Lumière électrique sortent.

SCENE VIII.

LE SOLEIL, ROCOCO, 1865.

ROCOCO.

Ah ! mon brave Soleil, vous êtes arrivé à propos pour nous en débarrasser.

LE SOLEIL.

Ce n'est pas précisément ce qui m'a conduit ici... un autre motif m'a guidé vers vous.

1865.

Et lequel ?

LE SOLEIL.

Vous souffriez, vous étiez sans secours, sans appui, et je suis venu vous offrir le mien.

1865, *joyeuse.*

Vraiment ?

ROCOCO.

Ah ! estimable Soleil.

LE SOLEIL.

Ne me remerciez pas... j'agis aussi dans mon intérêt, car si, comme le Temps le désire, le monde finissait, je ne tarderais pas aussi à voir s'éteindre mes rayons.

1865.

Alors, vous allez-nous sauver ?...

ROCOCO.

Nous rendre notre talisman ?...

LE SOLEIL.

Hélas ! non ; un pouvoir supérieur s'y oppose... Mais je puis vous en donner un autre tout aussi puissant que celui que vous avez perdu.

1865.

Quel est ce talisman ?

LE SOLEIL.

L'argent.

ROCOCO.

Ah ! oui, l'argent, c'est le nerf de la guerre.

LE SOLEIL.

Je vais vous conduire dans son royaume ; vous le trouverez peut-être un peu agité ; car l'argent s'est insurgé cette année contre l'or, mon enfant chéri. Il crie à l'accaparement ; mais n'ayez aucune crainte, vous serez très bien reçus dans les États de la Monnaie blanche.

ROCOCO.

Nous n'en doutons pas. On est toujours bien reçu dans la compagnie du Soleil.

LE SOLEIL

Partons !

ENSEMBLE.

AIR de *la Sirène.*

Sans crainte avec diligence,
Partons tous trois au plus tôt ;
Au pays de la finance
On trouve toujours ce qu'il faut.

Ils sortent, le décor change.

14e tableau. — La monnaie animée.

Une cave fantastique, des tonneaux sur lesquels sont des inscriptions ainsi conçues : *Or, Argent, Billon, Billets*

SCÈNE Ire.

L'ARGENT, *entrant avec précaution et parlant à la cantonade.*

A moi, mes enfants !... accourez, pièces de toutes espèces !... venez agiter l'étendard de la révolte.

AIR des *Filles de marbre.*

Venez ici, je le veux,
Mes chères petites pièces,
Belles, sonnantes espèces
Pour qui chacun fait des vœux;
Maintenant votre puissance
Va s'établir pour toujours;
Afin que l'on vous encense,
Multipliez votre cours, } *bis.*
Et malgré l'or
Nous prendrons notre essor.

SCÈNE II.

L'ARGENT, CINQ FRANCS, DEUX FRANCS, CINQUANTE CENTIMES, VINGT CENTIMES, LE VIEUX SOU, LA PIÈCE SUISSE, LE SOU BELGE

ENSEMBLE.

(*Suite de l'air.*)

A ta voix nous accourons;
Parle, nous t'obéirons,
Contre l'or nous agirons,
Et puis nous nous montrerons. (*ter.*)

L'ARGENT.

Merci, mes chers sujets! Gloire à vous tous qui vous êtes rendus à mon appel! Vous savez que l'or veut nous anéantir et faire à lui seul toute la besogne... Il prétend que ma petite monnaie est une paresseuse, qu'elle se cache... Eh bien!... répandons-nous de tous côtés... circulons, courons, marchons, et forçons l'or dans sa dignité inactive d'autrefois.

LES MONNAIES.

Oui! oui!

CINQ FRANCS.

Me voilà d'abord, moi, Cinq francs, prêt à me montrer... On a beau m'appeler une roue de derrière, je marcherai toujours devant.

CINQUANTE CENTIMES.

Moi, je ne demande pas mieux de faire comme elle, mais...

L'ARGENT.

Allons, parle donc franchement... C'est vrai, ce Cinquante centimes a toujours un air demi-franc.

CINQUANTE CENTIMES.

Dame! nous sommes si peu de chose, nous autres Centimes.

VINGT CENTIMES.

Oh ! oui, bien peu de chose.

L'ARGENT

Merci... quand on vous additionne ça n'en a pas l'air, mais vous finissez par faire une somme... à preuve que les marchands vous mettent en petit pour ne pas effrayer les acheteurs... Ils inscrivent sur leurs marchandises cinq francs en gros caractères et quatre-vingt-quinze centimes en tous petits chiffres... Et vous niez votre puissance?

CINQUANTE ET VINGT CENTIMES.

Non ! non ! comptez sur nous.

LE SOU BELGE.

Et sur moi aussi, god for doum !

L'ARGENT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE SOU BELGE.

Le sou .. savez ? le sou belge qui vient avec...

TOUS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! le sou belge !

L'ARGENT.

Mais tu es complètement démonétisé... comme le vieux sou qui n'existe presque plus qu'à l'état de médaille.

LE VIEUX SOU.

Hélas ! oui, et pourtant...

AIR de *Kriesel.*

Devais-je tomber dans l'oubli ?
N'ai-je pas des titres de gloire ?
De cette injustice si noire
On devrait me mettre à l'abri ;
Je fus fait du métal des cloches,
C'était après quatre-vingt-neuf,
Voyageant de poches en poches,
J'étais brillant, gai, jeune et neuf ;
Je ne fus jamais exigeant,
A pied je marche à l'aventure
Et je laisse aller en voiture
Les louis d'or, la pièce d'argent.
Pour l'or seul on se met en course,
L'or dans le monde fait la loi ;
Avec l'or on entre à la Bourse,
Mais on en sort souvent sans moi ;
Je poursuis mon modeste cours;
Et l'on pourrait me voir sourire,
Quand j'arrondis la tire-lire
Que le travail remplit toujours.

La pièce d'or est une lorette
Qui fait scintiller ses attraits;
Elle se change, la coquette,
Moi, je ne me change jamais;
Offrant un modeste plaisir
Pour le gamin, moi, je complète
L'immortel morceau de galette
Que pour deux sous l'on va s'offrir;
Quand l'or hésite, je me donne
Et je n'ai jamais hésité:
Pauvre sou créé pour l'aumône,
Ma vertu c'est la charité;
Et maintenant dites-moi si,
D'après tous mes titres de gloire,
De cette injustice aussi noire
Je ne devais être à l'abri?

LE SOU BELGE.

Et nous nous laisserions mettre ainsi à l'index?... Non... non... jurons de nous défendre, jurons-le...savez?

TOUS.

Jurons!

AIR de *Guillaume Tell.*

Jurons, (*ter.*)
Que nous nous unirons
Pour briser la puissance,
Pour anéantir l'influence
D'un métal que nous combattrons!

L'ARGENT.

Pour réussir dans un moment si grave,
Il ne suffit pas d'être brave,
Que chacun se montre prudent,
Pour éviter un accident.

TOUS.

Jurons
Que nous nous unirons! Etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE SOLEIL, PUIS ROCOCO ET 1865.

LE SOLEIL, *arrivant le premier.*

Nous y voilà!

L'ARGENT, *l'apercevant.*

Un étranger!.. Qui es-tu, téméraire?

LE SOLEIL.

Un instant, vous êtes vif, Argent, mais le Soleil ne recule jamais. (*A la cantonade.*) Par ici, vous autres.

Entrent 1865 et Rococo.

ROCOCO.

Où nous conduisez-vous?

LE SOLEIL.

Je vous l'ai dit, dans le royaume de la Monnaie.

ROCOCO.

C'est vrai... (*regardant autour de lui.*) Oh ! les bonnes pièces !... sont-elles gentilles de face !... Voyons un peu pile... très-bien aussi.

1865.

C'est qu'elles ne sont pas effacées du tout.

LE SOLEIL.

Cependant elles ont déjà bien roulé... Mais laissons cela... parlons du sujet qui nous anime... Ainsi, vous vous insurgez décidément contre l'or?

L'ARGENT.

Certainement; c'est un accapareur. S'il n'y en a plus que pour l'or .. alors qu'on nous mette aussi en or.

LES MONNAIES.

Oui, qu'on nous mette en or!

LE SOLEIL, *à Un franc.*

En or?... mais songe donc, Un franc, que ta pièce serait invisible. (*à Cinquante centimes.*) Et toi, Cinquante centimes, renoncerais-tu à garnir le gousset du grand Bilboquet, si fier de ses cinquante centimes?

VINGT CENTIMES, *représenté par un enfant.*

Tout cela ne nous regarde pas; nous voulons être en or.

ROCOCO, *riant.*

Ah ! ah ! jusqu'au petit père Quatre sous qui s'en mêle!

VINGT CENTIMES, *avec dignité.*

Quatre sous?... Vingt centimes !

1865.

Bien parlé.

LE SOLEIL, *aux Monnaies.*

Et vous, rentrez dans le devoir, ne vous révoltez plus contre mon fils bien-aimé.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'OR.

Halte-là ! Messeigneurs !

TOUS.

L'Or!

ROCOCO.

Oh ! le magnifique lingot !

L'OR.

Vous ne m'attendiez pas, n'est-ce pas?... Eh quoi! vous vous liguez contre moi, pauves fous !... mais je ne cesserai jamais d'être votre maître... Allons, petite monnaie, rentrez dans le devoir et reprenez votre service...

ROCOCO.

Ils seraient bien bêtes de changer de camp ! moi, mon avis est que l'Or ne vaut pas mieux que l'Argent.

L'OR.

Comment ?

ROCOCO.

Eh ! oui... si vous n'aviez jamais paru sur terre, le genre humain n'en serait pas plus malheureux ; j'ai entendu dire tant de mal de vous !

L'OR.

Tu ne m'apprends rien de nouveau... je connais depuis longtemps les stupides accusations dont on m'accable, et je veux bien daigner y répondre.

AIR d'*Hervé.*

Le monde cherche à me noircir,
Chacun me traite de chimère ;
Mais de cette injuste colère,
Il est bien temps de m'affranchir.
Aux mortels croyant être chère,
J'ai cru les servir, quelle erreur !
Ils m'insultent, me font la guerre
Et m'accusent de leur malheur.
M'étouffant dans ses coffres-forts,
Chaque jour l'avare m'entasse,
Et quand au prodigue il me lasse
En dilapidant mes trésors.
Moi, qui naquis de l'alliance
Et de la terre et du soleil,
Loin de respecter ma naissance,
Mes feux, mon éclat sans pareil.
Ils me couvrent tous de limon.
Ils me roulent tous dans la fange ;
Je devrais être leur bon ange,
Et je ne suis que leur démon.
Ils disent que je me profane
En ne répandant mes faveurs
Que sur l'impure courtisane.
Les intrigants et les menteurs !
C'est faux, car les gens sans honneur
A jamais je les abandonne,

Et tôt ou tard moi je couronne
Les efforts du vrai travailleur.

ROCOCO.

Ma foi, je suis convaincu... Vive l'or ! qu'on m'en donne tant qu'on voudra... Le Soleil nous a amenés ici pour puiser dans le Pactole.

1865.

Puisons-y !

Le Soleil engage l'Or et l'Argent à se tendre la main.

L'OR, *à l'Argent*

Allons, veux-tu revenir à moi franchement ? Contente-toi d'être mon premier ministre. Tu t'éclipserais au premier rang et finirais par être détruit au profit du Ruolz.

L'ARGENT.

Tu as raison... soyons amis .. (*tendant la main à l'Or.*) Me voilà prêt à te rendre la monnaie de ta pièce.

L'OR.

Ne combattons donc plus l'un contre l'autre ; unissons-nous, au contraire, pour le bonheur du genre humain.

1865.

Ah ! l'Or et l'Argent qui se donnent la main ; ils se sont donc raccomodés ?

L'OR.

Sans doute ; il n'existe plus de haine entre nous.... L'Argent a compris que nous devions nous unir pour le bonheur de tous.

L'ARGENT.

Et si nous ne pouvons détourner le malheur quand il frappe les mortels, soyons toujours prêts à le réparer.

Bruit de tonnerre, sifflements de vents, mugissements des vagues.

L'OR.

Ecoutez. — Les éléments déchaînés contre la terre y laissent des traces déplorables de leur passage... Qui peut combattre ces terribles sinistres ? C'est l'Ange dont nous avons toujours été les plus fidèles soutiens, c'est la Souscription ! Invoquons-là au nom des incendiés de Limoges, au nom de l'industrie cotonnière, au nom de tous ceux qui ont souffert cette année.

Le décor change et représente le Temple de la Bienfaisance. — Au milieu, sur un praticable, se trouve la Souscription. — Elle a à sa droite la Charité et à sa gauche le Bal de la Bienfaisance.

— Des groupes de personnages l'entourent et tendent leurs mains vers elle.

15e Tableau. — Le Temple de la Bienfaisance.

SCÈNE Ire.

TOUS LES PERSONNAGES PRÉCÉDENTS.

COHEUR.

AIR du *Songe.*

A la voix qui te prie,
Hâte-toi d'accourir ;
Ange aimé, bon génie,
Ici-bas, viens pour nous secourir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA SOUSCRIPTION.

L'OR.

Toi, que rien n'arrête, ne décourage, ardente Souscription, viens à nous en toute confiance, nous sommes prêts à verser dans tes mains tout ce que nous retranchons, sans regrets, sur notre luxe.

L'ARGENT.

Et même sur notre nécessaire.

TOUS.

Prenez... prenez...

LA SOUSCRIPTION.

Donnez, mes enfants ; mon aumônière, quoique petite en apparence, peut s'agrandir à mesure qu'on la garnit.

LE SOU BELGE.

Et moi, god for doum ! je veux donner aussi.

L'ARGENT.

Mais puisque tu ne vaux rien.

LA SOUSCRIPTION.

C'est égal... je reçois tout... chez moi l'intention est réputée pour le fait...

STANCES.

Musique de Galathée, *en sourdine.*

Non, mon règne, ici-bas, n'est pas chose éphémère ;
Désormais, la Souscription,
D'un Dieu compatissant, active messagère,
Devient une religion :
Sur ces fléaux cruels qui déploient leur furie
On doit verser bien moins de pleurs,

Car on se sent heureux de voir, dans sa patrie,
Qu'il existe tant de bons cœurs.
Donnez tous! je reçois avec reconnaissance
Le riche cadeau du banquier,
Du souverain les dons pleins de magnificence,
Et l'offrande de l'ouvrier!
Grands et petits journaux, dans cette noble lice,
Font appel à leurs abonnés,
Citant avec orgueil, comme un beau bénéfice,
Le nombre des secours donnés!
Ce que l'on appelait autrefois utopie,
Pour le prochain cet amour contesté
Se révèle aujourd'hui, plein de force et de vie,
Résolu par la Charité!
Oui, la sainte légende adressée aux apôtres,
Ce principe d'humanité,
Ces mots divins : Il faut s'aimer les uns les autres,
Sont enfin une vérité.
Célébrons des héros les glorieux faits d'armes,
Honneur à leurs exploits guerriers!
Mais, ne l'oublions pas, ceux qui sèchent les larmes
Méritent aussi des lauriers!

CHOEUR.

AIR :

Tu règnes sur la terre,
Et chaque nation
De te servir est fière :
Honneur à la Souscription!

Tous se prosternent devant la Souscription.

Flammes blanches. — Tableau.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

16e Tableau. — Les Lunatiques.

Un site dans l'Inde. — Le palais de Mayeux de la Drôme. — Au fond, les cimes de l'Himalaya.

SCENE Ire.

QUATRE LUNATIQUES.

Au lever du rideau, ils regardent dans de grands télescopes.

ENSEMBLE.

AIR : *As-tu vu la lune?*

Jamais nous ne quittons des yeux
Le jour comme à la brune,
Les astres qui brillent aux cieux...
C'est là notre fortune!

Aussi, l'on ne nous fera pas
Cette question commune :
As-tu vu la lune, mon gas?
As-tu vu la lune?

1er LUNATIQUE.

Eh bien ! confrères, entrevoyez-vous quelque chose?

LES AUTRES.

Hélas ! non.

1er LUNATIQUE.

C'est comme moi... pas le moindre météore à l'horizon...

2e LUNATIQUE.

Pas le plus petit monolytique.

3e LUNATIQUE.

Pas le plus mince aérolythe.

1er LUNATIQUE.

Que va dire notre maître, le grand Mayeux de la Drôme? Il nous a institués rédacteurs de son triple almanach, et si nous n'avons rien à mettre dedans, il est capable de nous y mettre.

2e LUNATIQUE.

Chut ! le voici qui sort de son palais avec sa lunette des dimanches.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAYEUX DE LA DROME.

MAYEUX, *à lui-même, du grand escalier du Palais.*

J'ai eu beau télescoper depuis ce matin... je n'ai vu en tout qu'un canard... Ma foi, c'est toujours bon à mettre dans mon almanach. Ce ne sera pas le premier qu'on y aura vu.

LES LUNATIQUES, *s'approchant.*

Grand Mayeux

MAYEUX.

Ah ! c'est vous, mes fidèles rédacteurs... Voyons... qu'avons-nous lu dans les astres?

LES LUNATIQUES.

Rien.

MAYEUX.

Rien dans les astres?... Quel désastre ! Eh bien, je m'en doutais... C'est sa faute.

1er LUNATIQUE

La faute de qui?

MAYEUX.

De la lune, parbleu!... c'est la lune, cette planète immorale, qui est cause de tout.. et je le prouve, car si par *A* plus *B* je consulte le calcul différentiel, si, d'une part, je place au sommet de mon triangle ma lettre *E*, et à sa base la lettre *O*, il est clair que je fais forcément rentrer mon *E* dans l'*O*.

LES LUNATIQUES.

C'est juste.

MAYEUX.

Or, c'est la lune qui est coupable ; mais elle aura beau faire, il ne sera pas dit que moi, Mayeux de la Drôme, le plus grand astronome, moi qui ai prédit en 1864 les choses les plus riantes, je serai resté court en 1865... J'ai préparé mes prédictions.. et elles sont plus consolantes que jamais.

AIR de *la Foire aux Idées.*

Au mois de janvier, il pleuvra;
En février, il grêlera;
Au mois de mars, il neigera;
Pendant avril, il ventera;
En mai, la Seine montera;
En juin, le Rhône grossira;
En juillet, le Rhin mugira;
En août, tout débordera;
En septembre, on grelotera;
En octobre, on frissonnera;
En novembre, l'on toussera;
En décembre, on éternûra;
Vous voyez tous, d'après cela,
Qu'il n'est pas un seul almanach,
Que sitôt qu'on le parcourra,
Qui mieux consolera.

1er LUNATIQUE.

Ce n'est peut-être pas encore assez consolant.

MAYEUX.

Rassurez-vous, j'ai encore autre chose dans mon sac... l'apparition d'une nouvelle comète qui doit incendier l'univers entier.

LES LUNATIQUES, *avec joie.*

Vraiment!

MAYEUX.

Ah! vous vous frottiez les mains, mes gaillards... ce sera assez folichon, n'est-ce pas? Aussi, pour fêter

la bienvenue de ce nouveau météore, j'ai convié aujourd'hui même à un grand festival toutes les comètes passées et présentes... on chantera... on rira... on dansera... Ces gamines de comètes brûlent... de se donner de l'agrément. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Eh! mais, j'aperçois mon peuple qui accourt déjà pour la fête.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUNATIQUES DES DEUX SEXES.

Ils sont en costume indien et portent tous un petit télescope.

CHOEUR.

AIR de *Fra Diavolo.*

C'est grande fête,
Que l'on s'apprête,
Chaque comète
Va venir
Pour se divertir.

MAYEUX.

Merci, mes chers Lunatiques, de vous être rendus à mon appel... Aussi, pour vous récompenser de votre empressement, je vais vous prédire quelque chose d'agréable.

TOUS, *avec joie.*

Ah !

MAYEUX.

Lunatiques des deux sexes, pendant toute l'année il pleuvra dans vos maisons.

TOUS.

Ah !

MAYEUX.

Vous serez tous éventés.

TOUS.

Ah !

MAYEUX.

Et vos enfants seront grêlés.

TOUS.

Ah ! .. Vive Mayeux de la Drôle !

MAYEUX.

Assez... Mais vous voila tous réunis, et je ne vois pas la queue d'une comète.. Dressons nos lentilles et inspectons la voûte céleste.

Tous braquent leur télescope.

1er LUNATIQUE, *poussant un cri.*

Oh !

TOUS, *se retournant vers le premier Lunatique.*

Quoi ?

1er LUNATIQUE.

J'aperçois quelque chose dans l'air...

MAYEUX.

Serait-ce une nouvelle planète.

1er LUNATIQUE.

Non... on dirait un ballon.

MAYEUX.

Cela ne m'étonne pas... nous ne voyons plus que ça là haut... les ballons sont devenus plus nombreux que les pierrots.

1er LUNATIQUE.

Oui... mais celui-ci n'est pas un ballon ordinaire.

MAYEUX, *regardant.*

En effet... c'est un ballon géant.. Ah ! voilà qu'il se rapproche... le vent l'entraîne... il se culbutte... il tombe nacelle par-dessus tête.

ROCOCO, *criant au dehors.*

Au secours ! à moi !

CHOEUR.

AIR *de Kriesel.*

Quelle est cette nacelle folle
Qui vient échouer en ces lieux ?
Sans plus tarder que chacun vole
Au secours des audacieux.

Des Lunatiques sont sortis pendant le chœur et ne tardent pas á ramener Rococo et le Gandin.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROCOCO, LE GANDIN.

Rococo entre en boitant, le Gandin a un œil tout noir.

ROCOCO.

(*Suite de l'air.*)

Hélas! je suis tombé par terre,
Je veux être pendu tout de bon
Si l'on me reprend à me faire
Encore enlever en ballon.

CHOEUR.

(*Reprise.*)

Qu'elle est cette nacelle folle
Qui vient échouer en ces lieux? *etc.*

MAYEUX, *à Rococo.*

Vous n'avez rien de cassé ?

ROCOCO.

Je ne sais pas... attendez que je me tâte... Aïe... non... je suis à peu près intact... C'est égal, nous avons fait un fameux saut.

LE GANDIN, *montrant son œil.*

C'était écrasant.

ROCOCO.

Gredine de nacelle... qui aurait dit qu'elle était à bascule... Mais... pardon... j'oubliais... A qui avons nous l'honneur de parler?

MAYEUX.

Au roi des Lunatiques, au grand Mayeux dela Drôme.

LE GANDIN.

Mayeux de la Drôme ! c'est inoui...

MAYEUX.

Achetez mon triple Almanach, avec mon portrait, 50 centimes.

ROCOCO.

Eh quoi ! vous seriez ce bienfaisant astronome si adoré. des fabricants de cirage et des marchands de parapluie?

MAYEUX.

Lui-même...Et vous, étrangers, qui êtes-vous ?

ROCOCO.

Vous devez le savoir, puisque vous êtes astronome.

MAYEUX.

Dites-le moi d'abord, je le prédirai ensuite.

LE GANDIN.

C'est renversant.

ROCOCO.

Eh bien !... je suis Rococo... J'avais quitté une jeune compagne avec laquelle je voyage pour me mettre à la recherche d'un talisman que nous avons égaré, lorsque je rencontrai à Bruxelles ce jeune Gandin qui revenait de Caudebec voir le mascaret... mais il ne l'a pas vu... Monsieur me persuada que je trouverais peut-être le susdit talisman dans les nuages, et il me proposa de monter en ballon.

LE GANDIN.

Ça nous a couté dix mille francs.

MAYEUX.

Dix mille francs ?

ROCOCO.

Oui... il paraît que ça coûte très cher cette année, pour se casser le cou.

LE GANDIN.

C'est épatant.

ROCOCO.

Nous n'avons rien à regretter, puisque le hasard nous a amenés près d'un savant illustre qui peut m'aider de ses lumières.

MAYEUX.

Achetez mon triple Almanach, avec mon portrait, cinquante centimes.

ROCOCO.

Non... il ne s'agit pas d'almanach... je désirerais que vous me prédisiez où je pourrais retrouver mon talisman.

MAYEUX.

Rien de plus facile... Venez ce soir dans mon cabinet, je vous y donnerai une petite consultation... pour le moment, je suis tout au plaisir, je traite Mesdames les Comètes, et si vous voulez assister à cette petite fête.

LE GANDIN.

Un bal de Comètes !... c'est abracadabrant ! nous acceptons.

ROCOCO.

Permettez... il doit y faire une chaleur... Ah ! bah ! je me risque... je n'ai pas mis de gilet de flanelle.

Une grande lueur traverse le théâtre.

MAYEUX.

Cette lueur... pour le coup, ce sont elles...

UN LUNATIQUE, *entrant*.

Maître, les Comètes font queue à la porte du palais.

LE GANDIN.

Oh ! les Comètes qui font queue ! c'est ruisselant d'inouïsme.

MAYEUX.

Qu'elles entrent et qu'on les reçoive avec tous les égards qui leur sont dus.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA COMÈTE DE 1456, LA COMÈTE DE 1682, LA COMÈTE DE 1805, LA COMÈTE DE 1811, LA COMÈTE DE 1857.

CHOEUR.

AIR des *Pages de Louis XV.*

Grand souverain des Lunatiques,
Nous nous empressons d'accourir;
Ton accueil des plus sympathiques
Ne peut que nous faire plaisir.

ROCOCO, *se déboutonnant.*

Pristi... qu'il fait chaud !

MAYEUX.

Elles sont belles comme des astres, et pas une n'a manqué à l'appel... je les retrouve toutes au grand complet... La comète de 1682.

LA COMÈTE DE 1682.

Dont l'apparition effraya tant Catherine de Médicis... Les mortels croyaient encore, à cette époque, que nous étions des présages de malheur.

LA COMÈTE DE 1456.

Comment donc... mais moi-même en 1456, n'ai-je pas été traitée comme une réprouvée.

ROCOCO.

Pas possible... Ah ! je cuis... (*Il ôte son habit*).

LA COMÈTE DE 1456.

Oui, en réprouvée, sous prétexte que j'avais paru l'année de la prise de Constantinople par Mahomet II.

LA COMÈTE DE 1811.

Nous, des précurseurs de calamités ! allons donc ! de bonheur, de richesse bien plutôt... témoin, moi, la Comète de 1811, dont les gourmets ont toujours chéri la mémoire.

AIR du *Curé de Pomponne.*

Pendant trente ans, les gais lurons
Ont chanté ma louange,
Mon approche, des vignerons
A doré la vendange;
Chacun pour ses jours de gala,
De mon vin fit emplète,
Et l'on appela
Ce vin là :
Le vin de la Comète.

TOUS.

Et l'on appela
Ce vin là
Le vin de la Comète.

LA COMÈTE DE 1811.

(*Même air.*)

Ce vin-là doit me faire honneur,
Souvent à la jeunesse
Il a donné gaîté, bonheur,
Et force à la vieillesse...
A Béranger, il inspira
Des refrains pour Lisette:
Qui le chantera,
Bénira
Le vin de la Comète!

TOUS.

Qui le chantera
Bénira
Le vin de la Comète.

ROCOCO.

Elle a raison... (*chantant*) qui le chantera, bénira. (*S'arrêtant.*) Ah! je rissolle... (*Il ôte son gilet.*)

LA COMÈTE DE 1805.

Eh bien! et moi, la Comète de 1805.

AIR : *A soixante ans.*

1805! époque si remplie,
Temps glorieux où César fortuné,
De la couronne d'Italie
Ceignant son front doublement couronné,
Dompta le Nord contre lui déchaîné :
En cette année unique dans l'histoire,
Moi, d'Austerlitz signalant les succès,
A la France j'apparaissais
Et comme un astre de victoire
Et comme un gage de la paix.

LA COMÈTE DE 1857.

Je ne parlerai pas de moi, la Comète de 1857, qui devais amener la fin du monde, à qui j'ai apporté l'abondance et la fertilité.

LA COMÈTE DE 1805.

Et cependant, il faut l'avouer, les mortels redoutent toujours notre approche.

LA COMÈTE DE 1811.

Ils craignent que nous les embrasions...

ROCOCO.

Et ils n'ont pas tort... je grille... (*Il ôte un deuxième gilet.*)

MAYEUX.

Elles ne sont pourtant pas si terribles, et, en fait de comètes, j'en connais ici-bas qui sont bien autrement redoutables.

ROCOCO.

Ce qu'il a dit est plein de sel... Ah! mais je me carbonise. (*Il ôte un troisième gilet.*)

MAYEUX.

Et maintenant, que la fête commence !

La musique retentit. — Un grand cortége indien défile devant les Comètes et Mayeux, qui se sont placés sur un trône. — Les quatre Clowns exécutent leurs exercices, puis la fête se termine par un grand ballet indien.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

17° Tableau. — Les Prédictions de Mayeux de la Drôme.

Un cabinet d'alchimiste. — Partout des Oiseaux, des Animaux empaillés. — Au fond, un grand Singe ; à côté, deux énormes Crocodiles et deux Grenouilles.

SCENE Ire.

ROCOCO, UN LUNATIQUE.

Rococo entre précédé par le Lunatique. — Il a revêtu un costume indien.

LE LUNATIQUE

Suivez-moi .. Vous êtes ici dans le cabinet de travail du grand Mayeux de la Drôme ; il vous prie de l'y attendre, il viendra vous y trouver aussitôt qu'il aura mis les Comètes en voiture.

ROCOCO.

Merci bien... ne vous dérangez pas pour moi... faites vos affaires.

Le Lunatique salue et sort.

Ah ! je commence à avoir moins chaud... je me suis mis à la mode du pays... ce costume est très léger, et il me va comme un gant... je dois être magnifique en Indien... Mais voyons donc un peu comment est logé un astronome... (*Regardant autour de lui*) Ah ! que c'est vilain... des Oiseaux empaillés... un Singe. .. des Grenouilles.... (*A mesure que Rococo nomme les objets, ceux-ci s'agitent. — Les Oiseaux battent des ailes, les Squelettes remuent les bras, les Singes les yeux, les Crocodiles et les Grenouilles la gueule.*) Hein ?... qu'est-ce que je vois ? Les Oiseaux qui battent d'une aile, le Singe qui me fait les gros yeux et les Grenouilles qui bâillent... et les Crocodiles qui ont l'air de vouloir m'avaler... Allons, bon ! voilà qu'ils se livrent à un moulin à vent effréné ! Assez ! assez ! je

flageole... les jambes me manquent... (*Il se sent défaillir, quand les deux Crocodiles s'approchent de lui et le soutiennent chacun par un bras.*) Messieurs... en vérité... je suis confus de la peine que je vous donne .. j'aurais bien besoin, pour me remettre, d'un verre de n'importe quoi... Vous ne connaîtriez pas un café dans les environs? (*Les Crocodiles font un signe de tête affirmatif.*) Ah! quelle gueule ils ouvrent! j'en ai la chair de poule... flattons-les... Voulez-vous prendre un petit verre?... (*Les Crocodiles font un nouveau signe de tête affirmatif.*) Ils acceptent... Ah! Messieurs...

AIR : *De sommeiller.*

Vos formes sont des plus civiles,
A part.
Mais j'ai bien peur, en vérité,
Dans le Café des Crocodiles
De ne pas être en sûreté.
Haut.
Que voulez-vous? parlez sans crainte;
Je vous offre, dans ce débit,
Du rhum, du kirsch, mais pas d'absinthe...
A part.
L'absinthe ouvre trop l'appétit.

(*Il va sortir avec les Crocodiles, quand le Singe monte sur son dos.*) Ah! le Singe maintenant! j'en ai plein le dos... (*Le Singe descend et gambade autour de lui.*) C'est un Singe polkeur... (*Le Singe va chercher une chaise et la lui présente.*) Merci, je ne suis pas fatigué. (*Il s'assied.*) Où veut-il en venir? (*Le Singe va chercher une serviette et la met autour du cou de Rococo.*) Est-ce qu'il veut m'inviter à dîner? (*Le Singe apporte un plat à barbe et savonne Rococo.*) Hein? .. il veut me faire la barbe... c'est un Singe raseur... il va me couper... (*Il se débat avec le Singe qui veut toujours le raser et qui finit par lui prendre ses vêtements et s'en parer.*) Ah! il m'a pris ma tunique. . il usurpe ma toque... mais je passe du chaud au froid... (*Eternuant*) Attchi... (*Le Singe lui dit:* Dieu vous bénisse!...) Au moins il est poli. (*Les Grenouilles s'approchent aussi de lui et le saluent.*) Tiens... les Grenouilles qui viennent aussi me faire des révérences... Bonjour, Grenouilles... agréez l'assurance de ma considération distinguée... (*Les Grenouilles exécutent des sauts aquatiques autour de Rococo, qui est en même temps assailli par le

Singe et les Crocodiles.) Mais c'est le sabbat des animaux !... (*Tous les meubles se mettent à danser.*) Comment?... le mobilier aussi !... (*Les cornues éclatent et lancent des fusées.*) Ah ! c'en est trop !... au secours ! à moi !

SCÈNE II.

ROCOCO, MAYEUX.

MAYEUX.

Hein ? que se passe-t-il dans mon laboratoire ?

Le singe s'élance et sort par une tête de démon placée dans le milieu du décor. — A l'entrée de Mayeux, les animaux reprennent leur place. — Tout rentre dans le calme.

ROCOCO.

Ah ! vous avez bien fait d'arriver; sans vous, c'en était fait de l'infortuné Rococo... Mais expédiez-moi bien vite, car ils n'auraient qu'a recommencer.

MAYEUX.

Voyons... parle... que faut-il que je te prédise ?

ROCOCO.

Oh ! mon Dieu... tout bêtement où je pourrais retrouver mon talisman

MAYEUX.

Quel est ce talisman ?

ROCOCO

Un miroir...

MAYEUX.

Un miroir... ceci demande réflexion.

ROCOCO.

Tiens, vous faites des calembours ?... j'en ai lu plusieurs dans ces almanachs.

MAYEUX.

Chut ! je vais obtempérer à tes désirs.

ROCOCO, *avec joie.*

Vraiment ?. . Ah ! grand astronome.

MAYEUX.

Laisse-moi d'abord tracer un cercle magique... Chaque fois que je prédis quelque chose, j'ai l'habitude de tracer un cercle magique.

Il décrit au milieu de la scène un cercle de feu.

ROCOCO.

Le fait est que ce cercle-là doit vous éclairer ..

MAYEUX, *d'un ton inspiré.*

Enoch-Para-fara-garamus !...

ROCOCO.

S'il vous plaît ?

MAYEUX, *continuant.*

Sichem-Malacadabra.. dog... dog...

ROCOCO.

Ah ! oui... ce sont des mots cabalistiques.

En ce moment on entend un grand coup de tam-tam.

MAYEUX.

AIR de *Robert.*

Du silence !
Ma science
Va dans un instant
Te prédire
Et te dire
Le sort qui t'attend ;
Cette flamme m'éclaire,
Je vais bientôt voir
Dans quel coin de la terre
Brille ton miroir.

CHOEUR, *en dehors.*

Maître, bon espoir !

MAYEUX.

Ces voix invisibles
Doivent me rassurer...
(*A la cantonade.*)
Esprits infaillibles,
Venez m'inspirer.

CHOEUR, *en dehors.*

Astronome
Qu'on renomme
Va ! ne faiblis pas...
Ta science
Est immense,
Tu réussiras.

La musique continue.

MAYEUX, *sur un tremolo d'orchestre.*

Ah ! enfin... le voici.

ROCOCO.

Le miroir magique.

MAYEUX.

Oui .. je le vois.

ROCOCO, *vivement.*

Où ça ?

MAYEUX.

Il est entre les mains d'un génie dont l'emblème est aussi un miroir.

ROCOCO.

Et quel est ce génie ?

MAYEUX.

Impossible de le définir... Je vois... je vois... (*tendant la main.*) C'est trois francs.

ROCOCO.

Comment, trois francs !

MAYEUX.

Pour la consultation.

ROCOCO, *se récriant.*

Mais je ne suis pas plus avancé qu'avant... Enfin, n'importe! en cherchant bien... (*il paie*) Nous disons un génie qui a un miroir... Quel génie ça peut-il être?... Ah! la Comédie... on la représente avec un miroir. . allons la trouver.

MAYEUX.

C'est inutile... je te prédis qu'elle va venir... c'est cinquante centimes.

Une trappe s'ouvre.— La liberté des théâtres paraît par le dessous.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA LIBERTÉ DES THÉATRES.

LA LIBERTÉ DES THÉATRES.

Que voulez-vous de moi? me voilà prête à vous servir.

ROCOCO.

Comment, c'est là la Comédie?

LA LIBERTÉ.

Comédie, Vaudeville, Tragédie, Drame, Opéra, Ballet, je réunis tout... je suis la Liberté des genres, une des innovations de l'année.

AIR *d'un Ballon.*

Liberté! Liberté!
Ce cri partout répété,
Liberté! Liberté!
Donne richesse et gaîté.

TOUS.
(*Reprise.*)
Liberté! Liberté! etc.

LA LIBERTÉ.
Plus d'entraves désormais,
Plus de droit, plus de procès;
Chacun peut, selon son goût,
Jouer *Tartufe* partout.

TOUS.
(*Reprise.*
Liberté! Liberté! etc.

LA LIBERTÉ.
Je donne du neuf, du vieux,
Du triste, du gracieux.
A défaut de qualité
Je promets la quantité.

TOUS.
(*Reprise.*)
Liberté! Liberté! etc.

ROCOCO.

Elle me va cette petite Liberté... j'en prendrais bien avec elle.

LA LIBERTÉ.

Eh bien! suivez-moi dans mon empire.

ROCOCO.

Volontiers... (*A part.*) C'est peut-être elle qui possède le miroir...

MAYEUX, *à part.*

Suivons-les... je placerai sans doute quelques almanachs.

LA LIBERTÉ.

Alors, en route !

ENSEMBLE.
(*Reprise.*)
Liberté! liberté !
Ce cri partout répété,
Liberté ! liberté!
Donne richesse et gaîté.

Ils sortent. — Le décor change.

18e Tableau. — La liberté des Théâtres.

SCÈNE IV.

Un salon Louis XV.

UN PREMIER ROLE; UNE BASSE-TAILLE, UN TÉNOR, UN AMOUREUX, UNE INGÉNUE, ACTEURS, ACTRICES.

Ils sont tous en costumes de théâtre. — Au changement, tous les artistes arpentent la scène : l'un déclame, l'autre chante, celui-ci mime, celui-là danse, ce qui fait un tableau grotesque et produit un charivari comique.

LE PREMIER RÔLE, *déclamant.*

A toi la première partie, Marguerite ! mais à moi la revanche.

LA BASSE-TAILLE, *chantant.*
Il faut me céder ta maîtresse,
Et renoncer à ton amour.

LE TÉNOR, *répondant.*
Qui ! moi ! lui céder ma maîtresse?
J'aimerais mieux perdre le jour.

L'AMOUREUX, *avec passion.*

O Amanda ! je t'aime ! ne me rendras-tu pas cœur pour cœur, âme pour âme, foi pour foi?

L'INGÉNUE, *avec pudeur.*

Monsieur Alfred, demandez à mon père... (*Un danseur s'approche d'elle et lui donne un coup de pied en*

pirouettant.) Mais faites donc attention, vous m'avez mis votre pointe dans l'œil.

LE DANSEUR, *se récriant.*

Tiens! ne faut-il pas que je répète mon écho.

L'INGÉNUE.

Répétez-le autre part que sur ma figure.

LE DANSEUR.

Tiens, voyez donc cette pimbêche! parce qu'elle joue les ingénues!

L'INGÉNUE.

Eh bien! quoi, faut il prendre des mitaines avec vous, zéphir de carton?

LE 1er RÔLE, *s'interposant.*

Voyons, voyons, messeigneurs, de la tenue... J'aperçois notre souveraine la Liberté des Théâtres : ne lui donnons pas une piètre idée des adeptes de l'art.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROCOCO, LA LIBERTÉ.

TOUS, *criant.*

Honneur à la Liberté des Théâtres!

LA LIBERTÉ, *à Rococo.*

Hein! quel feu! quel enthousiasme! Vois, ils sont tous là pour me recevoir... tragédiens, chanteurs, danseurs, mimes...

TOUS, *criant de nouveau.*

Vive la Liberté des Théâtres!

LA LIBERTÉ.

Oui, mes enfants... oui, je vivrai longtemps, je l'espère, pour votre fortune et pour votre gloire.

AIR de *la Liberté des Théâtres.*

De votre gloire, voici l'ère.

TOUS.

En avant,
Mes amis, profitons-en

LA LIBERTÉ

Pour vous cette année est prospère

TOUS.

En avant!
Nous aurons de l'agrément,
V'lan.

LA LIBERTÉ.

De ce décret-là
Qu'on nous donna
Pour vous refaire,
Applaudissez-vous,
Réjouissez-vous.

TOUS.

Tous!
De ce décret-là
Qu'on nous donna

Pour nous refaire,
Applaudissons-nous,
Réjouissons-nous.

ROCOCO.
(*Même air.*)
Vous allez tous devenir riches.

TOUS.
Quel bonheur
Pour le cœur
Qui recherche la splendeur!

ROCOCO.
Vous ne serez pingres ni chiches.

TOUS.
Non, jamais,
Sans regrets
Nous rirons
Et nous serons
Ronds.

LA LIBERTÉ.
Narguez le chagrin,
Et du destin
Bravez les niches;
Pour vous le guignon
Finit tout de bon.

TOUS.
Bon,
Narguons le chagrin,
Et du destin
Bravons les niches;
Pour nous le guignon
Finit tout de bon.

LA LIBERTÉ.
(*Même air.*)
On ne parlera que de danses.

TOUS, *dansant.*
Tra, la, la, (*bis.*)
Tra, la, la, la, la.

LA LIBERTÉ.
De pas nobles, de contredanses.

TOUS, *dansant.*
Tra, la, la, (*bis.*)
Tra, la, la, la, la.

LA LIBERTÉ.
Sur la liberté,
En vérité,
Rouen, je pense,
Va vivre en dansant,
Dormir en valsant.

TOUS.
V'lan!
Sous la liberté,
En vérité,
Rouen, je pense,
Va vivre en dansant,
Dormir en valsant.
V'lan!

Tous dansent sur la ritournelle.

TOUS.

Vive la Liberté des théâtres!

ROCOCO, *essoufflé.*

Décidément, je suis de plus en plus fou de la Liberté des théâtres... elle vous a un entrain, un aller... un chic... ouf! j'en ai attrapé un point de côté.

LA LIBERTÉ.

Que diras-tu donc quand je t'aurai rendu témoin du progrès que j'ai imprimé à l'art? car maintenant, grâce à moi, dans la même soirée et au même théâtre, on peut frémir au drame, sourire à la comédie, rire au vaudeville, fredonner à l'opérette, gesticuler à la pantomime et lorgner au ballet.

ROCOCO.

Ma foi, je ne serais pas fâché de me payer ça.

LA LIBERTÉ.

Eh bien! qu'à cela ne tienne... (*A tout le monde.*) Vous

avez entendu, mes fidèles adeptes; allez vous préparer à la représentation, et faites en sorte que la composition en soit des plus variées.

TOUS.

Comptez sur nous.

CHOEUR.

(*Reprise.*)
Sous la liberté,
En vérité,
Rouen, je pense,
Va vivre en dansant,
Dormir en valsant.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

ROCOCO, LA LIBERTÉ.

ROCOCO, *à part.*

Guettons bien le Miroir magique.

LA LIBERTÉ.

Voyons, veux-tu que nous commencions par le vaudeville?

ROCOCO.

Oh! non... j'en aurais le *drac*, et puis les flons, flons, c'est si usé (*fredonnant*). Eh! flon, flon, la faridondaine.

LA LIBERTÉ.

Il ne s'agit pas de chansons. Le vaudeville ne chante plus, il pleure. Il a quitté les vieux ponts neufs pour se vouer au drame intime, et je vais te montrer un de ses plus glorieux succès... Ah! ne fais pas attention si le texte de l'ouvrage est un peu changé. Mais quand on joue tous les genres, il est bien permis de les confondre (*criant à la cantonade*) : On commence... au rideau.

Un garçon de théâtre apporte un écriteau sur lequel on lit :

ROCOCO, *lisant.*

Drame intime, 2999e *représentation de la Dame aux Camélias*... Vous appelez ça du neuf, vous... Eh bien, il est joli.

Le théâtre représente plusieurs salons de différents caractères, Rococo et la Liberté se sont assis de chaque côté du théâtre.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *puis successivement* MARGUERITE ET ARMAND DUVAL.

MARGUERITE, *entrant.*

Je suis la Dame aux Camélias.

ARMAND, *entrant.*

Moi, je suis un jeune homme plein d'illusions.

MARGUERITE, *soupirant.*

Ah! je voudrais faire une fin.

ARMAND, *même jeu.*

Ah! je voudrais faire un commencement. (*Reconnaissant Marguerite*). Elle! elle.

MARGUERITE.

Vous me connaissez?

ARMAND.

Oui... on vous surnomme la Dame aux Camélias... parce que les fleurs qui sentent bon, vous ne pouvez pas les sentir.

MARGUERITE.

Il me connaît!

ARMAND.

Si je vous connais, Marguerite? mais depuis neuf mois, je vous aime, je m'attache à vos pas. Allez-vous au spectacle? je prends une contremarque. Soupez-vous dans un restaurant? j'y pénètre avec des idées de côtelettes. Tenez, dernièrement vous fûtes indisposée.

MARGUERITE, *toussant.*

Oui, un gros rhume qui me jouera un mauvais tour.

ARMAND, *baissant les yeux.*

Je connais un apothicaire.

MARGUERITE.

O ciel!

ARMAND.

Non... rue des Iroquois.

MARGUERITE.

Alors ces médicaments anonymes qu'une main inconnue déposait chez mon portier... ces drogues...

ARMAND.

Ces drogues... c'était moi... je maudissais votre rhume, Marguerite, et j'aurais voulu vous servir de tout.

MARGUERITE.

Mais sachant que j'étais malade, pourquoi n'êtes-vous pas monté?

ARMAND.

J'ai pas osé.

MARGUERITE.

Ah! grand Dieu! Est-ce qu'on prend des mitaines avec une femme comme moi!

ARMAND, *avec dignité.*

On prend toujours des mitaines avec une femme.

MARGUERITE.

Je suis une pauvre créature... Allez! il y a comme cela des gens qui m'emmènent souper... quand je n'ai pas faim... Il n'y a pas à dire mon bel ami... (*S'essuyant les yeux.*) faut que je consomme... c'est eux qui régalent.

ARMAND.

Oh! les infâmes!

MARGUERITE.

Ces gens sont pour la plupart des fils de famille. . Quand c'est de l'amour que nous rêvons, ils sonnent et s'écrient: Garçon, des petits pois pour quatre!

ARMAND.

Oh! les lâches!

MARGUERITE.

Ce n'est pas tout .. le lendemain, Armand, ces gens ne rougissent pas de nous envoyer des cachemires de l'Inde que nous acceptons; des maisons de campagne que nous acceptons; des contrats de rente que nous acceptons, pauvres victimes ..

ARMAND, *à part.*

Oh! je la réhabiliterai cette femme!

MARGUERITE.

Nous ne faisons rien... et les passants de dire: Voilà des particulières qui se procurent de l'agrément! (*Pleurant.*) Ah! vous le voyez, Armand, nous sommes de pauvres femmes bien malheureuses!

ARMAND.

Ah! Marguerite! je vous aime!

MARGUERITE.

Vous m'aimez?

ARMAND, *avec amour.*

Oui... et je vous méprise.

MARGUERITE, *avec joie.*

Il me méprise. . il a du cœur.

ARMAND.

Quand serez-vous visible ?

MARGUERITE.

Tenez... prenez ce camélia... de quelle couleur est-il?

ARMAND.

Blanc.

MARGUERITE.

Revenez quand il sera noir.

ARMAND.

Je cours le faire teindre.

MARGUERITE.

Armand, voulez-vous encore une preuve de mon amour?

ARMAND.

Oh ! oui.

MARGUERITE.

Allez-vous-en !

ARMAND.

Oh ! comme elle m'aime ! comme elle m'aime.

Marguerite sort d'un côté et Armand de l'autre.
Un garçon de théâtre apporte un écriteau sur lequel on lit :

ROCOCO, *lisant.*

Six mois après. Il va y avoir du changement.

MARGUERITE, *revenant en toussant.*

Hum ! hum ! voici l'époque où je suis toujours taquinée par mon rhume... j'ai froid dans le dos.

ARMAND, *entrant.*

Marguerite ! ah ! je te retrouve enfin, toi qui m'as planté .. d'une façon si médiocre.. Tu m'as trompé, Marguerite... Eh bien ! ça m'est encore égal, viens... partons... allons au bout du monde... au Mont-Riboudet si tu veux... là, je pourrai peut-être te pardonner.

MARGUERITE.

Non.

ARMAND.

Non.

MARGUERITE.

Non.

ARMAND, *se précipitant vers le fond.*

Entrez tous !

Arrivent en scène des personnages habillés de différentes manières : l'un est en turc, l'autre en moyen-âge, etc.

ROCOCO, *interrompant.*

Un instant !... Ah ! ces costumes ne s'harmonisent pas avec la pièce... vous m'annonciez un drame intime... voilà des Turcs.

LA LIBERTÉ.

Que voulez-vous ! quand on joue tant de genres !

ROCOCO.

Ah ! vous direz tant ! alors, continuez.

ARMAND.

Vous voyez bien cette femme qui a tant de camélias sur la tête ?

ROCOCO.

Le fait est qu'elle en a un peu.

ARMAND.

Eh bien ! elle m'a aimé ; elle m'a fait des cadeaux, et moi, moi, je ne lui ai pas donné la tête d'une épingle... Je déplore ce manque de procédé... mais, tenez... il y a 1 fr. 50 dans ce porte-monnaie. (*Il le jette aux pieds de Marguerite.*) Vous êtes tous témoins que je ne dois plus rien à cette femme.

ROCOCO.

Ah ! mon Dieu ! mais elle se trouve mal.

LA LIBERTÉ.

Laisse donc, il faut bien que la pièce termine. Maintenant, je vais te présenter un ballet qui fait parler de lui.

ROCOCO

Quel ballet ?

LA LIBERTÉ.

Le ballet de l'Avenir.

ROCOCO.

Le ballet de l'Avenir.

LA LIBERTÉ.

Oui A moi, la Comète, La Moule Normande et Cᵉ.

Le théâtre change.

20e Tableau. — Le grand Quadrille à la mode.

Le théâtre représente une place de village. Paraissent de tous côtés des enfants costumés de toutes façons, puis La Moule, la Comète, Normande et Clodoche, personnifiés par de jeunes garçons. — Ils exécutent leurs danses et le rideau baisse.

21e Tableau. — Les Troyens en Champagne.

Ouverture bruyante après laquelle un chœur se fait entendre dans la coulisse.

CHOEUR DES TROYENS, *en dehors.*

Du roi des Dieux, ô fille aimée!
Du casque et de la lance armée,
J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère.

ROCOCO.

Ah! voilà un chœur rempli de cuivre et de poésie.

Sur la ritournelle du chœur suivant accourent les Carthaginois et les Carthaginoises.

CHŒUR.

Sur ce fortuné rivage
Accourons, grands et petits;
C'est aujourd'hui dans Carthage
Distribution des prix.

Entrée de Didon et d'Anna. — Deux esclaves apportent un trône sur lequel se placent Didon et sa sœur.

DIDON.

Recevez de ma main la juste récompense
Due au travail qui donne la puissance
Et la vie aux Etats.

Elle distribue des objets à ceux qui l'entourent.

AIR.

A toi cette topaze,
Ces actions de l'Est,
Ces billets du Gymnase,
A toi ces ports de Brest.

CHOEUR, *reprise.*

Sur ce fortuné rivage
Accourez, grands et petits.

ROCOCO, *l'interrompant.*

Assez! nous le connaissons.

ANNA.

RÉCITATIF.

Didon, vous êtes Reine et trop peu desséchée
Pour ne pas vous payer un mari bon luron!

DIDON.

Tant que j'aurai l'anneau de feu Sichée
Je te le jure ici, je veux rester garçon.

ROCOCO.

Voilà un poëme intéressant pour ceux qui ont compris l'Enéïde.

Entrée de Cocas, garde du corps de Didon.

DIDON.

Qui vient-là ?

COCAS, *bredouillant en chantant.*

Je vous d'mand' mill'
Pardon, Madame de
Venir vous déranger
Mais je dois vous prévenir que ..

(RECITATIF.)

Des gens fort mal couverts et qui dans l'onde amère
Viennent de boire un coup de sel,
Demandent asile en ce castel,
En invoquant Saint Julien d'Avenel.

ROCOCO.

Ah ! c'est la *Dame Blanche*... Ah ! voilà une bonne vieille que j'estime.

DIDON, *chantant sans orchestre.*

La Dame Blanche me demande;
Est-ce bien elle qui m'attend ?

COCAS, *parlé.*

Je l'ignore, mais voici la carte des naufragés.

DIDON, *lisant.*

« Puis, Æneas père et fils, naufragés et marchands de « crayons » .. O instabilité des choses humaines !

(RÉCITATIF.)

Moi, naufragée aussi, je comprends leur misère.

AIR :

Dans un petit bateau
Qui s'en allait sur l'eau
De rivage en rivage,
Ainsi qu'au sein de l'orage,
Je bus un fameux coup :
L'eau de mer, quel affreux goût !
Pas nanan du tout.

COCAS, *rentrant et chantant en parlant*

Oh ! Madame voici bien une autre paire de manches; je ne sais comment vous dire la chose.

(RÉCITATIF.)

Une horde rivale
Viens de nous envahir ,
Et la garde nationale
Peut à peine les contenir.

DIDON.

O ciel ! Qui sauvera mes Etats.

ÉNÉE, *dans la coulisse.*

C'est moi ! Pater Æneas !

Entrée d'Énée qui porte son costume mithologique et le casque de Mengin, il est suivi de son fils Ascagne qui porte un orgue de Barbarie.

ÉNÉE.

AIR :

Oui, c'est moi qui suis Énée.
Sorti d'une noble fournée
Quoiqu' princ' je suis sans façon,
J'lache le métier, j'vends des crayons.

(*Parlé.*) Mon fils, es-tu là?

ASCAGNE.

Oui, p'pa.

ÉNÉE.

En avant, la musique !

TOUS.

Dzingue et boum ! pif! patapon !
Voici le marchand de crayons.

ENÉE.

J'ai parcouru tout l'univers,
En tout lieux, je tombe, je me mouille,
J'ai vu Sparte, Athn's, tout's les mers,
J'ai même traversé La Bouille.
Oui, c'est moi qui suis Enée,
Sorti d'une noble fournée,
Quoiqu' princ', je suis sans façons,
J'lâche le métier, je vends des crayons.

(*Parlé.*) Mon fils, es-tu là ?

ASCAGNE.

Oui, p'pa.

ÉNÉE.

En avant, la musique !

TOUS.

Dzingue et boum ! pif! patapon !
Voici le marchand de crayons !

DIDON.

Cher Enée, vous n'ignorez pas que ma sûreté est menacée; que prétendez vous faire pour moi?

ÉNÉE.

Voler à votre défense; mais, en attendant, nous profi-

terons du clair de lune pour rester cinq ici, afin de chanter un septuor.

Tout le monde s'éloigne, moins Didon, sa sœur, Enée, Ascagne et Cocas.

SEPTUOR.

Au clair de la lune,
Que c'est donc joli,
Le soir à la brune
De chanter ainsi.
Tout n'est que paix et calme autour de nous ;
La nuit étend son voile et la mer endormie
Murmure en sommeillant, les accords les plus doux.

ÉNÉE, *parlé, après le chœur.*

Messieurs et Dames, allez faire un tour ; j'ai un mot à dire à Madame. (*Il indique Didon, les autres sortent.*)

DUO.

ENSEMBLE.

Ah ! qu'il fait donc bon ! qu'il fait donc bon
D'manger la fraise !
Quand c'la n'est pas cher,
Surtout quand il ne fait pas clair.

DIDON.

Par une telle nuit en cueillant la cerise,
La déesse Venus suivait le père Anch'mise.

ROCOCO.

Anchise !

DIDON.

Dans un bosquet riant.

ÉNÉE.

Par une telle nuit, ivre d'un amour tendre,
Troïlus emmena la superbe Cassandre
Au Tivoli normand.

REPRISE, *ensemble.*

Ah ! qu'il fait donc bon, etc.

ÉNÉE.

Viens donc dans la grotte enchantée,
Qui par Virgile fut chantée.

DIDON.

Non !

ENÉE. *Ter.*

Si !

Viens donc avec moi dans la gr^otte.

DIDON.

J'n'irai pas avec toi dans la grotte.

ENÉE.

Mais viens donc avec moi dans la grotte.

DIDON.

J'n'irai pas dans la grotte

ENÉE.

Viens donc.

DIDON.

Non!

ENÉE.

Si!

DIDON.

Ah! bah! allons-y. (*Bruit confus.*)

CHOEUR, *en dehors*.

Nous voici!

ENÉE, *à la cantonnade*.

Debout! Troyens, éveillez-vous, courage.
Il faut soudain que chacun déménage.
Ici, faites appel à la maison Aumond.

Les troupes passent au fond emportant des malles, des cartons à chapeaux et des ustensiles de ménage.

ENÉE, *qui a pris une cage dans laquelle se trouve un serin*.

Adieu, Didon, le sort m'appelle.
Comme un vil chenapan, je te suis infidèle.

DIDON, *parlé*.

Ah! c'est comme ça?... Eh bien! tien!

Elle va pour se poignarder, quand on entend au dehors un air de polka. Les Troyens, Enée et Didon entraînés par l'air se mettent à danser.

CHOEUR.

AIR *du Tailleur*.

Rien ne vaut cette danse-là,
Qui plaira,
Séduira.
Quel bonheur, quel plaisir on a
A danser la polka!

Enée, Didon et les Troyens sortent en polkant.

ROCOCO.

Ah! comme ça finit drôlement les libretti de l'avenir.

LA LIBERTÉ.

Ce n'est pas précisément là le dénouement; c'est le ballet qui, dans son impatience, a voulu prendre la place de l'opéra... Que voulez-vous? quand on joue.

ROCOCO.

Tant de genres. . vous me l'avez déjà dit plusieurs fois; mais je vous avouerai franchement que je ne suis pas fou du ballet: toujours des ronds de jambes, des jetés battus, des pirouettes, des ballons.

LA LIBERTÉ

Détrompe-toi ; depuis mon avènement, le ballet ne s'intitule plus la Sylphide, la Péri, Giselle. Les danseurs ne se nomment plus Vestris, Perrot, Saint-Léon ; ils s'appellent, la Comète, la Moule normande et Cie.

ROCOCO.

Ah ! quels drôles de noms et quels sont les danseurs?

LA LIBERTÉ.

Des habitués des bals de l'Opéra que le Tivoli normand a pris sous sa protection, et qu'il va avoir l'honneur de vous présenter.

ROCOCO.

Permettez... je les verrais avec grand plaisir, mais je suis venu chercher ici le miroir de la Comédie et je ne l'ai pas encore trouvé.

LA LIBERTÉ, *riant.*

Cela t'étonne ? ah ah ! Il y a beau jour que le miroir de la Comédie est fêlé.

ROCOCO, *exaspéré.*

Alors, j'aurais avalé pour rien deux drames, un opéra, et l'on me menacerait d'un ballet par-dessus le marché? Non, non. Il y a d'autres miroirs encore. D'abord celui des eaux. (*Ouvrant une fenêtre au fond*). Piquons une tête.

Il s'élance par la fenêtre.

TOUS, *avec frayeur.*

Ah !

LA LIBERTÉ.

N'ayez pas peur... ce n'est pas le premier sujet que nous aurons vu tomber dans l'eau (*A la cantonade*). En avant, la Comète, Moule normande, et Ce !

Entrée des danseurs qui exécutent leurs danses auxquelles tout le monde finit par se mêler. Le théâtre change.

22e Tableau. — Le lit de la Seine.

SCÈNE Ire.

LE CAPITAINE HOMARD, UNE PATROUILLE D'ÉCREVISSES, LA CARPE, LE MERLAN, LA RAIE, LE SAUMON, L'ANGUILLE, LA SEINE, LA SOLE COLBERT.

CHOEUR.

AIR de *Kriesel.*

Honneur à notre souveraine !
Faisons des vœux pour son bonheur,
Et souhaitons tous à la Seine
Des jours de gloire et de splendeur !

LA SEINE.

Merci... grand merci, mes enfants ! votre cœur a touché le mien... car jamais je n'avais eu tant besoin de faire appel à vos cœurs.

TOUS, *avec intérêt.*

Ah !

LA SEINE.

Je suis bien malade, allez ! moi qui jadis était si fraîche; je me dessèche, j'ai la langue sèche, je deviens pimbèche, pie-grièche.

HOMARD.

Et de vous guérir, pas mèche ?

MERLAN.

Allons donc ! une rivière d'une si belle eau.

L'ANGUILLE.

Qui a toujours coulé des jours si purs ?...

LA SEINE.

Hélas ! ils ne sont plus, ces jours azurés... Aussi je vous ai tous convoqués, poissons de Seine mes sujets, et poissons de mer nos voisins, pour vous liguer avec moi contre nos ennemis communs.

TOUS.

Quels sonts-ils ?

LA SEINE.

Vous le demandez ? mais ce sont ceux qui habitent au-dessus de nous. Ces Parisiens ingrats dont je fertilise la terre et qui, non contents de s'agiter chez eux, viennent encore agiter mon sein. Ils s'y précipitent tous; hier,

c'était une course à l'aviron ; aujourd'hui, c'est une lutte nautique, demain ce sera des joutes. Sans compter les canaux, les barques, les yoles, les gondoles, les barcaroles parisiennes, qui, depuis trop longtemps, ont troublé mon lit...

AIR de *Rose et Marguerite.*

Ces Parisiens, j'ai tout fait pour leur plaire;
Ces Parisiens, depuis dix-huit cents ans,
Ils sont mes fils, mais pour leur bonne mère
Agissent-ils comme de bons enfants ?
Je fus jadis la nourrice féconde
De ce Paris, qui n'était qu'un hameau
De la cité, souveraine du monde ;
Moi, je venais caresser le berceau.
De mon amour, vraiment, ils sont indignes.
Le jour, la nuit, partout, à tout moment
Je vois flotter des régiments de lignes,
Prenant chez moi billets de logement.
Des canotiers je porte au loin les flottes,
Et les ingrats, pour prix de mes bienfaits,
De mes sujets se font des matelottes,
Et la friture a pris ceux que j'aimais.
Aux patineurs, l'hiver, j'offre ma glace;
Quand vient l'été, je les réjouis tous,
Et ma pudeur, sans faire la grimace,
Ouvre aux gamins les bains à quatre sous,
Pour consacrer nos souvenirs de gloire,
J'ai quelques ponts que mon flot baptisa,
Et chaque nom est un nom de victoire :
Ponts d'Austerlitz, d'Arcole, d'Iéna
Au travailleur sur la terre étrangère
Mon souvenir est précieux encor ;
Il me regrette et souvent me préfère
Au fleuve altier roulant le sable d'or.
Un grand héros, un vaillant capitaine,
Loin de la France et loin de son drapeau,
Pleurait, captif, les rives de la Seine,
C'est sur mes bords qu'il rêva son tombeau.
Chers Parisiens, j'ai tout fait pour vous plaire;
Oui, j'ai tout fait depuis dix-huit cents ans ;
Et cependant pour votre bonne mère
Agissez-vous comme de bons enfants ?

LA CARPE.

S'ils s'étaient arrêtés là... mais non... Croiriez-vous que cette année ils ont eu l'indélicatesse de perfectionner la pêche à la ligne ?

LES POISSONS, *avec colère.*

Oh !

LA CARPE.

Ce qui fait que moi, la Carpe, je ne pourrai plus

maintenant aller un peu bâiller à la surface sans être passée.

L'ANGUILLE

Moi, l'Anguille, on me mettra tout de suite à la tartare.

LA SOLE.

Moi, la Sole, on me gratinera.

HOMARD.

Et moi, le Homard, je serai cuit.

LA SEINE.

Rassurez-vous, mes mignons, il est temps encore de mettre une digue à ces envahissements, et, pour que nous redevenions heureux comme des poissons dans l'eau, j'ai fait dresser un filet à la tête de mon lit, afin de prendre désormais tous ceux qui voudront y pénétrer.

TOUS.

Vivat!

LA SEINE.

Capitaine Homard, prenez avec vous deux écrevisses et allez retirer le filet; la pêche sera peut-être bonne.

HOMARD.

J'y cours... Ah! vous avez eu une fameuse idée. Jusqu'à présent, c'étaient les hommes qui pêchaient les poissons; ce sont les poissons qui vont pêcher les hommes.

Il sort.

TOUS.

Vive la Seine!

CHOEUR.

Honneur à notre souveraine!
Nous lui devons notre bonheur.
Souhaitons donc tous à la Seine
Des jours de gloire et de splendeur!

Homard, qui est sorti au commencement du chœur, revient aussitôt qu'il est terminé.

HOMARD, *vivement.*

Bravo! c'est superbe, le filet est presque plein.

LA SEINE.

Alors, allez, coupez le filet et amenez successivement ceux qu'il contient.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; BACCHUS, LE CHAMPAGNE, LE BORDEAUX, LE CHABLIS, PUIS LE GANDIN, LA FANTAISIE, LA SOCIÉTÉ DE SAUVETAGE.

HOMARD, *à la cantonnade.*

Numéro un.

Il introduit Bacchus et les vins.

BACCHUS, *aux vins.*

Venez... suivez-moi tous ! Sapristi, c'est humide ici.

LA SEINE.

Approchez, et dites moi qui vous êtes?

BACCHUS.

Qui je suis?.. comment, la Seine ne me connaît pas?... Ah!... elle est bien bonne !... nous nous sommes pourtant assez souvent mariés ensemble.

LA SEINE.

Mariés.

BACCHUS.

Sans doute ; je suis Bacchus, le papa Bacchus, .. et voici mes enfants...

Il montre les vins.

LE CHAMPAGNE.

Nous venions chez vous avec papa.

LE CHABLIS.

Histoire de mettre un peu d'eau dans notre vin.

BACCHUS.

Ça se fait tous les jours à notre époque... c'est même pour cela qu'on l'a surnommée l'époque de l'abondance.

LA SEINE.

Si j'ai longtemps prêté mon onde à ce mélange, je m'en repens et le supprime.

BACCHUS.

Supprimer l'eau... mais que vont devenir...

La Liberté des Théâtres entre.

LA SEINE, *la voyant.*

Eh mais! voici un visage que j'ai déjà vu quelque part.

LA LIBERTÉ.

Oui, aux Variétés... ce théâtre m'a tellement fatiguée, éreintée, échauffée, que je suis venue ici me rafraîchir.

LA SEINE.

Abordons le n° 4.

LE GANDIN.

Ah! c'est épatant! je viens de Caudebec où j'ai été voir le mascaret... j'avais pris un train de plaisir... quand je dis train de plaisir, je devrais dire train de chagrin. Car, à peine ce train était-il en train, que l'on se pressait, que l'on se bousculait, que l'on s'étouffait. (*Imitant diverses voix*). Marchez plus vite! arrêtez! ne montez pas! descendez! ma fille! ma femme! ma nièce! ma tante! papa! maman! C'était étourdissant! Enfin, nous arrivons pour voir le mascaret... je braque ma lorgnette... rien! La mer ne montait pas... Je la rebraque, rien! la mer continuait à ne pas monter... Alors, je m'étends sur une de vos côtes, et je m'endors; pendant ce temps-là, le mascaret avait fait des siennes: je prends d'abord un bain de pied, puis un bain de siége, ensuite un bain complet! et me voilà. C'est renversant!

LA SEINE.

Celui-ci est un fou.

LE HOMARD.

Avancez.

LA SEINE, *apercevant la Société de Sauvetage qui arrive conduite par la Fantaisie.*

Mais quels sont ces personnages qui paraissent là bas?... Encore des ennemis?

LA FANTAISIE.

Détrompe-toi. — Je suis la Fantaisie, et voilà le représentant d'une Société que patronne un de mes plus illustres fantaisistes: elle a pour membres des hommes dévoués, de bons et dignes cœurs qui n'ont qu'un but, celui de te ravir les infortunés que le désespoir a poussés dans ton sein. C'est la Société de Sauvetage dont Brune, le brave Brune, a été un des plus glorieux adeptes.

AIR de *Téniers*.

Enfant du peuple, orgueil de la patrie,
Aux malheureux tendant toujours la main,
Chacun l'a vu cent fois risquer sa vie
Pour conserver celle de son prochain;
Et le pays, en consacrant la gloire

D'un brave enfant qui tarit tant de pleurs,
Inscrivit son nom dans l'histoire,
Pour que ce nom vécut dans tous les cœurs,
Ce nom doit vivre à jamais dans nos cœurs.

LA SEINE, *avec émotion.*

Ce vaillant et courageux Brune... je me rappelle... Ah! mais, je ne sais ce qui coule en moi... mes yeux se mouillent, mon cœur déborde... Tenez... je fais grâce à mes ennemis et vous invite tous à un gala aquatique en l'honneur de la Société de Sauvetage.

TOUS.

Bravo!

LA SEINE.

Allons, qu'on accommode le poisson le plus frais!

BACCHUS, *aux poissons.*

Que ceux qui veulent être accommodés lèvent leurs nageoires. (*Les poissons se taisent*) Personne! je m'en doutais.

LE CHAMPAGNE.

C'est pourtant assez tentant; je les arrangerais si bien au vin de Champagne!

LE BORDEAUX.

Et moi, au bordeaux.

LE CHABLIS.

Moi, au vin blanc.

LA FANTAISIE.

Et moi, à la Fantaisie de tous.

LA SEINE.

Non. . respectons mes sujets... J'ai une idée plus accommodante... Capitaine Homard, allez voir si quelque poisson de mer ne viendrait pas tomber sur mes côtes.

HOMARD.

J'y nage.

Il sort.

LA SEINE.

En attendant, que l'on verse à pleins bords mon eau la plus pure...

Les Naïades apportent des coquilles en forme de coupes. Elles les distribuent à tous et remplissent pendant la ritournelle de l'air suivant.

BACCHUS, *se récriant.*

Boire de l'eau... ce n'est guère dans nos habitudes.

LE CHAMPAGNE.

Eh bien, ça nous changera.

LE GANDIN.

Ce sera mirobolant

LA SEINE.

AIR de *Laurent de Rillé.*

Buvez l'eau de la Seine,
Elle est pure, elle est saine;

LE CHAMPAGNE.

Cette eau, présent divin,
Nous fait boire le vin

LA FANTAISIE.

Tes flots, liqueur chérie,
Font vivre l'industrie.

LA SEINE.

Toujours calme, ton eau
N'atteint pas le cerveau.

LA FANTAISIE.

Ta bienfaisante source
Du pauvre est la ressource ;
Chantons donc : Vive l'eau !

TOUS.

L'eau !

LA FANTAISIE

Rien n'est si bon, si beau.

TOUS.

Beau !

LE CHAMPAGNE.

Versez, versez souvent
Cette onde aux flots d'argent.

LA FANTAISIE.

Versez ce pur nectar.

TOUS.

Car...

LA FANTAISIE.

Ici-bas, rien ne vaut,
Ne vaudra jamais l'eau.

TOUS.

L'eau !

LA SEINE.

Buvez l'eau de la Seine,
Elle est pure, elle est saine;
Cette eau, présent divin
Nous fait boire du vin.

A la fin de l'air, le Homard revient avec précipitation.

HOMARD.

Victoire! un énorme saumon ne voulait pas aborder, mais j'ai guetté le passage du saumon, et crac! je vous l'apporte.

Un énorme saumon entre, porté par les poissons qui le déposent sur une grande table.

LA SEINE.

Capitaine Homard, découpez ce saumon et faites-en les honneurs à la société.

HOMARD.

Découper un confrère!... c'est dur... mais enfin.

Il tire son couteau et, au moment où il va s'en servir, un cri se fait entendre dans le saumon. C'est la voix de Rococo.

ROCOCO.

Pas de bêtises... il y a du monde !

BACCHUS.

On a parlé dans le Saumon !

TOUS.

Ah !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROCOCO.

ROCOCO, *sortant du Saumon.*

Ah ! grand Dieu ! que je l'ai échappé belle !

Cela vous étonne de me voir sortir de là-dedans... Eh bien et moi, j'étais encore bien plus surpris quand j'y suis entré... A peine avais-je piqué ma tête que j'ai été avalé par cet animal de Saumon. Heureusement que je suis arrivé à bon port et que je vais pouvoir contempler le miroir des eaux.

LA SEINE.

Le miroir des eaux ?... c'est pour cela que vous êtes venu ici ? Il y a longtemps qu'il n'existe plus.

ROCOCO.

Comment ?... et vous buvez, et vous festinez ?... Mais, imprudents je n'avais plus d'espoir qu'en votre Miroir, et si je ne retrouve pas le mien, nous sommes tous flambés.

TOUS.

Que dites-vous ?

ROCOCO.

Je dis que si, au dernier coup de minuit, je n'ai pas retrouvé mon talisman, la fin du monde arrivera.

TOUS.

La fin du monde !

On entend le premier coup sonner à une grande horloge en rocaille qui se trouve au fond.

ROCOCO.

Le premier coup sonne déjà ! Ce gueux de Temps est capable d'avoir avancé les aiguilles.

CHOEUR.

AIR de *Kriesel.*

Ecoutez, l'heure sonne,
Chaque coup retentit;
Malgré moi je frissonne,
Voici bientôt minuit.

Pendant le chœur les onze coups ont sonné. — La musique continue.

ROCOCO.

Onze... il n'y en a plus qu'un.

Le dernier coup retentit.

TOUS, *poussant un cri de terreur.*

Ah !

(Le théâtre change.)

23e Tableau. — Le Palais de la Vérité.

LA VÉRITÉ.

Rococo, tu t'es livré à de vaines illusions, et, comme beaucoup de mortels, tu n'as pas pensé à la vérité qui, seule, possède un miroir dont la pureté ne s'est jamais ternie. Le Temps, votre ennemi d'hier, a compris qu'il ne pouvait laisser son œuvre inachevée. Que le Passé s'unisse donc à l'avenir pour que 1865 soit une année de bonheur et de prospérités.

24e Tableau. — Apothéose.

Au changement, 1865, tenant à la main son miroir magique, est assise sur un trône à côté de la Vérité. Sont groupés autour d'elles tous les personnages de la pièce.

CHOEUR.

Puisqu'en ce jour cette future année
Vient implorer ici notre secours,
Protégeons-là car sur sa destinée
En bonnes sœurs il faut veiller toujours.

FIN.

Rouen. — Imprimerie de H. Boissel, rue de la Vicomté, 55.







Rouen. — Imp. H. Boissel.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

PIGALLE-REVUE

REVUE DE L'ANNÉE 1869 EN TROIS ACTES

ET CINQ TABLEAUX

PAR

MM. DRAL, CHAUVIN & KADER

Représentée pour la première fois, à Paris, au Cercle Pigalle, le 24 décembre 1869.

PARIS

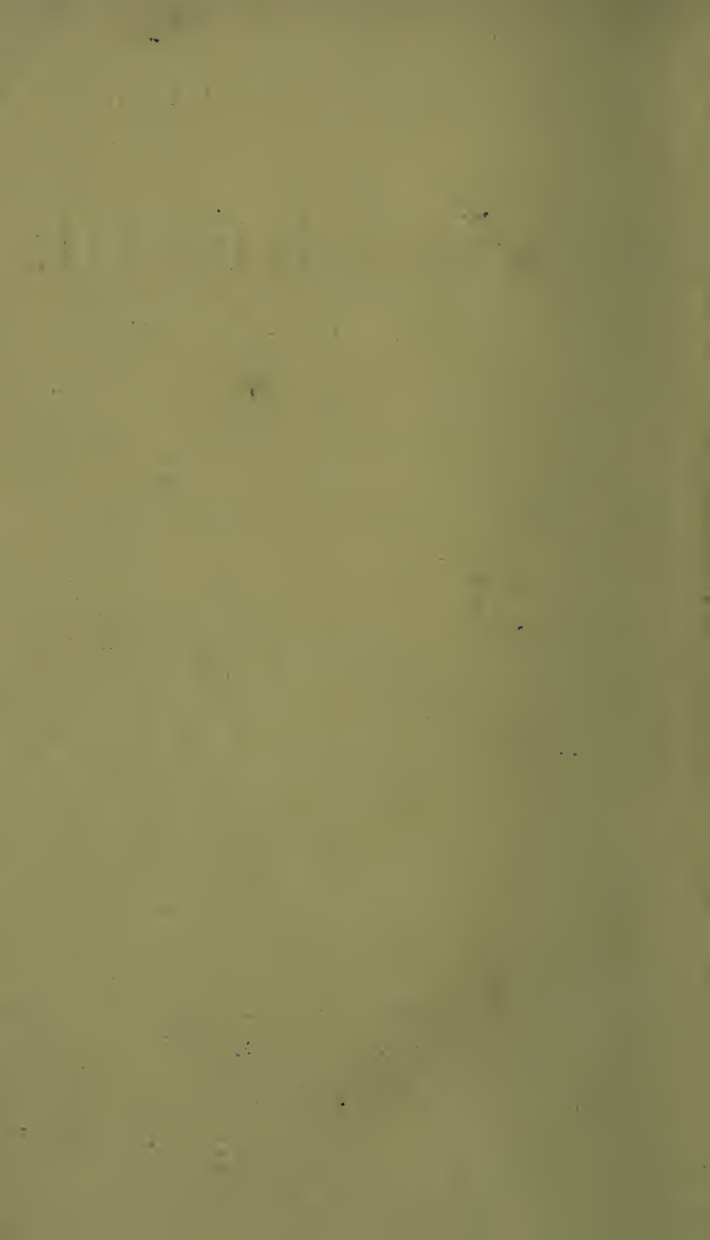
LIBRAIRIE INTERNATIONALE

BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cᵒ

Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1870



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

PIGALLE-REVUE

REVUE DE L'ANNÉE 1869 EN TROIS ACTES

ET CINQ TABLEAUX

PAR

MM. DRAL, CHAUVIN & KADER

Représentée pour la première fois, à Paris, au Cercle Pigalle, le 24 décembre 1869.

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^o

Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1870

A

LA PRESSE PARISIENNE

PERSONNAGES

PREMIER TABLEAU

LES LOISIRS DE M. DE CLIGNANCOURT

CARPOLITHE	Mlle	HENRIETTE BÉROD.
DE CLIGNANCOURT	MM.	BRUNEAU.
BAPTISTE		CH. NUMA.
MILLION		COLLARD.
BARBEAU		QUIÉRAL.

DEUXIÈME TABLEAU

LES MAGASINS DE LA GUERRE

CARPOLITHE — LA FANTAISIE	Mlles	HENRIETTE BÉROD.
PREMIÈRE CLIENTE		BERTINI.
DEUXIEME id.		ADÈLE.
TROISIEME id.		EYROL.
SAHARA		VELLEDA.
DE CLIGNANCOURT	MM.	BRUNEAU.
DECHARD		ALBERT.
DURUISSEAU		RENÉ.
MADAME OLYMPIARD		DUCHAMPT.
BARBET		BARKLAY.
PREMIER COMMIS		KADER.
DEUXIEME id.		CH. NUMA.
TROISIEME id.		EDOUARD.
TROISIEME PATRON		CHAUVIN.

TROISIÈME TABLEAU

MANIFESTONS!!!

LA FANTAISIE	Mlles	HENRIETTE BÉROD.
LA BALAYEUSE		BERTINI.
DE CLIGNANCOURT	MM.	BRUNEAU.
PERD-GAGNE		BILLORDEAUX.
ATTARDÉ		ALBERT.
LE COMMISSIONNAIRE DU PEUPLE		SOUVESTRE.
HYACINTHE		BARKLAY.
LE GAMIN		DUCHAMPT.
BIENMONTÉ, premier député		KADER.
CAMPHRINUS, deuxième député		EDOUARD.
JUVÉNAL, troisième député		CHAUVIN.
GRAIN-DE-SAGESSE, quatrième député. — UN AGENT		DUTRACQ.

QUATRIÈME TABLEAU

LE BÉNÉFICE D'UN INCENDIE

LA FANTAISIE	Mlles	HENRIETTE BÉROD.
LE PASSANT		BERTINI.
JEANNE — FROUFROU		VELLEDA.
DE CLIGNANCOURT	MM.	BRUNEAU.
LE REGISSEUR		JULES.
BRIGARD		CH. NUMA.
BRESSANT — GRAINE-DE-LIN		BARKLAY.
SARTORYS		RENÉ.
POUPOUL		PAUL.
ROBERT — DELAUNAY		DRAL.
ARMAND — COURTEBOTTE		CHAUVIN.

CINQUIÈME TABLEAU

C'EST L'HABITUDE

Couplets de fin par toute la troupe.

PIGALLE-REVUE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Les loisirs de M. de Clignancourt.

Le théâtre représente une chambre au Splendide Hôtel ; au fond et au milieu rideau d'alcôve cachant un lit ; à côté, table de nuit sur laquelle un bonnet de coton ; à droite, petit guéridon avec fauteuil, cheminée surmontée d'une pendule ; à gauche, bureau couvert de papiers, de livres, etc., fauteuils et chaises, une porte-fenêtre s'ouvrant sur un balcon.

SCÈNE PREMIÈRE

BAPTISTE, seul. Il tient une carafe et des pantoufles. Il descend la scène et s'adresse au public.

Quelle différence y a-t-il entre M. Jubinal quand il prend son thé et une allumette? (Remontant à la cheminée et regardant la pendule.) Minuit cinq!... (Redescendant.) Vous croyez peut-être que ma journée est finie, eh bien, non!... Cependant *sa* lampe est allumée, *sa* couverture est faite, *son* casque à mèche est béant; enfin j'apporte *sa* carafe et *ses* pantoufles... et vous vous dites : « Voilà un domestique qui va monter se coucher. » Pas du tout...

La partie matérielle de ma besogne est terminée, c'est vrai; mais ça ne suffit pas à monsieur... avant son retour, et sous peine d'être chassé, il faut que j'aie trouvé une réponse à la petite question suivante : Quelle différence y a-t-il entre M. Jubinal quand il prend son thé et une allumette?

La question m'a été posée ce matin à onze heures quarante-cinq par mon maître... il est minuit un quart, et je n'ai rien trouvé... ah! si, j'ai trouvé qu'il n'y a pas de différence si l'allumette est assez grosse... mais, voyez-vous, c'est trop simple. M. Clignancourt ne sera pas content, il est si bizarre depuis qu'il n'a plus rien à faire... Quand nous étions à Château-Thierry, il était bon et tranquille... et par contre-coup, je menais une vie de coq-en-pâte.

AIR : *L'Apothicaire.*

Depuis qu'il habite Paris,
Mon maître est difficile à vivre,
Je regrette Château-Thierry ;
J'ai peut-être eu tort de le suivre.
Oui, dans ce bienheureux canton,
Près de lui, je vivais sans peine :
Il était plus doux qu'un mouton } *bis*
Dans le département de l'Aisne. }

Mais à présent, au Splendide Hôtel, l'existence parisienne semble l'avoir rajeuni de vingt ans... depuis surtout qu'il est amoureux... et amoureux de qui... de la statue de Carpeaux... une fille de marbre! et puis les feuilles publiques parlent de son esprit et de ses jeux de mots... ses jeux de mots!... Eh bien! savez-vous? ses jeux de mots... c'est moi qui les fais avec lui... Ah! je lui en pousse quelquefois... je suis son *collabomoteur*... Mon Dieu oui! je mets de l'ordre dans son esprit comme dans son mobilier.

AIR.

Quel honneur pour un domestique!
Chaque jour, j'entends mon patron
M'appeler... ensuite, il m'explique
Quelque fraîche conception.
Son esprit éclate en fusée...
J'arrive avec mon gros bon sens
Et sa fougue est bientôt calmée...
Je suis le Blum d'un nouveau Flan,
Oui, je suis le Blum de ce Flan.

Aussi, m'a-t-il promis de faire de moi son secrétaire, quand il aura trouvé de l'ouvrage...

En attendant, cherchons une réponse à sa devinette... (Un silence.) Ah! je ne trouve rien... il n'y a pas à dire... (Au public.)

Savez-vous ce que vous feriez, si vous étiez bien gentils, vous qui êtes là pour toute la soirée? Eh bien! vous chercheriez cela à ma place... et je pourrais (bâillant) faire un petit somme... c'est convenu?... merci!... Je répète donc : Quelle différence y a-t-il entre M. Jubi...

(Il s'endort.)

SCÈNE II

BAPTISTE, CLIGNANCOURT. Il entre avec un vaste portefeuille sous le bras, il court à son bureau, tire un manuscrit et écrit une ligne.

CLIGNANCOURT.

AIR.

Oui, je suis Clignancourt,
Nouveau roi calembour,
Partout on m'accueille, on me fête,
Et, de ma vaste tête,
Il jaillit chaque jour
Quelque ravissant calembour,
Calembour!

Euréka! J'ai trouvé... mon travail est au complet... ah! je suis un Clignancourt bien fortuné... et maintenant je puis lancer mon œuvre, mais relisons-nous...

(S'adressant aux sociétaires placés dans l'orchestre, puis au public.)

Messieurs les amateurs, messieurs les invités,

(Avec hésitation.) L'accident qui me crée des loisirs forcés m'a permis de mettre la dernière main à une œuvre toute d'à-propos et d'actualité qui manquait à notre littérature : j'ai nommé le Recueil de bons mots, jeux d'esprit et devinettes pour l'an 1870. . . . .

Le succès, j'en réponds!

Aidez-moi, messieurs, à sauver.., le calembour!

Les Ajaxticides sont connues maintenant du monde entier; quant au vieux recueil de trois cents calembours cher aux stations d'omnibus, je n'en parlerai que pour mémoire; et, fort de ma réputation, fort de ce don précieux qu'on veut bien

me reconnaître, je me permettrai d'offrir à votre appréciation ce petit opuscule, ainsi intitulé :

LES CENT SEIZE

Recueil de tours d'esprit à l'usage des gens du monde,

PAR M. DE CLIGNANCOURT

En vente : chez Dentu.

Envoi franco contre quarante-cinq centimes en timbres-poste.

J'avais bien pensé à un *mandat*, mais c'est un mot si peu respecté à présent...

BAPTISTE, s'éveillant.

Oh! très-drôle, très-drôle...

CLIGNANCOURT.

Comment, tu étais là, et tu ne disais rien!... Voyons, as-tu au moins trouvé mon cent seizième?

BAPTISTE, au public.

Soufflez-moi, il va me mettre à la porte. (Clignancourt se dirige vers la fenêtre et envoie des baisers en face.) Monsieur... (Même jeu.) Monsieur... (Clignancourt continue.) Comment, encore!...

CLIGNANCOURT, contrarié.

Eh bien! quoi?...

BAPTISTE.

J'ai oublié de vous dire qu'il était venu quelqu'un.

CLIGNANCOURT.

Qui donc?

BAPTISTE.

Un monsieur... il m'a laissé sa carte..., la voici.

CLIGNANCOURT, lisant.

A tous ceux qui ont des pieds... Arnold, pédicure du Corps... législatif.

BAPTISTE.

Ah! pardon, monsieur, je me trompe... Tenez, sur le

bureau... (Il s'assied.) C'est un monsieur d'un certain âge qui dit avoir habité votre chambre... il y aurait oublié quelque chose... Du reste, il doit revenir...

CLIGNANCOURT, qui a trouvé la carte, lisant.

Monsieur Barbeau... de Poitiers. Tiens, tiens !... je le recevrai demain... Baptiste, il est une heure, allons dormir...

BAPTISTE.

Monsieur n'a besoin de rien ?

CLIGNANCOURT.

Non... bonsoir.

(Il retourne à la fenêtre et envoie des baisers.)

BAPTISTE.

Air : *Bonsoir, monsieur Pantalon.*

Ah! monsieur Clignancourt,
Vraiment votre raison s'égare,
Cette passion est bizarre :
A votre âge on peut rester court;
Bonsoir, monsieur Clignancourt (*bis*).

(Fausse sortie. On sonne.)

SCÈNE III

BAPTISTE, CLIGNANCOURT, puis MILLION.

CLIGNANCOURT.

Allons bon ! une visite à cette heure. Vas ouvrir.

BAPTISTE.

Entrez, monsieur.

MILLION, avec emphase.

Vous allez-t-être, monsieur, bien z'étonné de mon hardiesse.

BAPTISTE, à part.

Comme ce monsieur s'exprime bien!

CLIGNANCOURT, à part, finement.

C'est un électeur. (A Million, très-gracieusement.) A qui ai-je l'honneur de parler?

MILLION.

Je suis Monsieur Million.

CLIGNANCOURT.

Million chez moi! c'est une bonne fortune.

BAPTISTE.

Très-drôle! très-drôle!

MILLION.

AIR *du Philtre.*

Je suis Million, l'illustre maître
De l'Ambigu, le directeur,
Avec lequel j'ai l'honneur d'être,
Monsieur, votre humble serviteur.

CLIGNANCOURT.

Croyez-moi, mon âme est touchée
De votre aimable attention,
L'heur' n'est jamais trop avancée
Pour recevoir un Million!

ENSEMBLE.

Je suis Million, l'illustre maître
De l'Ambigu, le directeur,
Avec lequel j'ai l'honneur d'être,
Monsieur, votre humble serviteur.

Il est Million, l'illustre maître
De l'Ambigu, le directeur,
Et pour vous / Et pour nous } il a l'honneur d'être,
Votre / Notre } très-humble serviteur.

CLIGNANCOURT.

Asseyez-vous, monsieur.

MILLION.

Oh! merci! je n'ai que deux mots-t-à vous dire. Voici ce qu'il s'agit :

J'ai *l'attention* de faire entrer mon théâtre dans une nouvelle voie.

BAPTISTE.

Dam! celle de Dumaine est si fatiguée.

CLIGNANCOURT.

Adressez-vous à M. Haussmann.

BAPTISTE.

Ah! très-drôle, très-drôle.

MILLION.

Je voudrais *adapter* un genre nouveau, et pas trop cher pour mon théâtre comme qui dirait : une Revue à prix réduit, et comme vos bons mots m'ont bien fait rire cette année, j'ai tout bêtement pensé à vous.

CLIGNANCOURT.

Très-flatté, monsieur... Enfin, vous voulez *du gai ?*

MILLION.

Justement, je mets à votre *indiscrétion* tous les costumes des *Couteaux d'or* et, comme truc, je vous recommande celui d'un jaguar...

BAPTISTE.

Nom d'un chien!

MILLION, furieux.

Comment, d'un chien?...

BAPTISTE.

Je n'ai pas dit : non, d'un chien : j'ai dit : nom d'un chien.

MILLION, qui n'a pas compris.

A la bonne heure!

CLIGNANCOURT.

Comment, vous voulez ?

MILLION.

Mais *voui !*

BAPTISTE.

C'est ça... Je vous aiderai.

AIR *de Fanchon.*

Monsieur, n'ayez pas de scrupule
Et ne vous découragez pas,
Je vous donnerai la formule,
Mon savoir guidera vos pas.

CLIGNANCOURT.

Mon Dieu, je tremble.

BAPTISTE.

Marchons ensemble,
Et tous les deux
Faisons de notre mieux.

MILLION.

Allez, courage,
Et je présage
Que le succès
Sera vif et complet.
Croyez-en mon expérience,
Au Cirq'j'ai souvent dirigé
Une Revue ! et j'ai sauvé
Plus d'une fois la France.

CLIGNANCOURT et BAPTISTE, montrant sa décoration.

Il a sauvé la France.

BAPTISTE.

Allons, monsieur, laissez-vous tenter, du moment qu'il le dit, c't homme !

CLIGNANCOURT.

Oui, mais ce n'est pas mon affaire, adressez-vous plutôt à Roquefort.

MILLION.

J'en ai eu *l'attention*... mais... il est si avancé !

CLIGNANCOURT.

Raison de plus, il vous fera ça en vers.

BAPTISTE.

Ah ! très-drôle, très-drôle.

CLIGNANCOURT.

Et puis, j'ai bien autre chose en tête. (Il recommence à envoyer des baisers.)

BAPTISTE

Allons, bon ! ça va le reprendre.

MILLION.

Quoi donc !

CLIGNANCOURT.

Je suis amoureux... sans espoir...

MILLION.

Sans espoir, allons donc, avec votre esprit, votre renommée?

CLIGNANCOURT.

Hélas oui, sous les apparences les plus séduisantes, elle cache un cœur de pierre.

MILLION.

Mais quelle est donc cette femme?

CLIGNANCOURT.

Une demoiselle d'en face !

MILLION.

Ah ! mademoiselle de la Terrine... Oh ! je suis plus tranquille.

CLIGNANCOURT.

Si ce n'était qu'elle !

MILLION.

Mademoiselle Zanetto, peut-être?

CLIGNANCOURT.

Non, monsieur... en face... regardez.

AIR : *Valse de Chilpéric.*

Voyez cette figure
Et sa plantureuse stature,
Chef-d'œuvre de sculpture,
Qu'on doit aux ciseaux
De Carpeaux;
Son regard m'assassine,
Et le soir, quand je l'examine,
Je suis tout en émoi,
Mais pour moi
Son cœur reste froid.

BAPTISTE.

Enfin monsieur, dites pourquoi!

CLIGNANCOURT.

Je n'en sais rien,
Mais je crois bien
Que ces amours
N'auront pas des rotours,
Et mes amours
Depuis trois jours
M 'ont fait manquer les meilleurs calembours.

REPRISE.

Oui ces amours,
Depuis trois jours,
Lui font manquer les meilleurs calembourgs.
Il n'en sait rien,
Mais il croit bien
Que ses amours
N'auront pas des *Rotours.*

MILLION.

Allons donc, *des Rotours*, voilà un mot! connais des Ro-

tours, député du Nord 3e *circoncision*. Bah! ne vous mettez pas en peine. Tenez, moi, quand je *suis t'en proie z'à l'amour*, je fais autre chose que des mots, allez!

BAPTISTE.

Tout le monde ne peut pas faire des cuirs.

CLIGNANCOURT.

Vous en parlez à votre aise, vous n'avez jamais aimé une telle femme.

AIR : *Tulipatan.*

Nouveau Pygmalion,
J'aime ma Galathée,
Je voudrais, Million,
Qu'elle fût animée,
Nouveau Pygmalion,
J'aime ma Galathée!

(Il pousse la fenêtre.)

MILLION.

Galathée, connais pas... mais Pygmalion... j'connais ça, le marchand de nouveautés; mais enfin, que décidez-vous?

(On frappe.)

BAPTISTE.

On ne se couchera pas aujourd'hui!

CLIGNANCOURT.

Ouvre donc!

BAPTISTE.

On y va, monsieur.... (Annonçant.) Monsieur Barbeau!

SCÈNE IV

BAPTISTE, CLIGNANCOURT, MILLION, BARBEAU.

BARBEAU.

Pardon, monsieur, si je vous dérange... on a dû vous remettre ma carte.

CLIGNANCOURT.

En effet, monsieur... mais je ne vous attendais pas si tard.

BARBEAU.

Monsieur, descendu au Splendide Hôtel à mon arrivée de Poitiers, j'ai habité cette chambre avant vous, et je crains bien d'y avoir oublié quelque chose.

CLIGNANCOURT.

Cherchez à votre aise. — Baptiste, éclaire monsieur.

BARBEAU, cherchant, suivi des autres, dans tous et sous tous les meubles.

CHŒUR (*Dame Blanche*) :

CLIGNANCOURT et BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère,
Sorti du ministère,
Il regarde par terre,
Il regarde au plafond,
Il semble se complaire

(Barbeau regardant dans la table de nuit.)

A fouiller tout à fond.

CLIGNANCOURT.

C'est étrange,
Son teint change
A chaque déception.

MILLION.

Sa figure
Devient dure
Dieu, quelle émotion ! !

(Barbeau s'introduit sous la table.)

CLIGNANCOURT.

Mais enfin, monsieur, que cherchez-vous ?

BARBEAU.

Mon prestige.

(Sous la table.)

LE CHŒUR.

Son prestige.

BARBEAU.

Je ne le trouve pas.

(Se levant.)

LE CHŒUR.

Ça m'afflige,
Ça m'afflige.

BARBEAU.

Je n'y survivrai pas.

(Il sort.)

ENSEMBLE et *decrescendo*.

Voilà tout le mystère :
Il rentre au ministère
En regardant par terre,
En cherchant au plafond,
Il semble se complaire
A fouiller tout à fond.

MILLION, en reposant la table.

Voilà une table d'un poids conséquent... Le *ménusier* a été *concensieux*.

SCÈNE V

Les Mêmes, moins BARBEAU.

MILLION.

Eh bien ! avec tout cela, vous n'avez rien décidé.

CLIGNANCOURT, ennuyé.

Ah! tout seul, que voulez-vous que je fasse. Je voudrais bien vous satisfaire, mais, la main sur la conscience, je ne peux pas.

MILLION.

J'en étais sûr, voilà le mot lâché.

AIR.

Je ne peux pas (*bis*).
C'est la grande phrase à la mode.
Dans un drame, elle est fort commode ;
On la rencontre à chaque pas.
Un père veut sauver sa fille,
Mais il faudrait briser la grille,
Je ne peux pas (4 *fois*).

CLIGNANCOURT.

Je ne peux pas (*bis*).
Pour le boursier qui désespère,
Après une mauvaise affaire,
Equivaut à : Je ne veux pas!

(Gaiement.)

Il va falloir quitter la France,
Quant à payer ma différence,
Je ne peux pas (4 *fois*).

BAPTISTE.

Je ne peux pas (*bis*),
Disait un vieillard en goguette,
Un soir que, près d'une fillette,
Il allait prendre ses ébats,
Je voudrais vous peindre ma flamme,
Mais les ans ont glacé mon âme,
Je ne peux pas (4 *fois*).

MILLION.

Mais enfin, que vous manque-t-il?

CLIGNANCOURT.

A mon avis, les femmes ont un esprit particulier qui complète le nôtre et qui souvent nous excite aux grandes actions... Et si j'avais seulement près de moi...

MILLION.

Je vous comprends. Eh bien! pour vous je ne regarderai pas à *une* dépense... Engageons *une* jeune artiste... hein!... Mlle Thierret

BAPTISTE.

Malheur!

MILLION.

Mme Duverger.

BAPTISTE.

Ah! malheur!

CLIGNANCOURT.

Si vous n'êtes pas sérieux.

MILLION.

Qu'est-ce qu'il vous faut donc?

SCÈNE VI

LES MÊMES, CARPOLITHE, entrant par la fenêtre.

CARPOLITHE, tremblante.

Ils ont perdu ma trace...

MILLION.

Pierre Renaud. — La p'tite Pologne!... Au secours!

CLIGNANCOURT, allant au-devant de Carpolithe.

Comment, vous ici... chez moi?

AIR : Petit Faust, *Fleur de candeur*.

CARPOLITHE.

Fleur
D'un sculpteur,
Je suis la petite
Carpeaux-lithe,
Un affreux parpaillot
A souillé mon maillot,
Et ça fait rire monsieur Veuillot.

L'indigne affront qui m'a donné la vie
A fait aussi palpiter dans mon sein
Une âme, hélas! jusqu'alors endormie,
Et j'ai couru chez mon galant voisin.
Je suis vivante et n'en suis pas plus fière.
Joyeuse, j'ai quitté mon piédestal;
On peut le voir, je n'ai plus ma *peau-pierre*,
Mais dans mes yeux scintille un feu vital.

CLIGNANCOURT.

Ah! quel bonheur!

MILLION et BAPTISTE.

Et quels appas!

CARPOLITHE.

Regardez, mais ne touchez pas.

(Elle les repousse.)

Fleur
D'un sculpteur,
Je suis la petite
Carpeaux-lithe.
Mon corps
Frémit encor,
Mais ça m'est bien égal,
Mon p'tit costume est très-moral.

MILLION.

Mais nous sommes sauvés... voilà votre affaire... si mademoiselle consentait.

CARPOLITHE.

A quoi ?

BAPTISTE, vivement.

A vivre avec vous.

CARPOLITHE, le regardant un instant, puis courant dans les bras de Clignancourt.

Oh ! mais je veux bien... moi!

CLIGNANCOURT, l'embrassant.

Au moins vous me serez fidèle... n'êtes-vous pas la femme à *la tache*.

BAPTISTE.

Ah! très-drôle, très-drôle.

MILLION.

Eh bien! vous le voyez, l'esprit vous revient... allons, c'est entendu, topez là...

CLIGNANCOURT.

Ma foi, mon désœuvrement me pèse et je consens pour occuper mes loisirs... En route!

BAPTISTE.

Ah! monsieur! j'ai trouvé.

MILLION.

Quoi donc... Le prestige?

BAPTISTE.

Mais non... La différence entre M. Jubinal quand il prend son thé et une allumette?

CLIGNANCOURT.

Eh bien?

BAPTISTE.

Eh bien!... M. Jubinal ne prend qu'un *thé* et allumette en prend deux.

CLIGNANCOURT, en colère.

Ah! tu es devenu aussi fort que moi... je te chasse.

BAPTISTE.

Voilà!... j'en étais sûr. Mais vous verrez qu'il n'en fera plus un seul.

CLIGNANCOURT.

Et maintenant à nos travaux!

AIR : *Final* (Petit Faust, 1er acte.)

Travaillons,
Espérons
Que je tiendrai ma promesse,
Oui, partons
Et chantons
L'esprit, l'amour, la jeunesse. } *bis.*

CARPOLITHE.

Monsieur, vous n'y songez pas.
Partout on me chassera
Avec un costume aussi...
Primitif que celui-ci.

CLIGNANCOURT.

Chère enfant, va, ne crains rien,
Grâce à toi je compte bien
Prouver par ta nudité

(Au public.)

Que j'aime... la vérité.

ENSEMBLE.

<table>
<tr><td>Travaillons,
Espérons,
Que je tiendrai ma promesse,
Oui, partons,
Et chantons
L'esprit, l'amour, la jeunesse,</td><td>Travaillez
Espérez
Que vous tiendrez la promesse,
Oui, partons
Et chantons
L'esprit, l'amour, la jeunesse.</td></tr>
</table>

La toile baisse.

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Les magasins de la guerre.

La scène représente les bureaux des patrons. — Porte au fond avec cette suscription. — Magasins. — Deux portes latérales dont l'une à droite s'ouvrant sur la scène et laissant voir cette inscription : Bureau des directeurs. — Dans le fond, de chaque côté de la porte, une table, sur laquelle quelques registres et un chapeau tyrolien. — Chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

DURUISSEAU, DÉCHARD.

COMMIS, PATRONS, CLIENTES.

Au lever du rideau, on entonne le Chœur des Clientes.

CHŒUR DES CLIENTES.

AIR : *Chœur des Cocottes* (*Petit Faust*).

Clientes de chaque quartier
De la Bastille à la Madeleine,
Nous venons pour nous habiller } *bis.*
En mousseline soie ou laine.
Clientes de chaque quartier
De la Bastille à la Madeleine,
Nous venons pour nous habiller
En soie ou laine.

CHŒUR DES PATRONS.

AIR : *Chœur des vieux noceurs* (*Petit Faust*).

Nous, nous sommes les trois patrons
De cette engeance diabolique
Et grâce à leurs prétentions
Bientôt nous fermerons boutique.
Ils sont mécontents de leurs sorts,
Leur part doit être la meilleure;
Ils voudraient venir en huit 'r'ssorts } *bis.*
Et partir à trois heures. }

CHŒUR DES COMMIS.

AIR : *Chœur des étudiants* (*Petit Faust*).

Nous, membres du comité,
Nous voulons poser en principe
Qu'au magasin, tout employé
Aux bénéfices participe.
Il est temps qu'aujourd'hui chacun s'émancipe,
Qu'au magasin tout employé
Aux bénéfices participe
Et le dimanche, la liberté!

ENSEMBLE.

(Après l'ensemble, sortie des commis.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LES COMMIS.

DURUISSEAU.

Eh bien! mesdames, vous avez entendu ce qu'ils demandent... : loge aux Italiens, deux mois de congé pour chasser sur nos terres... et ce n'est pas tout.

UNE CLIENTE.

Comment, encore?

DURUISSEAU.

Oui, madame, ils veulent faire une saison aux bains de mer.

LA CLIENTE.

Ah! c'est ça qui les pousse à la Grève!

DÉCHARD.

Oh!... madame, vous abusez de notre pénible situation!

DURUISSEAU.

Enfin, mesdames, pour le moment, vous le voyez, la nouveauté, comme l'agriculture, manque de bras.

DÉCHARD.

Et jusqu'à la formation d'un nouveau personnel, nous sommes dans la dure nécessité de *proroger* la vente.

Air : *Grande duchesse, finale du 2e acte.*

CHOEUR DES CLIENTES, sortant en sautillant.

Cette grève va nous forcer
De passer l'hiver en été.
Nos maris seront enchantés,
Mais nous allons nous enrhumer. } *bis.*

(Elles sortent à gauche, pendant que Clignancourt entre à droite avec Carpolithe revêtue de la robe de chambre de celui-ci.)

SCÈNE III

DÉCHARD, DURUISSEAU, CLIGNANCOURT et CARPOLITHE.

DÉCHARD.

Encore du monde!

CLIGNANCOURT.

Monsieur, je viens chercher un habillement complet pour madame.

DÉCHARD.

Mon Dieu! je suis désolé! mes commis me quittent à l'instant, je n'ai plus personne sous la main.

CLIGNANCOURT, montrant la robe de chambre de Carpolithe.

La seule robe que j'aie pu lui offrir. C'est bien contrariant, car je ne puis sortir avec madame dans un costume aussi... intime. D'ailleurs, je suis monsieur de Clignancourt, que vous connaissez peut-être de *députation*... pardon! de réputation!

DÉCHARD.

Oh! parfaitement, monsieur, l'établissement est abonné au *Figaro*.

CLIGNANCOURT.

Ah! très-bien... Alors faites cela pour moi... habillez cette petite, je vous en serai reconnaissant.

DÉCHARD et DURUISSEAU, bien en chœur.

Avec le plus grand plaisir... si madame veut monter avec moi...

CLIGNANCOURT.

Un seul suffit... je garde... monsieur...

DÉCHARD, saluant.

Madame.

(Carpolithe et Duruisseau sortent.)

SCÈNE IV

CLIGNANCOURT, DÉCHARD.

DÉCHARD.

Jugez de notre embarras, monsieur, à l'ouverture de la *session* d'hiver, quelle perte pour nous!...

CLIGNANCOURT.

Il vous reste encore au moins votre caissier?

DÉCHARD.

Ah ! bien, oui ! le caissier ! Il est parti le premier!

CLIGNANCOURT.

Ça doit bien vous gêner pour tenir la caisse?

DÉCHARD.

Mais non,.. il la tient toujours, il est parti avec... Qu'allons-nous devenir?

CLIGNANCOURT.

Mais il me vient une idée.

DÉCHARD.

Laquelle ?

CLIGNANCOURT.

Prenez mes collègues.

AIR : *Voulant retrouver mon chemin.*

Permettez-moi de vous offrir
Des employés bien honorables
Faisant serment de vous servir...

DÉCHARD.

Mais leurs serments sont-ils durables?

CLIGNANCOURT.

Croyez-moi, ces gens sont très-forts
Et leurs consciences sont pures...

DÉCHARD.

Oui, mais ils sont un peu moins forts
Quand il faut prendre des mesures;
Je les trouve beaucoup moins forts
Quand il faut prendre des mesures.

CLIGNANCOURT, vexé.

A votre aise.

DÉCHARD.

Enfin en désespoir de cause... nous verrons ça.

SCÈNE V

LES MÊMES, LA FANTAISIE.

LA FANTAISIE.

Air : *Place, place à la voyageuse.* Petit Faust.

Place, place à la Fantaisie,
Place à l'idole du moment;
A vingt ans, je nais à la vie
Et je veux rattraper le temps.
Oui, je suis femme, je suis reine,
Chacun se courbe sous mes lois;
Le monde entier est mon domaine
Et doit obéir à ma voix.
Accourez,
Admirez
La Fantaisie;
La Folie
Fait tinter ses grelots
Et rit gaîment au nez des sots.

CLIGNANCOURT.

Je ne te reconnaissais pas, mignonne.

LA FANTAISIE.

Il me tutoie,... déjà!

DÉCHARD.

Eh bien! comment trouvez-vous ce costume?

CLIGNANCOURT.

Mais fort gentil.... ma foi.... d'autant plus gentil que... couvrant tout, il ne cache rien.

DÉCHARD, prenant le chapeau tyrolien sur la table.

Et ce chapeau pour le compléter...

LA FANTAISIE, ravie.

Ah!.. C'est pour moi?

CLIGNANCOURT.

Mais oui, chère enfant.

(Clignancourt l'ayant placé sur sa tête, chante une tyrolienne qu'il interrompt lorsque la Fantaisie le lui enlève.)

DÉCHARD.

C'est le chapeau tyrolien.

CLIGNANCOURT.

Eh bien ! voilà une mode consciencieuse... vous vous coiffez de ce chapeau, et vous avez tout de suite un *air* du pays.

SCÈNE VI

Les Mêmes, MADAME OLYMPIARD.

MADAME OLYMPIARD, à Clignancourt.

Est-ce à monsieur Déchard que j'ai l'honneur de parler ?

DÉCHARD, à part.

Tiens ! madame Olympiard ! (S'avançant.) Me voici, madame.

MADAME OLYMPIARD, avec aplomb.

J'apprends votre embarras, monsieur, et je profite de cette occasion pour faire triompher ma thèse : Les hommes ne sont bons à rien !

LA FANTAISIE

Permettez, madame, je ne suis pas de votre avis.

MADAME OLYMPIARD.

Pas d'interruption !.. Je n'irai pas par quatre chemins... Vos commis vous ont quitté, je viens les remplacer.

CLIGNANCOURT.

Et madame saura-t-elle se plier *Audouard* de sa nouvelle profession.

MADAME OLYMPIARD.

J'ai du courage.

LA FANTAISIE.

Cela ne suffit pas... et la force pour soulever des pièces d'étoffes!

MADAME OLYMPIARD.

Madame, j'ai la foi... et la foi soulève des montagnes.

CLIGNANCOURT.

Quelquefois.

DÉCHARD.

Votre bonne volonté me touche, et je vous engage de suite à deux conditions : la première, c'est que vous ne déposerez pas de conférences dans mes magasins.

MADAME OLYMPIARD.

Oh! cela... enfin, nous verrons.

DÉCHARD.

Voici la seconde : montez escalier Z, sixième étage, corridor 27, porte 85...

LA FANTAISIE.

Oh! écrivez-lui ça...

DÉCHARD.

Là, vous choisirez un costume masculin; grâce à ce stratagème, nos clientes nous honoreront encore de leur confiance...

LA FANTAISIE, à Clignancourt.

Où va-t-il la placer?

CLIGNANCOURT.

Au rayon des bas bleus.

MADAME OLYMPIARD.

Bah! j'accepte et de grand cœur, enchantée de rentrer dans les droits et dans la culotte qui nous sont dus.

CLIGNANCOURT.

Quelle gaillarde!

LA FANTAISIE.

Elle ne serait pas la première à porter la culotte !

Air : *Du grand livre du firmament.*

L'histoire nous fournit, messieurs,
Plus d'un exemple qui dénote
Que la femme porte culotte
A votre barbe, sous vos yeux.

Songez à notre grand'mère Ève;
Son cœur fut vivement tenté,
Mais ce qui vint briser son rêve,
C'est qu'Adam n'en a pas porté.

Puis, le cas de monsieur Noé,
Par ses fils surpris en goguette,
Prouve qu'une femme indiscrète,
Ce jour-là, l'en avait privé.

Voyez Judith près d'Holopherne;
Esther avec Assuérus;
Passons à l'histoire moderne
Pour éviter les noms en *us*.

Mais il ne faut pas oublier
Un point noir de l'ère latine,
Aux lois de sa mère Agrippine,
Néron, longtemps, dut se plier.

Plus tard, voyez la loi salique,
Œuvre d'un mérovingien,
Cette mesure vous explique
Que nos pères n'oubliaient rien.

Malgré cette précaution,
N'avons-nous pas vu Frédégonde,
Dont la vie en forfaits abonde,
Porter aussi le pantalon?

Pourtant le salut de la France
Est un des fruits de cet excès,
Jeanne d'Arc, grâce à sa vaillance,
A su repousser les Anglais,

Catherine de Médicis
Vient encore appuyer mon dire,
Plus d'un nom sur ma lèvre expire,
Mais je soutiens ce que je dis :

La femme qui prend la culotte,
De nos jours, ne la rend jamais,
Malheur à celui qui s'y frotte,
Sous le chaume, ou dans un palais!

ENSEMBLE.

Je viens de vous citer, messieurs,
Plus d'un exemple qui dénote
Que la femme porte culotte
A votre barbe, sous vos yeux!

CLIGNANCOURT.

Elle a raison, cette enfant, et, dorénavant, je porterai des bretelles.

(Sortie d'Olympiard.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, SAHARA.

DÉCHARD.

Que désire madame?

SAHARA.

AIR : *Madame Barbe-bleue.*

Messieurs et madame,
Quel affreux tourment
De trouver en flamme
Son appartement!
Mon imprévoyance
Vient de m'enlever,
Faute d'assurance,
Mon beau mobilier.

CLIGNANCOURT, à Déchard.

C'est mademoiselle Sahara, pauvre Sahara!

LA FANTAISIE.

Encore une victime de la fatalité :

Air : *Des saisons, d'Hervé.*

Dans l'ombre d'un rêve.
On croit au bonheur,
Et, sans paix ni trêve,
On voit la splendeur.

Le rêve se change
En réalité,
Un agent de change
Survient... c'est l'été,

Puis il vous soupçonne
De l'avoir... vexé,
Un prétendant sonne,
L'autre est évincé.

Quelle aimable vie!
A moi, l'univers!
Mais, vient l'incendie...
Plus rien... c'est l'hiver!

SAHARA.

Mon appartement n'est plus qu'un désert...

(Clignancourt murmure quelques mots à l'oreille de La Fantaisie.)

LA FANTAISIE.

Taisez-vous, mon cher.

SAHARA, à Déchard.

Je viens choisir un mobilier pour remplacer...

CLIGNANCOURT.

Feu le vôtre.

DÉCHARD.

A vos ordres, mademoiselle, que vous faut-il?

SAHARA.

D'abord, un lit!

DÉCHARD.

Naturellement, avec un sommier?

SAHARA.

Mettez en deux.

DÉCHARD, naïvement.

Ah oui! un de rechange... enfin le coucher complet?

SAHARA.

Précisément... (consultant son carnet) puis un divan tête-à-tête, une chaise longue et un pouf...

DÉCHARD.

Ensuite, madame?

SAHARA.

Je reviendrai pour le reste; envoyez d'abord cela, c'est le plus pressé. (Fausse sortie.) Ah! voulez-vous m'acquitter la petite note?

DÉCHARD.

Mais, madame, ce n'est pas la peine, vous réglerez avec le reste.

SAHARA.

Non, je n'aime pas faire de comptes.

DÉCHARD.

Voilà, madame... (Il fait son addition.) Cela monte à 2,500 fr.

SAHARA, froidement.

Très-bien... Voici un strapontin pour mon bénéfice... c'est vingt-cinq louis que vous aurez à me rendre.

(Elle sort vite.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins SAHARA.

Déchard s'assied navré.

CLIGNANCOURT.

Eh! eh! comment la trouvez-vous?

DÉCHARD.

Je la trouve exorbitante... Cependant, si cet incendie la plonge dans la misère...

CLIGNANCOURT.

Allons donc !

LA FANTAISIE.

AIR : *Depuis longtemps*. Corde sensible.

Croyez-moi, ne profanez pas
Le nom sacré de la misère,
Et songez plutôt au trépas
Qui vient de frapper un bon père.
La folie a laissé sans pain
Sa femme honnête, respectable,
Ses enfants vont mourir de faim,
Mais Zanetto reste adorable. } *bis.*

DÉCHARD.

Mais ils ont eu aussi leur bénéfice, les orphelins de l'Odéon.

LA FANTAISIE.

Ah oui ! aux Italiens.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BARBET, entrant par le fond en amazone.

BARBET.

AIR : *La belle Polonaise*.

Je suis un original,
Mon style est pyramidal,
Et mon linge
Est co
Est lo
Est sal
Est colossal ! } *bis.*

Tous les soirs de première
J'apparais, boutonné,
Et, du cintre au parterre,
On reconnaît mon nez.
Pour une *vieille maîtresse*
Je me suis battu pas mal,
On me nomme dans la presse
Le Prévôt-Parado-xal !

REFRAIN et ENSEMBLE.

DÉCHARD.

Que désirez-vous, madame?

BARBET.

Je voudrais remplacer un corset qui ne fonctionne plus... (Au public, retirant un moment son voile.) Je n'ai pas osé venir en homme...

DÉCHARD.

Je vais appeler mon commis... Monsieur *Olympiard* !

SCÈNE X

LES MÊMES, OLYMPIARD en homme, un mètre autour du cou.

DÉCHARD.

Madame voudrait un corset... prenez mesure.

OLYMPIARD, jeu de scène.

Ciel... Barbet !

BARBET.

Olympiard ! (Il rejette son voile.) Oui, c'est moi, et je suis à vos ordres.

DÉCHARD, CLIGNANCOURT et FANTAISIE.

Qu'est-ce donc?

AIR : *Pour les beaux yeux* (Petit-Faust).

OLYMPIARD.

Quoi, sous des habits de femme,
Vous osez vous présenter !
Mais vous êtes un infâme
Indigne de les porter.
Vous n'auriez aucun succès
Sans le secours du corset
Que vous prenez à la femme.
Sortez, infâme !

BARBET.

Tu m'as dit mes vérités.
Mais je vais y riposter.
Pourrais-tu m'expliquer comme
On te trouve en habit d'homme ?
Dans un ménage, morbleu !
S'occuper du pot-au-feu
C'est le devoir de la femme.
Sortez, madame !

TOUS.

Comme il s'enflamme !

AIR : *C'est bien fait* ! (Œil-Crevé.)

LA FANTAISIE.

De ce couple furieux,
Curieux,
Nous allons suivre les pas.
Pourquoi pas ?
Si nous voyons du nouveau,
Du nouveau,
Nous vous le dirons tantôt.
A tantôt.

(Reprise en ensemble. — Le rideau baisse.)

TROISIÈME TABLEAU

Manifestons !

La scène représente la place de la Concorde; l'obélisque au milieu, une porte dans le piédestal.

SCÈNE PREMIÈRE

CAMPHRINUS, GRAIN-DE-SAGESSE, JUVÉNAL, BIENMONTÉ et DÉPUTÉS.

(Au lever de la toile, ils chantent :)

LE CHOEUR.

AIR : *Un mari sage* (Belle Hélène).

Voulant se faire
Une carrière
On visite les électeurs,
On flatte les pères, les mères,
On flatte les frères, les sœurs,
On flatte la femme de chambre
On flatte même le cocher,
Et quand on parvient à la Chambre
Du mois d'août à fin novembre
Un décret vous envoie coucher.

BIENMONTÉ.

On flatte la femme de chambre,

CAMPHRINUS.

On flatte même le cocher,

GRAIN-DE-SAGESSE.

On flatte la femme de chambre,

JUVÉNAL.

Pour gagner la voix du cocher.

LE CHŒUR.

Et quand on parvient à la Chambre,
Du mois d'août à fin novembre
Un ordre vous envoie coucher.

(Le chœur se disperse; Bienmonté seul reste.)

SCÈNE II

BIENMONTÉ, CLIGNANCOURT, LA FANTAISIE, entrant.

CLIGNANCOURT.

Pourquoi m'amener ici...

LA FANTAISIE.

Mais vous savez bien que c'est pour aujourd'hui.

CLIGNANCOURT.

Ah! c'est vrai... le 26! (Apercevant les députés.) — Mes malheureux collègues. Cache-moi.

LA FANTAISIE.

Est-ce que vous rougissez de moi ? ce serait mal.

CLIGNANCOURT.

Tu te trompes sur mes intentions.

BIENMONTÉ.

Vous ici, mon ami.

AIR: *Le lac.*

Un jour, t'en souvient-il, nous votions en silence,
On n'entendait là-bas, sous l'œil du président,
Que le bruit des couteaux qui frappaient en cadence.

LA FANTAISIE, l'interrompant.

Pourquoi chantez-vous le Lac, monsieur?

CLIGNANCOURT.

Parce que c'est un air pro-Roger.

BIENMONTÉ.

Farceur, va!

CLIGNANCOURT.

Vous savez que j'ai trouvé des occupations... je fais du théâtre!

BIENMONTÉ.

Mais alors nous sommes doublement confrères.

CLIGNANCOURT.

En effet... nous attendons d'un moment à l'autre *Une fête sous Néron*.

BIENMONTÉ.

Oui, je recommence à cultiver la muse.

LA FANTAISIE.

AIR : *Vous connaissez, je suis certain.*

Cher monsieur, quittez cette belle,
Votre amour ne la touche pas,
A vos soupirs elle est rebelle
Et pour vous cache ses appas.
Je vous le dis sans périphrase,
Croyez-moi, monsieur *Bienmonté*,
Lorsque vous enfourchez Pégase,
Dieu! qu'il doit être *mal monté*,
Comme il *doit être mal monté*!

CLIGNANCOURT.

Il ne va pas mal... mon jeune élève.

BIENMONTÉ, déclamant.

Vous ne comprenez pas, enfant, mon but sublime,
Au grand Napoléon j'ai bâti des autels.
Lisez... Lisez mes vers! il en est d'immortels :
Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime.

(Il sort.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins BIENMONTÉ.

LA FANTAISIE.

Voilà un original!!

CLIGNANCOURT.

C'est une folie douce... mais... on n'en guérit pas... Eh bien! pour quelle heure est-ce donc? Il me semble qu'on nous fait attendre!

LA FANTAISIE.

Non, tenez, justement, regardez!

SCÈNE IV

LA FANTAISIE, CLIGNANCOURT, UN GAMIN, puis UN AGENT.

(Le gamin en blouse blanche entre en scène un pavé de carton sous le bras et un kiosque à la main, il les dépose au milieu de la scène et sort.)

CLIGNANCOURT.

Qu'est-ce que c'est que cela?

LA FANTAISIE.

Ce que je vous avais promis.

CLIGNANCOURT.

Oui, mais quoi?

LA FANTAISIE.

Une manifestation.

CLIGNANCOURT remonte vers le pavé, qu'il frappe de sa canne.

Tiens! ça sonne le creux.

(Un agent passe, qui enlève le pavé et le kiosque.)

LA FANTAISIE.

Parbleu! c'est en carton.

CLIGNANCOURT.

Du carton?

LA FANTAISIE.

AIR.

Le carton,
Le carton,
Est un mot du meilleur ton;
Il s'applique,
Sans réplique,
A tout sans exception :
Voulant jouer à la poule,
Vous vous rendez à Longchamp;
Mais tout votre espoir s'écroule,
Il vous reste, au lieu d'argent,
Du carton.
Le carton, etc.

CLIGNANCOURT.

Un magasin de coiffure
Depuis longtemps m'attirait;
Je m'approche... La figure
De ma tendre idole était
En carton.
Le carton
Est un mot, etc.

LA FANTAISIE.

Dans certains ménages troubles
La femme aime jusqu'à deux;
Le premier seul a des roubles
Et l'autre est un amoureux
De carton.
Le carton, etc.

CLIGNANCOURT.

Les murs de notre Hippodrome,
Le fronton de l'Opéra,
Et sur la place Vendôme
Le Crédit... et cætera
En carton.
Le carton, etc.

SCÈNE V

CLIGNANCOURT, LA FANTAISIE, LE PÈRE HYACINTHE.

HYACINTHE.

Pardon, monsieur, vous n'auriez pas sur vous... ?

CLIGNANCOURT, tâtant ses poches.

Quoi donc?

HYACINTHE.

Un engagement à m'offrir.

CLIGNANCOURT.

Qui êtes-vous?

HYACINTHE.

Vous ne me remettez pas? Ah! vous n'avez pas de nez! Je suis le père Hyacinthe.

CLIGNANCOURT.

Mais je vous croyais en Amérique, d'autant plus que *la vie parisienne* doit commencer à vous sembler lourde.

HYACINTHE.

C'est un bavardage du câble transatlantique... n'en croyez rien... Je quitte le théâtre de mes succès à la suite d'une petite...

CLIGNANCOURT.

Voyez-vous ça !

HYACINTHE.

A la suite d'une petite brouille avec mon directeur. Figurez-vous qu'il se croit infaillible ! Il a poussé l'insolence jusqu'à me traiter *d'oison*. De là dispute, séparation; j'ai pris mes cliques et mes claques...

LA FANTAISIE.

Vos claques ! je vous croyais déchaussé?

HYACINTHE.

Et je vais de *ce pas*...

CLIGNANCOURT.

En Belgique?

HYACINTHE.

Non, chercher un engagement dans un grand théâtre.

CLIGNANCOURT.

Aux Folies-Montaubry?

HYACINTHE, révolté.

Ah !... à Guignol ! Au revoir, messieurs.

LA FANTAISIE.

Bonne chance !

SCÈNE VI

CLIGNANCOURT, LA FANTAISIE, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE.

Ah! le voilà! Pardon, citoyen Clignancourt!

CLIGNANCOURT, vexé.

Que me voulez-vous?

LE COMMISSIONNAIRE.

J'allais justement chez vous porter cette lettre du citoyen Déchard.

CLIGNANCOURT.

Ah! voyons. (A la Fantaisie.) C'est le fameux Strapontin.

LA FANTAISIE.

Pour l'Odéon. C'est gentil de la part de ce monsieur; on voit bien que ça ne lui coûte pas cher.

CLIGNANCOURT.

Merci, mon ami... Combien vous dois-je?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oh rien, citoyen... je suis le commissionnaire du peuple.

CLIGNANCOURT.

Ah! c'est vrai, on veut vous nommer *comme missionnaire*... pour prêcher les idées nouvelles.

LE COMMISSIONNAIRE.

Tout simplement.

AIR *des Bavards.*

Oui, je suis le commissionnaire
Du brave peuple parisien.
Oui, je suis sa bonne à tout faire,
Je ne peux lui refuser rien.

Grâce à mon esprit réputé,
On veut me nommer député,
Et ma constante étude
Est d'être une Attitude.

J'ai fait ma jurisprudence
Chez Cogniard et chez Brébant;
Du droit j'appris la science
Chez Plunkett et Vill'messant.
A moi !
L'mandat !
Pour ne pas irriter Budaille
Je ne porte pas de médaille ;
Il pourrait me voir de travers, } *bis.*
Chaque médaille a son revers. }

(Il sort.)

SCÈNE VII

CLIGNANCOURT, LA FANTAISIE, UNE BALAYEUSE.

LA BALAYEUSE.

Monsieur, on m'a dit qu'il y aurait de l'ouvrage aujourd'hui pour les balayeuses ?

CLIGNANCOURT.

Ah ! ma pauvre enfant, comme on vous *mécanise* depuis quelque temps... Mais, une remarque, je croyais que vous travailliez toujours avant l'aube?

LA BALAYEUSE.

Oh ! le balai, monsieur, ça n'a pas d'heure.

RONDEAU : *Billet de Banque.*

Place au balai, place au sceptre vulgaire,
Il fait partout son œuvre hardiment,
Et, refoulant les hontes de la terre,
Il les conduit jusqu'à l'égout béant.

Voyez d'abord le balai domestique
Que le portier manie avec ardeur;
Dans son logis, cet être tyrannique
A son balai réserve un rang d'honneur.

Puis, nous avons le balai de la ville,
Blindé, cerclé de fer à son sommet,
Et surnommé, par un garde mobile,
Le chassepot de monsieur le préfet.

De l'Opéra, cette aimable danseuse,
Si l'on en croit certain bruit indiscret,
Sait démontrer, par sa charpente osseuse,
Sa vocation pour le corps... de ballet.

Mais, arrivons au balai du critique
Si bien tenu par notre gros Sarcey;
Sur les abus, à grands coups de logique,
Il sait donner vertement du balai.

Il est encore un balai redoutable,
Qui nous réserve à tous le même sort;
Exécuteur d'un arrêt implacable,
Il frappe en haut comme en bas, c'est la mort!

Dans Lamartine, il atteint le génie
Inspirateur des *Méditations*.
Et rien ne peut sauver de l'agonie
Le vieux Rothschild, avec tous ses millions.

Tombant enfin sous l'atteinte cruelle,
O Sainte-Beuve, auteur de *Volupté*,
Qui ne crus pas en ton âme immortelle,
Ton œuvre vole à l'immortalité.

ENSEMBLE AU BIS.

Place au balai, place au sceptre vulgaire,
Il fait partout son œuvre hardiment,
Et nous prenant les gloires de la terre,
Il les entraîne au gouffre du néant. } *bis.*

CLIGNANCOURT, galant.

On a raison de dire que l'esprit court les rues...

LA BALAYEUSE.

Vous êtes bien aimable. mais j'ai mon ouvrage à faire, et......

CLIGNANCOURT.

Restez donc... tenez... voilà justement de l'occupation.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, LE GAMIN, puis L'AGENT.

LE GAMIN.

(Même jeu de scène..... Il installe son pavé et son kiosque... Pendant ce temps, l'agent entre et le considère ; le gamin baissé se relève, et ses yeux rencontrent ceux de l'agent.)

Tiens, mon oncle. Bonjour, mon oncle.

L'AGENT.

Eh bien! que fais-tu là, moutard?

LE GAMIN.

Eh bien! je manifeste! Dans l'temps, on r'vendait des bouts d'cigare, on y gagnait encor'sa pauv'vie, mais, maintenant, les londrès sont si mauvais, ça vaut pas seulement la peine qu'on les ramasse.....

L'AGENT, lui tapant sur la joue et lui donnant quinze centimes.

Allons, va, et tâche de ne pas te faire ramasser..... (Il sort.)

LE GAMIN.

Ah! mon oncle qui m'a donné trois sous... trois sous! quel bonheur!

LA FANTAISIE.

Mais qu'est-ce que vous pouvez faire avec cela?

LE GAMIN.

Ce qu'on peut faire?

AIR : *Des petits bateaux.*

On peut, avec trois sous
Suivant son goût, son caractère
Choisir, pour se distraire,
Au moins un plaisir entre tous.

Quand d'autres, pour deux sous
S'offrent de la galette,
Je dis, faisant ma tête :
Donnez m'en pour trois sous!

Qu'un petit billet doux
Non affranchi m'arrive,
Il faut que je m'en prive
Si je n'ai pas trois sous.

Possédant ce quibus,
Et, narguant la température,
Je puis rouler voiture
Sur l'impérial'de l'omnibus.

Trouvant sur mon chemin,
Un voyou, mon semblable,
Dont le sort misérable
Est d'avoir souvent faim ;

Je dis à ce bambin :
J'ai trois sous dans ma poche,
Je suis grand... prends-les, mioche,
J'attendrai jusqu'à demain !

Et, plus heureux qu'un roi,
Satisfaction sans égale,
J'applique la morale :
Il ne faut pas songer qu'à soi.

Je veux me rafraîchir,
Garçon, trois sous d'absinthe,
Je pars avec ma pointe,
Et vive le plaisir!

Puis, quand vient m'empoigner
Le goût de la lecture,
Pour trois sous, je vous jure
Qu'on peut se régaler.

J'achèt'le p'tit journal
J'achète aussi la petit'presse.
Au sortir de la presse
J'avale un... discours libéral.

En fait de grands journaux
Je trouve un choix immense,
Je prends de préférence
Parmi les plus nouveaux.

Je sais, par ce moyen,
Ce qui se passe en France
Et quelle est la nuance
De chaque citoyen.

Puis, j'apprends de Lesseps
La magnifique réussite,
Pour accomplir si vite
Un'tell' conceps !... faut du biceps !

Grâce à ces trois sous-là
On peut faire autre chose...
... Voyons la vie en rose,
Et négligeons cela.

Vous sentez tous combien
La chose est délicate...
Mais un murmure éclate...
Je ne dirai plus rien.

On peut avec trois sous
Suivant son goût, son caractère, } *bis.*
Choisir, pour se distraire,
Au moins un plaisir entre tous.

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins L'AGENT.

CLIGNANCOURT.

Qu'est-ce qui t'apprend à faire ce métier-là?... tu ne pourrais donc pas travailler?

LE GAMIN.

Ah! est-y bête, c'grand-là! Fait-il sa chaussée Clignancourt.

CLIGNANCOURT.

Enfin, réponds.

LE GAMIN.

J'sais pas, moi, j'sais rien... Y a l'grand Polyte qui m'a donné mes accessoires et puis qui m'a dit comme ça... tu vas crier : vive l'communisme ?

LA FANTAISIE.

Ah ! parlons un peu de la panacée universelle.

AIR.

Communisme ! (*Bis.*)
C'est le mot, l'ordre du jour !
Communisme ! (*Bis.*)
C'est le bonheur pour toujours.

Deux gamins disaient entre eux :
(T'as pas un sou dans ta poche,
Moi non plus,) chipe une brioche,
Nous la mangerons tous deux.

Communisme, etc.

LE GAMIN.

Trois cocodès, pleins d'amour,
Tous trois pour la même femme,
Font les frais de cette dame
Et prennent chacun leur jour.

Communisme, etc.

CLIGNANCOURT.

Un jeune homme courtisait
Sa voisine mariée,
Qui lui répondait, troublée :
Si mon époux revenait,
Comme *Ulysse!* etc.

LA BALAYEUSE.

Au public embarrassé
Un homme, une intelligence,
A dit avec assurance :
Rien n'est facile à percer
Comme *un isthme*, etc.

SCÈNE X

Les Mêmes, ATTARDÉ.

(Au commencement de la scène le gamin taquine la balayeuse qui le poursuit avec son balai... Sortie des deux personnages.)

ATTARDÉ.

Qu'est-ce qui a parlé de l'isthme ?

CLIGNANCOURT.

Tiens, monsieur Attardé, déjà de retour ?

ATTARDÉ.

Ah ! monsieur, comme j'ai été malade !

CLIGNANCOURT.

Avec une pareille mine ; voyons, contez-nous ça...

ATTARDÉ.

Attendez, on m'a chargé d'une commission là-bas, et je vais m'en acquitter d'abord. (Il va à l'obélisque et frappe. Un bras sort vivement, qui lui presse la main avec effusion.)

CLIGNANCOURT.

Que signifie ?

ATTARDÉ.

J'avais promis au vieux Memnon de serrer la main à son ancien camarade.

CLIGNANCOURT.

Ah ! j'espère que vous allez nous donner des nouvelles fraîches de ce fameux canal... est-ce vrai qu'il est ensablé ?

ATTARDÉ.

Un peu, mais nous, *des sablons.*

CLIGNANCOURT.

Ne plaisantez pas et donnez-nous des détails de là-bas.

ATTARDÉ.

Comment ! de là-bas? vous avez cru que j'y étais allé ? ah! pour un fournisseur de bons mots... vrai...

CLIGNANCOURT.

Comment ça ?

ATTARDÉ.

Mon Dieu, vous savez ce que c'est... le navire ne jaugeait que 300 tonneaux, tout le monde me regardait d'un drôle d'œil; alors, j'ai pensé au sort qui m'attendait dans le cas où on la referait au radeau de la Méduse, et j'ai trouvé prudent de ne pas aller jusqu'au bout.

CLIGNANCOURT.

Je comprends, et puis vous étiez peut-être dans une position *près Caire*, alors vous vous êtes arrêté près *du Nil...*

ATTARDÉ.

Tout juste, près *d'une île*, celle de Croissy, à Bougival... Du reste, la Grenouillère donne une parfaite idée de ce que j'aurais pu voir là-bas.

CLIGNANCOURT.

Comment ?

ATTARDÉ.

AIR : *Une noce parisienne*, d'Hervé.

Le dimanche à la Grenouillère,
On voit une foul' de bâtiments,
Des gris, des verts, des bleus, des roug', des blancs,
Avec leurs noms peints à l'arrière ;
En Afrique, on est incommodé
Par une pluie de sauterelles,
Mais là-bas, au moment du dîner,
C'est une vraie pluie de demoiselles.

REFRAIN ET ENSEMBLE.

Oui, c'est un plaisir sans égal ;
Le soir nous allons au bal,
On pince un quadrille infernal,
Et voilà la vie à Bougival.

Les Égyptiens ont la mer Rouge,
C'est son reflet habituel,
Mais à Croissy, pays du duel,
La Seine sera bientôt rouge.
La crevette y donne à foison,
Et sans que ça vous interloque,
Dimanche dernier sur le gazon
Je vis mêm' s'ébattre *le phoque*.

REFRAIN.

(Avec l'ensemble. Attardé fait vis-à-vis à la Fantaisie.)

ATTARDÉ.

Eh bien! croyez-vous que ça n'est pas plus drôle qu'à Suez? Adieu, j'y retourne par 3 heures 35... écrire mon courrier d'Égypte...

REPRISE DU REFRAIN EN ENSEMBLE.

(Il se sauve en dansant.)

(Un monsieur en culotte courte passe au fond du théâtre. — Musique à l'orchestre : *Le roi Dagobert*.)

LA FANTAISIE.

Quel est ce monsieur ?

CLIGNANCOURT.

C'est le petit Marimon, mais où va-t-il comme cela ?

LA FANTAISIE.

En Hollande où il est nommé consul.

CLIGNANCOURT,

Nous devrions lui faire *La Haie*.

LA FANTAISIE.

Inutile ; il va à Rotterdam.

(Musique à l'orchestre : *Bon voyage, M. Dumollet*. Le monsieur sort.)

SCÈNE XI

LA FANTAISIE, CLIGNANCOURT, QUI-PERD-GAGNE.

(La porte de l'obélisque s'ouvre lentement. Qui-Perd-Gagne sort en grand prêtre grec et s'avance jusqu'au trou du souffleur. Il porte un levier d'or à la main.)

LA FANTAISIE.

Quelle est cette tête ?

CLIGNANCOURT.

C'est probablement *l'archi-tecte* de l'obélisque.

(Pendant ce temps, Qui-perd-Gagne introduit son levier entre l'obélisque et le piédestal, puis il redescend la scène.)

QUI-PERD-GAGNE, déclamant.

Enfin l'archi-cadran a sonné l'archi-heure,
Je suis archi-content
De l'archi-liberté, sur laquelle je pleure,
Voïci l'archi-moment !
Nous allons enfourcher l'archi-vélocipède,
Nouvel archi-coursier,
Et, réparant enfin les oublis d'*Archi-mède,*
Place à *l'archi-levier !*

Mais je ne vois personne en ces lieux. En serais-je réduit à faire cette manifestation à moi tout seul ? ce serait archi-triste.

CLIGNANCOURT.

Eh bien! et ce vieux principe de l'unitéisme?

QUI-PERD-GAGNE, humilié.

Vous avez raison... Je vais manifester tout seul... (Il passe derrière l'obélisque.)

LA FANTAISIE.

Enfin, quel est son but?

CLIGNANCOURT.

Parbleu, *l'âne-archi.*

(Pendant ce temps, Qui-perd-Gagne a chargé l'obélisque sur ses épaules, il redescend la scène.)

LA FANTAISIE et CLIGNANCOURT.

Ah! mon Dieu!

QUI-PERD-GAGNE, convaincu.

Oui, je veux que le souvenir de cette grande journée me suive partout.

FANTAISIE.

Il a l'air d'un marchand de coco. — (Le jour baisse.)

CLIGNANCOURT.

Sept heures! — N'oublions pas l'Odéon.

QUI-PERD-GAGNE.

Vous allez à l'Odéon! Je suis des vôtres.

FANTAISIE.

C'est cela, deux liards le verre, un sou le carafon. (Elle prend la sonnette du souffleur et la lui donne.)

QUI-PERD-GAGNE.

Merci... (Imitant Frédéric Lemaître.) A l'archi-fraîche... Qui veut archi-boire?...

CHŒUR FINAL.

AIR : *Troulala* (Hervé).

Oui, courons
Et prenons
L'omnibus de l'Odéon.
Espérons
Q'nous verrons
Le père et le fils Berton.

QUI-PERD-GAGNE.

Le spectacl' se compo'sra
D'un tas de scènes et d'actes;
L'Archi-Coco se vendra
Pendant les archi-entr'actes.

REPRISE DU CHŒUR.

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Le bénéfiçe d'un incendie.

Le théâtre représente un salon ; porte au fond masquée par un store. — Canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

CLIGNANCOURT et LA FANTAISIE entrent portant chacun un pliant sous le bras.

CLIGNANCOURT, fredonnant.

Nous voilà donc enfin dans cette salle immense
Du théâtre de l'Odéon!
(Parlé.) La salle est trop petite ce soir.

LA FANTAISIE, souriant.

Oui, mais aussi, quel public!

CLIGNANCOURT.

Eh bien, prenons place... (Ils s'installent à l'avant-scène, un de chaque côté. Montrant son pliant.) Et ils appellent ça un strapontin! — 3,000 francs!

SCÈNE II

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR. Jeu de scène des trois saluts.

RÉGISSEUR.

Mesdames et Messieurs, la recette ne s'étant élevée qu'à 39,000 francs 75 centimes, nous n'avons pu subvenir aux frais d'un programme détaillé, et je suis chargé de vous annoncer les différentes parties du spectacle... Nous commencerons, si vous le voulez bien, par le Bâtard. (Il sort.)

SCÈNE III

CLIGNANCOURT, LA FANTAISIE, ROBERT, SAHARA, UN BÉBÉ.

SAHARA, entrant avec Robert, le bébé dans les bras.

Prends garde, tu vas l'éveiller.

ROBERT (Berton fils).

Comme il te ressemble !

SAHARA.

Ah ! que tu es bien son père ! Ah ! je t'aime, va. Tu es la joie et le bonheur de mes jeunes années.

ROBERT.

Mais, regarde donc un peu ces dents, ces cheveux, ces pommettes saillantes....

SAHARA.

Et comme il dort... Ce sont tes yeux.

ROBERT.

Je te demande pardon, mais il faut que je te quitte, je suis forcé d'aller ce soir faire un petit bout de noce...

SAHARA.

Il n'y a pas de femmes, au moins.

ROBERT.

Si, mais, sois tranquille, ma Sahara... Il n'y a pas de danger ! Tiens, pour toi (il l'embrasse), pour lui (même jeu) et pour ces messieurs (même jeu).

SAHARA.

Ah ! comme je t'aime !

ROBERT.

Merci ! — (Il sort et se cogne à la porte avec Armand.)

SCÈNE IV

LA FANTAISIE, CLIGNANCOURT, SAHARA, ARMAND.

ARMAND (Berton père), entrant.

Madame, les domestiques sont à qui les paie le mieux!

SAHARA.

Vous allez sortir!

ARMAND.

Comme vous êtes belle!

SAHARA.

Vous êtes toqué!

ARMAND.

Madame, écoutez-moi. Votre amant vous trompe, je vous le prouverai ce soir : il vous trompe pour une infâme cocotte... Il vous a promis le mariage, n'y comptez pas; votre fils ne sera jamais qu'un bâtard comme moi... Il faut lui donner un nom... voici l'adresse.

(Il pose une carte snr le guéridon et va pour sortir.)

SAHARA, le rappelant.

Il me trompe, eh bien, prouvez-le-moi.

ARMAND.

Vous le voulez, alors, regardez.

(Il relève le store; derrière, on voit dans un théâtre de Guignol Robert et la cocotte qui s'embrassent.)

SAHARA.

Ciel!

ARMAND, il rebaisse le store.

Qu'en pensez-vous?

SAHARA.

Non, c'est un cauchemar, ce n'est pas vrai.

ARMAND, relevant le store.

Regardez encore et soyez convaincue.

(Il rebaisse le store.)

SAHARA.

Allons donc! c'est un piége, il m'aime trop... ohé Robert, ohé!

(Tremolo à l'orchestre. Robert crève le store et apparaît.)

ROBERT.

Voilà! voilà!

CLIGNANCOURT.

Boum!

ROBERT, à Clignancourt, puis à La Fantaisie.

C'est vous?... c'est vous?

LA FANTAISIE.

Non, monsieur, ce n'est pas moi, c'est lui.

(Elle montre Armand.)

ROBERT.

Ah! c'est vous! Je défends cette femme parce qu'elle est ma maîtresse; elle a bien fait de ne pas croire à vos mensonges, car elle eût été punie de sa trahison en passant dans les bras d'un homme comme vous, parasite d'un monde interlope, chevalier d'industrie et bâtard!...

ARMAND, furieux.

Monsieur, vous pouvez écrire à vos parents, et vous, madame, commandez un habit noir pour votre fils!

AIR : Œil crevé. *Qu'ils sont gentils.*

Sortons, battons-nous à l'instant,
Cherchez un père à votre enfant!

CLIGNANCOURT.

Je ne comprends pas ce bâtard...

ARMAND.

Vous comprendrez un peu plus tard.

LA FANTAISE.

A l'Odéon, voyez la foule
Courir à ce drame nouveau,
Le quatrième acte est fort beau,
Et c'est sur lui seul que... *Touroude.*

ENSEMBLE.

Sortez, battez-vous à l'instant,
Cherchons un père à cet enfant,
Si nous comprenons le bâtard,
Nous le raconterons plus tard.

(Sortie de Sahara, Armand et Robert. Robert fait passer Armand devant lui, et lui donne un coup de pied au derrière.)

SCÈNE V

CLIGNANCOURT, et LA FANTAISIE.

CLIGNANCOURT.

Lever ainsi la main sur son père !

LA FANTAISIE.

Mais ce n'est pas son père, bien que ce soit son fils, c'est-à-dire que ce n'est pas son fils, et cependant c'est son père, mais en résumé c'est son frère.

CLIGNANCOURT.

Pourtant, quel est le fils?

LA FANTAISIE.

C'est le plus jeune !

CLIGNANCOURT.

Oui, mais quel est le plus jeune?

LA FANTAISIE.

C'est le père !

CLIGNANCOURT.

Pour le coup, je n'y comprends plus rien !

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR; nouveau jeu de scène des trois saluts.

Mesdames et messieurs, nous allons avoir l'honneur de continuer la représentation par un intermède de chant, exécuté par M. Poupoul.

(Il sort.)

SCÈNE VII

CLIGNANCOURT, LA FANTAISIE; POUPOUL entre.

(Ritournelle. — Bouquet jeté d'une loge par une dame, La Fantaisie le ramasse et le donne au Ténor. — Au moment où il va entamer son grand air, un cocher en livrée bourgeoise paraît, tenant une lettre.)

POUPOUL, au public.

Vous permettez? (Lisant.) Oh! pardon, si je vous quitte, mais la comtesse m'attend en bas, dans son coupé bleu, et vous comprenez que...

(Il sort.)

SCÈNE VIII

LE PASSANT chante dans la coulisse un couplet de sa ballade :

Mignonne, voici l'avril!, etc.

CLIGNANCOURT.

Ah! le voilà qui revient, ça n'a pas été long.

(Le passant entre.)

LA FANTAISIE.

Mais non, c'est le passant, soyons sérieux.

CLIGNANCOURT.

Ah!...

LA FANTAISIE, allant au-devant du passant.

En chantant si gaiement, où allez-vous donc? Restez avec nous. Vous devriez vous reposer un peu...

LE PASSANT.

Il n'en est pas besoin,
Et peut-être, après tout, n'irai-je pas plus loin :
Écoutez. Il me vient en tête une chimère.
Les êtres comme moi n'ont ni père ni mère,
Suis-je le fils d'un rustre ou le fils d'un marquis?
Je ne sais. Mais, bien sûr, le jour où je naquis

Dut être un beau matin de la saison nouvelle,
Car le joyeux rayon qui loge en ma cervelle
M'empêche de songer que je suis orphelin.
Jusqu'ici j'ai couru comme un jeune poulain,
Libre, sans désirer d'existence meilleure.
Mais, je dois l'avouer, madame, tout à l'heure,
Tandis que vous parliez avec tant de douceur,
Tout à coup j'ai rêvé vaguement d'une sœur;
Eh bien! à votre doux conseil je m'abandonne,
Alors qu'on est si belle, on doit être si bonne!
Voulez-vous essayer, madame, s'il vous plaît,
De garder près de vous le petit roitelet
Et de le transformer en oiseau de volière!
Tenez : je quitterais ma vie irrégulière
Et je vivrais ici, n'ayant d'autre dessein
Que de passer le jour assis sur un coussin,
À vos pieds, vous faisant trouver les heures brèves
Et berçant de chansons fugitives vos rêves.

CLIGNANCOURT.

A la bonne heure, voilà de beaux vers, et un talent plein de promesses.

LA FANTAISIE.

Je crois bien, c'est l'œuvre d'un jeune.

LE PASSANT.

Air.

Place aux jeunes! (*Bis.*)
C'est le cri d'un temps nouveau.
Place aux jeunes! (*Bis.*)
Oui, sortons du statu quo.
De la vieille Académie
Réformons le personnel.
C'est au début de la vie
Qu'il faut se rendre immortel.
Place aux jeunes! etc.

CLIGNANCOURT.

Voyez le Conservatoire,
Ce vieux temple du concert
Est dirigé, c'est notoire,
Par le sémillant Auber.
Place aux jeunes etc.

LA FANTAISIE.

Un barbon de la Finance
Quitte à minuit sa Laïs,
Mais, vu son... insuffisance,
Près d'elle, *Arthur* est admis.
Place aux jeunes (*bis*),
C'est le cri d'un temps nouveau,
Place aux jeunes (*bis*),
Oui, sortons du statu quo!

LE PASSANT.

Adieu, je vous quitte.

CLIGNANCOURT.

Ah! tant pis, et pourquoi donc?

LE PASSANT.

Je vais écrire mes lettres.

CLIGNANCOURT.

C'est vrai, *les Lettres d'un passant.*

LE PASSANT.

Au revoir. (Il sort.)

SCÈNE IX

LE RÉGISSEUR (un seul salut).

Mesdames et Messieurs, nous avons l'honneur de vous annoncer que monsieur Dumaine veut bien nous dire une scène de *Patrie...* (Il remonte jusqu'à l'entrée, au fond.)

CLIGNANCOURT.

Ah! un peu de drame!

LA FANTAISIE.

Quel bonheur! on va pleurer!

LE RÉGISSEUR, redescendant.

Mesdames et Messieurs, monsieur Dumaine est en train d'entrer...; il essaye, du moins... En attendant, permettez-nous de vous offrir le cinquième acte de *Froufou.* (Il sort.)

SCÈNE X

CLIGNANCOURT, LA FANTAISIE, FROUFROU et BRIGARD. (Brigard amène Froufrou, en deuil, mourante, et la dépose sur un canapé.)

BRIGARD.

Viens, mon enfant!

SARTORYS, à la cantonade.

Emmenez Georges...

FROUFROU.

Mon mari... mon mari... il ne me pardonnera jamais...

SARTORYS, entrant.

Ma femme, mais de qui donc est-elle en deuil?

BRIGARD.

De son amant!

SARTORYS.

Ah! comme je t'aime!

BRIGARD.

Ma chère enfant, ne meurs pas... je t'en prie... fais cela pour moi... jusqu'à présent je ne suis qu'un père coupable, mais si tu mourais, je serais un père abominable. (Sartorys lui serre la main.) — Au public — Tenez, Monsieur, j'ai le cœur sensible, moi... moi, Froufrou père... je vous assure, vous ne me croyez pas, mais c'est sérieux... Ainsi... Antonia... Tata... la grande Charlotte, du Palais-Royal... pourraient vous l'affirmer... au b soin.

SARTORYS, à Frou-Frou.

Allons!... je te pardonne.

FROU-FROU.

Tu me pardonnes!

BRIGARD.

Il lui pardonne!

CLIGNANCOURT et FANTAISIE, ennuyés.

Nous vous pardonnons !

FROU-FROU.

Et maintenant, je veux bien mourir, mais en robe blanche, au milieu des fleurs, afin que vous retrouviez encore Frou-Frou. (Elle meurt.)

(Ritournelle de la Dame aux Camélias.)

CLIGNANCOURT.

Mais c'est la Dame aux Camélias, ou la Vie de Bohème.

LA FANTAISIE.

Mais non, c'est Frou-Frou.

CLIGNANCOURT.

Ou la Marguerite Gautier des salons.

(Ritournelle de l'air qui suit.)

FROUFROU, revenant à elle.

De la musique, de l'Offenbach! ah! mais, je ne meurs plus. (Elle se lève.)

Fin de l'Air.

Ma robe fait froufrou, froufrou,
Mon petit pied fait toc, toc, toc,
Mon cœur palpite encor

ENSEMBLE.

A ce joyeux accord (*ter*).

(Sortie de Frou-Frou, Brigard et Sartorys.)

SCÈNE XI

CLIGNANCOURT, LA FANTAISIE, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR.

Mesdames et messieurs, monsieur Dumaine est, à l'heure

qu'il est, au milieu du corridor... à peu près à la hauteur de madame... En attendant qu'il soit arrivé au terme du voyage, monsieur Delaunay, de la Comédie-Française, qui se trouve là comme par hasard, consent à vous donner une tirade des...

CLIGNANCOURT.

Lions et Renards?... allons-nous-en !

LE RÉGISSEUR.

Non... des *Faux Ménages.*

LA FANTAISIE.

Ah! je respire.

SCÈNE XII

LES MÊMES, ARMAND. (Imitation.) ERNEST. (Imitation.)

ERNEST (Bressant).

Quand je vous le disais! prenez le train, allez!
Madame Ernest m'attend. Vous n'avez pas l'idée
De venir à son roût, c'est chose décidée ?...
Non ?... je vais la rejoindre alors avec entrain.
C'est égal, mon voisin...

ARMAND (Delaunay).

Monsieur ?

ERNEST.

Prenez le train!

ARMAND.

Laissons cela, monsieur: je suis comme il faut être,
Mais puisque le hasard nous a fait nous connaître,
Et que vous revenez toujours sur ce propos,
Je vous parlerai franc : vous perdez vos bons mots.
(Ernest sort.)
J'ai passé ma jeunesse entre un vieux maître austère
Et ma mère, bien loin d'ici, dans une terre.
Et je n'appartiens pas à ce monde moqueur
Qui déserte en raillant les actes de son cœur,

Dont la sotte pudeur se croirait offensée
Par le sincère aveu d'une bonne pensée,
Où, jeune et vieux, tous sont à l'affût d'un détour
Qui les mette en dehors de cette loi d'amour
Que nous sanctionnons par le rire et les larmes.
J'ignore quel mérite, et je ne sais quels charmes
On peut trouver au fond de ce stérile effort ;
Car, vivre, c'est sentir ; sentir, c'est être fort.
Je me vante bien haut d'être joyeux ou triste.
Je pleure, donc je suis, et je ris, donc j'existe !
Et j'aime, et je l'avoue, et je m'en vante aussi ;
C'est peut-être naïf, mais on m'a fait ainsi.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, COURTEBOTTE (Lesueur), puis GRAINE-DE-LIN (Williams).

COURTEBOTTE, entrant.

Est-ce que j'arriverais trop tôt?

ARMAND.

Mon Dieu non ! je viens précisément de terminer.

(Armand sort.)

COURTEBOTTE.

Graine-de-lin ! où est-il donc cet animal !... il est sans doute endormi dans ma cave... Sous prétexte de mettre mon vin en bouteille, je suis sûr qu'il le met en cruche...

GRAINE-DE-LIN, entrant.

Ah ! me voilà, sire !

COURTEBOTTE.

Je t'ai déjà prié de m'appeler Ernest.

GRAINE-DE-LIN.

Oui, sire !

COURTEBOTTE, au public.

Misère de moi ! messeigneurs... il n'y avait qu'un cœur

dans ma famille, c'était celui de mon enfant... il a disparu... si vous l'avez, faites-le passer... je vous prie...

GRAINE-DE-LIN.

Oui, sire!

COURTEBOTTE.

Je t'ai déjà prié de m'appeler Ernest... Messeigneurs, je ne vous cacherai pas plus longtemps que j'ai plein le dos de ma toute-puissance... Le sceptre dans ma main n'est pas un petit *poids*.

GRAINE-DE-LIN.

Oui, sire!

COURTEBOTTE.

Graine-de-lin... je crois *qu'à ta place* je me tairais.

GRAINE-DE-LIN.

Oui, sire !

COURTEBOTTE.

Messeigneurs... où diable en étais-je ?

CLIGNANCOURT.

Vous aviez assez de la toute-puissance!

COURTEBOTTE.

Oh! merci, messeigneurs... voici mon plan... j'abroge la chambre... j'abroge les ministres... je m'abroge moi-même et je me retire à la campagne...

GRAINE-DE-LIN.

Et moi, sire!

COURTEBOTTE.

Toi, je t'emmène à la campagne, à la condition que tu m'appelleras Ernest.

GRAINE-DE-LIN.

Oui, sire!

COURTEBOTTE.

Alors, adieu, messeigneurs. Je vais prendre un fiacre, ou plutôt une Urbaine, c'est une voiture dans laquelle on monte avec assurance.

(Il sort avec Graine-de-lin.)

SCÈNE XIV

CLIGNANCOURT et LA FANTAISIE, seuls.

CLIGNANCOURT.

Mais les succès de l'année ne se bornent pas à cinq pièces? On ne nous parle pas du *Petit-Faust* par exemple...

LA FANTAISIE.

Comment, vous n'avez pas reconnu toute la musique de cet opéra-bouffe? Le meilleur éloge qu'on puisse en faire est de l'employer à tout propos.

CLIGNANCOURT.

Oui, mais les autres!

LA FANTAISIE.

Écoutez :

AIR : *Oui, c'est Musette, me voilà!*

RONDEAU DE M. DEMEUSE.

Ah! c'est un pénible chemin,
Hérissé d'efforts et de lutte!
Vainqueurs aujourd'hui, quelle chute
Vous attend peut-être demain!

Le public est souvent bizarre,
L'un veut rire, l'autre pleurer.
Plaire à tous est chose bien rare,
Quel auteur ose l'espérer!

Des sottises de notre temps,
Riant, *malgré dame censure*,
Sardou traça d'une main sûre
Un *profil* bien connu des gens.

De sa *dévote Séraphine*
Comme il est frappant le portrait,
Que de fourbes en crinoline,
S'y sont reconnus trait pour trait!

Le Gutenberg à l'Odéon,
Hélas! manqua *de caractère,*
Et cette *épreuve* terre à terre
Fit très-mauvaise *impression.*

Pourtant c'est parfois un poëte
Que le brillant et *chaud Fournier,*
On tombe souvent près du faîte,
Témoin : Gutenberg.,. *four nié!*

Malgré *Delessart, Tamara*
N'a pas rempli le Vaudeville,
On rêvait sous le péristyle
Aux beaux jours de la *Fiammina.*

Le contrôleur, las, dans son gîte
De faire aux passants les yeux doux,
Tous les soirs au quartier Laffitte
Vendait trois mille dont *deux sous.*

La *Chatte blanche* sans façon
A pris à la Gaîté sa place;
Tant mieux, cela nous débarrasse
De l'éternel *Courrier de Lyon.*

Sur les planches toujours à l'aise,
La Thérésa, l'œil égrillard,
A défaut de la *Marseillaise,*
Imite le chant du canard.

Deux auteurs que chacun connaît,
A *Cluny,* près de *la Rochelle,*
Du succès ont gravi l'échelle
Avec un vieux *Juif Polonais!*

Ici le *Monde où l'on s'amuse,*
Une pièce où l'on ne rit pas,
Fait regretter *le Roi s'amuse,*
Que pour *cause* on ne joûra pas.

Edmond About et de *Najac,*
Se trouvant sans doute assez riches,
Se sont *retirés des af... fiches*
En vrais *Filleuls de Pompignac.*

L'Homme aux 76 femmes,
Malgré *Ravel* a fait long feu,
Dam' vous le comprenez, mesdames,
Qui trop embrasse étreint fort peu.

Hélas! quel pénible chemin
Hérissé d'efforts et de lutte.
Vainqueurs aujourd'hui, quelle chute
Vous attend peut-être demain!

(A la fin du rondeau, bruit dans la coulisse.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR, puis TOUTE LA TROUPE, tirant sur une grosse corde... la corde casse.

Vous le voyez, mesdames et messieurs, il faut y renoncer... M. Dumaine n'a pu arriver que jusqu'à la porte... Plaignez-le, excusez-nous, et passons aux couplets de fin, puisque c'est l'habitude.

(Fin du quatrième tableau.)

(Le changement à vue consiste à enlever à dos d'homme les deux panneaux du fond. Rentrée des acteurs, feux de Bengale, etc.)

CINQUIÈME TABLEAU

C'est l'habitude.

COUPLETS DE FIN.

On m'a raconté que l'Alboni
Chante aux bords de la Loire,
Monsieur Strakosch seul *a l' boni*,
L'autre n'a que la gloire.

Le jour, la nuit, Sarcey combattit
Le chef du télégraphe,
On sait ce qu'il usa *de Vougy*
Sans faute d'orthographe.

Notre alliance avec le voisin,
Pour le coup, me renverse,
Nous n'avons pas des *An-Glais-Bizoin*
Pour faire du commerce.

Parlons de l'ingénieur Edoux,
De son nouveau système;
Mon Dieu, que son ascenseur est doux
Pour monter au cinquième !

La Belle Affaire marche à grands pas,
A peine est-elle née;
Bien sûr, Cadol ne touchera pas
De la *Fausse Monnaie*.

J'avais promis, des troubles de juin
La narration complète,
Mais, ma foi, je m'arrête en chemin,
C'est trop de *casse-tête*.

Vous me voyez encor tout saisi
De l'aplomb d'une dame,
La curiosité se *Rattazi*
Rarement chez la femme.

Le docteur Epstein s'est fusillé,
Sur l'accident on glose:
Escamoteur à l'*habit doré*,
L'métier n'est *Pastoureau-se*.

Maitre Ollivier fonde *un cabinet*,
Dit-on dans les gazettes,
Pour les *commodités* du projet
Il porte des *lunettes*.

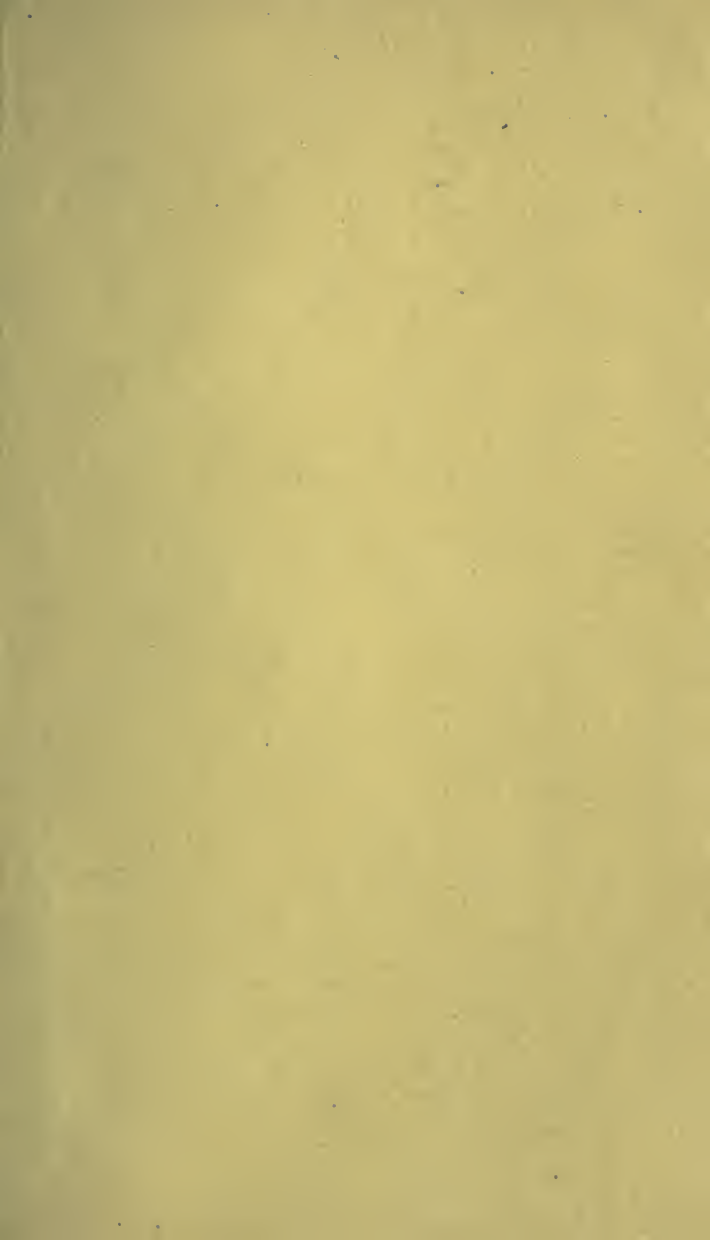
Au parvenu se vantant bien haut,
Désormais on peut dire:
Malheur! t'as du lard dans ton chapeau,
Voyons si ça fait rire !

Une vessie éclairait, dit-on
L'entrée d'une caserne,
C'était lugubre, aussi *ne l'a-t-on*,
Pas pris' pour un'Lanterne.

Nous chantons sur un air endormant
Vous le trouvez rengaine ;
Cependant, nous espérons vous en
Bercer la fois prochaine.

FIN

Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.



Imprimerie L. TOINON et Ce, à Saint-Germain en Laye.

